

Arnold Tanzer
N. Y. Octo. 1861

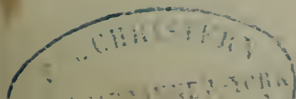
$12.00

7. S.



ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS



EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

Format in-18 anglais

A 2 FRANCS LE VOLUME

Le Vicomte de Bragelonne...	6 vol.
Mémoires d'un Médecin (*Joseph Balsamo*)	5
Les Quarante-Cinq	3
Le Comte de Monte-Cristo	6
Le Capitaine Paul	1
Le Chevalier d'Harmental	2
Les Trois Mousquetaires	2
Vingt Ans après, suite des Trois Mousquetaires	3
La Reine Margot	2
La Dame de Montsoreau	3
Jacques Ortis	1
Le Chevalier de Maison-Rouge	1
Georges	1
Fernande	1
Pauline et Pascal Bruno	1
Souvenirs d'Antony	1
Sylvandire	1
Le Maître d'Armes	1
Une Fille du Régent	1
La Guerre des Femmes	2 vol.
Isabel de Bavière	2
Amaury	1
Cécile	1
Les Frères corses	1
Impressions de Voyage :	
Suisse	3
Le Corricolo	2
Midi de la France	2
Une Année à Florence	1
Les Bords du Rhin	2
De Paris à Cadix	2
Le Speronare	2
La Villa Palmieri	1
Le Bâtard de Mauléon	3
Les Deux Diane	3
Ascanio	2
Acté	1
Gaule et France	1
Le Collier de la Reine	3
Ange Pitou	2

Paris. Typ. Morris et Cie, r. Amelot, 64.

IMPRESSIONS
DE VOYAGE

PAR

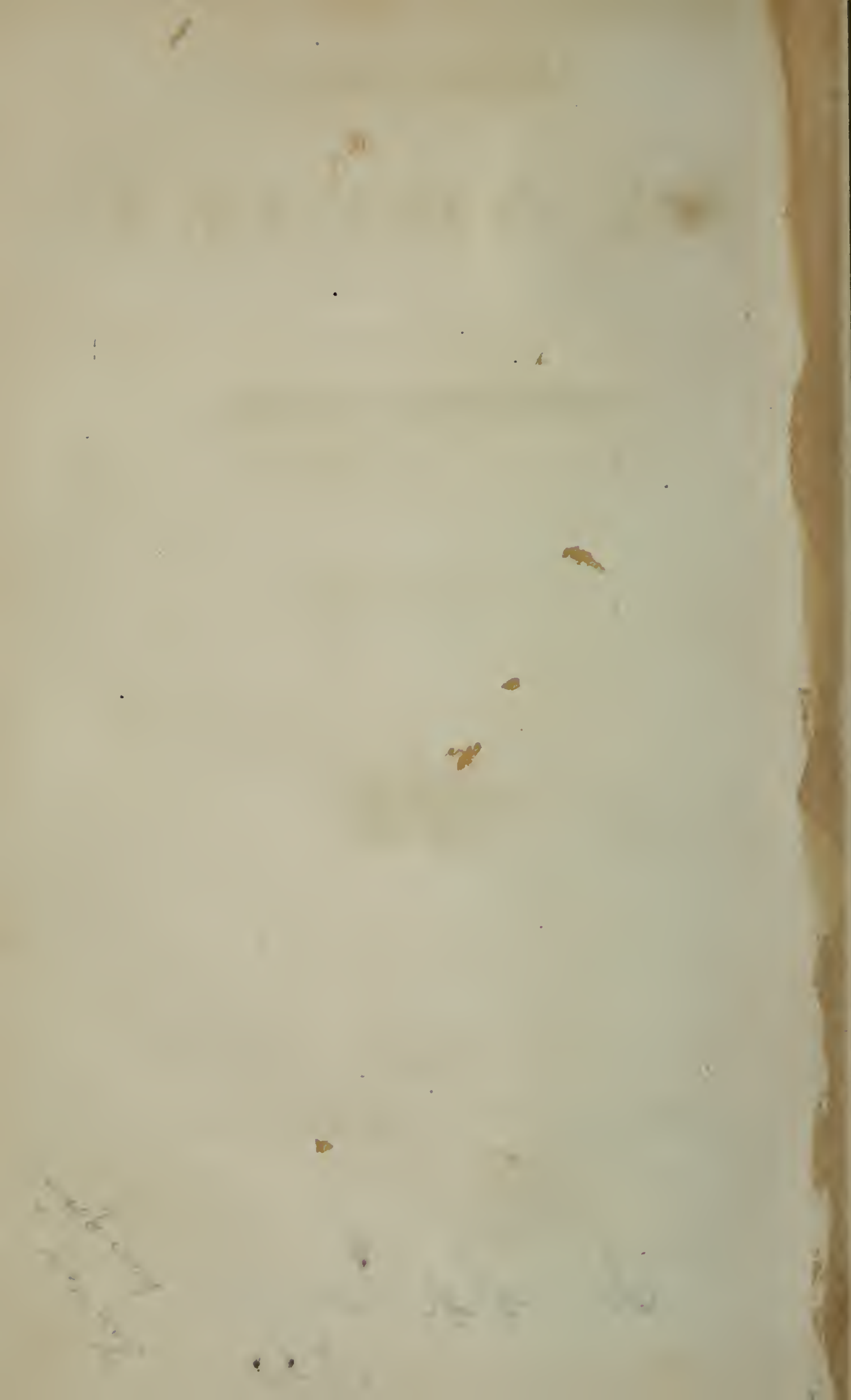
ALEXANDRE DUMAS

— LA VILLA PALMIERI. —



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

1855



IMPRESSIONS
DE VOYAGE.

LA VILLA PALMIERI.

C'est à la VILLA PALMIERI que Boccace écrivit son *Decameron*. J'ai pensé que ce titre me porterait bonheur, et j'installe mon bureau dans la chambre où, 495 ans auparavant, l'auteur des cent nouvelles avait établi le sien.

—

LES FÊTES DE LA SAINT-JEAN A FLORENCE.

Pendant notre séjour à Florence, nous nous aperçûmes un soir, en ouvrant notre fenêtre, que le Dôme et le Campanile étaient illuminés ; cette illumination annonçait pour le lendemain le commencement des fêtes de la Saint-Jean. Nous

ne voulions perdre aucun détail de ces fêtes qu'on nous avait fort vantées d'avance à Gênes et à Livourne, et nous sortîmes aussitôt. Quoique nous fussions logés à une extrémité de la ville, nous nous trouvâmes, en mettant le pied dans la rue, au milieu d'une foule qui devenait de plus en plus compacte à mesure que nous nous approchions du cœur de la cité. Cette foule s'écoulait avec une sagesse et une convenance telles, que le silence de notre *palazzino*, situé, il est vrai, entre cour et jardin, n'avait pas été troublé, et si l'illumination du Dôme ne nous avait annoncé la fête, nous aurions pu passer toute notre soirée sans nous douter un instant que Florence entière était dans ses rues. C'est là un trait caractéristique des Italiens de la Toscane : les individus sont parfois bruyans, mais la foule est presque toujours silencieuse.

Florence est magnifique à voir la nuit, par un beau clair de lune ; alors ses colonnes, ses églises, ses monumens, prennent un caractère grandiose qui efface et rejette dans l'ombre tous ces pauvres édifices modernes qu'on dirait faits pour des voyageurs d'un jour. Nous suivîmes la foule, la foule nous mena place du Dôme ; il me sembla que je voyais l'église pour la première fois, tant ses proportions avaient grandi ; le Campanile surtout paraissait gigantesque, et ses illuminations semblaient mêlées aux étoiles. Le baptistère de San-Giovanni était ouvert, et la châsse du saint exposée ; l'église semblait pleine, et cependant on y entrait facilement ; car à Florence, au lieu de réagir sans cesse contre les autres, comme on fait chez nous, chacun s'aide, chacun se presse, chacun se place, et on finit par être à l'aise là où l'on aurait cru d'abord devoir être infailliblement étouffé.

La religion me parut empreinte de ce même caractère de douceur que j'avais déjà remarqué dans tous les actes extérieurs du peuple. Dieu est traité à Florence avec une certaine familiarité respectueuse qui n'est point sans charmes, à peu près comme on traite le grand-duc, c'est-à-dire qu'on lui ôte son chapeau et qu'on lui sourit. Je ne sais, au reste, si on croit le premier beaucoup plus puissant que le second ; mais, à coup sûr, on n'a pas l'air de le croire meilleur.

Le Baptistère était magnifiquement illuminé ; aussi pûmes-

nous distinguer beaucoup de détails qui nous avaient échappé lors de notre première visite. Dans les églises d'Italie, on y voit en général beaucoup moins clair le jour que la nuit. Nous remarquâmes particulièrement une statue, l'Espérance de Donatello ; une Madeleine un peu maigre, d'une vérité un peu anatomique, du même auteur, mais pleine de repentir et d'humiliation ; et enfin le tombeau de Jean XXIII, toujours de Donatello, dont l'épitaphe : *Quondàm papa*, souleva si fort la colère de Martin V, qu'il en écrivit au prieur, le marbre censuré ne devant, selon lui, conserver au défunt que le titre de cardinal, avec lequel il était mort.

C'est qu'aussi, il faut le dire, Balthazar Cozza fut un singulier pape. Gentilhomme napolitain sans fortune, il tenta d'en acquérir une en se faisant corsaire ; un vœu fait au milieu d'une tempête le jeta dans les ordres, où, grâce à l'appui, aux recommandations et surtout à l'argent de Cosme l'Ancien, son ami, il fut nommé cardinal-diacre. Alors l'ancien corsaire se fit marchand d'indulgences, et il paraît qu'il réussit mieux dans cette seconde spéculation que dans la première ; car, à la mort d'Alexandre V, qu'il fut soupçonné d'avoir fait assassiner, il se trouva assez riche pour acheter le conclave. Cependant Balthazar ne fut pas nommé, comme il s'y attendait, au premier tour de scrutin ; alors il se revêtit lui-même de la toge pontificale, en s'écriant, comme par inspiration : *Ego sum papa*. Le concile, intimidé de son audace, confirma l'élection, sans même recourir à un second tour de scrutin, et Balthazar Cozza fut exalté sous le nom de Jean XXIII. Cela faisait le troisième pape vivant : les deux autres étaient Grégoire XII et Benoît XIII.

Au reste, le dernier venu ne donna point un meilleur exemple que les autres ; étant cardinal, il avait fait des vers dans lesquels il niait l'immortalité de l'âme, l'enfer et le paradis ; devenu pape, le premier acte de son pouvoir fut d'enlever à son mari une femme dont il était amoureux depuis longtemps, et avec laquelle il vécut publiquement ; cela ne l'empêcha point de censurer les mœurs de Ladislas, roi de Naples. Ladislas n'aimait point les censures ; il répondit fort brutalement à son ancien sujet que, lorsqu'on menait une vie pareille à la sienne, on avait mauvaise grâce à reprendre les

autres sur leur manière de vivre. Jean XXIII, qui, en sa qualité d'ex-corsaire, n'était pas pour les demi-mesures, excommunia Ladislas. Ladislas leva une armée et marcha contre le pape; mais, à son tour, le pape prêcha une croisade et marcha contre le roi. Ladislas fut battu, et détrôné par un bref. Ladislas alors fit ce qu'avait fait Jean XXIII. il racheta sa couronne, comme Jean XXIII avait acheté la tiare; la paix se fit, mais ne fut pas de longue durée. Grégoire XII, tout exilé qu'il était et vivant des aumônes d'un petit tyran de Rimini, foudroyait rois et papes; ces excommunications perpétuelles tourmentaient Jean XXIII, qui voyait l'Eglise s'émouvoir de tous ses scandales. Il demanda à Ladislas de lui livrer Grégoire XII. Ladislas demanda Grégoire au seigneur de Rimini, qui répondit que c'était son pape, à lui, le seul qu'il reconnût, le seul infaillible à ses yeux, et que par conséquent, au lieu de le livrer à ses ennemis, il le défendrait contre quiconque voudrait le lui prendre. Jean XXIII crut qu'il y avait de la faute de Ladislas dans le refus, et, au lieu de se fâcher contre le seigneur de Rimini, se fâcha contre Ladislas. La guerre recommença donc ; mais cette fois Ladislas fut vainqueur ; Jean XXIII quitta Rome et s'enfuit ; Ladislas s'empara sans résistance de la ville éternelle : c'était la troisième fois depuis qu'il était roi qu'il pillait le Vatican. Il poursuivit alors Jean XXIII jusqu'à Pérouse, où il fut empoisonné, par le père de sa maîtresse, d'une si étrange façon qu'elle peut à peine se raconter. Le père était apothicaire ; gagné, on devine par qui, il cherchait une occasion d'empoisonner le roi de Naples, lorsque sa fille vint se plaindre à lui de ne plus trouver d'amour chez Ladislas. Le père alors lui donna une certaine pommade avec laquelle il lui recommanda de se frotter, lui promettant que cette pommade aurait la vertu de ramener son infidèle. La pauvre fille crut son père, et suivit de point en point ses instructions. Le lendemain du jour où elle avait eu l'occasion de faire cet essai, elle était morte. Quand à Ladislas, il ne lui survécut que huit jours.

Tout cela est fort immonde, comme on le voit. Enfin un concile s'assembla qui déposa les trois papes d'un coup, et en nomma un quatrième, Martin V. Grégoire XII envoya de Rimini son acte d'abdication volontaire; Benoît XIII était en

Espagne et continua de résister. Enfin Jean XXIII, d'abord président de l'assemblée, puis en lutte avec Sigismond, puis fugitif, puis prisonnier, puis déposé, finit par se réfugier près de son ami Cosme, à Florence, où il mourut. Cosme, fidèle jusqu'après la mort de Jean à l'amitié qu'il lui portait, chargea Donatello de lui élever un tombeau, fit l'épitaphe lui-même, et, lorsque Martin V tenta de la faire gratter, se contenta d'adresser au pape légitime cette réponse à laquelle son laconisme n'ôtait rien de sa précision : *Quod scripsi, scripsi.* Plus heureux après sa mort que pendant sa vie, Jean XXIII, qui était redevenu cardinal par jugement du concile, resta pape par l'épitaphe de son tombeau.

Nous continuâmes de suivre la foule qui s'écoulait, toujours pressée et silencieuse, par la *via dei Cerretani*; puis, comme elle se séparait en deux flots, nous prîmes à gauche, et au bout d'un instant nous nous trouvâmes en face du magnifique palais Strozzi, qui, à plus juste titre que beaucoup d'autres monumens, éveillait la verve laudative de Vasari.

En effet, le palais Strozzi n'est pas seulement grandiose et magnifique, il est prodigieux ; ce ne sont point des pierres jointes par la chaux et le ciment, c'est une masse taillée dans le roc. Aucune chronique, si élégante, si détaillée, si pittoresque qu'elle soit, ne fera comprendre comme ce livre de pierre les habitudes, les mœurs, les coutumes, les jalousies, les amours et les haines du quinzième siècle. La féodalité tout entière, avec sa puissance individuelle, est là ; lorsqu'une fois un homme était assez riche pour se faire bâtir une pareille forteresse, rien ne l'empêchait plus de déclarer la guerre à son roi.

Ce fut Benoît de Majano qui, sur l'ordre de Philippe Strozzi le Vieux, fit le plan et jeta les fondations de ce beau palais; mais il ne conduisit les travaux que jusqu'au second étage. Il en était là lorsqu'il fut forcé de partir pour Rome. Heureusement, à cette époque même, arriva à Florence un cousin de Pollajolo, que l'on avait surnommé Cronaca, ou la Chronique, à cause de l'habitude qu'il avait prise de raconter à tout venant et à tout propos son voyage de Rome. Ce voyage, quelque ridicule qu'il eût jeté sur l'homme, n'avait

cependant point été inutile à l'artiste. Cronaca avait profondément étudié les chefs-d'œuvre de l'antiquité, et il en donna une preuve en faisant le magnifique entablement interrompu à la moitié de son exécution par les troubles de Florence et par l'exil des Strozzi.

Tout est remarquable dans ce beau palais, tout, jusqu'aux lanternes que, suivant le privilége de la noblesse, ses puissans maîtres allumaient les jours de solennité. Il est vrai que ces anneaux et ces lanternes sont l'ouvrage de Nicolas Grosso, que Laurent le Magnifique avait surnommé Nicolas des Arrhes (Caparra), nom qui lui resta, parce qu'il ne voulait rien faire qu'il n'eût reçu des *arrhes*, ni rien livrer qu'il n'eût touché la totalité du paiement. Il faut dire aussi que jamais sobriquet ne fut plus mérité. Nicolas des Arrhes avait fait peindre une enseigne qu'il avait mise au-devant de sa boutique et qui représentait des livres de compte au milieu des flammes. Chaque fois qu'on lui demandait crédit, ne fût-ce que pour une heure, il conduisait l'indiscrète pratique sur le pas de sa porte, lui montrait son enseigne, et lui disait : — Vous voyez bien que je ne puis pas vous faire crédit, mes registres brûlent.

Il va sans dire que cette rigidité de principes s'appliquait à toute personne indistinctement. Un jour, la seigneurie lui avait commandé une paire de chenets, et, selon la règle posée par Nicolas, lui avait donné à titre d'arrhes la moitié du prix. Les chenêts terminés, Nicolas fit prévenir la Seigneurie qu'elle pouvait envoyer le reste de l'argent, attendu que les chenêts étaient prêts. On vint alors dire à Nicolas, de la part du provéditeur, qu'il apportât les chenets et qu'on lui réglerait son compte ; ce à quoi Nicolas répondit que les chenets ne sortiraient pas de sa boutique que leur prix ne fût encaissé. Le provéditeur furieux envoya un de ses sergens avec ordre de dire à Nicolas que son refus était étrange, attendu que sa fourniture lui était déjà payée à moitié : — C'est juste, dit Nicolas ; et il donna au sergent un des deux chenets. Ne pouvant tirer de lui autre chose, le sergent porta son échantillon au provéditeur, et celui-ci en trouva le travail si merveilleux qu'il envoya aussitôt le reste de l'argent pour avoir l'autre ; il était temps, le malheureux

chenet était entre l'enclume et le marteau, et le féroce Nicolas des Arrhes levait déjà le bras pour le briser.

Quelle époque admirable que celle où tout le monde aimait les arts, même les seigneuries, et où tout le monde était artiste, même les serruriers! Aussi voyait-on s'élever des palais dont toute une ville était si fière, que, lorsque Charles VIII fit son entrée à Florence, la seigneurie, malgré la préoccupation du prince, voulut lui faire admirer sa merveille, et dirigea sa marche vers le chef-d'œuvre de Benoît de Majano. Mais le rustique roi de France était encore tant soit peu barbare, de sorte qu'il se contenta de jeter un coup d'œil sur le splendide édifice, et se retournant vers Pierre Capponi qui l'accompagnait : — C'est la *maison* de Strozzi, n'est-ce pas? lui dit-il. — Oui, *monsieur*, lui répondit Pierre Capponi, commettant à l'égard du roi la même insolence que le roi, à son avis, commettait à l'égard du palais.

Ce palais appartient en effet à cette grande famille des Strozzi, qui existe encore aujourd'hui, et qui donna un maréchal à la France. Jusqu'à l'abolition de la pairie héréditaire, nous avons eu un pair de ce nom ; et le chef de la famille Strozzi, se regardant toujours comme Français, écrivait au roi de France au jour de l'an et au jour de sa fête.

Il y a quelque temps que les enfans du duc actuel, en jouant dans des chambres abandonnées depuis longtemps, trouvèrent un appartement composé d'une douzaine de pièces et parfaitement inconnu au propriétaire de cet immense hôtel. La porte avait été murée il y avait quelque deux ou trois cents ans, et personne ne s'était jamais aperçu, tant ce palais est vaste, qu'il y manquait le quart d'un étage.

Ce fut le fils du fondateur de ce beau palais, le fameux Philippe Strozzi, qui accueillit l'assassin d'Alexandre de Médicis, Lorenzino, à son arrivée à Venise, en l'appelant le Brutus de Florence, et en lui demandant la main de ses deux sœurs pour ses deux fils. C'est que, tout marié qu'il était à une fille de Pierre de Médicis, Philippe Strozzi n'en était pas moins resté un des plus fermes défenseurs de la république. Aussi, lorsque la liberté florentine tomba, le jour où Alexandre fit son entrée dans la capitale de son duché, Philippe

Strozzi, inhabile à la servitude, se retira à Venise, où bientôt il apprit que le bâtard de Laurent l'avait mis au ban de l'Etat. L'accueil qu'il fit à Lorenzino avait donc un double motif : non-seulement Lorenzino venait de délivrer Florence de son oppresseur, mais encore il rouvrait au proscrit (du moins il le croyait ainsi) le chemin de sa patrie. Mais pendant que les bannis joyeux se réunissaient et discutaient le moyen le plus prompt et le plus sûr de rentrer dans Florence, ils apprirent que Cosme avait été nommé chef et gouverneur de la république, et qu'une des quatre conditions auxquelles il avait été élu était de venger la mort d'Alexandre. Ils comprirent dès lors que leur rentrée dans la patrie ne serait pas aussi facile qu'ils l'avaient espéré ; cependant, songeant que le nouveau gouverneur n'avait que dix-huit ans, ils espérèrent tout de l'ignorance et de la légèreté que semblait annoncer son âge. Mais l'enfant joua les barbes grises au jeu de la politique et au jeu de la guerre. Toutes les conspirations furent découvertes et déjouées, et comme enfin les proscrits s'étaient réunis et avaient décidé de risquer une bataille, après onze ans d'attente et de tentatives infructueuses, Alexandre Vitelli, lieutenant de Cosme, remporta sur eux, à Montemurlo, une victoire complète. Pierre Strozzi n'échappa à la mort qu'en se couchant parmi les cadavres, et Philippe, pris sur le champ de bataille qu'il ne voulut point abandonner, fut ramené à Florence et enfermé dans la citadelle.

Par un étrange jeu de fortune, cette citadelle était la même que, dans une discussion secrète tenue devant le pape Clément VII, Philippe Strozzi avait conseillé à ce pontife de faire bâtir, et cela contre l'avis du cardinal Jacopo Salviati. Ce dernier, surpris de cette obstination singulière, qui semblait avoir un caractère providentiel et fatal, ne put s'empêcher de dire à Philippe : « Plaise à Dieu, Strozzi, qu'en faisant bâtir cette forteresse tu ne fasses pas bâtir ton tombeau ! » Aussi, à peine Strozzi fut-il enfermé entre ces murs qui étaient sortis de terre à sa voix, que la prophétie de Salviati lui revint en mémoire, et qu'à compter de ce moment il regarda le terme de sa vie comme arrivé.

Mais à cette époque on ne mourait pas ainsi ; il fallai avant tout passer par la torture. Philippe Strozzi, à qui on

voulait faire avouer qu'il avait eu part à l'assassinat du duc Alexandre, fut mis plusieurs fois à la question; mais, au milieu des tourmens les plus terribles, son courage ne se démentit pas un instant, et il dit constamment à ses bourreaux qu'il ne pouvait confesser une chose qui n'était pas vraie. Mais si, ajoutait-il, l'aveu de l'intention leur suffisait, il était mille fois plus coupable que celui qui avait tué Alexandre, car il aurait voulu le tuer mille fois. Enfin, les bourreaux lassés allaient peut-être obtenir de Cosme de cesser sur Strozzi des tortures inutiles, lorsqu'un jour un des soldats qui avaient accompagné le geôlier déposa, soit par hasard, soit à dessein, son épée sur une chaise, et sortit sans la reprendre. La résolution de Strozzi fut prompte ; il n'espérait plus de liberté ni pour lui ni pour sa patrie: il alla droit à l'épée, la tira du fourreau, s'assura de la pointe et du tranchant, revint à une table où étaient du papier et de l'encre qu'on lui avait laissés dans le cas où il se déciderait à faire des aveux, écrivit quelques lignes d'une main aussi ferme et aussi assurée que si ce n'eût point été les dernières qu'il dût tracer ; puis, appuyant la poignée de l'épée au mur et la pointe à sa poitrine, il se laissa tomber dessus. Cependant, quoique l'épée lui eût traversé le corps, il ne mourut pas sur le coup, car on trouva tracé sur le mur, avec son sang, ce vers de Virgile :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.

Quant aux quelques lignes écrites sur le papier, en voici la traduction littérale :

« AU DIEU LIBÉRATEUR.

» Pour ne pas demeurer plus longtemps au pouvoir de mes ennemis, et pour ne point davantage être tourmenté par des tortures dont la violence me ferait peut-être dire ou faire des choses préjudiciables à mon honneur et aux intérêts de parens et d'amis innocens, chose qui est arrivée ces jours derniers au malheureux Giuliano Gondi ; moi, Philippe

Strozzi, je me suis décidé, quelque répugnance que j'éprouve pour un suicide, à finir mes jours par ma propre main.

» Je recommande mon âme au Dieu de toute miséricorde, le priant humblement, s'il ne veut m'accorder d'autre bonheur, de permettre au moins qu'elle habite le même lieu qu'habitent Caton d'Utiqûe et les autres hommes vertueux qui sont morts comme lui et comme moi. »

A quelques pas du palais du vaincu est la colonne élevée par le vainqueur : cette colonne avait été donnée à Cosme par le pape Pie IV ; il la fit dresser à la place même où il apprit le résultat de la bataille de Montemurlo ; elle est surmontée d'une statue de la Justice. Peut-être Cosme eût-il mieux fait de la placer autre part, ou de la garder pour une meilleure occasion.

Derrière la colonne est l'emplacement de l'ancien palais de ce Buondelmonte dont le nom se rattache aux premiers troubles qui agitèrent les deux factions guelfe et gibeline de Florence ; en face de la colonne est la sombre et magnifique forteresse des comtes Acciajoli, derniers ducs d'Athènes, Il y a certains quartiers de Florence dans lesquels on ne peut faire un pas sans heurter un souvenir ; seulement le passé y est tant soit peu dépoétisé par le présent : le palais Buondelmonte, par exemple, est devenu un cabinet littéraire. et la forteresse des ducs d'Athènes s'est métamorphosée en auberge.

Cette forteresse, au reste, était on ne peut plus judicieusement placée ; elle commandait l'ancien pont de la Trinité, bâti en 1252, et qui, ayant été ruiné en 1557 par une crue de l'Arno, fut relevé par l'Ammanato sur un dessin de Michel-Ange. C'est peut-être un des ponts les plus gracieux et les plus légers qui existent.

En cet endroit la foule se divisait, laissant ce beau pont de la Trinité presque vide, comme si ce n'eût point été fête de l'autre côté de l'Arno ; elle remontait vers le Ponte-Vecchio et le Ponte-alla-Caraja. Nous suivîmes le flot qui descendait avec le fleuve, et nous passâmes successivement devant les fenêtres du casino de la Noblesse, devant la maison où Alfieri, après y avoir passé les dix dernières années de sa vie,

mourut en 1803; devant le palais Gianfigliazzi, occupé aujourd'hui par le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande; et devant le palais Corsini, magnifique édifice du temps de Louis XIV, qui occupe à lui seul la moitié du quai, et qui préparait alors, dans le silence et l'obscurité, la royale hospitalité qu'il devait donner le surlendemain à la moitié de Florence.

Il commençait à se faire tard, et nous étions tant soit peu fatigués de nos courses de la journée. Notre course du soir ne nous promettait pas d'autre variété qu'une promenade plus ou moins longue; nous nous acheminâmes vers notre palazzo, de plus en plus émerveillés de la joyeuse humeur de ce bon peuple toscan, qui se met en fête dès la veille, sur la promesse d'une fête pour le lendemain.

La nuit fut terrible : les cloches, qui ordinairement n'allaient que les unes après les autres, s'étaient mises en fête à leur tour, et sonnaient toutes en même temps. Il n'y avait pas le plus petit couvent, pas la plus chétive église, qui ne jouât sa partie dans ce concert aérien, si bien que je doute fort qu'il y ait une seule personne qui ait fermé l'œil à Florence dans la nuit du 22 au 23 juin. Quant à nous, nous la passâmes à peu près tout entière à regarder les illuminations du Dôme et du Campanile, qui ne s'effacèrent qu'avec les premiers rayons du jour; il en résulta pour notre collection un magnifique dessin que Jadin fit au clair de lune.

Toutes les heures de la journée étaient prises d'avance : il y avait à dix heures grand déjeuner chez le marquis Torrigiani, à midi concert à la Philharmonique, à trois heures Corso, et à huit heures théâtre avec grand gala.

Nous n'avions point encore été présentés au marquis Torrigiani, et par conséquent nous ne pouvions être de son déjeuner; ce que nous regrettions fort, non point, comme on pourrait le croire, pour son cuisinier, mais pour le marquis lui-même. En effet, le marquis Torrigiani, dont la noblesse remonte aux premiers jours de la république, a l'une des maisons les plus aristocratiques de Florence. Une invitation au palais Torrigiani l'hiver, et au casino Torrigiani l'été, est la consécration obligée de tout mérite supérieur, que ce mérite soit légué par les ancêtres ou acquis per-

sonnellement. Quand on a été invité chez le marquis Torrigiani, il n'y a plus d'informations à prendre sur vous; on peut être, on doit même être invité partout; vous avez vos preuves signées par d'Hozier.

En revanche, nous étions invités au concert de la Philharmonique. Que nos lecteurs nous permettent de mettre textuellement le programme sous leurs yeux, et ils jugeront eux-mêmes si les billets devaient être recherchés.

PREMIÈRE PARTIE.

I. Florimo. — L'*Ave Maria*, prière à quatre voix, exécutée par la princesse Elise Poniatowski, madame Laty, et les princes Charles et Joseph Poniatowski.

II. Rossini. — *Semiramide*, duo exécuté par madame Laty et le prince Charles Poniatowski.

III. Donizetti. — *Lucia de Lamermoor*, air final exécuté par le prince Joseph Poniatowski.

IV. Mercadante. — *Giuramento*, quartetto exécuté par la princesse Poniatowski, madame Laty, et les princes Charles et Joseph Poniatowski.

SECONDE PARTIE.

V. Hérold. — Ouverture de *Zampa*.

VI. Bellini. — *Puritani*, duo exécuté par la princesse Élise et le prince Joseph Poniatowski.

VII. Georgetti. — Variations sur un thème de *la Sonnambula*, exécutées sur le violon par monsieur Giovacchino Giovacchini.

VIII. Bellini. — *La Sonnambula*, air final exécuté par la princesse Élise Poniatowski.

Comme on le voit, à part la coopération donnée par madame Laty et par monsieur Giovacchino Giovacchini, la matinée musicale était défrayée entièrement par les princes Poniatowski; il était donc, on en conviendra, difficile de voir un concert plus aristocratique; les exécutans descendaient en

droite ligne d'un prince régnant il y a à peine un demi-siècle. Il est vrai qu'ils avaient dans leur auditoire trois ou quatre rois détrônés. Cependant, comme une matinée musicale ne tire pas son principal charme du parfum d'aristocratie qu'elle répand autour d'elle, nous n'étions pas, il faut l'avouer, sans quelque crainte à l'endroit de l'exécution. Pour mon compte, j'avais en mémoire certains concerts d'amateurs auxquels, à mon corps défendant, j'avais assisté en France, et qui m'avait laissé d'assez tristes souvenirs. La seule différence que je voyais entre ceux que j'avais entendus et celui que j'allais entendre était dans la qualité des artistes, et je ne croyais pas que le titre de prince fût une garantie suffisante pour la tranquillité de mes oreilles. Je ne m'en rendis pas moins à l'heure indiquée à la salle de concert située sur l'emplacement des *Stinche*, qui sont les anciennes prisons de la ville. Telle est la progression des choses dans cette bonne et belle Florence. Si Dante y revenait, il trouverait probablement son Enfer changé en salle de bal.

La salle, si grande qu'elle fût, était comble; cependant, grâce à l'attention des commissaires auxquels nous étions recommandés, nous parvînmes à trouver place. Bientôt la princesse Élisa entra, conduite par le prince Joseph ; madame Laty la suivait, conduite par le prince Charles ; à leur vue, la salle tout entière éclata en applaudissemens. Cela ne prouvait rien : dans tous les pays du monde on applaudit une jolie femme, et la princesse Élise est une des personnes les plus gracieuses et les plus distinguées qui se puissent voir.

Nos amateurs étaient visiblement émus ; en effet, dès que l'on veut monter au rang d'artiste, il faut que le talent réponde à la prétention : un parterre, fût-il composé individuellement de grands seigneurs, devient un corps essentiellement démocratique par le fait même qu'il est un parterre. Au reste, cette crainte fut d'avance, pour moi, une preuve de supériorité : des chanteurs médiocres eussent eu plus d'aplomb.

Dès les premières notes, notre étonnement fut grand : ce n'étaient point des amateurs que nous entendions, c'étaient d'admirables artistes ; il serait peut-être impossible de trou-

ver, même sur les meilleurs théâtres de France et d'Italie, trois voix qui se mariassent plus harmonieusement ensemble que celles de la princesse Élise, du prince Joseph et du prince Charles ; en fermant les yeux, on pouvait se croire aux Bouffes, et parier pour Persiani, Rubini et Tamburini. En rouvrant les yeux seulement on se retrouvait en face de gens du monde. Tout le concert fut chanté avec cette supériorité d'exécution qui m'avait si prodigieusement étonné au premier morceau, et qui se soutint jusqu'au dernier. La séance finit comme elle s'était ouverte, par des tonnerres d'applaudissemens ; les illustres exécutans, rappelés dix fois, revinrent dix fois saluer leur frénétique auditoire. C'est que les princes Poniatowski appartiennent à une famille privilégiée, et que, s'ils perdaient leur fortune comme ils ont perdu leur trône, ils pourraient s'en refaire de leurs propres mains une aussi belle et peut-être bien aussi illustre que celle que leur père leur a léguée. En effet, on ne peut être à la fois plus grand seigneur et plus artiste que le prince Charles et le prince Joseph : le dernier en outre est poëte et musicien ; il a donné, pendant notre séjour à Florence, deux opéras de premier ordre, l'un sérieux, l'autre bouffe ; le premier intitulé *Procida ;* le second, *Don Desiderio* ; tous deux ont obtenu un succès de fanatisme. Mais aussi il faut dire que le prince Joseph a un grand avantage sur la plupart des compositeurs : son opéra fini, il appelle son frère et sa belle-sœur, leur distribue à chacun leur partie, et garde la sienne. Tous trois se mettent à l'étude ; un mois après, toute la société florentine est invitée à la salle Steindich, qui est le theâtre Castellane de Florence. Là, l'opéra est joué et chanté devant un public parfaitement mélomane, dont toutes les impressions sont étudiées par la maestro, auquel elles arrivent d'autant plus complètes qu'il est à la fois auteur et acteur. Il est vrai qu'il y a un point sur lequel on peut se tromper : c'est que, dans ces représentations préparatoires, l'opéra est souvent infiniment mieux exécuté qu'il ne le sera à la représentation définitive.

Lorsque nous partîmes de Florence, le prince Joseph, déjà salué par toute l'Italie du nom de maestro, composait un troisième opéra pour le théâtre de la Fenice à Venise.

Le concert avait fini à trois heures; nous avions juste le temps de rentrer chez nous, de dîner, et d'aller prendre la file au Corso. Le Corso, comme l'indique son nom, est une promenade dont le lieu varie selon les circonstances. Cette fois elle s'étendait de la porte al Prato au palais Pitti, passant d'une rive à l'autre de l'Arno et traversant le pont de la Trinité. Le Corso est, comme la Pergola, le réunion de toutes les élégances indigènes et exotiques. C'est le Longchamps de Florence, avec un beau ciel et vingt degrés de chaleur au lieu de trois degrés de froid. Là tout ce qui a un nom soit en *i* ou en *o*, en *off* ou en *ieff*, en *ka* ou en *ki*, vient rivaliser de luxe. Il en résulte que Florence, proportion gardée, est peut-être la ville du monde où il y a non-seulement les équipages les plus nombreux, mais aussi les équipages les plus magnifiques. Là encore nous retrouvâmes toute la famille Poniatowski; seulement les artistes étaient redevenus princes.

Pendant deux heures chacun se promène, non pas pour se promener, mais pour montrer sa voiture et ses livrées. Les équipages les plus riches et les plus élégans sont ceux des princes Poniatowshi, du comte Griffeo et du baron de la Gherardesca. Disons en passant que ce dernier est le seul descendant d'Ugolin, ce qui prouve, quoi qu'en dise Dante, que son aïeul n'a pas mangé tous ses fils.

Le Corso fini, chacun rentre en toute hâte pour faire toilette; le Corso n'est qu'une espèce d'escarmouche, une affaire d'avant-garde; on s'est donné en passant rendez-vous à la Pergola pour le combat général. C'est que contre son habitude, la Pergola, ce soir-là, doit être parfaitement éclairée. C'est, nous l'avons dit, jour de gala. Or le gala consiste à ajouter à l'illumination ordinaire un faisceau de huit ou dix bougies pour chaque loge. Mais les loges s'entêtent, et plus la salle s'éclaire, plus elles restent obscures. C'est beaucoup plus commode pour être chez soi, c'est vrai, mais c'est beaucoup moins avantageux pour les femmes que nos loges découvertes.

Ce qu'il y avait ce soir-là de diamans et de dentelles à la Pergola est incalculable. Toutes les vieilles richesses de ces vieilles familles étaient sorties de leurs écrins et de leurs bahuts. La salle ruisselait de pierreries; cependant les victo-

rieuses étaient la princesse Corsini, la princesse Élise Poniatowski et la duchesse de Casigliano.

Je ne sais pas pourquoi on chante dans les salles d'Italie, à moins que ce ne soit par un de ces restes d'habitudes qu'on ne peut déraciner. Il n'y a pas, pendant les trois heures que dure le spectacle, une personne qui regarde ou qui écoute ce qui se passe sur la scène, à moins, comme je l'ai déjà dit, qu'il n'y ait ballet. Chacun cause ou lorgne, et la musique, on le comprend, ne peut que nuire à la conversation. Voilà le secret de la préférence que les Italiens ont pour les accompagnemens peu instrumentés : ils ne pouvaient pardonner à Meyerbeer d'être obligés de l'écouter.

Les jours de gala, le grand-duc assiste régulièrement à la représentation avec sa famille. Aussitôt qu'il arrive dans sa loge, chacun se retourne, salue et applaudit ; puis chacun se remet en place, se recouvre, et il n'en est plus question. Sa présence, au reste, n'influe ni sur les chutes, ni sur les succès, et elle n'opère ni sur les sifflets ni sur les applaudissemens. En Toscane, on ne sent la présence du souverain que comme on sent celle du soleil, par la chaleur et le bien-être qu'il répand. Partout où il est, la joie est plus grande, voilà tout.

A onze heures et demi en général, le spectacle finit. Ce n'est qu'en Allemagne qu'on se couche à dix heures, et que l'on quitte la salle à huit heures et demie pour aller souper. En Italie, on mange peu, et on ne soupe que dans le carnaval ; les gourmands sont des exceptions, on les montre au doigt, et on les vénère.

Après la Pergola, il y a raoût ; au lieu de sortir en presse, comme on fait chez nous, et d'attendre sa voiture dans le vestibule ou dans les escaliers, on entre dans une grande salle attenante au théâtre, bien fraîche l'été, bien chaude l'hiver, et l'on organise la journée du lendemain. Il y a là quelque chose de curieux, non-seulement à voir, mais à écouter : ce sont les noms qu'on appelle : en dix minutes, vous passez en revue les Corsini, les Pazzi, les Gherardesca, les Albizzi, les Capponi, les Guicciardini, tous noms splendidement historiques qui, depuis le douzième et le treizième siècle, retentissent dans l'histoire ; vous vous croi-

riez encore au beau temps du Gonfalonat, et vous vous attendez à chaque instant à voir entrer ou sortir Laurent le Magnifique.

A une heure à peu près nous rentrâmes chez nous. Les cloches faisaient leur vacarme, mais cette fois je me bourrai les oreilles de coton, et dormis comme un sourd; ce fut le soleil qui me réveilla.

Il y avait, ce jour-là, course en char, Corso, illumination sur l'Arno, et bal au casino de la Noblesse. Ce temps n'était pas encore trop mal employé. Les courses en char étaient fixées pour une heure; elles ont lieu sur la place Sainte-Marie-Nouvelle, dont toutes les fenêtres deviennent l'objet de l'ambition générale. Heureux, ou plutôt malheureux ceux qui demeurent sur cette place : il faut qu'ils trouvent place chez eux pour toutes leurs connaissances, quinze jours à l'avance, c'est un travail à en perdre la tête.

Nous n'avions eu à nous occuper de rien ; l'étranger est l'élu de Florence. Pourvu qu'il soit bien recommandé, il peut vivre dégagé de tout soin. On le prend chez lui, on le mène en voiture, on lui fait voir les fêtes, on le conduit au spectacle, on le ramène à la maison. C'est un devoir presque national de l'amuser, et on fait tout ce qu'on peut pour cela. Malheureusement, l'étranger a en général le caractère morose et ingrat ; s'il s'amuse, il ne veut pas en convenir; et une fois qu'il a quitté la ville, il remercie ceux qui l'ont amusé en disant du mal d'eux. Par bonheur encore, les Florentins ne se découragent pas pour si peu ; ce qu'ils font, sans doute ils le font parce qu'ils doivent le faire, et ils pensent que l'hospitalité, comme toutes les vertus, a sa récompense en elle-même.

Le prince Joseph Poniatowski nous donnait un gage de cette obligeance convenue, et cependant si mal récompensée : le prince s'était chargé de nous, et devait nous conduire chez monsieur Finzi, dont les fenêtres donnent sur la place Sainte-Marie-Nouvelle; il vint nous chercher, non pas à l'heure dite, mais une demi-heure auparavant. Ce n'était pas trop tôt pour être sûr d'avoir des places sur le balcon.

La place Sainte-Marie-Nouvelle est une des plus gracieuses de Florence ; c'est là que s'élève cette charmante église

que Michel-Ange appelait sa femme. Là aussi Boccace a placé la rencontre des sept jeunes Florentines qui, après la peste de 1348, forment le projet de se retirer à la campagne pour y raconter ces fameuses nouvelles qui donneraient une singulière idée des mœurs des dames de cette époque, s'il fallait en croire le poëte sur parole.

L'église de Sainte-Marie-Nouvelle tient au dedans tout ce qu'elle promet au dehors; on y entre par une porte d'Alberti, comparable à tout ce qui a été fait de plus beau en ce genre; et une fois entré, on y trouve une galerie de fresques et de tableaux d'autant plus curieuse, qu'elle s'étend des maîtres grecs aux auteurs contemporains.

Le moment était bon pour voir ce qui reste des premiers: leurs peintures sont ensevelies dans une chapelle souterraine où restent en dépôt, pendant trois cent cinquante jours de l'année, les estrades et gradins qu'on en tire tous les six mois pour en faire des amphithéâtres publics lors des courses des Barberi. Or, comme les courses devaient avoir lieu le lendemain, la chapelle était parfaitement vide; il est vrai que je n'en fus guère plus avancé pour cela : le temps et l'humidité ont fait chacun son office, et il ne reste que bien peu de traces de ces pinceaux byzantins auxquels Florence dut son Cimabué.

En revanche, si les fresques des maîtres sont à peu près perdues, le tableau de l'élève est parfaitement conservé: c'est cette fameuse Madone entourée d'anges que Charles d'Anjou ne dédaigna point d'aller visiter à l'atelier même de l'artiste, et qui fut portée à l'église, précédée des trompettes de la république et suivie de toute la seigneurie de Florence. On comprendra cet enthousiasme en faisant ce que j'ai fait, c'est-à-dire en passant des peintures byzantines à la peinture nationale. Autrement il serait difficile de se placer au point de vue des enthousiastes du treizième siècle. Puis, si l'on veut suivre les progrès de l'art, de la madone de Cimabué on passera à la chapelle des Strozzi, où André et Bernard Orgagna, ces deux géans de poésie, ont peint l'enfer et le paradis. Dans l'enfer, les chercheurs d'anecdotes reconnaîtront, au papier qui décore son bonnet, l'huissier qui, le le jour même où André reçut la commande de Strozzi le

Vieux, avait saisi les meubles de l'artiste; de là ils iront chercher les fresques peintes en l'honneur des apôtres Philippe et Jean par frère Lippi; puis ils passeront derrière l'autel, et trouveront dans le chœur le chef-d'œuvre de Guirlandajo, cette chapelle où Michel-Ange rêva la chapelle Sixtine; ils termineront leurs investigations par le *Saint Laurent* de Marchetti, par le *Martyre de sainte Catherine* de Bugiardini, dont Michel-Ange a dessiné les soldats. Enfin ils s'inclineront devant les Crucifix de Giotto et de Brunelleschi, ces deux chefs-d'œuvre, l'un de naïve résignation, et l'autre de patiente souffrance; ce fut ce dernier qui fit dire à Donatello : « C'est à toi, Brunelleschi, de faire des Christs, et à moi de faire des paysans. »

Ce n'est pas tout : après l'église viennent les cloîtres; après les fresques d'Orgagna, les grisailles de Paul Uccello; après la chapelle Strozzi, la chapelle des Espagnols; après frère Lippi le peintre naturaliste et charnel, Simon Memmi le peintre idéaliste et religieux ; tout cela, église, chapelles, cloîtres, peintures, est renfermé dans un circuit de cinq cents pas, avec cette profusion qui distingue l'Italie, et qui fait de chaque édifice religieux une histoire de l'art.

J'achevais ma visite, lorsque j'entendis de grands cris de joie sur la place : à Florence, on ne crie jamais qu'en signe de plaisir. Je présumai qu'il se passait quelque chose de nouveau, et je courus à la porte qui donne sur la place. En effet, une ligne de soldats faisait évacuer aux spectateurs le cercle destiné à la course des chars : mais le curieux de la chose était la façon dont les soldats s'y prenaient pour obtenir ce résultat. En Toscane, nous l'avons dit, le peuple est le maître : c'est lui qu'il faudrait appeler monseigneur si l'on voulait remettre réellement chaque chose à sa place ; aussi les soldats ne lui parlent-ils en général que le chapeau à la main. On le prie de s'écarter; on lui promet que c'est pour son plaisir qu'on le dérange, on lui assure qu'il s'amusera bien s'il veut obéir; et alors ce bon peuple, qu'on repousse en riant, recule en riant, échangeant avec les soldats mille lazzis de facétieuse hilarité. Là, jamais de coups de crosse sur les pieds, jamais de bourrades dans la poitrine; un soldat qui donnerait une chiquenaude à un bour-

geois irait à la salle de police pour huit jours. Il y a une école de gendarmerie à fonder là, comme nous avons fondé à Rome une école de peinture.

Je me hâtai d'aller prendre ma place au balcon de monsieur Finzi. Un instant après, le grand-duc et toute la cour parurent à la loge de San-Paolo, élégant portique élevé en face de l'église Sainte-Marie-Nouvelle par Brunelleschi; puis une vingtaine de cavaliers, débouchant par Borgo-Ognisanti, annoncèrent l'arrivée des concurrens. Presque aussitôt quatre *cocchi*, montés sur leurs chars, s'avancèrent au grand trot sur la place : les cocchi étaient vêtus à la romaine, et les chars taillés à l'antique. Les quatre factions du cirque y étaient représentées; il y avait les rouges, les verts, les jaunes et les bleus. Rien n'empêchait de croire, en se rajeunissant de dix-huit cents ans, que l'on assistait à une fête donnée par Néron.

Malheureusement la police florentine, qui tient avant tout à ce que les fêtes ne changent jamais de caractère, et à ce que ceux qui sont venus pour rire ne s'en aillent pas en pleurant, décide à l'avance quel sera le vainqueur. En conséquence, les autres cocchi doivent laisser prendre les devans au privilégié du buon-governo, qui remporte tout doucement sa victoire, et qui console immédiatement ses rivaux de leur défaite en les emmenant avec lui au cabaret. Cela est d'autant plus facile à organiser à l'avance, que les chars et les chevaux appartiennent à la poste, et que les chefs des factions rouge, bleue, verte, jaune sont tout bonnement des postillons. Cette fois il avait été décidé que ce serait le cocher rouge qui remporterait le prix : c'était son tour, il n'y avait rien à dire, le tour de chacun se représentant ainsi tous les cinq ans.

Mais un bruit aussi étrange que celui qui venait de parvenir à Achille lorsqu'il rencontra Agamemnon commençait à circuler dans la foule : on disait que le cocher rouge et le cocher bleu s'étaient pris la veille de dispute, et que le cocher bleu avait menacé tout haut le cocher rouge de ne pas lui laisser remporter sa victoire avec la facilité ordinaire. Le cocher rouge, qui savait d'avance que les deux meilleurs chevaux de la poste lui appartenaient de droit, s'était mo-

qué de son compagnon ; ce qui fit que celui-ci, s'étant promis une seconde fois tout bas ce qu'il avait promis une première fois tout haut, avait préludé à cette concurrence en donnant à ses chevaux double ration d'avoine, et en leur faisant boire le fiasco de Montepulciano qu'on lui avait donné pour lui-même. Aussi les chevaux du cocher bleu montraient-ils une ardeur inaccoutumée ; et, si certain qu'il fût de la supériorité des siens, le cocher rouge ne laissait pas de jeter de temps en temps sur eux un regard assez inquiet.

Enfin le signal fut donné par une fanfare de trompettes et par le déploiement du vieux drapeau de la république : aussitôt les quatre concurrens, qui devaient faire trois fois le tour de la place en passant chaque fois derrière les deux obélisques placés à ses deux extrémités, s'élancèrent avec une rapidité qui fait honneur à la manière dont les postes de la Toscane sont servies. Mais du premier coup il fut facile de voir que la question principale se viderait entre le cocher rouge et le cocher bleu : les chevaux du second, excités par leur double mesure d'avoine, par leur bouteille de vin, et plus encore par la haine de leur conducteur, qui était passée dans son fouet, avaient retrouvé leur vigueur première. Forcé, par la disposition des chars réglée à l'avance par la police, de laisser à son adversaire la meilleure place, c'est-à-dire celle qui lui permettait de raser de plus près les deux obélisques, il essaya dès le premier tour d'enlever cet avantage au cocher rouge. Les juges du camp commençaient bien à s'apercevoir de cette rivalité, à laquelle ils ne s'étaient pas attendus, mais il était trop tard pour y remédier. Vers le milieu du second tour le cocher bleu essaya de couper le cocher rouge; de son côté, le cocher rouge se trompa : un coup de fouet destiné à ses chevaux arriva droit sur la figure de son adversaire; celui-ci riposta. A partir de ce moment, les deux concurrens frappèrent l'un sur l'autre, à la grande satisfaction de leurs chevaux, qui, partageant la rivalité de leurs maîtres, ne continuèrent pas moins de galoper de leur mieux. Mais un double accident résulta de ce changement : les deux cochers, trop occupés de frapper l'un sur l'autre pour conduire leurs chevaux, se trouvèrent lancés de telle manière qu'en arrivant à l'obélisque le cocher bleu accrocha

la borne, et le cocher rouge accrocha le bleu ; le choc fut si violent que les quatre chevaux s'abattirent : le cocher bleu tomba, comme Hippolyte, embarrassé dans les rênes de ses chevaux. Le cocher rouge fut jeté à dix pas par dessus son char ; le cocher vert, qui voulut passer entre les degrés de l'église et le cocher rouge, monta sur les deux premières marches et versa. Quand au cocher jaune, qui, suivant le programme, devait arriver le dernier, et qui, par conséquent, se tenait à une distance respectueuse, il put s'arrêter à temps, et demeura sain et sauf, lui et son attelage.

Moins on s'attendait à ce spectacle, mieux il fut reçu par les spectateurs. Depuis les courses de Néron, on n'avait rien vu de pareil. Toute la place battit des mains. Ce bruit électrique rendit des forces au cocher rouge, qui n'avait fait, au reste, que toucher la terre, et qui, se relevant aussitôt, était remonté dans sa carriole ; quelques efforts lui suffirent pour la dégager, et il repartit au galop. Le cocher bleu se remit à son tour sur ses jambes, et le suivit avec l'opiniâtreté du désespoir, mais cette fois sans pouvoir l'atteindre ; ses chevaux étaient dégrisés. Le cocher jaune passa entre son camarade versé et l'obélisque, et, au lieu d'être le quatrième, se trouva le troisième ; il n'y eut que le malheureux cocher vert qui demeura en place, quelques efforts qu'il fît pour relever son char et mettre ses chevaux sur pied : pendant ce temps, le cocher rouge acheva sa carrière et arriva triomphalement au but.

Aussitôt la trompette sonna, et le porte-étendard monta dans le char du vainqueur, qui s'en alla recevoir je ne sais où le prix de sa victoire, suivi par les trois quarts de la foule ; l'autre quart resta pour consoler les vaincus. Il n'y eut, au reste, rien d'interverti dans les intentions du buongoverno : le cocher rouge eut la couronne que la main paternelle du gonfalonier avait tressée pour lui, et s'il y eut quelques changemens dans le programme, ils furent, comme on le voit, tout à l'avantage du public.

Cependant, le grand-duc et les jeunes archiduchesses avaient eu grand'peur. On vint s'informer de leur part s'il n'était arrivé aucun accident sérieux : tout s'était borné heureusement à quelques égratignures. La foule s'écoula aus-

sitôt : c'était l'heure du dîner, et Florence tout entière avait rendez-vous de huit heures du soir à deux heures du matin sur les quais qui bordent l'Arno.

Nous étions invités, comme nous l'avons dit, à voir les fêtes nocturnes des fenêtres du palais Corsini. La duchesse de Casigliano, belle-fille du prince, l'une des femmes les plus artistes et les plus spirituelles de Florence, avait bien voulu nous faire inviter au nom de son beau-père. Nous nous étions étonnés de cette invitation, car nous savions le prince à Rome. Mais la première personne à qui nous en parlâmes nous répondit que, sans aucun doute, le prince reviendrait de Rome pour faire les honneurs de son palais, non-seulement à ses compatriotes, mais encore aux étrangers attirés à Florence par la solennité des fêtes patronales de Saint-Jean. En effet, nous apprîmes chez monsieur Finzi que le prince venait d'arriver.

Le prince Corsini est de nom et de façons un des plus grands seigneurs qui existent au monde ; il descend, je crois, d'un frère ou d'un neveu de Clément XII, auquel les Romains reconnaissans élevèrent, après un pontificat de neuf ans, une statue de bronze qui fut placée au Capitole. De ce pontificat date pour les Corsini le titre de prince, mais l'illustration historique de la famille remonte aux premiers temps de la république. C'était une Corsini cette femme si fière qu'avait épousée Machiavel, et qui lui inspira son joli conte de *Belphégor*.

Napoléon, qui se connaissait en hommes, et qui accaparait à son profit toutes les capacités, remarqua le prince Corsini. Il l'attira en France, le fit conseiller d'état et officier de la légion d'honneur. Sous Napoléon, ce n'était point assez d'être quelque chose pour avoir droit à de pareilles faveurs, il fallait encore être quelqu'un ; le prince Corsini était à la fois quelqu'un et quelque chose. Aussi ce fut à lui que Napoléon *recommanda* la princesse Élisa lorsqu'elle partit pour Florence, où l'attendait la couronne de grande-duchesse.

Napoléon tomba et entraîna toute sa famille dans sa chute. Le prince Corsini, que l'on avait fait Français, redevint Italien. Rome alors le nomma sénateur, comme la France l'avait fait conseiller d'état. Le prince Corsini fit son entrée à

Rome ; c'était une occasion offerte au prince de faire honneur à son nom, à son rang : il la saisit comme il saisit toujours les occasions de ce genre. Pendant trois jours les fontaines du Capitole versèrent du vin ; pendant trois jours des tables publiques furent dressées sur le Forum. On n'avait pas vu pareille chose depuis César ; 45,000 écus y passèrent. 45,000 écus font environ 270,000 francs de notre monnaie.

Aussi, lorsque le grand-duc de Toscane songea à faire demander en mariage la sœur du roi de Naples, ce fut le prince Corsini qu'il chargea des négociations. Le prince Corsini accepta l'ambassade à la condition qu'il en ferait seul tous les frais. Le grand-duc comprit ce qu'il y avait de princier dans une pareille exigence ; il laissa carte blanche au prince Corsini, qui parut à la cour de Naples comme l'envoyé d'un empereur. Seulement, le mariage conclu, le grand-duc donna au prince Corsini la plaque de Saint-Joseph en diamans.

Tous les deux ou trois ans le prince Corsini donne un bal ; ce bal lui coûte de 40 à 50,000 francs. Quelques jours avant mon départ de Florence, j'ai assisté à une de ces fêtes : nous étions quinze cents invités ; il y eut pendant toute la nuit souper constamment servi pour tout le monde, et pas un valet, pas une pièce d'argenterie, pas un candélabre, pas une banquette, qui ne fût à la livrée ou aux armes des Corsini. Le vieux palais pouvait, disait-on, fournir encore toutes choses à cinq cents personnes de plus.

Maintenant, on ne s'étonnera pas que le prince fût revenu tout exprès de Rome pour faire à Florence les honneurs de ces fêtes, qui, se passant sous son balcon, semblent être données bien plus encore en son honneur qu'en celui de saint Jean.

L'entrée du palais Corsini est magnifique ; en montant l'escalier, que domine la statue de Clément XII, on pourrait se croire à Versailles : mille personnes tiendraient et danseraient à l'aise dans l'antichambre. A peine fûmes-nous entrés, que la princesse Corsini, que nous ne connaissions point encore, vint droit à nous avec une affabilité et une grâce toutes françaises. La princesse Corsini est Russe : elle a quitté l'Italie d'Asie pour l'Italie d'Europe, la Crimée

pour la Toscane, Odessa pour Florence ; c'est une jeune et belle femme de grand air, à qui ses robes de brocart d'or et ses rivières de diamans donnent l'aspect d'une châtelaine du moyen-âge. Aussi je ne sais rien de plus en harmonie avec ce beau palais, tout tapissé de Titiens, de Raphaëls et de Van-Dycks, que la maîtresse, qui semble s'être détachée d'une de leurs toiles pour en faire les honneurs.

Je me rappellerai toute ma vie l'impression que je ressentis lorsque, du milieu de ces salons tout resplendissans de lumière, je jetai les yeux sur l'Arno tout flamboyant d'illuminations. Les Italiens ont un art particulier pour disposer les flambeaux qui éclairent leurs fêtes. Le fleuve, tout chargé de gondoles pavoisées glissant au son des instrumens, et portant de joyeux convives qui se renvoyaient des santés d'une barque à l'autre, était littéralement entre deux murs de flamme. Partout où l'on apercevait l'eau, l'eau réfléchissait le feu : l'Arno, comme le Pactole, semblait rouler des flots d'or.

Le feu d'artifice tiré, chacun prît congé du prince. A neuf heures et demie, il y avait bal au Casino, et, comme la cour venait à ce bal, il était convenable que l'aristocratie florentine fût là pour la recevoir. Je pris à mon grand regret congé, non pas du prince et de la princesse que j'allais retrouver, mais de leur palais, que je me promis bien de revoir. Au reste, la séparation ne devait pas être longue : nous y dînions le lendemain.

Comme on était venu chez le prince Corsini en toilette de cour, on n'eut que cent pas à faire pour se trouver au Casino. J'entends par toilette de cour cravate blanche, croix, crachats et cordons. Quant à l'uniforme, le duc ne l'exige pas, même pour les bals au palais Pitti. Il n'est de rigueur qu'aux réceptions du premier jour de l'an et aux concerts du carême.

Il était impossible de trouver un contraste plus parfait que celui qui nous attendait. Rien de plus riche que le palais Corsini, rien de plus simple que le Casino. C'est un appartement donnant d'un côté sur le quai, de l'autre sur la place de la Trinité, et composé de quatre ou cinq chambres

peintes simplement à la détrempe. Une de ces chambres est consacré au bal, les autres au billard et au whist.

Lorsque nous entrâmes, la cour venait d'arriver. Les différens ambassadeurs attendaient leurs compatriotes respectifs dans la première pièce, et les présentaient successivement au chambellan de service. C'était tout le cérémonial. Cette formalité accomplie, ils pouvaient entrer dans la salle du bal. Rien, au reste, ne distingue le grand-duc et sa famille de ceux qui les entourent; toute la différence qu'il y a entre eux et les autres invités, c'est que des fauteuils sont réservés aux archiduchesses, et qu'au lieu d'attendre les invitations, elles choisissent elles-mêmes et font inviter par leurs chambellans les cavaliers avec lesquels elles désirent danser. Ces invitations ne sortent pas d'un très petit cercle, et s'adressent ordinairement aux personnages qui occupent des charges au palais Pitti. Les privilégiés sont donc, en général, les fils du prince Corsini, les fils du comte Martelli, le marquis Torrigiani, et le comte Cellani. Il va sans dire que, s'il y a dans la salle quelque prince étranger, les invitations vont à lui de préférence.

A trois heures, la cour quitta le bal, ce qui n'empêcha point les acharnés de continuer de danser. Comme nous n'étions point de ceux-là, nous nous retirâmes immédiatement, et regagnâmes notre palazzo.

La journée du 25 était un peu moins chargée que celle du 24, il n'y avait que Corso, course de barberi, et Pergola. Nous étions en outre invités, comme nous l'avons dit, à dîner chez le prince Corsini. Il y avait donc moyen de faire face à tout.

Le Corso était le même que les deux jours précédens ; je n'ai plus rien à en dire à mes lecteurs. A trois heures, nous étions chez le prince Corsini ; le dîner avait été avancé d'une heure ou deux, afin que nous pussions assister à la course des barberi.

Une des choses les plus rares à rencontrer à l'étranger est, pour un Français, cette bonne et franche causerie parisienne, dont on ne sent le prix que lorsqu'on l'a perdue et qu'on la cherche vainement. Je me rappelle qu'un jour une provinciale demandait devant moi à madame Nodier, qui lui

parlait de nos soirées de l'Arsenal : « Madame, faites-moi le plaisir de me dire qui mène la conversation chez vous ? — Oh ! mon Dieu, répondit madame Nodier, personne ne la mène, ma chère amie ; elle va toute seule. » Cela étonna beaucoup la provinciale, qui croyait que la conversation, comme une fille honnête, a besoin d'être dirigée par une gouvernante.

Eh bien ! cette conversation insoucieuse, frivole, profonde, colorée, légère, poétique, Protée aux mille formes, fée insaisissable, ondine bondissante, qui naît d'un rien, s'attache à un caprice, s'élève par l'enthousiasme, retombe avec une plaisanterie, se prolonge par l'intimité, meurt par l'insouciance, se rallume à une étincelle, brille de nouveau comme un incendie, s'éteint tout à coup comme un météore pour renaître, sans que l'on sache pourquoi ni comment ; cette conversation, dont notre esprit altéré était plus avide que l'estomac le plus exigeant ne le sera jamais d'un bon dîner, nous la retrouvâmes chez le prince Corsini. Le prince se rappelait Paris, la duchesse de Casigliano le devinait ; quant à la princesse, elle est Russe, et l'on sait la difficulté que nous avons nous-mêmes à distinguer une Russe d'une Française. On parla de tout et de rien, de bal, de politique, de jockey-club, de toilette, de poésie, de théâtre, de métaphysique, et on se leva de table après avoir, sans qu'aucun de nous pût dire de quoi il avait été question, échangé assez d'idées pour défrayer pendant une année une petite ville de province.

Le dîner avait duré jusqu'à quatre heures et demie ; à cinq heures avaient lieu les courses. Le prince Corsini avait mis à notre disposition le casino de son second fils, le marquis de Layatico, gouverneur de Livourne. Comme les courses partaient de la porte al Prato, les chevaux passaient justement sous ses fenêtres : nous ne quittions donc une hospitalité que pour en recevoir une autre.

Le casino du prince Corsini serait en France un palais. Nous entrâmes par la porte du milieu ; ce qui n'est pas un détail de mœurs indifférent, car la porte du milieu ne s'ouvre que pour le grand-duc, les archiducs et le prince Corsini. Ce jour-là il y avait double raison pour que la porte d'hon-

neur fût ouverte. C'est du balcon du casino du prince Corsini que les jeunes archiducs *doivent* voir la course. Je dis *doivent*, car je crois que c'est entre le palais Pitti et le palais Corsini une vieille convention de prince à prince; le petit-fils du prince Corsini, qui est un bel enfant de cinq ou six ans, en faisait les honneurs aux jeunes archiducs, qui sont à peu près de son âge.

L'heure de la course approchait; nous nous plaçâmes aux fenêtres et aux balcons latéraux, la fenêtre et le balcon du milieu étant réservés aux archiducs. La rue présentait un aspect dont on ne peut se faire une idée. De chaque côté était dressé un amphithéâtre de gradins qui s'élevaient à la hauteur des premiers étages, dont les fenêtres semblaient faire le dernier degré. Il en résultait que, comme les fenêtres du second succédaient aux fenêtres du premier, le toit aux fenêtres du second, et que degrés, fenêtres et toits, étaient tous chargés d'hommes, de femmes et d'enfans, il n'y avait aucune interruption de spectateurs sur un espace de plus de cinquante pieds de haut. Ajoutez à ce tableau vivant, inquiet et bariolé, les longs rideaux flottans de damas de mille couleurs que dans toutes les fêtes publiques les Italiens ont l'habitude de laisser pendre à leurs balcons, et vous aurez une idée du spectacle qui s'offrait à nous aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Bientôt notre regard se fixa sur les concurrens; c'étaient cinq jolis chevaux de petite taille, nés en Toscane, car les chevaux toscans seuls peuvent concourir pour le prix, dont partie est un don du grand-duc et partie le résultat d'une poule. Chacun d'eux portait sur la cuisse le numéro sous lequel il était inscrit, tandis que sur le dos et le long de leurs flancs flottaient des espèces de châtaignes de fer, dont les pointes aiguës comme des aiguilles étaient destinées à activer leur course. Ils s'avançaient conduits par leurs maîtres respectifs, qui les firent ranger derrière une corde; à un signal donné, cette corde devait tomber et leur livrer passage. La distance à parcourir était à peu près de deux milles. Le point de départ était, comme nous l'avons dit, la porta al Prato, et le but la porta alla Croce. Un, deux, trois, quatre ou cinq coups de canon devaient annoncer la victoire et in-

diquer le vainqueur, le nombre des coups correspondant toujours à son numéro.

Au signal donné la corde tomba, les cinq chevaux partirent au galop et diparurent dans Borgo-Ognisanti. Cinq ou six minutes après on entendit deux coups de canon, c'était le n° 2 qui avait gagné. Aussitôt tout le peuple se dispersa, et cela sans bruit, sans rumeur; s'écoulant, non pas comme l'eau d'un torrent, mais commme l'eau d'un lac; joyeux cependant, mais joyeux de cette joie intérieure qui n'a pas besoin pour se compléter ou plutôt pour s'étourdir d'une bruyante expression. Tout peuple qui s'amuse à grand bruit est un peuple qui souffre.

Le spectacle en lui-même n'avait pas duré cinq secondes, et cependant la ville s'était mise sur pied pour y assister. C'est que, comme nous l'avons déjà dit, tout est prétexte à spectacle à Florence. On s'y amuse plus du plaisir que l'on aura ou du plaisir que l'on a eu que du plaisir que l'on a.

La journée se termina par la Pergola pour l'aristocratie, par le cocomero pour les bourgeois, et par le théâtre de Borgo-Ognisanti et de la Piazza-Vecchia pour le peuple.

Il y eut bien le lendemain et le surlendemain quelques restes de fête, comme après les tremblemens de terre le sol est quelque temps encore à frémir; mais bientôt tout rentra dans son état ordinaire; enfin les grandes chaleurs de juillet arrivèrent, et chacun partit pour les eaux de Lucques, de Via-Reggio ou de Monte-Cattini.

LE PALAIS PITTI.

Malheureusement, comme nous étions loin d'avoir fini notre exploration, interrompue par les fêtes de la Saint-Jean,

force nous fut de demeurer en arrière. Nous donnâmes à nos connaissances florentines rendez-vous aux eaux de Monte-Cattini ; puis nous leur souhaitâmes un bon voyage, et eux nous souhaitèrent bien du plaisir.

Notre première course fut au palais Pitti.

Le palais Pitti, résidence habituelle du grand-duc, est situé comme notre Luxembourg, avec lequel il a quelque ressemblance, de l'autre côté de l'Arno. On s'y rend par le Pont-Vieux, en longeant le corridor dont j'ai parlé, et que le grand-duc Cosme, dans son amour de l'antiquité, fit faire sur le modèle de celui qui, sur la foi d'Homère, unissait le palais d'Hector au palais de Priam.

Le Pont-Vieux, construit par Taddée Gaddi, date de 1345 ; il succédait aux ruines d'un pont antique bâti par les Romains. Il est, moins la portion du milieu percée à jour, garni d'un bout à l'autre de boutiques, qn'un décret du capitaine du quartier, rendu en 1594, réserve aux orfévres. Ce décret est resté en vigueur jusqu'aujourd'hui. Seulement, lorsqu'on pense que c'est de ces boutiques que sortirent les Brunelleschi, les Ghiberti, les Donatello et les Benvenuto Cellini, on trouve leurs descendans, misérables ouvriers sans goût et sans invention, bien dégénérés de leurs sublimes aïeux. Heureusement qu'au bout du pont, l'œil, fatigué de toute cette quincaillerie d'or, se repose sur l'Hercule et le Centaure, l'un des plus beaux groupes de Jean de Bologne, qui, exécuté en 1600, ferme par un chef-d'œuvre le seizième siècle, cette ère de chefs-d'œuvre.

En descendant le quai, on trouve la Via Maggio, qui contient deux souvenirs assez curieux .Le premier, souvenir historique, est visible pour tout le monde : c'est la charmante maison habitée par Bianca Capello lorsque le grand-duc, ayant donné une place de maître de la garde-robe à son mari, résolut, pour s'épargner ces longues courses nocturnes dont nous avons vu que son père lui faisait un reproche, de rapprocher sa maîtresse du palais Pitti. On la reconnaîtra aux charmantes fresques qui la décorent, aux armes des Médicis sculptées sur sa façade, et à cette inscription gravée sur une plaque de marbre blanc :

Bianca Capello,
Prima che fosse moglie a Francesco primo dei Medici.
Avito questa casa, chel ella si edificava nel 1566.

Le second souvenir, tout artistique, a disparu avec les deux personnages auxquels il se rattache, et ne vit traditionnellement que dans la mémoire des poëtes ; le voici :

C'était vers la fin de l'automne de l'année 1573, un homme de quarante-cinq à cinquante ans se tenait debout sur le seuil de la porte de sa maison, située Via Maggio (1), lorsqu'il vit venir à lui un beau jeune homme de vingt-neuf à trente ans monté sur un cheval richement enharnaché, qu'il maniait en véritable homme de guerre. Arrivé en face de lui, le jeune cavalier s'arrêta, le regarda un instant comme pour s'assurer qu'il ne se trompait point; puis descendant de cheval et s'avançant vers lui :

— N'êtes-vous pas, lui demanda-t-il, Bernard Buontalenti, le merveilleux architecte dont le génie créateur a inventé ces belles machines théâtrales à l'aide desquelles on vient de représenter dans cette ville l'*Aminte* de Torquato ?

— Oui, répondit celui auquel cette demande était faite en termes si flatteurs ; oui je suis Bernard Buontalenti. Seulement, tout en avouant que c'est ainsi que je me nomme, je ne puis accepter les éloges exagérés que votre courtoisie veut bien accoler à mon nom.

Alors le jeune homme, avec un doux sourire, s'approcha de lui, et, lui jetant les bras autour du cou, il l'embrassa et le pressa sur son cœur; puis, comme l'autre, étonné de cette démonstration amicale, semblait chercher s'il ne reconnaîtrait pas sur le visage de l'étranger quelques traits qui lui rappelassent une ancienne connaissance :

— Vous êtes Bernard Buontalenti, dit de nouveau le jeune homme ; et moi je suis le Tasse, venu exprès de Ferrare pour vous voir et vous embrasser Adieu, frère.

Et à ces mots le jeune homme sauta sur son cheval, et,

(1) Au coin de la rue dei Marsili, du côté du levant. C'est le même sur laquelle on trouve encore des traces de peintures exécutées par le Porcetti.

faisant un dernier signe d'adieu à Bernard Buontalenti, il s'éloigna au galop et disparut bientôt au coin de la Via Mazetta.

Ce fut la seule fois que le poëte et l'architecte se virent, ce qui ne les empêcha point de conserver l'un pour l'autre une éternelle amitié.

A quelques pas du lieu où se passa cette scène, se lève, plus imposant par sa masse que remarquable par son architecture, le palais de Lucca Pitti.

Philippe Strozzi le Vieux avait fait élever, comme nous l'avons dit, près de la place de la Trinité, un palais qui, par sa forme, sa masse et sa solidité, faisait l'admiration de Florence. Lucca Pitti en fut jaloux ; surpassant à cette époque Strozzi en richesses, il voulut le surpasser en magnificence. Il fit venir Brunelleschi, que sa coupole du Dôme venait de faire le premier architecte du monde, et il lui dit qu'il voulait un palais dans la cour duquel pût tenir à son aise tout le palais Strozzi. Brunelleschi se mit à l'œuvre, et quelques jours après apporta à son riche patron un plan qui fut approuvé, et que l'on commença aussitôt à mettre à exécution.

Ceci se passait vers 1440 à peu près. Il y avait alors une opposition à Florence, et Lucca Pitti était le chef de cette opposition, dont Pierre le Goutteux était l'objet. Placé entre Cosme-le-Grand qui venait de mourir, et Laurent le Magnifique qui venait de naître : perdu dans l'ombre de ses calculs, enfoncé dans la nuit de son agio, retenu par ses infirmités dans l'une ou dans l'autre de ses nombreuses villas, Pierre de Médicis est l'ombre qui fait ressortir les deux grands hommes entre lesquels il se trouve étouffé : l'opposition était donc de mode contre lui, et Lucca Pitti devait son crédit, sa fortune, sa popularité, à son titre de chef de cette opposition.

Aussi, lorsqu'il annonça l'intention de faire bâtir un palais qui effaçât les autres palais en magnificence, et fît rentrer dans l'ombre le beau palais du vieux Cosme et le sombre palais de Strozzi, toutes les sympathies se groupèrent autour de lui. Les riches lui offrirent leurs bourses, les pauvres offrirent leurs bras, et il n'eut qu'à choisir ceux qu'il voulait bien faire les élus de son orgueilleuse fantaisie ; et, grâce

au crédit inépuisable de ses prêteurs, à la force renaissante de ses ouvriers, le palais miraculeux, dirigé par son sublime architecte, sortit de terre avec la rapidité d'une construction enchantée.

Mais un beau jour il arriva que cette opposition acharnée de Lucca Pitti parut se ralentir. Quand on se fait chef de parti, on ne s'appartient plus à soi-même; on devient la chose, la propriété, l'instrument de son parti. De ce moment, si l'on n'a pas le génie de Cromwell ou la force de Napoléon, il faut faire abnégation de toute opinion personnelle, se laisser entraîner à la puissance supérieure qui se sert de vous comme d'un bélier, bat les murailles avec votre front, et renverse l'obstacle, ou vous brise contre lui. Lucca Pitti eut peur d'être brisé, et un beau jour le bruit se répandit qu'il avait trahi la république et pactisé avec le pouvoir qui voulait la renverser.

Dès lors Lucca Pitti fut perdu, les trésors qui l'avaient soutenu se fermèrent, les bras qui le servaient s'armèrent contre lui. On exigea de sa banque le remboursement immédiat de tout ce qu'on lui avait prêté, ses créanciers mirent dans leurs poursuites cette exigence haineuse qui caractérise les brouilles commerciales. Les rentrées manquèrent; l'actif, quoique dépassant de beaucoup le passif, ne put lui faire face immédiatement. La fabrique aux trois quarts achevée s'interrompit. Le crédit de la maison, qui reposait sur deux siècles de loyauté, s'écroula, comme si cette base d'or eût été d'argile. Les successeurs de Lucca Pitti descendirent de la gêne à la misère; enfin son petit-neveu Jean fut forcé de vendre ce palais, cause de la ruine de son ancêtre, à Cosme Ier, qui venait de monter sur le trône, et qui, l'ayant acheté avec toutes ses dépendances au prix de 9,000 florins d'or, c'est-à-dire de 100,000 francs à peu près de notre monnaie, le constitua en dot à Eléonore de Tolède sa femme.

De ce moment, le palais Pitti, abandonné depuis près de soixante ans, et qui semblait une ruine inachevée, commença de reprendre vie. Nicolo Braccini, surnommé le Tribolo, reprit l'œuvre que Brunelleschi, mort en 1446, avait laissée imparfaite : le jardin Boboli fut dessiné, on tira parti des accidens du terrain, des forêts s'élevèrent sur ses monta-

gnes, des fontaines coulèrent dans ses vallées; enfin, en 1555, c'est-à-dire six ans après qu'il était devenu la propriété de Cosme le Grand, le palais Pitti, qui avait gardé son premier nom, se trouva en état de recevoir les députés siennois qui apportaient à Cosme le traité de capitulation de leur ville.

C'était une grande affaire pour Cosme que la soumission de Sienne, cette éternelle rivale artistique, commerciale et politique de Florence. Sienne disputait à Florence la renaissance de la peinture; Sienne avait son dôme de marbre rouge et noir, qui balançait le chef-d'œuvre de Brunelleschi; Sienne avait gagné la fameuse bataille de Monteaperto, qui avait mis Florence à deux doigts de sa perte; Sienne, enfin, gardait encore dans son palais populaire le Caroccio de Florence, trophée de cette grande défaite. Mais tout ce passé disparaissait devant le fait présent: Sienne courbait son front dans la poussière; Sienne déposait aux pieds du grand-duc sa couronne murale; Sienne, de reine, devenait esclave, la république se faisait province; et grâce à cette adjonction de territoire, au milieu de la nouvelle formation des États européens qui commençait à s'organiser, la Toscane atteignait presque au rang de puissance secondaire.

Aussi y eut-il de grandes fêtes au palais Pitti à propos de la capitulation de Sienne.

Trois ans après, Cosme, qui était dans sa période de bonheur, célébra au palais Pitti le mariage de sa fille Lucrèce avec le prince Alfonse d'Est, fils aîné du duc de Ferrare.

Ce fut cette Lucrèce dont nous avons déjà parlé à propos du Palais-Vieux, et dont, au bout de trois ans, on apprit la mort. Les historiens dirent qu'elle avait succombé à une fièvre putride. Le peuple, avec cet instinct de vérité qui le trompe si rarement, raconta que son mari l'avait tuée dans un mouvement de jalousie. La tradition populaire l'emporta sur le récit des historiens.

Ce mariage, qui terminait les disputes de préséance entre les maisons d'Est et de Médicis, avait cependant été célébré sous de riches auspices: de grands bals avaient été donnés à cette occasion au palais Pitti, et, dans une seule soirée, il y avait eu une mascarade si magnifique que les historiens ne

jugèrent pas sa description indigne de leur plume ; il est vrai que quand les historiens ont à écrire la vie des tyrans, les trois quarts de leur ouvrage sont presque toujours destinés à des récits de fêtes.

Cette mascarade se composait de cinq quadrilles de douze personnes chacun : le premier quadrille représentait douze princes indiens ; le second, douze Florentins vêtus à la manière du treizième siècle ; le troisième, douze chefs grecs : le quatrième, douze empereurs ; et enfin le cinquième, douze pèlerins. On avait gardé celui-ci pour le dernier, comme étant le plus riche. En effet, chaque pèlerin était revêtu d'une robe de toile d'or dont le petit manteau était tout garni de coquilles d'argent au fond desquelles étaient incrustées de véritables perles.

La même année se célébra au même palais le mariage d'Isabelle, cette autre fille de Cosme si ardemment et si singulièrement aimée par son père, et qui avait failli, en s'endormant dans la grande salle du Palais-Vieux, coûter la vie à Vasari. Celle-là aussi était marquée d'un signe funeste et devait être assassinée. Son mari était Paul Giordano Orsini, duc de Bracciano. On se rappelle qu'il l'étrangla avec une corde cachée sous l'oreiller conjugal, après une partie de chasse dans sa villa de Ceretto.

Ce fut vers cette époque que, pour rendre le palais Pitti de plus en plus digne des grands événemens qui s'y passaient, le grand-duc Cosme fit faire par l'Ammanato cette superbe cour dans laquelle, selon l'orgueilleuse prévision de son premier propriétaire, devait danser le palais Strozzi. En effet, cette cour, à elle seule, est sur chaque face de trois pieds plus large que la face correspondante du palais qu'elle était destinée à enfermer comme un écrin de granit.

Éléonore de Tolède, sous le nom de laquelle Cosme avait acheté le palais Pitti, mourut à son tour, on sait comment, à la suite de la mort de ses deux fils tués, l'un par son frère, l'autre par son père. Cosme chercha à se consoler de ce triple malheur dans un nouvel amour ; et, las du pouvoir, fatigué de la politique, il abandonna à son fils François le gouvernement de ses Etats, toujours prêt à y remettre la main

cependant, si celui-ci s'écartait par trop des exemples paternels.

La première de ses maîtresses fut alors Éléonore dei Albizzi. Cet amour inquiéta le jeune grand-duc François, qui devait donner bientôt l'exemple d'un amour bien autrement étrange encore. Il plaça comme espion près de son père un valet de chambre nommé Sforza Almeni, qui lui rendait compte jour par jour de l'influence progressive que prenait Éléonore sur son amant. Malheureusement pour le pauvre Almeni, le vieux Cosme s'aperçut du double office que remplissait son valet de chambre près de lui. Cosme ne marchandait pas avec ses haines et ne temporisait pas avec ses vengeances : sûr de la trahison de son domestique, il le sonna ; et, sans se lever du fauteuil où il était assis, sans lui rien dire, sans lui rien reprocher, comme s'il jugeait la justification du meurtrier inutile aux yeux même de la victime, il lui fit signe de lui apporter son poignard, qui était sur une table ; et, comme Sforza Almeni le lui présentait en tenant le fourreau, il le prit par la poignée et le frappa avec la lame d'un coup si juste et si profond, que le valet de chambre tomba mort sans pousser un cri. Cosme sonna alors une seconde fois et fit emporter le cadavre. Ceci se passa au palais Pitti le 22 mai 1566.

Mais soit qu'Eléonore dei Albizzi eût cessé de plaire à Cosme, soit que cet épisode de son amour y eût apporté quelque refroidissement, il fit épouser sa maîtresse à Carlo Panciaticci, et tourna les yeux vers une autre jeune fille, nommée Camille Martelli.

Celle-ci fut au vieux Cosme ce que madame de Maintenon fut au vieux Louis XIV. Malgré toute l'opposition de sa noblesse et de sa famille, Cosme, un soir, l'épousa dans la chapelle du palais Pitti ; mais famille et noblesse se consolèrent en apprenant que, par un article même du contrat de mariage, Cosme interdisait à sa nouvelle femme le droit de prendre le titre de grande-duchesse.

Cosme ne survécut que quatre ans à ce mariage, et mourut au palais Pitti, le 21 avril 1574, à l'âge de cinquante-cinq ans : il en avait régné trente-sept.

A peine le grand-duc fut-il mort que sa veuve reçut l'ordre

de quitter le palais et de se retirer dans le couvent delle Murate. Mais comme cette résidence lui déplaisait et qu'elle y pleurait nuit et jour, on lui donna l'option d'nn autre monastère ; elle choisit alors celui de Sainte-Monique, où elle avait été élevée, et où elle mourut, après avoir payé par près de vingt ans de réclusion l'honneur d'avoir été deux ans la maîtresse et quatre ans la femme de Cosme Ier.

Les deux couvens que nous venons de nommer n'existent plus ; supprimés par un décret de 1808, ils n'ont point été rouverts depuis.

Trois ans après avoir été témoin de la mort de Cosme, le palais Pitti le fut de la naissance de son petit-fils. Le 20 mai 1577, Jeanne d'Autriche, épouse du grand-duc François, accoucha d'un jeune archiduc qui ne devait vivre que quelques années. Son arrivée au monde fut le signal d'une grande fête : on jeta des fenêtres du palais Pitti force pièces d'or au peuple ; puis, en avant de la terrasse qui y conduit, on apporta une si grande quantité de tonneaux de vin dont on ouvrit les robinets, que les flots de liqueur qui ne purent être recueillis coulèrent jusqu'au Ponte-Vecchio.

Il en résulta que le bon peuple florentin, dans son ivresse, voulut que les condamnés eux-mêmes participassent à la joie commune. En conséquence, il courut aux prisons des Stinche, dont il enfonça les portes. Les prisonniers en profitèrent, comme on le comprend bien, non pas pour trinquer avec leurs libérateurs, mais pour gagner les frontières.

C'est encore au palais Pitti que mourut, le 10 avril 1578, la pauvre duchesse Jeanne, abandonnant le trône à sa rivale, Bianca Capello, qui, un peu plus d'un an après, c'est-à-dire le 18 juin 1579, épousa le grand-duc François dans la même chapelle où Camille Martelli avait épousé Cosme.

Après les fêtes du mariage du grand-duc François vinrent celles de sa fille Éléonore, qui épousa don Vicenzio Gonzaga, fils du duc de Mantoue. Cette fois, elles furent si considérables qu'elles débordèrent dans la ville. Un des épisodes de ces fêtes fut un fameux combat de pierres qui eut lieu dans la Via Larga, et pour l'exécution duquel Florence se divisa en deux camps : l'un, commandé par Averard de Médicis ; et l'autre, par Pierre Antonio dei Bardi. Chacun des

deux partis avait sa musique ordinaire, au son de laquelle il en vint aux mains avec tant d'acharnement que, malgré les cuirasses dont étaient couverts les combattans, au bout d'une demi-heure, beaucoup d'entre eux étaient déjà grièvement blessés. La nouvelle de cet événement arriva au palais Pitti au milieu des plaisirs d'un autre genre que le grand-duc François offrait à ses hôtes. Il ordonna aussitôt qu'un corps de cavalerie partit au galop et séparât les deux armées ; il était temps, on ne se bornait plus aux pierres, et on commençait à tirer les épées : si bien que la cavalerie eut grand-peine à accomplir l'ordre dont elle était chargée. De compte fait, il y eut, tant dans la troupe d'Averard de Médicis que dans celle d'Antonio Bardi, vingt-sept blessés, dont sept moururent des suites de leurs blessures. De plus, parmi les assistans, onze personnes furent tuées sur le coup ; mais de celles-ci on s'en inquiéta peu, attendu qu'elles étaient de la populace. Florence la républicaine avait, comme on le voit, fait, depuis cent ans, de rudes pas vers l'aristocratie.

Nous avons dit comment le grand-duc François et Bianca Capello, morts de la même maladie, avaient laissé le trône au cardinal Ferdinand, lequel avait vite jeté aux orties sa robe rouge, et avait épousé la princesse Marie-Christine de Lorraine. Les nouveaux époux reçurent la bénédiction nuptiale de la main de l'archevêque de Pise, dans cette chapelle du palais Pitti qui depuis cinquante ans avait vu tant de mariages et tant de morts, tant de fêtes et tant de deuils.

Le soir du 11 mai 1589 vit les réjouissances conjugales du nouveau duc surpasser toutes les magnificences de ses prédécesseurs : c'était Buontalenti qui, tout fier encore des embrassemens du Tasse, avait été chargé de la direction de ces fêtes, et qui avait promis de se surpasser.

En effet, voici ce que les élus de cette grande soirée purent voir, à leur profond étonnement :

D'abord ils furent introduits dans cette fameuse cour, chef-d'œuvre de l'Ammanato, laquelle était, comme un cirque antique, couverte d'un vélarium de toile rouge, et entourée de gradins qui s'ouvraient à l'endroit qui donne sur le jardin, pour faire place à une grande forteresse gardée par des soldats turcs. Chacun prit place sur les gradins

ainsi qu'aux fenêtres du palais, et, au signal donné par un coup de canon, à la lueur d'une illumination à giorno, on vit entrer un grand char triomphal monté par un nécromancien qui, après avoir fait au milieu du cirque plusieurs enchantemens, s'avança vers la grande-duchesse et lui prédit l'avenir. Cet avenir, comme on le comprend bien, était une longue succession de joies et de bonheurs, qui, au contraire des prédictions de ce genre faites aux princes, se réalisa.

Après le char du nécromancien, vint un second char, tiré par un dragon, duquel descendirent bientôt deux cavaliers ornés de toutes armes et montés sur des chevaux bardés de fer comme eux; ils étaient accompagnés d'une foule de musiciens qui, tandis qu'eux s'apprêtaient au combat qui allait avoir lieu, allèrent se ranger sous le balcon occupé par la grande-duchesse, et lui donnèrent un merveilleux concert.

Les deux chars étaient à peine sortis pour débarrasser la cour, que l'on vit entrer une machine qui représentait une montagne: cette machine semblait se mouvoir seule, et il était impossible de découvrir le secret de sa locomotion; arrivée au milieu du cirque, elle s'ouvrit et donna passage à deux autres chevaliers, armés comme les premiers, et qui étaient le duc de Mantoue et don Pierre de Médicis. Aussitôt la joute commença entre les quatre combattans, et ne fut interrompue que par l'apparition d'une seco de montagne, tirée par un crocodile gigantesque que conduisait un mage, et qui était suivie d'un char antique sur lequel se tenait don Virginio Orsini, en costume du dieu Mars, ayant auprès de lui huit belles jeunes filles vêtues en nymphes, tenant à la main des corbeilles pleines de fleurs, dont elles inondèrent la grande-duchesse et les dames de sa suite, tout en chantant un épithalame en l'honneur des augustes époux.

Enfin, ce nouveau divertissement achevé, on vit s'avancer un jardin qui, après s'être resserré pour passer sous la porte, s'étendit bientôt dans toute la largeur de la cour, déployant à mesure qu'il s'étendait des lacs avec leurs barques, des châteaux avec leurs habitans, des fontaines avec leurs naïades, des grottes avec leurs nymphes, et enfin des bosquets tout peuplés d'oiseaux apprivoisés, qui se mirent à chanter, prenant la lumière de l'illumination pour celle du

soleil. Puis, lorsque les spectateurs émerveillés eurent joui une demi-heure de ce miraculeux spectacle, le jardin commença à se resserrer, renfermant, à mesure qu'il se resserrait, ses bosquets, ses grottes, ses fontaines, ses châteaux et ses lacs, jusqu'à ce que, réduit à sa grandeur première, il sortit par la porte qui lui avait donné entrée.

Alors la joûte recommença, et au bout d'une demi-heure fut interrompue de nouveau, mais cette fois par un magnifique feu d'artifice qui se fit jour par toutes les ouvertures de la forteresse turque, qui, attendant toujours qu'on l'assiégeât, annonçait aux spectateurs que les divertissemens de la nuit n'étaient pas encore terminés. En effet, la dernière fusée éteinte, les gradins s'ouvrirent et par des escaliers ménagés intérieurement, donnèrent passage à ceux qui les couvraient jusqu'aux salles basses du palais, où était servi un souper pour trois mille personnes. Le souper terminé, vers minuit les convives furent invités à remonter sur leurs gradins.

Mais l'étonnement fut grand et général lorsqu'on vit que l'aspect de la cour était entièrement changé : en effet, à cette heure elle représentait une mer couverte de dix-huit galères, de diverses grandeurs, montées par une armée de chevaliers chrétiens qui s'étaient croisés pour conquérir la forteresse turque, à l'instar des héros que venait d'immortaliser Torquato Tasso dans sa *Jérusalem délivrée.*

Alors commença l'assaut avec toutes les ruses de l'attaque et toutes les ressources de la défense, l'une et l'autre éclairées par un feu d'artifice continuel et des salves non interrompues de canon. Enfin, après une demi-heure d'un combat terrible, dans lequel assiégeans et assiégés firent preuve du plus grand courage, la forteresse fut prise, et la garnison, menacée d'être passée au fil de l'épée, se recommanda à la merci des dames, qui demandèrent et obtinrent sa grâce.

Ces fêtes durèrent un mois à peu près. Pendant un mois deux mille personnes, l'une dans l'autre, furent nourries et logées au palais Pitti ; et l'on trouva sur les livres de dépense du grand-duc que pendant ce mois, on avait bu 9,000 tonneaux de vin, converti en pain 7,286 sacs de blé, brûlé 778 cordes de bois, épuisé 86,500 boisseaux d'avoine, brûlé

pour 40,000 livres de charbon, et mangé pour 36,036 francs de confitures.

Onze mois après ces fêtes, la grande-duchesse accoucha au palais Pitti d'un fils qui reçut le nom de Cosme, en mémoire de son illustre aïeul

C'est à ce fils que commence la décadence de la maison des Médicis; nous l'avons vue naître avec Jean de Médicis, grandir avec Cosme le Père de la patrie, fleurir avec Laurent le Magnifique, atteindre son apogée sous Cosme, demeurer respectée et puissante avec François et Ferdinand ; nous allons maintenant la voir décliner rapidement avec Cosme II, Ferdinand II, Cosme III et Jean Gaston, dans la personne duquel elle devait enfin s'éteindre, et disparaître non-seulement de l'horizon politique, mais encore de la surface de la terre.

Cosme II, l'aîné des neuf enfans que Ferdinand avait eus de Christine de Lorraine, hérita de son père des trois vertus qui, réunies dans un souverain, font le bonheur de son peuple : la générosité, la justice et la clémence. Il est vrai que tout cela était chez lui simple, sans élévation, et plutôt le résultat d'un bon naturel que d'une grande idée. Une admiration suprême pour son père le portait à l'imiter en tout : il fit ce qu'il put, mais en imitateur ; et par conséquent en homme qui, marchant derrière un autre homme, ne peut ni aller aussi loin ni monter aussi haut que celui qu'il suit.

Le règne qui commençait fut donc, comme le règne qui venait de finir, une époque de bonheur et de tranquillité pour le peuple, quoiqu'il fût facile de voir que le nouvel arbre des Médicis avait usé la plus grande partie de sa sève à produire Cosme Ier, et allait toujours s'affaiblissant. Tout fut, pendant huit ans que Cosme II demeura sur le trône de Toscane, une pâle copie de ce que, pendant vingt et un ans, avait été le règne de son père : il travailla aux fortifications de Livourne, comme son père y avait travaillé ; il encouragea les sciences et les arts, comme son père les avait encouragés ; il continua d'assainir les marennes, comme son père les avait assainies. Au reste, comme son père Ferdinand et comme son grand-père Cosme le Grand, Cosme II fit tout ce qu'il put pour arrêter l'école florentine dans sa décadence ; dessinant lui-même d'une manière distinguée, il affection-

nait surtout chez les autres l'art dont il s'était spécialement occupé ; ce qui ne le rendait injuste cependant ni pour la sculpture ni pour l'architecture, qu'il honorait au contraire d'une façon toute visible : puisque chaque fois qu'il passait devant la Loge d'Orgagna et devant le Centaure de Jean de Bologne, il faisait marcher sa voiture au pas, disant qu'il ne pouvait rassasier ses yeux de ces deux chefs-d'œuvre. Aussi Pierre Tacca, élève de Jean de Bologne, qui avait fini les statues de Philippe III et de Henri IV, que son maître n'avait pas eu le temps d'achever, était-il en grand honneur à sa cour, ainsi que l'architecte Jules Parigi. Mais cependant, comme nous l'avons dit, sa plus grande sympathie était pour les peintres : aussi faisait-il sa société la plus intime et la plus habituelle de Cigoli, de Dominique Panignani, de Christophe Allari et de Matthieu Roselli. Il encouragea fort aussi Jacques Callot, à qui il fit faire une partie de ses gravures ; Gaspard Molla, qui excellait à frapper les monnaies, et Jacques Autteti, celèbre par ses merveilleuses incrustations en pierres dures.

Et cependant, malgré les encouragemens qu'il donna, comme on le voit, aux arts et aux sciences, tout ce qui fut fait sous son règne, en peinture et en sculpture, fut fait par des peintres et des statuaires de second ordre ; et en sciences, la seule découverte un peu importante qui signala son époque fut la découverte par Galilée des satellites de Jupiter, auxquels ce grand homme, en reconnaissance de son rappel en Toscane, donna le nom d'étoiles des Médicis. C'est que la terre qui avait produit tant de grands hommes et tant de grandes choses commençait à s'épuiser.

Quoique souffrant déjà de la maladie dont il mourut, le grand-duc Cosme II n'en voulut pas moins poser la première pierre de l'aile qu'il faisait ajouter au palais Pitti. On apporta cette pierre dans sa chambre, elle y fut bénite en sa présence; puis le malade, avec une truelle d'argent, la couvrit de chaux, et elle fut déposée au plus profond des fondations creusées, avec une cassette contenant des médailles et des pièces d'or et d'argent frappées à l'effigie du mourant, et trois inscriptions latines, les deux premières composées par André Salvadori, et la troisième par Pierre Vettori le jeune.

A peine le mur qui les recouvrait sortait-il de terre, que Cosme II mourut à l'âge de trente-deux ans.

Le fils aîné de Cosme lui succéda sous le nom de Ferdinand II; mais comme il n'avait que onze ans, on lui donna pour régentes pendant sa minorité, qui devait durer jusqu'à l'âge de dix-huit ans, la grande-duchesse Christine de Lorraine, sa grand'mère, et l'archiduchesse Marie-Madeleine d'Autriche, sa mère. Cette régence n'offre rien de remarquable.

Le premier soin de Ferdinand II en sortant de tutelle fut, en qualité de prince chrétien et comme fils pieux, d'aller reconnaître à Rome son compatriote Urbain VIII comme chef de l'Eglise catholique, et de passer de là en Allemagne pour y recevoir la bénédiction de son oncle maternel.

Il s'en revint prendre ensuite le gouvernement de ses Etats.

C'était chose facile, au reste, à cette époque, comme encore aujourd'hui, de régner sur les Toscans. La cité turbulente de Farinata des Uberti et de Renaud des Albizzi avait disparu à l'instar de ces villes qui sont ensevelies sous la cendre, et sur lesquelles on bâtit une nouvelle ville sans que, du fond de leur tombe, elles fassent un seul mouvement, poussent un seul soupir. Aussi, à partir de Ferdinand Ier, la Toscane n'a-t-elle pour ainsi dire plus d'histoire. C'est le Rhin, qui, après avoir pris sa source au milieu des glaces et des volcans, après avoir bondi à Schaffouse, après avoir roulé sombre, terrible et grondant sur les gouffres de Bingen, entre les montagnes du Drackenfels et à travers les roches de la Loreley, s'élargit, se calme et s'épure dans les plaines de Vesel et de Nimègue, et va, sans même se jeter à la mer, se perdre dans les sables de Gorkum et de Vandreihem. Dans cette dernière partie de sa course, il est sans doute plus utile et plus bienfaisant; et cependant on ne le visite qu'à sa source, à sa chute, et dans cette partie de son cours située entre Mayence et Cologne, où il déploie toute l'énergie de sa lutte contre la tyrannique oppression de ses rivages.

Aussi, le long règne du fils de Cosme II se passa-t-il, non pas à maintenir la paix dans ses Etats, mais dans les Etats de ses voisins. Il se place entre la colère de Ferdinand

et le duc de Nevers qu'elle menace; il s'efforce à conserver ses Etats au duc Odoard de Parme, il protége la république de Lucques contre les attentats d'Urbain VIII et de ses neveux, il s'interpose pour réconcilier le duc Farnèse avec le pape, enfin il est déclaré médiateur entre Alexandre VII et Louis XIV: de sorte que, si quelquefois il se prépare pour la guerre, c'est qu'il veut à tout prix la paix; et c'est pour parvenir à ce but qu'il rétablit la marine, qu'il fait faire des marches et des contre-marches à ses troupes, et enfin qu'il achève les fortifications de Livourne et de Porto-Ferrajo.

Tout le reste de son temps est aux sciences et aux lettres. Galilée est son maître, Charles Dati est son oracle, Jean de San-Giovanni et Pierre de Cortone sont ses favoris. Le cardinal Léopold, son frère, l'aide dans la tâche artistique qu'il a entreprise, comme il l'a aidé dans les soins de son gouvernement. De toutes parts, savans, littérateurs et peintres sont appelés; et ce n'est pas la faute des deux frères qui règnent pour ainsi dire ensemble si l'Italie commence à s'épuiser, parce qu'elle est déjà trop vieille, et si les autres Etats répondent pauvrement à l'appel qui leur est fait, parce qu'ils sont encore trop jeunes.

Voici ce que Ferdinand et Léopold firent pour les sciences :

Ils fondèrent l'académie del Cimento, accordèrent des pensions au Danois Nicolas Hénon et au Flamand Tilman. Toutefois ils enrichirent Evangéliste Torricelli, le successeur de Galilée, et lui donnèrent une chaîne d'or à laquelle pendait une médaille avec cet exergue : *Virtutis prœmia*. Ils aidèrent dans l'impression de ses œuvres le mécanicien Jean-Alphonse Borelli. Ils firent François Redi leur premier médecin. Ils assurèrent une pension à Vincent Viviani pour qu'il pût poursuivre librement ses calculs mathématiques sans en être distrait par les misères de la vie. Enfin ils établirent des congrès de savans à Pise et à Sienne, afin que la Toscane, condamnée par sa faiblesse à ne jouer qu'un rôle secondaire dans les affaires européennes, devînt, par compensation, la capitale scientifique du monde.

Voici ce qu'ils firent pour les lettres :

Ils admirent dans leur intimité, ce qui pour la race désintéressée mais vaniteuse des poëtes est à la fois un encoura-

gement et une récompense : Gabriel Chiabrera, Benoît Fioretti, Alexandre Ademari, Jérôme Bartholomei, François Rorai et Laurent Lippi. Enfin ils firent leur société habituelle de Laurent Franceschi et de Charles Strozzi, que Ferdinand fit sénateurs; et d'Antoine Malatesti, de Jacques Godoi, de Laurent Panciatichi et de Ferdinand del Maestro, que Léopold fit ses chambellans, et qu'ils appelaient à toute heure du jour auprès d'eux, même pendant qu'ils étaient à table, afin de nourrir à la fois, disaient-ils, leur esprit et leur corps.

Voici ce qu'ils firent pour les arts :

Ils firent élever sur la place de l'Annonciade la statue équestre du grand-duc Ferdinand Ier, commencée par Jean de Bologne et achevée par Pierre Lacca.

Ils firent faire par ce dernier une statue de Philippe IV, roi d'Espagne, qu'ils envoyèrent en présent à ce prince.

Ils firent travailler pour la galerie des Offices Curradi, Matthieu Ronelli, Marius Balassi, Jean de San-Giovanni et Pierre de Cortone. Ils chargèrent en outre ces deux derniers de peindre à fresque les salles du palais Pitti.

Ils firent recueillir dans toutes les villes où ils se trouvaient, et aux prix que les possesseurs en voulurent, plus de deux cents portraits de peintres peints par eux-mêmes, et commencèrent ainsi cette collection originale que Florence possède seule au monde.

Enfin ils firent acheter à Bologne, Rome, Venise, et jusque dans l'ancienne Mauritanie, tout ce qu'ils purent y trouver de statues antiques et de tableaux modernes, et entre autres la belle tête qu'on croyait être celle de Cicéron, l Hermaphrodite, l'Idole en bronze, et le chef-d'œuvre qui est encore aujourd'hui l'un des plus riches joyaux de la Toscane sous le nom de la Vénus du Titien.

Puis, comme ils avaient régné ensemble, tous deux moururent presque en même temps et au même âge, le grand-duc Ferdinand en 1670, âgé de soixante ans; et le cardinal Léopold en 1675, âgé de cinquante-huit ans.

Sous le règne de Ferdinand, et un jour avant la naissance de son second fils, Colbert passa à Florence et logea au palais Pitti. Il était envoyé à Rome par Louis XIV afin d'apai-

ser quelques différends qui s'étaient élevés entre lui et Urbain VIII.

Cosme III succéda à Ferdinand. C'était le temps des longs règnes. Le sien dura cinquante-trois ans. Cette période fut la grande époque de la décadence des Médicis. Le vieil arbre de Cosme I[er], qui avait produit onze rejetons, sèche sur la tige et va mourir faute de sève.

A partir du règne de Cosme III, il semble que Dieu a marqué la fin de la race des Médicis. Ce n'est plus la foudre publique et populaire qui la menace, ce sont les orages intérieurs et privés qui la secouent et la déracinent; il y a une fatalité qui les frappe les uns après les autres de faiblesse, les hommes sont impuissans ou les femmes stériles.

Cosme III épousa Marguerite-Louise d'Orléans, fille de Gaston de France. Le fiancé, élevé par sa mère Vittoria de la Rovère, aussi altière, aussi inquiète et aussi superstitieuse que Ferdinand II était affable, franc et libéral, avait tous les défauts de son institutrice et bien peu des vertus de son père. Aussi, depuis dix-huit ans, le grand-duc Ferdinand ne vivait-il plus avec sa femme, à laquelle, dans son indolence naturelle, il avait, comme nous l'avons dit, abandonné l'éducation de son fils. Il en résulta que le jeune duc Cosme, élevé dans la solitude et dans la contemplation, avait, grâce à Bandinelli de Sienne, son précepteur, reçu une éducation de théologien et non de prince.

Sa fiancée était une belle et joyeuse enfant de quatorze à quinze ans, de cette grande race bourbonnienne ravivée par Henri IV, dont elle était la petite-fille. Elle avait été élevée au milieu des rumeurs de deux guerres civiles. Tout ce qui avait entouré son berceau était plein de cette force juvénile particulière aux Etats qui s'élèvent, et qui depuis Cosme I[er] avait fait place en Toscane au calme de l'âge viril, puis à la décadence de la vieillesse. C'était le grand-duc Ferdinand qui avait désiré ce mariage, et Gaston l'avait conclu avec joie; car, ainsi qu'il le disait lui-même, il était de la maison de Médicis; et malgré la goutte qu'il avait reçue d'elle, il s'en tenait fort honoré.

Mademoiselle de Montpensier avait accompagné sa sœur jusqu'à Marseille. Là, elle avait trouvé le prince Mathias qui

l'attendait avec les galères toscanes ; et, après les présens de fiançailles reçus et force fêtes d'adieux données, Louise d'Orléans était montée sur la galère capitane, et, après trois jours de navigation, avait heureusement abordé à Livourne, où l'attendait, sous des arcs de triomphe dressés de cent pas en cent pas, la duchesse de Parme avec un nombreux cortége dans lequel la jeune princesse chercha inutilement son fiancé : Cosme avait été forcé de rester à Florence, retenu qu'il y était par la rougeole.

Louise d'Orléans continua donc seule sa route vers Pise, et elle entra dans cette ville au milieu des devises, des illuminations et des fleurs ; puis elle se remit en route, et enfin rencontra à l'Ambrogiana la grande-duchesse et le jeune prince qui venaient au devant d'elle, et un peu plus loin le grand-duc, le cardinal Jean-Charles et le prince Léopold. L'entrevue fut une véritable entrevue de famille, pleine de souvenirs du passé, de joie dans le présent, et d'espérance pour l'avenir. Ce mariage, qui devait se dénouer d'une si étrange façon, fut donc célébrée sous les plus heureux auspices.

Mais à peine deux mois s'étaient-ils écoulés que la princesse commença de manifester une répugnance étrange pour son jeune époux. Cela tenait à une inclination antérieure qu'elle avait eue à la cour de France, où elle s'était prise d'amour pour Charles de Lorraine, qui était un beau et noble prince, mais sans patrimoine et sans apanage ; de sorte que les deux pauvres jeunes gens avaient avoué leur secret à la duchesse d'Orléans, et voilà tout. Or, la duchesse d'Orléans était un pauvre appui contre la faiblesse de Gaston et la fermeté de Louis XIV : le mariage décidé, il avait fallu qu'il s'accomplît ; et Cosme porta la peine de toutes les illusions de bonheur que sa femme avait perdues.

En effet, à peine arrivée dans le sombre palais Pitti, cette espèce de voile de gaîté jeté par l'orgueil sur la figure de la fiancée disparut. Bientôt elle prit en haine l'Italie et les Italiens ; raillant tous les usages, méprisant toutes les habitudes, dédaignant toutes les convenances, elle n'avait de confiance et d'amitié que pour ceux-là qui l'avaient suivie de France, et qui dans sa langue maternelle pouvaient lui par-

ler des souvenirs de la patrie. Au reste, Cosme, il faut le dire, était peu propre à ramener sa femme à de meilleurs sentimens. Ascétique, altier, dédaigneux, il n'avait aucune de ces douces paroles qui éteignent la haine ou font naître l'amour.

Sur ces entrefaites, le prince Charles de Lorraine arriva à la cour de Florence : c'était dix-huit mois après la mort de Gaston d'Orléans, c'est-à-dire vers le mois de février 1662. L'aversion de la jeune duchesse pour son mari parut s'augmenter encore de la présence de son amant ; mais comme tout le monde, au reste, ignorait cet amour, personne, pas même celui qui y était le plus intéressé, ne conçut un soupçon ; et le duc de Lorraine, reçu à bras ouverts, fut logé au palais Pitti. Il y eut plus : vers la fin de l'année, la jeune grande-duchesse s'étant déclarée enceinte, la joie la plus vive succéda à la tristesse continuelle qui, depuis son arrivée, s'était répandue à la cour de Toscane. Il est vrai qu'en même temps sa haine pour Cosme s'était augmentée encore, s'il était possible; mais Ferdinand répondit aux plaintes de son fils que sans doute cette antipathie tenait à l'état même où sa femme se trouvait : si bien que, quoique cette humeur sombre se fût encore accrue au départ de Charles de Lorraine, Cosme prit patience, et l'on gagna ainsi le 9 août 1663, époque à laquelle la princesse donna heureusement naissance à un fils qui, du nom de son grand-père, fut appelé Ferdinand.

Comme on le pense, la joie fut grande au palais Pitti ; mais cette joie fut bientôt balancée par les dissensions domestiques qui ne faisaient qu'augmenter entre les deux époux. Enfin les choses en arrivèrent à ce point que le grand-duc, attribuant toutes les querelles à la présence et à l'influence des femmes françaises que la princesse avait amenées avec elle, les renvoya toutes à Paris avec une suite convenable et de riches présens, mais enfin les renvoya. Cet acte d'autorité porta au plus haut degré la colère de la jeune duchesse; sa douleur approcha du désespoir; il y eut rupture ouverte entre les deux époux. Alors Ferdinand, pour colorer cette séparation, conseilla à son fils un voyage en Lombardie; mais en même temps il écrivit une lettre de plaintes à Louis XIV.

De près comme de loin, Louis XIV avait l'habitude d'être

obéi : il ordonna, et l'épouse rebelle eut l'air de se soumettre ; si bien que vers la fin de 1666 on annonça officiellement une seconde grossesse. Mais en même temps, et par un hasard étrange qui renouvela les mêmes bruits qui avaient déjà couru à l'époque de la naissance du jeune duc Ferdinand, on parla d'intrigues avec un Français de basse classe, et le bruit se répandit que la princesse devait fuir avec lui. Il résulta de ce bruit qu'on l'observa plus attentivement ; et une nuit on l'entendit, par une des fenêtres du rez de-chaussée du palais Pitti, nouer avec un chef de bohémiens un plan d'évasion. Perdue dans sa troupe, revêtue d'un costume de gitana, elle devait fuir avec les misérables qu'il traînait avec lui.

Une pareille aberration étonna d'autant plus le grand-duc que la jeune princesse était enceinte de quatre mois à peu près. On redoubla donc de surveillance ; mais alors, voyant que toute fuite lui était devenue impossible, elle fut prise d'un désir étrange pour une mère, c'était celui de se faire avorter. D'abord ce fut en montant à cheval et en choisissant les chevaux les plus durs au trot qu'elle essaya de mettre le projet à exécution ; puis, quand on les lui ôta, ce fut en marchant à pied, et en un jour elle fit sept milles dans les terres labourées : puis enfin, quand tous les moyens de nuire à son enfant furent épuisés, elle tourna sa haine contre elle-même et voulut se laisser mourir de faim. Il fallut la prudence et la douce persuasion du grand-duc Ferdinand pour la faire renoncer à ce projet et pour la conduire à la fin de sa grossesse, où elle accoucha de la princesse Anne-Marie-Louise.

Alors le grand-duc employa un moyen qui lui avait déjà réussi : c'était de faire faire un second voyage à son fils et d'écrire une nouvelle lettre à Louis XIV. En effet, vers le mois d'octobre suivant, lorsque Cosme s'est bien assuré que la répulsion de sa femme pour lui est toujours la même, il quitte le palais Pitti pour faire un voyage incognito en Allemagne et en Hollande, visite Inspruck, descend le Rhin, parle, à leur grande satisfaction, le latin le plus pur aux savans hollandais et allemands, trouve à Hambourg la reine Christine de Suède, la félicite sur son abjuration, et revient en Toscane, où tout le monde le reçoit bien, excepté la

grande-duchesse. Désolé de ce mauvais accueil, il repart aussitôt pour l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre et la France, reste au dehors, ne revient que rappelé par l'agonie de son père, monte sur le trône que sa mort laisse vacant; mais alors l'absence et les ordres de Louis XIV ont produit leur effet. Un rapprochement s'opère entre les deux époux, et, le 24 mai 1671, anniversaire du jour où Cosme est monté sur le trône, la princesse accouche au palais Pitti d'un second fils qui reçoit au baptême le nom de Jean-Gaston, son aïeul maternel.

Aussitôt la naissance de cet enfant, les dissensions conjugales recommencent ; mais alors Cosme, qui a deux fils et qui ne craint plus de voir éteindre sa race, perd l'espoir que la grande-duchesse change jamais de sentimens à son égard, et, lassé d'elle enfin comme depuis longtemps elle est lassée de lui, il lui permet de retourner en France, à la condition qu'elle entrera dans un couvent. Celui de Montmartre, dont Madelaine de Guise est abbesse, est choisi d'un commun accord : le 14 juin 1676, la grande-duchesse quitte donc la Toscane et revoit, après quinze années d'exil, sa France bien-aimée. Mais à peine de retour à Paris, elle déclare que son mari l'a chassée, et qu'elle ne se croit pas obligée de tenir la promesse de réclusion que, cédant à la force, elle lui a faite ; si bien que tout l'odieux de cette affaire retombe sur Cosme, que les princes voisins commencent à mépriser à cause de sa faiblesse, et que ses sujets commencent à haïr à cause de son orgueil.

Dès lors, toutes choses tournent d'une manière fatale pour Cosme ; il est évident qu'un mauvais génie pèse sur cette race, dont Dieu se retire, et que cette race en lutte avec lui succombera dans la lutte. Poursuivi par de tristes pressentimens, à peine Ferdinand est-il nubile qu'il le marie à Violente de Bavière, princesse vertueuse mais stérile ; si bien que cette stérilité devient pour le jeune grand-duc un prétexte à des débauches si inouïes et si réitérées, que bientôt au milieu d'elles sa santé se perd et sa vie s'éteint.

A la première annonce de la stérilité de Violente, Cosme se hâte de fiancer Jean-Gaston son second fils. Celui-ci part aussitôt pour Dusseldorf, où il doit épouser la jeune prin-

cesse Anne-Marie de Saxe-Lowenbourg ; mais, à son arrivée, son désappointement est grand : au lieu d'une femme douce, gracieuse et élégante, comme il la voyait dans ses rêves, il trouve une espèce d'Amazone du temps d'Homère, rude de voix et de manières, habituée à vivre dans les bois de Prague et dans les solitudes de la Bohême, dont les seuls plaisirs sont les cavalcades et la chasse, et qui avait contracté dans les écuries, où elle passait le meilleur temps de sa vie, l'habitude de parler à ses chevaux un langage inconnu à la cour de Toscane. N'importe, Jean-Gaston est bon ; ses sympathies, à lui, ne doivent compter pour rien quand il s'agit du bonheur de son pays. Il se sacrifie donc, il épouse la nouvelle Antiope ; mais celle-ci, qui sans doute voit dans sa douceur de la faiblesse, et dans sa courtoisie de l'humilité, prend en mépris un homme qu'elle regarde comme au-dessous d'elle, et Jean-Gaston humilié commande ; la fière princesse allemande refuse d'obéir, et alors toutes les discussions qui ont attristé le mariage du père viennent assaillir l'union du fils. Cosme alors, pour faire diversion à ses chagrins, suit l'exemple de son frère Ferdinand, se jette dans le jeu et dans les orgies, mange à l'un son apanage, ruine à l'autre sa santé, et bientôt Cosme III reçoit avis des médecins que l'état de faiblesse dans lequel est tombé son fils leur ôte tout espoir qu'il puisse jamais donner un héritier à la couronne.

Alors le malheureux grand-duc tourne les yeux vers le cardinal François-Marie, son frère, qui n'a que quarante-huit ans, et qui par conséquent est encore dans la force de l'âge. C'est lui qui fera reverdir le rameau des Médicis. Le cardinal renonce à ses honneurs ecclésiastiques et à la chance d'être pape, et bientôt ses fiançailles avec la princesse Éléonore de Gonzague sont célébrées. Alors la joie renaît dans la famille, mais la famille est condamnée. Les refus que l'ex-cardinal a pris dans les premiers jours de son mariage pour les derniers combats de la pudeur se prolongent au delà du terme ordinaire ; François-Marie commence à s'apercevoir que sa femme est décidée à n'accomplir du mariage que les cérémonies extérieures : il emploie l'autorité paternelle, il appelle à son secours l'influence de la religion ; il prie, conjure, menace même ; tout est inutile ; et tandis

que Ferdinand pleure la stérilité forcée de sa femme, François-Marie annonce à son frère la stérilité volontaire de la sienne. Cosme incline sa tête blanche, reconnaît la volonté de Dieu, qui ordonne que les plus grandes choses humaines aient leur fin ; voit la Toscane placée entre l'avidité de l'Autriche et les ambitions de la France ; veut rendre à Florence, pour la sauver de cette double prétention étrangère, son antique liberté ; trouve appui dans la Hollande et dans l'Angleterre, mais rencontre obstacle dans les autres puissances, et dans la Toscane même, qui, trop faible maintenant pour porter cette liberté qu'elle a tant regrettée, la repousse et demande le repos, fût-il accompagnée du despotisme ; voit mourir son fils Ferdinand, puis son frère François, et meurt enfin lui-même après avoir, comme Charles-Quint, assisté non-seulement à ses propres funérailles, mais encore, comme Louis XIV, à celles de toute sa famille.

Tout ce qui avait commencé de pencher sous le règne de Ferdinand II croula sous celui de Cosme III. Altier, superstitieux et prodigue, ce grand-duc s'aliéna le peuple par son orgueil, par l'influence qu'il donna aux prêtres, et par les impôts excessifs dont il chargea ses Etats pour enrichir les courtisans, doter les églises et faire face à ses propres dépenses. Sous Cosme III, tout devint vénal ; qui avait de l'argent achetait les places ; qui avait de l'argent achetait les hommes ; qui avait de l'argent, enfin, achetait ce que les Médicis n'avaient jamais vendu, la justice.

Quant aux arts, il arriva d'eux comme des autres choses : ils subirent l'influence du caractère du Cosme III. En effet, pour ce dernier grand-duc, sciences, lettres, statuaire et peinture n'étaient quelque chose qu'autant qu'elles pouvaient flatter son immense orgueil et son inépuisable vanité. Voilà pourquoi rien de grand ne se produisit sous son règne. Mais à défaut de productions contemporaines, Pierre Falloniere et Laurent Magalotti intéressèrent heureusement son amour-propre à continuer pour la galerie des Offices l'œuvre de Ferdinand et du cardinal Léopold. En conséquence, Cosme réunit tout ce que son père et son oncle avaient déjà disposé à cet effet, y ajouta tous les tableaux, toutes les statues, toutes les médailles dont il avait hérité des ducs d'Urbin et

de la maison de Rovère, chefs-d'œuvre parmi lesquels se trouvait le buste colossal de l'Antinoüs, et fit tout porter en grande pompe à ce magnifique musée à l'enrichissement duquel chacun applaudissait toujours, quoique les trésors qu'il amassait successivement y fussent moins versés par la générosité que par l'orgueil.

Le grand-duc Cosme III avait pour devise un navire en mer guidé par les étoiles des Médicis, avec cet exergue : — *Certa fulgent sidera.* — Il est curieux que cette devise ait été justement choisie au moment où les étoiles allaient s'éteindre, où le navire allait sombrer !

Les Toscans voyaient avec effroi Jean-Gaston arriver à la toute-puissance. Ses débauches, si bien cachées qu'elles fussent dans les salles basses du palais Pitti, avaient débordé au dehors, et l'on parlait de voluptés monstrueuses qui rappelaient à la fois celles de Tibère à Caprée et celles de Henri III au Louvre. Comme le tyran antique et comme l'Héliogabale moderne, Jean-Gaston avait à la fois un troupeau de courtisanes et un monde de mignons, pris les uns et les autres dans les basses classes de la société. Tout cela recevait un traitement fixe, mais qui pouvait s'augmenter selon la vivacité des plaisirs qu'ils procuraient à leur maître. Il y avait un nom nouveau créé pour cette chose nouvelle. On appelait les femmes *ruspante* et les hommes *ruspanti*, du nom de la monnaie d'or dont ils étaient payés et que l'on nommait ruspone. Tout cela est si anti-humain que cela en devient incroyable. Mais les mémoires du temps sont là, tous uniformes, tous accusateurs, tous enfin constatant, dans le style cynique de l'époque, les mille épisodes de ces saturnales que l'on croirait les caprices de la force, et qui n'étaient que le dévergondage de l'épuisement.

Aussi, lorsque Jean-Gaston monta sur le trône, tout était mort autour de lui, et il était mourant lui-même. Cependant, réveillé un instant par le danger que courait cet allégorique vaisseau que son père avait choisi pour armes, il rappela toute sa vie pour réagir contre la situation désespérée dans laquelle il se trouvait : à peine nommé grand-duc, il chasse de sa cour les vendeurs de places, les prévaricateurs et les espions ; la peine de mort, si fréquente sous son père, mais

qui n'était terrible qu'aux pauvres, vu qu'à prix d'argent les riches pouvaient s'en racheter, fut à peu près abolie. Forcé de renoncer au trône pour une descendance qu'il avait perdu tout espoir d'obtenir, il fit tout ce qu'il put au moins pour que la Toscane, ainsi que c'était son droit réservé vis-à-vis de Charles Quint et de Clément VII, pût lui choisir un successeur élu dans son propre sein, et par conséquent se soustraire à la domination étrangère qui la menaçait. Mais les ministres de France, d'Espagne et d'Autriche brisèrent ce reste de volonté, et, Gaston vivant, lui donnèrent pour successeur, comme s'il était déjà mort, le prince don Carlos, fils aîné de Philippe V, roi d'Espagne, qui semblait effectivement, par son aïeule Marie de Médicis, avoir des droits au trône de Toscane ; et en vertu de cette décision, le 22 octobre 1731, Jean-Gaston reçut de l'empereur une lettre qui lui annonçait le choix fait par les puissances, et qui mettait le prince don Carlos sous sa tutelle. Jean-Gaston froissa la lettre et la jeta loin de lui en murmurant : — Oui, oui ; ils me font la grâce de me nommer tuteur, et ils me traitent comme si j'étais leur pupille. Mais quelle que fût la douleur de Gaston, il lui fallut se soumettre ; il courba le front et attendit son successeur, qui, protégé par la flotte anglo-espagnole, entra dans le port de Livourne dans la soirée du 27 septembre 1731. Jean-Gaston avait lutté neuf ans, c'était tout ce qu'on pouvait demander de lui.

Jean-Gaston attendit le jeune grand-duc au palais Pitti et le reçut sans quitter son lit, plus encore pour s'épargner les formalités d'étiquette qu'à cause de ses souffrances réelles. Don Carlos était un jeune homme de seize ans, beau comme un Bourbon, généreux comme un Médicis, franc comme un descendant de Henri IV. Jean-Gaston, que depuis longtemps personne n'aimait, et qui n'obtenait qu'à prix d'or l'apparence de l'amitié ou de l'amour, s'attacha bientôt à cet enfant qu'il avait repoussé d'abord ; de sorte que, lorsqu'il fut appelé par la conquête de Naples au royaume des Deux-Siciles, Jean-Gaston vit partir avec des larmes de douleur celui qu'il avait vu arriver avec des larmes de honte.

Le successeur nommé à don Carlos fut le prince François de Lorraine. Le grand-duché de Toscane lui était accordé

comme dédommagement de la perte de ses États, définitivement réunis à la France. Jean-Gaston connut cette dernière décision lorsqu'elle était prise, on ne l'avait pas même consulté sur le choix de son héritier, tant on le regardait déjà non-seulement comme rayé de la liste des princes, mais encore de celle des vivans. Et, en effet, on avait raison; car, rongé par toutes les débauches, courbé par toutes les douleurs, brisé par toutes les humiliations, dévoré par toutes les impuissances, Jean-Gaston s'en allait mourant chaque jour. Depuis longtemps déjà ses infirmités ne lui permettaient plus de se tenir debout, mais pour retarder au moins autant qu'il était en lui le moment où il devait se coucher pour ne se relever jamais, il se faisait porter dans un fauteuil d'appartement en appartement.

Cependant, quelques jours avant sa mort, Jean-Gaston se sentit mieux ; et, par un phénomène particulier à certaines maladies, ses forces lui revinrent au moment où elles allaient l'abandonner tout à fait. Jean-Gaston en profita pour se montrer aux fenêtres du palais Pitti, à ce peuple qui avait commencé par le mépriser, puis qui, après l'avoir craint, avait enfin fini par l'aimer, et qui s'amassait chaque jour sur la place pour avoir de ses nouvelles. A son aspect inattendu, de grands cris de joie éclatèrent; ces cris étaient un baume au cœur navré du pauvre mourant. Il tendit au peuple qui lui donnait cette preuve d'amour ses mains pleines d'or et d'argent, ne pensant pas qu'il pût jamais payer le moment de bonheur que la Providence lui accordait. Mais ses ministres, qui déjà économisaient pour son successeur, le réprimandèrent de ses folles dépenses; et alors, ne pouvant plus donner sous peine d'être appelé prodigue, Jean-Gaston dit au peuple qu'il achèterait désormais tout ce qu'on voudrait bien lui apporter. En conséquence, un marché étrange, une foire inconnue, s'établit sur la noble place du palais Pitti. Chaque matin Jean-Gaston montait à grand'peine le double escalier qui conduit aux fenêtres du rez-de-chaussée, et achetait à prix d'or ce qu'on lui apportait, tableaux, médailles, objets d'art, livres, meubles, tout enfin, car c'était un moyen que son cœur lui avait suggéré de rendre au peuple une petite portion de cet argent qui lui

avait été arraché par les exactions de son père. Enfin, le 8 juillet 1737, il cessa de paraître à cette fenêtre si bien connue, et le lendemain on annonça au peuple que Jean-Gaston avait rendu le dernier soupir.

Dans ce dernier soupir venait de s'éteindre cette grande race des Médicis, qui avait donné huit ducs à la Toscane, deux reines à la France, et quatre papes au monde.

Maintenant nous demandons pardon à nos lecteurs de leur avoir fait, à propos d'un palais, l'histoire d'une dynastie. Mais cette dynastie est éteinte, nul ne parle d'elle, les murs dans lesquels elle a vécu sont muets, et rien ne vient dire au voyageur, lorsqu'il visite ces beaux appartemens aux lambris couverts de chefs-d'œuvre : Ici coulèrent les larmes. — Ici coula le sang.

Nous avons donc cru qu'il fallait laisser aux albums des voyageurs, aux guides des étrangers, le soin d'énumérer les Pérugin, les Raphaël et les Michel-Ange que renferme le palais Pitti, le plus riche palais du monde peut-être sous le rapport de l'art; et qu'il nous fallait prendre, nous, une tâche plus haute, en nous chargeant de l'histoire politique de ce palais.

De cette façon le voyageur pourra comparer le passé au présent, les anciens maîtres aux nouveaux, la Toscane d'autrefois à la Toscane d'aujourd'hui; et cette comparaison nous épargnera vis-à-vis de la grande maison de Lorraine, qui a succédé à la grande maison des Médicis, un éloge que l'on pourrait prendre pour une flatterie, quoiqu'un peuple tout entier fût là pour dire que nous sommes encore resté au dessous de la vérité.

L'ARNO.

En sortant du palais Pitti, on entre dans la vieille ville par trois ponts au choix : le Ponte-Vecchio, qui conduit à la place de la Seigneurie; le Ponte della Trinita, qui conduit à la place du même nom, et le Ponte alla Caraja, qui conduit à la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

A propos de ponts, comme je dois une réparation à l'Arno, le lecteur trouvera bon que je la lui fasse à cet endroit.

J'ai écrit je ne sais où que l'Arno était, après le Var, le plus grand fleuve sans eau que je connusse. Le Var n'a rien dit, peu habitué à se trouver dans les rimes des poëtes, peut-être même s'est-il regardé comme honoré de la comparaison, mais il n'en a pas été de même de l'Arno. L'Arno, en se faisant aristocrate, est devenu susceptible. L'Arno s'est regardé comme insulté, je ne dirai pas dans son eau, mais dans son honneur. L'Arno a réclamé, non point par la voie des journaux comme il aurait fait en France : il n'y a heureusement pas de journaux dans la Toscane; mais par la voix de ses concitoyens.

Une des choses remarquables de l'Italie, c'est la nationalité. Je ne veux pas dire ici cette nationalité qui unit les hommes de ce grand lien politique, civil et religieux, qui fait les États puissans et les peuples forts ; mais de cette nationalité restreinte, individuelle, égoïste, qui remonte au temps des petites républiques. Or il ne faut pas trop dire de mal de cette nationalité, si mal entendue qu'elle paraisse au premier abord : c'est à elle que l'Italie doit la moitié de ses monumens et les trois quarts de ses chefs-d'œuvre.

Mais aujourd'hui que dans l'Italie, comme dans tous les autres pays du monde, on n'élève que peu de monumens, et l'on n'exécute que peu de chefs-d'œuvre, cette nationalité tourne ses dents et ses griffes contre ce qui vient de l'étran-

ger. Tout au contraire de la France qui, en mère prodigue, fait bon marché du génie de ses enfans, déprécie tout ce qu'elle a, exalte tout ce qui lui manque, l'Italie est une arche sainte gardée par une armée d'antiquaires, de savans et de sonnétistes; et quiconque touche à l'un de ses milles tabernacles est à l'instant même frappé de mort.

Un florentin serait venu à Paris, et aurait médit de la Seine, qu'il eût trouvé à l'instant même cent Parisiens pour la calomnier; il n'en est pas ainsi à Florence. J'ai dit que l'Arno manquait d'eau, et Florence n'a pas été tranquille qu'on ne m'eût prouvé qu'il en regorgeait; il est vrai qu'on me l'a un peu prouvé à la manière dont le bailli prouve à Cadet-Roussel qu'il est un poisson. Mais qu'importe! comme Cadet-Roussel, j'ai fini par dire que j'étais dans mon tort: et je crois qu'aujourd'hui la capitale de la Toscane m'a à peu près pardonné l'erreur dans laquelle j'étais tombé.

Au reste, j'avais été entraîné dans cette hérésie par un précédent authentique. Un de mes amis était passé en Toscane vers l'hiver de 1832. L'hiver de 1832 avait été fort pluvieux, comme chacun sait, et l'Arno s'en était ressenti. Mon ami avait eu sur la route de Livourne à Florence une foule de difficultés avec les vetturini, ce qui lui avait fait singulièrement regretter la facile locomotion du bateau à vapeur. En arrivant à l'hôtel de madame Humbert, il vit de ses fenêtres l'Arno qui coulait à plein bord; il appela le domestique de place.

— Peste! vous avez là un beau fleuve, mon ami, lui dit-il; où va-t-il comme cela?

— Excellence, il va à Pise.

— Et de Pise?

— A la mer.

— Et il est toujours aussi abondant?

— Toujours, excellence.

— Eté comme hiver?

— Eté comme hiver.

— Mais alors, pourquoi ne va-t-on pas à Pise en bateau à vapeur?

— Parce qu'il n'y en a pas, excellence.

— Pourquoi n'y en a-t-il pas? demanda mon ami.

— Heu ! fit le Florentin.

C'était une réponse qui pouvait s'interpréter de plusieurs manières, mais mon ami l'interpréta ainsi :

— Le seul pays véritablement civilisé, c'est la France. Or, le résultat de la civilisation, c'est le bateau à vapeur et le chemin de fer. La Toscane n'a encore ni chemin de fer ni bateau à vapeur. C'est tout simple ; mais le premier industriel qui établira un tracé de chemin de fer de Livourne à Florence, ou une ligne de bateaux à vapeur de Florence à Pise, fera sa fortune.

— Pourquoi ne serais-je pas cet industriel ? se demanda-t-il à lui-même.

— Je le serai, se répondit-il, parlant toujours à sa personne.

Or, cette résolution prise, il hésita un instant entre le chemin de fer et le bateau à vapeur.

Le chemin de fer nécessitait des concessions de terrain immenses, il y a près de vingt lieues de Florence à Livourne ; c'était une affaire de soixante à soixante-dix millions, et mon ami, qui d'artiste qu'il était, se faisait, à la vue de l'Arno, tout à coup spéculateur, comme certains cardinaux par inspiration se font papes, avait dans sa poche tout juste de quoi revenir en France.

Au contraire, le bateau à vapeur nécessitait à peine une mise de fonds d'un million à un million et demi. Or, qui est-ce qui, sur l'apparence d'une idée, ne trouve pas en France un million et demi ?

Mon ami s'arrêta donc au bateau à vapeur.

Il adressa aussitôt une demande au gouvernement, afin de s'assurer s'il pourrait établir, quoiqu'il fût étranger, une entreprise gigantesque, qu'il avait conçue après de profondes méditations, et dont il devait résulter le plus grand bien pour toute la Toscane.

Il va sans dire que le pétitionnaire s'était bien gardé d'énoncer quelle était cette entreprise, de peur qu'on ne lui volât son idée.

Le gouvernement répondit que toute industrie était libre dans les États du grand-duc ; que, loin de gêner les entreprises particulières qui devaient concourir à la prospérité

publique, le ministère les encourageait ; que le pétitionnaire pouvait donc, en toute sécurité, poser les bases de son entreprise quelle qu'elle fût.

Le pétitionnaire bondit de joie : il retint sa place à la diligence de Livourne, sauta sur le premier bateau à vapeur venu ; deux jours après il était en France, trois jours après il était à Paris.

C'était l'époque où toutes les idées tournaient à l'industrie; il y avait des bureaux de spéculation en permanence : mon ami courut à un de ces bureaux.

Il tomba au milieu d'une société de capitalistes. Le moment était bien choisi : il y avait là cinq ou six millionnaires qui ne savaient que faire de leurs millions.

Mon ami demanda à être introduit, on s'informa de son nom ; il allait le dire, lorsqu'il se souvint que, son nom étant un nom artistique, ce nom pourrait bien lui fermer toutes les portes. Il rattrapa donc la première syllabe, qui était déjà sortie, et répondit d'une voix pleine de majesté :

— Annoncez un homme qui a une idée.

Le domestique rendit l'annonce dans les termes textuels où elle avait été faite, et mon ami fut introduit à l'instant même dans le *Sanctum sanctorum* de la finance.

— Messieurs, dit-il, vos instans sont précieux, je serai donc bref. Je viens vous proposer d'établir des bateaux à vapeur sur l'Arno.

Il y eut un instant de silence, les capitalistes se regardèrent ; puis l'un d'eux, répondant au nom de tous, demanda :

— D'abord qu'est-ce que l'Arno ?

Mon ami laissa échapper un imperceptible sourire, et répondit :

— Messieurs, si je vous disais moi-même ce que c'est que l'Arno, comme je suis intéressé dans la question, peut-être ne me croiriez-vous pas. Je vous demanderai donc purement et simplement si vous possédez un dictionnaire de géographie et une carte de l'Italie ?

— Non, répondit un de ces messieurs ; mais avec de l'argent on a tout ce qu'on désire, et l'on n'a qu'à prendre de l'argent et aller chercher chez le premier libraire venu ce que vous demandez.

— Envoyez donc, dit mon ami ; les deux objets demandés sont indispensables à la chose.

On expédia un garçon de bureau qui revint un instant après avec le *Dictionnaire de Vosgien* et la carte de l'Italie de Cassini.

— Lisez vous-même l'article ARNO, dit mon ami au spéculateur qui se trouvait le plus proche de lui et qu'on lui avait indiqué comme le plus riche capitaliste de la société.

Le capitaliste prit le dictionnaire, le tourna et le retourna, puis il le passa à son voisin : il ne savait pas lire.

Le voisin, qui avait reçu une éducation un peu plus forte, ce qui faisait qu'il était un peu moins riche, ouvrit le volume à la lettre A, page 58, et au bas de la deuxième colonne lut ce qui suit :

« ARNO, *Arnus*, grand fleuve d'Italie, dans la Toscane ; il prend sa source dans l'Apennin, passe à Florence et à Pise, et se jette dans la mer un peu au-dessous. »

L'article était d'une rédaction assez médiocre comme langue, mais fort clair comme topographie.

— Arno, *Arnus*, grand fleuve d'Italie, dans la Toscane ; il prend sa source dans l'Apennin, passe à Florence et à Pise, et se jette dans la mer un peu au-dessous,— répétèrent en chœur les capitalistes.

— Ah, ah ! fit le spéculateur qui ne savait pas lire.

— Diable ! répondirent les autres.

— Arno, *Arnus*, grand fleuve d'Italie, dans la Toscane ; il prend sa source dans l'Apennin, passe à Florence et à Pise, et se jette dans la mer un peu au-dessous,—reprit à son tour mon ami, appuyant sur chaque mot, pesant sur chaque syllabe.

— Nous entendons bien, nous entendons bien, dirent les capitalistes.

— Ce n'est pas le tout que d'entendre, messieurs, ajouta mon ami d'une voix qui s'était raffermie de toute la somme de confiance qu'il voyait que l'on commençait à lui accorder.

Et il déploya sur une table la carte de Cassini, du même geste qu'aurait fait Napoléon lorsqu'il avait dit à Lucien : — Choisis parmi les royaumes de la terre ! — Puis appuyant le bout du doigt vers le milieu de la Péninsule :

— Messieurs dit-il, voici l'Arno.

Et l'on vit une jolie petite ligne tortueuse qui, comme l'indiquait le dictionnaire, prenait sa source dans l'Apennin, et allait se jeter dans la mer à la droite de Pise.

— Maintenant, ajouta-t-il, il n'est point que vous n'ayez entendu parler de Pise et de Florence, les deux villes les plus visitées de l'Italie.

— N'est-ce pas de ce côté-là, demanda le spéculateur qui ne savait pas lire, que monsieur Demidoff a une manufacture de soierie, et monsieur Larderelle une fabrique de borax?

— Justement, messieurs, justement, s'écria mon ami. Eh bien! de Florence à Pise, et de à Pise Florence, on ne communique qu'à l'aide de voiturins et de diligences; les voiturins prennent 6 francs par personne et les diligences 9 francs. Les voiturins mettent huit heures à parcourir le trajet, et les diligences douze. Nous établissons deux bateaux à vapeur qui remontent et qui descendent l'Arno chaque jour; nous prenons 5 francs au lieu de 6, nous faisons le trajet en cinq heures au lieu de douze: nous coulons les voiturins, nous anéantissons les diligences, et nous faisons notre fortune.

— Mais, dit un des capitalistes qui passait pour l'homme politique de la société parce qu'il était propriétaire d'une action au *Constitutionnel*, mais la Toscane est un pays qui n'a ni Charte politique ni Code civil; c'est un pays de despotisme, où nous n'obtiendrons jamais un privilége pour une entreprise qui doit porter les lumières.

— Eh bien! voilà ce qui vous trompe, dit mon ami. La Toscane a un Code, et, ce qui vaut quelquefois mieux qu'une Charte, un souverain qu'elle adore. De priviléges, il n'y en a pas. Toute industrie est libre, et chacun peut y venir fonder tel établissement commercial qu'il lui plaît.

— Oh! oh! oh! fit l'actionnaire du *Constitutionnel*, vous ne nous ferez pas accroire de pareilles choses, jeune homme!

— Lisez, dit mon ami en déployant aux yeux de tous la lettre qu'il avait reçue du ministère.

La lettre passa de main en main, et s'arrêta à celle du capitaliste qui ne savait pas lire, lequel la replia proprement

et la rendit à son propriétaire avec un geste plein de courtoisie.

— Qu'en dites-vous, messieurs ? demanda mon ami.

— Eh bien ! nous disons, mon cher, que vous pourriez bien avoir raison. Faites vos calculs, nous ferons les nôtres, et revenez demain à la même heure.

Mon ami passa le reste de la journée et une partie de la nuit à mettre des chiffres les uns au dessous des autres.

Le lendemain à l'heure convenue il se retrouva au rendez-vous.

On compara ces calculs avec ceux des capitalistes ; il n'y avait entre eux qu'une centaine de mille francs de différence, ce qui donna aux capitalistes une haute idée de la capacité de mon ami.

Séance tenante on arrêta les bases d'une société au capital de 1,600,000 francs. Mon ami fut nommé gérant, avec 12,000 francs d'appointemens et un sixième dans les bénéfices.

Puis l'on décida que comme il n'y avait en Toscane ni brevets ni priviléges, il fallait se garder d'ébruiter la spéculation, commander deux bateaux à vapeur à Marseille, puis un beau jour arriver à Pise comme Napoléon était arrivé au golfe Juan, c'est-à dire sans être attendu, et mettre aussitôt le projet à exécution.

La construction des bateaux prit six mois ; ils coûtèrent cinq cent mille francs chacun : restaient donc six cent mille francs pour l'installation ; c'était le double de ce qu'il fallait. Pour la première fois les dépenses étaient restées au-dessous du devis.

On laissa à mon ami le choix du nom des bateaux ; il appela l'un le *Dante*, et l'autre le *Corneille* : c'était un appel à la fraternité future des deux nations.

Les deux bâtimens entrèrent dans le port de Livourne après une navigation de trente heures ; c'était deux heures de plus seulement que ne mettent aujoud'hui pour le même trajet les bâtimens de l'État.

Tous les présages, comme on le voit, étaient favorables.

Mon ami prit sa place dans un voiturin et partit pour Florence, où il pensait qu'il aurait quelques démarches à faire avant de mettre son entreprise au courant.

En arrivant auprès de l'Ambrogiana, il se trouva près d'un immense ravin au fond duquel coulait un petit filet d'eau.

Il demanda avec un sourire de pitié quel était ce mauvais torrent qui faisait tant d'embarras pour si peu de chose, et auquel il fallait pour une si petite rigole un si grand lit.

Le voiturin, qui était Lucquois, et qui par conséquent n'avait aucun motif de lui cacher la vérité, lui répondit que c'était l'Arno.

Mon ami poussa un cri de terreur, fit arrêter le berlingot, sauta à terre, et descendit tout courant vers le fleuve. Le voiturin, qui était payé, continua sa route vers Casellino, où il trouva un voyageur qui, moyennant quatre pauli, prit la place vacante. C'était un marché d'or pour tous deux.

Pendant ce temps, le gérant de la société des bateaux à vapeur le *Dante* et le *Corneille* était arrivé près du filet d'eau, qu'il sondait avec sa canne et qu'il mesurait de l'œil.

Dans sa plus grande profondeur il avait quinze pouces ; et dans sa plus grande largeur, dix-huit pieds.

Il remonta le fleuve pendant une lieue, et reconnut qu'il y avait des endroits où tout ce qu'il pouvait faire était de porter un bateau de carton.

Au bout d'une lieue il rencontra un paysan qui pêchait des écrevisses en retournant des pierres et qui avait de l'eau jusqu'à la cheville. Il lui demanda si l'Arno était souvent dans l'état déplorable où il le voyait.

Le paysan répondit que la chose lui arrivait pendant neuf mois de l'année.

Mon ami ne crut pas utile de pousser jusqu'à Florence, et revint à Livourne dans la plus grande consternation.

Là, il avoua la chose à ses commettans, leur déclara qu'il s'était trompé, qu'il devait en conséquence porter la peine de son erreur. Il possédait quarante mille francs; c'était toute sa fortune; il les offrit à la société à titre de dommages et intérêts.

La société déclara que la chose était grave, et qu'il fallait en délibérer en conseil général.

Le conseil général décida qu'on vendrait les bateaux, et que mon ami supporterait les pertes.

Heureusement, vers le même temps, un bateau à vapeur sauta sur la Seine, et un autre sur le Rhône.

La société offrit les siens ; et comme ils étaient tout prêts, ce qui permettait aux compagnies de la Seine et du Rhône de continuer leur service presque sans interruption, elle fit valoir la circonstance, et gagna cinquante mille francs dessus.

Grâce à cette circonstance, mon ami conserva ses quarante mille francs qui, placés à cinq, lui donnent deux mille livres de rente, lesquels deux mille livres de rente il mange tranquillement en Provence, dégoûté des spéculations et tremblant toutes les fois qu'on lui parle d'un fleuve

Or, voilà ce qui était arrivé à mon ami à l'endroit de l'Arno ; ce qui, outre le témoignage de mes propres yeux, avait semblé pouvoir m'autoriser à avancer sur ce fleuve l'opinion qui avait si fort effarouché Florence, et dont elle avait si fort tenu à me faire revenir.

Or, voici les preuves qu'on m'avait données. Je les livre aux lecteurs dans leur écrasante supériorité.

D'abord il y avait eu, outre le déluge général de Noé et le déluge partiel d'Ogygès, qui, selon les savans, s'est étendu jusqu'à Florence, trois débordemens de l'Arno : le premier au onzième siècle, le second vers la fin du douzième, et le troisième au commencement du quatorzième. Dans ces trois débordemens, quinze maisons s'étaient écroulées et trois personnes avaient péri. On allait en bateau dans les rues. On me montra une vieille gravure qui représentait ce dernier événement; c'était à faire frémir : la ville était à blanc d'eau, et un vaisseau de 74 canons aurait pu naviguer sur la place de la Trinité.

Après le récit de ces trois déplorables événemens vint celui des fêtes dont l'Arno avait été le théâtre, et pour chacune desquelles il avait prêté le secours de ses abondantes eaux. Ces fêtes furent si nombreuses que leur programme seul formerait un volume : aussi n'en citerons nous que trois, dans lesquelles on verra d'abord l'Arno jouant le rôle de l'Achéron, puis l'Arno jouant le rôle de la Newa, puis enfin l'Arno jouant le rôle de l'Hellespont L'Arno est le maître Jacques des fleuves; il se prête à tout avec la bonhomie de la force et la complaisance de la supériorité.

4.

C'est à l'an de grâce 1304 que remonte la fête la plus antique que le fleuve florentin cite dans ses preuves de noblesse; elle eut lieu à propos de l'arrivée à Florence du cardinal Nicolas de Prato, légat du Saint-Siége, et elle fut donnée par le bourg San-Friano.

Un jour on trouva affiché, non-seulement sur les murs de Florence, mais encore sur ceux de toutes les villes de la Toscane, que quiconque aurait envie de savoir des nouvelles de l'autre monde n'avait qu'à se rendre le jour des calendes de mai sur le pont alla Carraja, et que là il lui en serait donné de certaines.

On comprend qu'une pareille annonce éveilla une curiosité générale : c'était justement l'époque où venaient de paraître les six premiers chants de *la Divine Comédie*, et l'enfer était à la mode.

Chacun accourut donc au jour indiqué ; on s'entassa sur le pont alla Carraja, qui, à cette époque, était de bois, et sur les quais environnans : toutes les fenêtres qui donnaient sur l'Arno étaient garnies de spectateurs comme les loges d'un théâtre un jour d'une représentation gratis.

Or, on avait organisé au beau milieu du fleuve et de chaque côté du pont alla Carraja, à l'aide de bateaux et de barques retenus par des piquets, des espèces de gouffres infernaux éclairés par des flammes de couleur, et au fond desquels on voyait s'agiter, poussant des cris lamentables et grinçant des dents, une certaine quantité d'individus dans le costume historique de nos premiers parens, lesquels représentaient les malheureuses âmes en peine *della citta dolente.* Bon nombre de diables et de démons, horribles à voir, tenant en main des fouets, des fourches et des tridens, vaguaient au milieu des damnés, dont ils redoublaient les pleurs et les contorsions en les accablant de coups ; si bien que c'était un spectacle terrible à voir. Mais plus ce spectacle était terrible à voir, plus il attira de spectateurs; et il en attira tant et tant, et l'on s'entassa si fort pour le voir de plus près, que tout à coup le pont se rompit et s'abîma avec ceux qui le surchargeaient sur les diables et les damnés, qu'ils écrasèrent en se brisant avec eux. Si bien, dit naïvement Jean Villani, qui raconte cette catastrophe, qu'il y eut plus de quinze cents

personnes qui, réalisant la promesse du programme, eurent ce jour-là des nouvelles certaines de l'enfer en allant les y chercher elles-mêmes, et cela à la grande douleur et au grand deuil de toute la ville, dans laquelle il y avait peu de personnes qui n'eussent à regretter un fils, une femme, un frère ou un mari.

La seconde fête fut plus gaie, et n'entraîna par bonheur aucune conséquence fâcheuse; elle eut lieu en 1604, année pendant laquelle le froid fut si intense que l'Arno gela comme aurait pu faire le Danube ou le Volga. Cet événement, presque sans exemple dans les fastes toscans, lui donna un petit air septentrional dont les Florentins résolurent de profiter pour étendre la renommée de leur fleuve. Il s'agissait d'organiser sur cette glace inconnue une fête aussi grande et aussi magnifique qu'on eût pu la donner dans l'arène d'un cirque.

Le lieu choisi pour le spectacle fut l'espace compris entre le pont de la Trinité et le pont alla Carraja. C'est l'endroit où, été comme hiver, l'Arno, grâce à une digue construite à cent pas au dessous de ce dernier pont, se présente dans toute sa majesté et toute l'abondance de son cours. Les loges destinées à servir de cabinets de toilette à ceux qui devaient activement prendre part à la fête furent les arches des deux ponts recouvertes par des tentures.

Quand chacun eut pris rang dans la troupe à laquelle il appartenait, et eut revêtu le costume qu'il devait porter, la procession commença de se montrer, sortant de l'arche voisine de San-Spirito. D'abord six tambours marchaient en tête, puis venaient six trompettes fort noblement habillés: les trompettes, comme on le sait, jouaient un grand rôle dans toutes les fêtes de la république florentine; puis après les trompettes s'avançait une mascarade comique composée d'une trentaine de jeunes gens qui devaient courir le Pallium pieds nus; puis derrière cette mascarade apparut une autre troupe de coureurs vêtus en nymphes, assis sur des tabourets, tenant leurs jambes élevées à la manière des goutteux, et ne marchant qu'à l'aide de deux petites béquilles dont ils tenaient une de chaque main, exercice qui donnait lieu aux accidens les plus bouffons, et aux chutes les plus ébourif-

fantes : enfin venaient sur des chars bas et longs, faits d'après un modèle antique, glissant sur des patins de cuivre, et tirés et poussés par des hommes, les chevaliers appareillés pour la joute, et se tenant à cheval sur une selle, afin d'être plus libres de leurs mouvemens.

Lorsque la procession eut fait le tour du cirque afin d'être vue et admirée des spectateurs qui encombraient les ponts et les quais, les coureurs déchaussés se retirèrent sous la première arche voisine de la Trinité, les coureurs goutteux sous la seconde arche, et enfin les chevaliers sous la troisième ; et aussitôt commença un des plus amusans et des plus ridicules spectacles qui se puissent voir, car les coureurs pieds nus étant sortis de leur arche et s'étant mis à courir, il leur fut impossible de se maintenir sur la glace, si bien que de quatre pas en quatre pas il en tombait quelqu'un qui, en étendant les jambes, faisait tomber un autre de ses camarades, lequel communiquait la chute à un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous fussent couchés sur le carreau.

Après cette course vint celle des goutteux, plus comique encore que la première par les efforts extravagans que faisaient les pauvres estropiés, qui, forcés de se servir de leurs bras au lieu de leurs jambes, n'avançaient qu'à l'aide des mouvemens les plus grotesques et les plus exagérés ; encore de dix pas en dix pas tombaient ils de leurs tabourets, glissant quelquefois sur la partie postérieure de leur personne, à dix ou douze pieds de distance par l'élan même qu'ils s'étaient donné, et pareils à des balles à qui dans leurs jeux les enfans font raser la terre.

Enfin vint la dernière course, c'était celle des chevaliers. Celle-ci s'exécutait contre un géant sarrazin tont bardé de fer, monté sur un char, et tenu ferme contre tous les coups qu'il pouvait recevoir par quatre hommes cachés derrière lui, lesquels demeuraient en place, grâce aux crampons dont étaient armés leurs souliers.

Après que chaque cavalier eut rompu douze ou quinze lances, tous se réunirent dans une évolution générale ; puis, changeant de manœuvre, ils coururent l'un contre l'autre, la pointe de la lance armée de plats de faïence qui, en se heur-

tant l'un contre l'autre, se brisaient à grand bruit et volaient en mille morceaux.

Enfin vint la troisième et la plus magnifique des fêtes qui ont illustré l'Arno : c'est celle qui eut lieu en 1618, sous le règne de Cosme II, et qui fut imaginée par le célèbre Adimari. Ce divertissement représentait les amours d'Héro et de Léandre. Laissons parler le programme lui-même ; nous ne ferions certes pas une relation qui peignît aussi bien que lui le caractère de l'époque à laquelle cette fête était donnée, et qui correspondait chez nous aux premières années du règne de Louis XIII.

« Héro, très belle et très noble damoiselle, prêtresse de Vénus, désirant, de concert avec son amant Léandre, montrer encore à l'Italie ce que c'est qu'un amour constant, a obtenu de la déesse de la beauté, non-seulement de quitter les Champs-Elysées pour revenir sur la terre avec les mêmes sentimens qui suivent l'âme dans la tombe, mais encore est autorisée à métamorphoser pour aujourd'hui le royal fleuve Arno dans l'antique et fameux Hellespont. On voit donc à la fois sur les deux rives de ce détroit, dont le faible intervalle sépare l'Europe de l'Asie, soupirer sur son rocher de Sestos l'amoureuse damoiselle, tandis que sur l'autre rive l'amoureux jeune homme part d'Abydos à la nage et s'expose, pour passer une heure avec sa maîtresse, à ce périlleux trajet. Alors la déesse, assise dans un nuage entre ces deux amours si tendres, cède à la compassion que lui inspire Léandre, et elle étend d'une rive à l'autre ce fameux pont que Xercès voulut deux fois faire bâtir pour marcher à la conquête de la Grèce. Mais les peuples de l'Europe, saisissant l'occasion qui leur est offerte d'atteindre à l'antique gloire de leurs ancêtres, non-seulement en défendent l'usage à l'amoureux époux, mais encore tentent avec une armée nombreuse de s'emparer du pont ; tentative à laquelle s'opposent les Asiatiques, à l'aide d'une autre armée non moins nombreuse, indignés qu'ils sont que l'art essaie de réunir ces deux terres que la nature a séparées.

» Les Européens s'avancent donc sous la présidence de la nymphe Europe, laquelle, pour enflammer ses soldats, leur promet, en récompense de leur victoire, le même taureau

dans lequel se changea Jupiter lorsqu'il la transporta de Phénicie en Crète. De leur côté, les Asiatiques viennent sous les auspices de Bacchus, leur antique dieu, lequel, pour animer le courage de ses troupes, promet aux victorieux un immense tonneau rempli de sa première liqueur.

» Alors commence sur ce pont, jeté par Vénus, une terrible lutte entre les deux peuples. Heureusement Cupidon, qui craint les désastres d'un tel combat, voit à peine les armées en présence, que de la cime des deux roches opposées il fait voler deux amours qui viennent, leur flambeau à la main, séparer par un feu d'artifice, les Asiatiques des Européens, montrant, par l'exemple de ces loyaux amans et de ces fidèles époux, combien sont dignes de mémoire ceux-là qui, sans crainte du danger, savent noblement mener à bonne fin les entreprises de guerre ou les aventures d'amour. »

Comme on le voit, de peur d'affliger sans doute les Florentins, le traducteur de Pindare avait violé, non pas l'histoire, mais la fable, en couronnant les amours d'Héro et de Léandre par un mariage. Cela rappelle notre bon Ducis, qui, en voyant l'effet terrible qu'avait produit le premier dénouement d'Othello, en fit immédiatement un second à l'usage des âmes sensibles.

Puis peut-être aussi la véritable cause de cette substitution fut-elle qu'il n'y avait pas dans le faux Hellespont assez d'eau pour noyer Léandre (1).

(1) Au moment où j'écris ces lignes, je reçois une cinquième lettre pleine d'injures, au bas de laquelle, comme au bas des précédentes, je cherche inutilement un nom. J'y répondrai par une petite histoire.

« En arrivant à Florence, je fus, pendant que je dormais, piqué par un scorpion. Je cherchai pendant huit jours inutilement le venimeux animal qui avait profité de l'obscurité pour me mordre et s'enfuir ; le neuvième je le découvris enfin et l'écrasai. »

6 avril 1842.

VISITES DOMICILIAIRES.

MAISON D'ALFIERI.

Au bout du Ponte-alla-Trinita, en descendant le quai qui conduit au palais Corsini, entre le casino de la Noblesse et la maison habitée par le comte de Saint-Leu, ex-roi de Hollande, indiquée sous le nº 4177, est la maison où mourut Alfieri.

L'appartement du poëte piémontais était au second étage. Lors de mon arrivée à Florence, cet appartement était vacant; je le visitai dans la double intention de rendre hommage à la mémoire du Sophocle italien, comme on l'appelle pompeusement à Florence, et de le louer s'il me convenait. Malheureusement sa disposition rendait impossible la réalisation de ce dernier désir : quelque lustre qui eût pu rejaillir sur moi d'avoir dormi dans la même chambre et travaillé dans le même cabinet que l'auteur de *Polinice* et de *la Conspiration des Pazzi*, il me fallut renoncer à cet honneur.

Ce fut vers la fin de 1793, comme le dit lui-même Alfieri dans ses Mémoires, qu'il vint habiter la maison où il mourut.

« A la fin de cette même année il se trouva, près du pont de la Sainte-Trinité, une maison extrêmement jolie, quoique petite, placée sur le Long'Arno au midi : la maison de Gianfigliazzi, où nous allâmes nous établir vers le mois de novembre, où je suis encore, et où il est probable que je mourrai si le sort ne m'emporte pas d'un autre côté. L'air, la vue, la commodité de cette maison, me rendirent la meilleure partie de mes facultés intellectuelles et créatrices, moins les tramelogédies, auxquelles il ne me fut plus possible de m'élever (1). »

(1) Cette citation et les citations suivantes que j'emprunterai aux Mémoires d'Alfieri sont prises dans la belle traduction de

Alfieri habitait cette maison avec une femme dont le souvenir est encore aussi vivant à Florence que si elle ne fût pas morte depuis dix ans : c'était la comtesse d'Albany, veuve de Charles-Edouard, le dernier des princes anglais déchus du trône. Le poëte l'avait rencontrée à son précédent voyage dans la capitale de la Toscane; il avait alors vingt-huit ans : il raconte lui-même le commencement de cet amour, qui ne devait finir qu'avec sa vie.

« Pendant l'été de 1777, que j'avais tout entier passé à Florence, comme je l'ai dit, j'y avais souvent rencontré sans la chercher une belle et très-aimable dame. Etrangère de haute distinction, il n'était guère possible de ne la point voir et de ne la point remarquer; plus impossible encore, une fois vue et remarquée, de ne pas lui trouver un charme infini. La plupart des seigneurs du pays et tous les étrangers qui avaient quelque naissance étaient reçus chez elle; mais, plongé dans mes études et dans une mélancolie sauvage et fantasque, et d'autant plus attentif à éviter toujours entre les femmes celles qui me paraissaient les plus aimables et les plus belles, je ne voulus pas à mon premier voyage me laisser présenter dans sa maison. Néanmoins il m'était arrivé très-souvent de la rencontrer dans les théâtres et à la promenade ; il m'en était resté dans les yeux et en même temps dans le cœur une première impression très-agréable. Des yeux très noirs et pleins d'une douce flamme, joints, chose rare, à une peau blanche et à des cheveux blonds, donnaient à sa beauté un éclat dont il était difficile de ne pas être frappé, et auquel on échappait malaisément. Elle avait vingt-cinq ans, un goût très-vif pour les lettres et les beaux-arts, un caractère d'ange ; et malgré toute sa fortune, des circonstances pénibles et désagréables ne lui permettaient d'être ni aussi heureuse ni aussi contente qu'elle l'eût mérité ! il y avait là trop de doux écueils pour que j'osasse les affronter.

« Mais dans le cours de cette automne, pressé à plusieurs reprises par un de mes amis de me laisser présenter à elle,

M. de Latour, homme de beaucoup de talent, et qui a déjà fait avec un rare bonheur passer dans notre langue les *Dernières Lettres de Jacques Ortis* et les *Prisons* de Silvio Pellico.

et me croyant désormais assez fort, je me risquai à en courir le danger, et je ne fus pas longtemps à me sentir pris presque sans m'en apercevoir. Toutefois, encore chancelant entre le oui et le non de cette flamme nouvelle, au mois de décembre je pris la poste, et je m'en allai à franc étrier jusqu'à Rome; voyage insensé et fatigant, dont je ne rapportai pour tout fruit qu'un sonnet que je fis une nuit dans une pitoyable auberge de Baccano, où il me fut impossible de fermer l'œil. Aller, rester, revenir, ce fut l'affaire de douze jours; je passai et repassai par Sienne, où je revis mon ami Gori, qui ne me détourna point de ces nouvelles chaînes dont j'étais plus d'à moitié enveloppé; aussi mon retour à Florence acheva bientôt de les river pour toujours. L'approche de cette quatrième et dernière fièvre de mon cœur s'annonçait, heureusement pour moi, par des symptômes bien différens de ceux qui avaient marqué l'accès des trois premières : dans celles-ci, je n'étais point ému, comme dans la dernière, par une passion de l'intelligence qui, se mêlant à celle du cœur et lui faisant un contre-poids, formait, pour parler comme le poëte, un mélange ineffable et confus qui, avec moins d'ardeur et d'impétuosité, avait cependant quelque chose de plus profond, de mieux senti, de plus durable. Telle fut la flamme qui, à dater de cette époque, vint insensiblement se placer à la tête de toutes mes affections, de toutes mes pensées, et qui désormais ne peut s'éteindre qu'avec ma vie. Ayant fini par m'apercevoir, au bout de deux mois, que c'était la femme que je cherchais, puisque, loin de trouver chez elle, comme dans le vulgaire des femmes, un obstacle à la gloire littéraire, et de voir l'amour qu'elle m'inspirait me dégoûter des occupations utiles et rapetisser pour ainsi dire mes pensées, j'y trouvais, au contraire, un aiguillon, un encouragement et un exemple pour tout ce qui était bien. J'appris à connaître et à apprécier un trésor si rare, et dès lors je me livrai éperdûment à elle. Et, certes, je ne me trompai point, puisqu'après dix années entières, à l'époque où j'écris ces enfantillages, désormais, hélas ! entré dans la triste saison des désenchantemens, de plus en plus je m'enflamme pour elle à mesure que le temps va détruisant en elle ce qui n'est pas elle, ces

frêles avantages d'une beauté qui devait mourir. Chaque jour mon cœur s'élève, s'adoucit, s'améliore en elle ; et j'oserai dire, j'oserai croire qu'il en est d'elle comme de moi, et que son cœur, en s'appuyant sur le mien, y puise une nouvelle force. »

Alfieri habita dix ans cette maison, à laquelle il reconnaît sur sa santé et son génie une si heureuse influence, c'est-à-dire qu'il y entra à l'âge de quarante-cinq ans. Ce fut là qu'après avoir lu Homère et les tragiques grecs dans des traductions littérales, il se remit à l'étude de la langue de Démosthènes, écrivit la seconde *Alceste*, finit son *Misogallo*, termina sa carrière poétique par la *Taleutodia*, conçut le plan de six comédies à la fois, institua son ordre d'Homère dont il se décora de sa propre main ; las, épuisé, renonça à toute entreprise nouvelle, et, plus propre, comme il le dit lui-même, désormais à défaire qu'à faire, sortit volontairement de la quatrième époque de sa vie en se constituant vieux à cinquante-cinq ans, après avoir passé vingt-huit ans à inventer, à vérifier, à traduire et à étudier.

Les Mémoires d'Alfieri s'arrêtent au 4 mai 1803. A cette époque sa santé était entièrement détruite. Comme chez Schiller, l'âme avait chez Alfieri usé le corps avant l'âge. La goutte qu'il éprouvait à tous les changemens de saison l'avait pris dès le mois d'avril, plus fâcheuse que de coutume, sans doute parce qu'elle l'avait trouvé plus épuisé qu'à l'ordinaire. Alors, comme depuis un an déjà Alfieri sentait sa digestion devenir de plus en plus difficile, il se mit en tête qu'il affaiblirait son mal en réduisant encore le peu de nourriture qu'il prenait, et que d'un autre côté son estomac, plus libre par l'inaction à laquelle il le condamnait, laisserait plus de lucidité à son esprit. Le résultat de ce régime, auquel Byron dut aussi, selon toute probabilité, sa mort prématurée, fut bientôt visible chez Alfieri ; déjà arrivé à un état de maigreur inquiétant, il devint plus maigre encore de jour en jour. Alors la comtesse d'Albany essaya d'user de son influence pour décider le malade à renoncer à cette diète fatale ; mais pour la première fois ses prières furent sans influence. En même temps, comme si Alfieri eût senti la mort venir, il travaillait sans relâche à ses comédies;

puis, dans les momens où il ne composait pas ou n'exécutait pas, il lisait, relisait sans cesse, afin de donner à la fébrile avidité de son esprit une nourriture dont il privait son corps. C'est ainsi que maigrissant toujours et réduisant sans cesse la portion d'alimens qu'il se permettait, il arriva au 3 octobre de la même année.

Ce jour-là Alfieri s'était levé plus gai que la veille et mieux portant que d'habitude. Vers les onze heures, après ses études régulières du matin, il sortit en phaéton pour aller se promener aux Caschines. Mais à peine fut-il arrivé au Ponte-alla-Carraja, qu'il se sentit pris d'un si grand froid, qu'il voulut, pour se réchauffer, descendre et marcher un peu le long de l'Arno. Il n'avait pas fait dix pas qu'il se sentit pris de violentes douleurs d'entrailles. Il rentra aussitôt, et à peine rentré, fut pris d'un accès de fièvre qui dura quelques heures et cessa vers le soir, laissant cependant subsister pendant toute la nuit une continuelle et impuissante envie de vomir.

Cependant, comme ses douleurs d'entrailles s'étaient calmées vers midi, Alfieri s'habilla, et à deux heures descendit pour se mettre à table. Mais cette fois, il n'essaya pas même de manger ; une partie de l'après-dîner et de la soirée se passa dans une somnolence continue, et cependant à peine pendant la nuit put-il dormir deux heures, tant cette nuit fut agitée.

Le 5 au matin, il se rasa lui-même, s'habilla presque sans le secours de son valet de chambre, et voulut sortir pour prendre l'air. Mais arrivé au seuil de la porte, la pluie qui commençait à tomber, et qui menaçait d'aller en augmentant, ne le lui permit pas. Il remonta donc, essaya de travailler, n'en put venir à bout, et passa la journée dans un état d'impatience qui lui était trop familier pour que dans toute autre circonstance on s'en fût inquiété, mais qui cette fois alarma violemment la comtesse d'Albany. Le soir cependant cette irritabilité se calma un peu ; il but son chocolat et le trouva bon ; mais trois heures après s'être remis au lit, il fut repris de nouvelles douleurs d'entrailles plus vives et plus intenses encore que les premières. Le docteur, appelé pour la première fois, ordonna alors des sinapismes aux

pieds. Après de longues contestations, le malade consentit à se les laisser mettre ; mais à peine commencèrent-ils d'agir, que, craignant qu'ils ne produisissent quelques plaies, et que ces plaies ne l'empêchassent de marcher, Alfieri s'en débarrassa sans rien dire et les repoussa dans un coin de son lit. Si peu qu'ils eussent opéré, cependant, leur application avait été favorable ; et vers le soir, le malade se trouvant mieux se leva, quelque observation qu'on tentât de lui faire, prétendant qu'il ne pouvait supporter le lit.

Dans la matinée du 8, comme l'état du malade présentait des symptômes de plus en plus inquiétans, le médecin ordinaire d'Alfieri fit appeler un de ses confrères. Ce dernier approuva le traitement suivi, blâma l'enlèvement prématuré des sinapismes, que trahit le peu de traces qu'ils avaient laissé, et ordonna des vésicatoires aux jambes. Mais si Alfieri s'était révolté contre le premier remède, ce fut bien pis contre le second. Il déclara que rien au monde ne le déterminerait à l'employer, et invita ses deux médecins à ne s'occuper de rien autre chose que de calmer ses douleurs d'entrailles ; ils lui préparèrent alors une potion dans laquelle entrait une assez forte d'ose d'opium.

Cette potion le calma d'abord ; mais le malade ayant persisté dans son refus de se coucher, et étant resté étendu sur une chaise longue près de la comtesse d'Albany, qui s'était établie sa gardienne, peu à peu le repos momentané qu'il devait à ce puissant narcotique dégénéra en hallucinations ; alors son visage pâle s'empourpra, ses yeux s'ouvrirent fixes et fiévreux, sa parole devint stridente et saccadée, et, dans une espèce de délire, il vit repasser devant ses yeux, vivans et comme s'ils étaient accomplis de la veille, les événemens les plus oubliés de son enfance et de sa jeunesse. Bien plus, des centaines de vers d'Hésiode, qu'il n'avait cependant lu qu'une fois, se représentèrent à sa mémoire avec une telle lucidité, qu'il en disait des tirades entières qu'il avait retenues, lui-même ne savait comment. Cet état d'exaltation dura jusqu'à six heures du matin.

A cette heure seulement, vaincue par ses prières, la comtesse d'Albany consentit à prendre quelques instans de repos. A peine fut-elle sortie de sa chambre, qu'Alfieri

profita de son absence pour prendre une potion qu'il avait demandée à ses médecins, et que ses médecins lui avaient refusée : c'était un mélange d'huile et de magnésie. Au même instant il se sentit plus mal ; à ses douleurs d'entrailles avait succédé un engourdissement lourd et froid qui ressemblait à une paralysie. Le malade lutta pendant quelque temps contre ce premier envahissement de la mort, marchant dans la chambre, parlant tout haut, essayant la réaction de l'intelligence sur la matière. Mais enfin, se sentant de plus en plus mal, il sonna, et son domestique en entrant le trouva assis et épuisé sur un fauteuil voisin du cordon de la sonnette. Il appela aussitôt la comtesse d'Albany et courut chez le médecin.

La comtesse d'Albany accourut. Elle trouva Alfieri respirant à peine et à demi suffoqué. Elle l'invita alors à essayer de se coucher ; il se leva aussitôt, chancelant et lui tendant la main, marcha vers son lit, s'y laissa tomber en poussant un gémissement ; bientôt sa vue s'obscurcit, ses yeux se fermèrent. La comtesse qui à genoux près de lui tenait une de ses mains dans les deux siennes, sentit un faible serrement ; puis elle entendit un faible et long soupir ; c'était le dernier souffle du poëte : Alfieri était mort.

Au moment où les Français envahirent la Toscane, Alfieri, exagéré comme toujours, avait résolu de les attendre comme autrefois les sénateurs romains attendirent les Gaulois sur leurs chaises curules, ne doutant pas que la mort ne dût être le prix de son courage. Il avait fait alors son épitaphe et celle de la comtesse d'Albany. Les voici toutes deux :

ÉPITAPHE D'ALFIERI.

Ici repose enfin
Victor Alfieri d'Asti,
Ardent adorateur des Muses,
Esclave de la seule vérité,
Par conséquent odieux aux despotes
Qui commandent et aux lâches qui obéissent,
Inconnu à la
Multitude,
Attendu qu'il ne remplit jamais

Aucun emploi
Public.
Aimé de peu de gens, mais des meilleurs.
Méprisé
De personne, si ce n'est peut-être
De lui-même.
Il a vécu... années... mois... jours
Et il est mort... jour... mois...
L'an du Seigneur M. D. CCC...

ÉPITAPHE DE LA COMTESSE D'ALBANY.

Ici repose
Aloyse de Holberg,
Comtesse d'Albany,
Très illustre
Par sa naissance, par sa beauté, par sa candeur.
Pendant l'espace
De... années.
Chérie au delà de toutes choses par Alfieri,
Près de qui
Elle est ensevelie dans le même tombeau (1).
Constamment honorée par lui
A l'égal d'une divinité mortelle
Elle a vécu... années... mois... jours.
Est née dans les montagnes du Hénaut.
Elle est morte... jour... mois...
De l'an du Seigneur M. D. CCC...

MAISONS DE BENVENUTO CELLINI.

Nous écrivons *maisons* au pluriel, car il y a à Florence deux maisons qui conservent le souvenir de l'illustre ciseleur : la maison où il est né, et où il reçut de son père et de sa mère, qui s'attendaient à la naissance d'une fille, le pré·

(1) C'est ainsi qu'il faudra mettre si, comme je le crois et l'espère, je meurs le premier, si Dieu ordonnait qu'il en fût autrement, on substituerait à cette ligne celle-ci :

« Qui sera bientôt enseveli dans le même tombeau. »

Aucune de ces deux épitaphes ne reçut sa destination, ainsi que nos lecteurs le verront lorsque nous les conduirons à l'église de Santa-Croce.

nom reconnaissant de Benvenuto ; et celle qu'il tenait de la munificence du duc Cosme, et où eut lieu la fameuse fonte du Persée.

La première était dans la rue *Chiara del Popolo di San-Lorenzo.*

La seconde était dans la rue de la Pergola. Des inscriptions gravées sur une plaque de marbre les signalent toutes deux à la curiosité des voyageurs.

C'est dans la première que se passe sa jeunesse ; qu'il serre dans sa main un scorpion qui, par miracle, ne le pique point ; que son père voit dans le feu une salamandre, la lui montre, et, pour qu'il se souvienne de cette merveille, lui donne un si vigoureux soufflet que l'assurance que ce soufflet est une précaution contre l'oubli ne peut le consoler, si bien que, pour étancher ses larmes, il faut que non-seulement son père lui dépose un baiser sur chaque joue, mais encore lui mette un écu sur chaque œil. C'est dans cette maison enfin qu'il passe sa jeunesse, caressé de temps en temps par le gonfalonier Soderini, que manquera d'aveugler Michel-Ange, et dont Machiavel immortalisera la stupidité dans une épitaphe : étudie l'orfévrerie chez le père de Bandinello, et dans la boutique de Marcone, jusqu'à ce qu'un jour il se prend de querelle entre la porte al Prato et la porte Pitti ; ramasse l'épée de son frère renversé d'un coup de pierre, et espadonne si joyeusement que le Conseil des huit l'invite à aller passer six mois loin de Florence. Alors commence la vie aventureuse de Cellini.

Il abandonne cette maison paternelle, qu'il ne reverra plus qu'à de longs intervalles, et où il ne fera plus que de courtes haltes ; il va à Sienne, où il travaille sous François Castera ; à Bologne, où il travaille sous maître Hercule del Giffero ; à Pise, où il travaille sous Ulvieri della Chiostra ; refuse d'aller en Angleterre avec Torregiani, parce que d'un coup de poing Torregiani a écrasé le nez de Michel-Ange ; entre chez François Salembeni, où il fait une agrafe de ceinture ; part pour Rome avec le graveur Tasso ; fait dans la boutique de Firenzola, de Lombardie, une salière magnifique ; revient à Florence, se fait condamner à l'amende pour une nouvelle rixe ; sort de Florence déguisé en moine et

retourne à Rome, entre chez Lucagnolo da Jesi, fait des chandeliers pour l'évêque de Salamanque et un lis de diamans pour la Chigi ; apprend à sonner de la trompette, est fait musicien de la cour pontificale ; travaille pour le pape Clément VII et pour différens cardinaux ; fait la médaille de Léda pour le gonfalonier de Rome Gabriel Ceserino ; deux vases pour Jacques Berengario ; est nommé bombardier au château Saint-Ange ; se figure qu'il a tué d'un coup d'arquebuse le connétable de Bourbon ; fond l'or dans lequel sont montés les joyaux du pape ; attise ses fourneaux d'une main, tire ses fauconneaux de l'autre ; de l'une de leurs décharges blesse mortellement le prince d'Orange ; revient à Florence capitaine ; va à Mantoue et travaille sous Niccolo de Milan ; fait au duc un reliquaire et au cardinal un cachet ; retourne à Florence avec la fièvre et trouve son père mort ; est rappelé à Rome par Clément VII, qui a payé sa rançon en vendant huit chapeaux de cardinaux ; fait les médailles de l'Ecce-Homo et de saint Pierre sur la mer ; voit mourir entre ses bras son frère blessé dans une rixe, fait faire son épitaphe en latin, tue son meurtrier, se sauve chez le duc Alexandre, qui demeurait entre la place Navone et la Rotonde ; en est quitte pour une bouderie du pape, qui le fait son massier ; s'amourache d'Angélique Siciliana ; se livre à la magie ; jette une poignée de boue au visage de ser Benedetto, oublie d'en ôter un caillou qui s'y trouve par hasard et qui le renverse évanoui, croit l'avoir tué, se sauve à Naples, est bien accueilli par le vice-roi, apprend que ser Benedetto n'est pas mort, revient à Rome près du cardinal Hippolyte de Médicis ; présente au pape la médaille de la Paix, reçoit la commission de faire celle de Moïse ; tue l'orfévre Pompeio de deux coups de poignard, est défendu par les cardinaux Cornaro et Médicis, obtient du pape Paul III un sauf-conduit ; tourmenté par Pierre-Louis Farnèse, il se débarrasse d'un hère qui le gêne, s'enfuit à Florence ; part pour Venise avec le Tribolo, se prend de querelle en passant à Ferrare avec les bannis florentins ; visite le Sansorino ; repart pour Florence, frappe la monnaie du duc Alexandre, se dispute avec Octaviano de Médicis ; retourne à Rome en promettant au duc Alexandre de lui faire une médaille, est gracié par le pape à l'endroit du

meurtre de Pompeio ; tombe malade, est soigné pas Francesco Furconi, se trouve si mal que la nouvelle de sa mort se répand, se guérit en buvant de l'eau ; revient à Florence, se querelle avec le duc Alexandre à propos de Vasari ; retourne à Rome, est calomnié près du pape par Latino Maletti ; quitte de nouveau Rome, résolu d'aller en France ; commence en passant à Padoue une médaille pour le Bembo ; traverse les Grisons, arrive à Paris, est reçu par François Ier, va avec la cour à Lyon, y tombe malade ; revient en Italie, est bien accueilli par le duc de Ferrare, arrive à Rome ; est demandé au pape par monsieur de Montluc, au nom du roi de France : est accusé, par Jérôme Perugino, d'avoir distrait à son profit une partie des joyaux que lui a confiés Clément VII pour les démonter, est enfermé au château Saint-Ange, tente de s'évader avec ses draps, tombe du haut en bas d'un bastion et se casse une jambe, est porté chez le sénateur Cornaro, qui le fait soigner ; le pape le réclame, Cellini est transporté dans une chambre du Vatican, d'où on le transporte de nuit à Torre di Nono ; il se croit condamné à mort, lit la Bible, tente de se tuer, est retenu par un bras invisible, a une vision, écrit un madrigal, fait des dessins sur le mur, est élargi sur les instances du cardinal d'Est ; part pour la France ; à Monte-Rosi soutient un assaut contre ses ennemis qui l'attendaient pour l'assassiner, sort de l'escarmouche sain et sauf, visite en passant à Viterbe ses cousines qui sont religieuses; se prend de dispute à Sienne avec un maître de poste et le tue ; s'arrête un instant à Florence dans cette maison de la rue Chiara del Popolo, où il est né et où son père est mort; traverse Ferrare, fait en passant une médaille pour le duc Hercule ; franchit le mont Cenis, arrive à Lyon, gagne Paris, part pour Fontainebleau avec la cour, refuse avec indignation les 500 écus qu'on lui offre par an, s'enfuit furieux, décide un pèlerinage à Jérusalem, est rejoint au bout de dix lieues, ramené à la cour, où sa pension est fixée à 700 écus ; reçoit commission de François Ier de lui faire douze statues d'argent de trois bras chacune, ouvre boutique, y reçoit la visite du roi, fait le modèle en grand de son Jupiter, reçoit des lettres de naturalisation du roi, qui lui donne le château de Nesle ; réclame en vain l'argent nécessaire à sa statue de

Junon ; reçoit une seconde visite du roi, qui lui commande des travaux pour Fontainebleau ; présente au roi deux modèles de porte et un modèle de fontaine, encourt l'inimitié de madame d'Étampes pour ne les lui avoir pas montrés ; est accusé de sodomie; apprend que le Primatice lui a escamoté les travaux de la fontaine, et que madame d'Étampes a proposé au roi de le faire pendre ; se justifie près de François Ier, intimide le Primatice, qui lui rend sa fontaine; reçoit une troisième visite du roi qui, enchanté de son Jupiter, ordonne qu'on lui compte 7,000 écus d'or, dont il ne touche que 1,000, attendu les besoins de la guerre ; est consulté par le roi sur les fortifications de Paris, reste sans secours pour continuer ses travaux à cause de la guerre ; obtient, par l'intermédiaire du cardinal d'Est, la permission de retourner en Italie ; arrive à Florence, où il trouve sa sœur dans la misère ; fait une visite au grand-duc Cosme, qui lui commande le Persée ; trouve une maison qui lui convient pour exécuter cet ouvrage, la demande au grand-duc, qui la lui donne. C'est la maison de la Pergola.

« La casa è posta in via Lauro, in sul canto delle quattro case, e confina col orto de'Nocenti, et è oggi di Luigi Ruccelaï di Roma. L'assunto in Fiorenze l'ha Lionardo Ginori. In prima era di Girolamo Salvadori. Io priego V. E. che sia contenta di mettermi in opera. Il divoto servitore di V. Eccellenzia. » BENVENUTO CELLINI. »

Au-dessous de ces mots est le rescrit suivant qui est écrit de la main même du duc

« Veggasi qa a chi sta a venderla, e il prezzo che ne domandano ; perche vogliamo compiacerne Benvenuto. »

Passons par-dessus les mille aventures qui lui arrivent encore, par-dessus les accusations qui le poursuivent, pardessus sa fuite et son voyage à Venise, par-dessus ses disputes avec Bandinelli, pour arriver enfin à la fonte du Persée, l'événement principal de cette période de sa vie, et qu'il va nous raconter lui-même.

Tous les malheurs sont venus l'assaillir et ont menacé la naissance de cette statue, si longtemps mise en problème par

ses rivaux. Le feu a pris à la maison d'une manière si violente qu'on a craint un instant que le toît ne s'abîmât sur la boutique. Le temps s'est mis à l'orage, et il est tombé une si grande pluie, et il a fait un si grand vent qu'on a eu toutes les peines du monde à entretenir le feu de la fournaise. Enfin, le moule est prêt, le métal est en fusion, il n'y a plus qu'à faire couler le bronze de la chaudière dans la forme, quand le pauvre Benvenuto se sent pris d'une si grosse fièvre, qu'il est obligé de laisser jouer à des ouvriers cette partie dont dépend son honneur, et que ne pouvant plus tenir sur ses jambes il se décide à aller se mettre au lit.

« Alors, dit-il, triste et tourmenté, je me tournai vers ceux qui m'entouraient, et qui étaient au nombre de dix ou douze, tant maîtres fondeurs que manœuvres et ouvriers travaillant dans ma boutique ; et m'adressant à un certain Bernardino Manellini di Mugello qui faisait partie de ces derniers, et qui était chez moi depuis plusieurs années, après m'être recommandé à tous, je lui dis à lui particulièrement : — Mon cher Bernardino, suis ponctuellement les ordres que je t'ai donnés, et fais le plus vite que tu pourras, car le métal ne peut tarder d'être à point. Tu ne peux te tromper ; ces braves gens feront le canal, et je suis certain qu'en ne vous écartant point de mes instructions la forme s'emplira parfaitement. Quant à moi, je suis plus malade que je ne l'ai jamais été depuis le jour où je suis né, ét, sur ma parole, je crains bien avant peu d'heures de n'être plus de ce monde.

« Et ayant ainsi parlé, je les quittai bien triste, et j'allai me coucher.

» A peine fus-je au lit, que j'ordonnai à mes servantes de porter dans la boutique de quoi boire et manger pour tout le monde, et je leur disais : — Hélas ! hélas ! demain je ne serai plus en vie. Eux cependant, essayant de me rendre mon courage, me répondaient que ce grand mal, étant venu par trop de fatigue, passerait par un peu de repos.

» Deux heures s'écoulèrent, pendant lesquelles je voulus lutter vainement contre le mal, et pendant lesquelles la fièvre au lieu de décroître alla toujours s'augmentant ; et pendant ces deux heures, je ne cessais de répéter que je me sentais mou-

rir. Pendant ce temps, ma servante en chef, celle qui gouvernait toute la maison, et qui se nommait Mona Fiore de Castel-Rio, la femme la plus vaillante et du meilleur cœur qui fût jamais, ne cessait de me crier que j'étais fou, que cela passerait; me soignant de son mieux, et tout en me consolant, elle ne pouvait enfermer dans son brave cœur la quantité de larmes qui l'étouffaient, et qui, malgré elle, lui sortaient par les yeux; si bien que, toutes les fois qu'elle croyait que je ne la voyais pas, elle pleurait à cœur joie. J'étais donc en proie à ces tribulations, lorsque je vois entrer dans ma chambre un petit homme tortu comme un S majuscule, qui, se tordant les bras, commença à me crier d'une voix aussi lamentable que celle des gens qui annoncent aux condamnés leur dernière heure: — O Benvenuto! pauvre Benvenuto! tout votre travail est perdu, et il n'y a plus de remède au monde!

» Aux paroles de ce malheureux qui me remuèrent jusqu'au fond des entrailles, je jetai un si terrible cri qu'on l'eût entendu du ciel; et bondissant de mon lit, je pris mes habits et commençai à me vêtir, distribuant à droite et à gauche, à mes servantes, à mes garçons et à tous ceux qui me tombaient sous la main, une grêle de coups de pied et de coups de poing, et tout cela en me lamentant, tout en criant: — Ah! les traîtres! ah! les envieux! C'est une trahison, non pas faite à moi seul, mais à l'art tout entier; mais, par le ciel! je jure que je connaîtrai celui qui me l'a faite, et qu'avant de mourir je prouverai qui je suis par une telle vengeance que le monde en sera épouvanté. Au milieu de tout ce trouble, j'achevai de m'habiller; et m'élançant vers ma boutique, où tous ces gens que j'avais laissés si joyeux et si pleins de courage étaient maintenant épouvantés et comme abrutis :

» — Ecoutez, leur dis-je d'une voix terrible, écoutez; et puisque vous n'avez pas su m'obéir quand je n'y étais pas, obéissez-moi maintenant que me voilà pour présider à mon œuvre, et que pas un ne raisonne, attendu qu'à cette heure j'ai besoin d'aide et non de conseil. A ces mots, un certain maître Alexandre Lastricati voulut me répondre et me dit : — Vous voyez bien, Benvenuto, que vous voulez accomplir

une entreprise qui est contre toutes les règles de l'art. Il avait à peine prononcé ces paroles que je m'étais retourné vers lui avec tant de fureur et d'un air qui indiquait si bien que les choses allaient mal tourner, que tous s'écrièrent d'une voix : — Or, sus, sus, commandez, et nous vous obéirons tous tant qu'il nous restera un souffle de vie. Je crois, Dieu me pardonne ! qu'ils me dirent ces bonnes paroles, croyant, à ma pâleur, que j'allais tomber mort. Mais n'importe, je vis que je pouvais compter sur eux, et sans perdre de temps je courus à ma fournaise, et je vis que le métal s'était tout coagulé, et, comme on dit en termes de fonderie, avait fait un gâteau.

« J'ordonnai aussitôt à deux manœuvres de courir en face, dans la maison d'un boucher nommé Capretta, pour y prendre une pile de bois de jeunes chênes, secs depuis plus d'un an, et que sa femme Ginevra m'avait souvent offerte. A mesure qu'ils apportaient des brassées de fagots, je commençais à les jeter dans la fournaise ; et, comme cette espèce de chêne fait un feu plus violent que toute autre sorte de bois (on se sert d'ordinaire de bois de peuplier ou de pin pour fondre l'artillerie, qui n'a pas besoin d'une si forte chaleur), il arriva que, lorsque le gâteau commença à sentir ce feu infernal, il se mit à fondre et à flamboyer. Aussitôt je fis préparer les canaux, j'envoyai quelques-uns de mes hommes veiller à ce que le toit endommagé par le feu ne nous jouât pas quelque mauvais tour, et comme j'avais fait tendre des toiles et des tapisseries devant l'ouverture du jardin, je me trouvais de ce côté garanti du vent et de l'eau. De sorte que, voyant que j'avais pourvu à tout et que tout allait bien, je criais de ma plus grosse voix : — Faites ceci, faites cela ; allez-là, venez ici. Et toute cette brigade, voyant que le gâteau fondait, que c'était merveille, m'obéissait à qui mieux mieux, chacun faisant la besogne de trois. Alors je fis prendre un demi-pain d'étain qui pesait environ soixante livres, et je le jetai au beau milieu de la fournaise, en plein sur le gâteau, lequel, avec l'aide du bois qui le chauffait en dessous, et des instrumens de fer avec lesquels nous l'attaquions en dessus, se trouva enfin liquéfié en peu d'instans.

» Or, ayant vu que, contre l'attente de tous ces ignorans,

j'avais pour ainsi dire ressuscité un mort, je repris tant de force et de courage, qu'il me semblait n'avoir plus ni fièvre ni crainte de la mort. Tout à coup une détonation se fit entendre, un éclair pareil à une flèche de flamme passa devant nos yeux, et cela avec un tel bruit et un tel éclat, que chacun resta stupéfait, et moi-même peut-être plus stupéfait et plus épouvanté encore que les autres. Ce fracas passé et cette clarté éteinte, nous nous regardâmes les uns les autres dans le blanc des yeux, nous demandant ce que cela voulait dire, lorsque nous nous aperçûmes que le couvercle de la fournaise venait de se rompre et que le bronze débordait; j'ordonnai aussitôt qu'on ouvrît la bouche de mon moule, tandis qu'en même temps je faisais frapper sur les tampons du fourneau. Alors, voyant que le métal ne courait pas avec la rapidité qui lui est habituelle, j'attribuai sa lenteur à ce que le terrible feu auquel je l'avais forcé de fondre avait consumé tout l'alliage. Je fis aussitôt prendre tous mes plats, toutes mes écuelles et toutes mes assiettes d'étain, et, tandis que j'en poussais une partie dans mes canaux, je fis jeter le reste dans la fournaise, de manière que, voyant que grâce à cette adjonction le bronze était devenu parfaitement liquide et que mon moule s'emplissait, tous mes gaillards, pleins de courage et de joie, m'aidaient et m'obéissaient à qui mieux mieux; tandis que moi, tantôt ici, tantôt là, j'aidais de mon côté, commandant et disant tout en commandant : — O mon Dieu ! Seigneur ! toi qui par ta toute-puissance ressuscitas d'entre les morts et montas glorieusement dans le ciel ! De manière qu'en un instant mon moule s'emplit, et que moi, le voyant plein, je tombai à genoux; et, après avoir remercié le Seigneur de toute mon âme, je me relevai; et, apercevant un plat de salade qui était sur un vieux banc, je me jetai dessus et le mangeai en compagnie de toute ma brigade, qui mangeait et buvait en même temps que moi; ensuite de quoi, car il était deux heures avant le jour, j'allai me mettre au lit, sain et sauf, où je me reposai aussi tranquillement que si je n'avais jamais eu la moindre indisposition.

» Pendant ce temps, ma bonne servante, sans me rien dire, s'était pourvue d'un gros chapon qu'elle avait fait cuire;

de sorte que, lorsque je me levai elle vint joyeusement au-devant de moi, disant : — Ah ! le voilà donc, cet homme qui devait être mort ce matin ! Je crois que cette volée de coups de pied et de coups de poing que vous nous avez donnée la nuit passée, quand vous étiez dans votre grande colère, aura épouvanté la fièvre, qui se sera enfuie de peur d'en avoir sa part. C'est ainsi que toute ma pauvre maison, remise peu à peu de la terreur qu'elle avait eue et de la grande fatigue qu'elle s'était donnée, se tranquillisa en me voyant hors de danger et de crainte, et courut joyeusement chercher, pour remplacer la vaisselle d'étain que j'avais jetée à la fournaise, des plats de terre, dans lesquels je fis le meilleur dîner que j'eusse fait de ma vie.

» Après le dîner, tous ceux qui m'avaient aidé vinrent me voir à leur tour, se félicitant joyeusement les uns les autres, et remerciant Dieu de la manière dont les choses avaient tourné, disant que je leur avais fait voir une merveille que tous les autres maîtres eussent regardée comme impossible. Je mis alors la main à la poche, et je payai tout le monde.

» Lorsque j'eus pendant deux jours laissé refroidir le bronze dans le moule, je commençai à le découvrir peu à peu, et la première chose que je rencontrai fut la tête de la Méduse, qui, grâce aux soupiraux que j'avais établis pour donner passage à l'air, était venue parfaitement ; aussitôt je continuai à découvrir le reste, et je trouvai l'autre tête, c'est-à-dire celle du Persée, qui, de son côté, était venue à merveille, ce qui me donna d'autant plus d'étonnement et de joie, que, comme on le sait, elle est plus basse que l'autre ; et, comme la bouche du moule était juste sur la tête de Persée, je trouvai que, cette tête finie, le bronze était épuisé ; de sorte qu'il n'y en avait ni trop ni pas assez, mais la mesure juste et nécessaire. Alors je vis bien que c'était une chose véritablement miraculeuse, et dont je fus bien reconnaissant envers Dieu. J'allai donc de l'avant et continuai de découvrir ma statue ; et à mesure que je la découvrais, je trouvai chaque partie admirablement venue, jusqu'à ce qu'enfin j'arrivai au pied droit qui pose à terre, et je vis que ce talon était aussi complet que tout le reste ; circonstance qui me rendait à la fois joyeux et mécontent, car j'avais dit au

duc qu'il était impossible que le bronze coulât jusqu'au bout du moule, de manière que je crus un instant que l'événement allait me démentir.

» Mais en continuant mon exhumation, je trouvai que, selon ma prévision, les doigts n'étaient pas venus, et qu'il en manquait dans leur partie supérieure près de la moitié. Quelque fatigue que dût me donner en plus cet accident, j'en fus enchanté, car il devait prouver au duc si je savais ou non mon métier. Au reste, si le métal avait coulé plus avant que je croyais qu'il ne le pût faire, cela tenait tout simplement d'abord à ce que j'avais fait chauffer le bronze plus que d'habitude, et ensuite à cette quantité d'étain que j'y avais mêlé, chose dont les autres maîtres ne s'étaient jamais avisés. Or, voyant mon œuvre si bien venue, j'allai aussitôt trouver le duc à Pise, où lui et la duchesse me firent un accueil aussi aimable que possible; et quoique le majordome leur eût déjà appris l'événement dans tous ses détails, cela ne leur suffit point, et ils voulurent me l'entendre raconter de vive voix. J'obéis aussitôt; mais lorsque j'en fus venu aux pieds du Persée, et que j'annonçai à Son Excellence, qu'ainsi que je lui avais dit qu'il devait le faire, le métal n'avait point entièrement rempli le moule, le grand-duc fut émerveillé de ma prévision, et la redit à la grande-duchesse dans les propres termes dont je m'étais servi pour l'en prévenir lui-même. Voyant alors mes maîtres et seigneurs si bien disposés à mon égard, je priai le grand-duc de me donner congé d'aller à Rome, congé qu'il m'accorda gracieusement, mais en me recommandant toutefois de revenir au plus vite pour finir son Persée; de plus, il me donna des lettres pour son ambassadeur, qui était à cette époque Averard Serristori. »

Ce fut dans cette même maison que Benvenuto Cellini mourut le 15 de février 1571, et fut enterré à l'église de l'Annunziata, ainsi que le prouve la note suivante que j'extrais des archives de l'Académie des beaux-arts.

« Ce 15 février 1571.

» *Funérailles faites à messire Benvenuto Cellini, sculpteur.*

» Aujourd'hui, jour sus dénommé, fut enterré maître Benvenuto Cellini, sculpteur, et par son ordre l'inhumation fut

faite dans notre chapitre de l'Annunziata avec une grande pompe funèbre, à laquelle concourut toute l'Académie et toute la compagnie des Beaux-Arts. On se rendit à sa maison, on se rangea comme d'habitude, et lorsque tous les moines eurent défilé, quatre académiciens prirent le cercueil que l'on porta à l'Annunziata avec les mutations d'usage; là, les cérémonies du culte divin ayant été accomplies, un frère entra qui, la veille de l'enterrement, avait reçu la mission de faire l'oraison funèbre à la louange dudit maître Benvenuto, oraison qui fut fort goûtée de tous ceux qui avaient suivi le défunt, non-seulement pour lui rendre les derniers devoirs, mais encore dans l'espérance d'entendre faire son éloge. Et le tout fut fait avec un grand appareil de cierges et de lumières, tant dans l'église que dans le chapitre. Je vais faire le compte des cierges que l'on donna à l'Académie. D'abord, les consuls reçurent chacun un cierge d'une livre; les conseillers, les secrétaires et les camerlingues, chacun un cierge de huit onces; le provéditeur, un cierge d'une livre; enfin tous les autres, au nombre de cinquante, chacun un cierge de quatre onces. »

Qui croirait qu'après de si brillantes funérailles, si scrupuleusement enregistrées, la compagnie des Beaux-Arts a oublié une chose : c'est de mettre le nom de Benvenuto Cellini sur sa tombe! Ce qui fait que, grâce à cet oubli, nul, dans tout Florence, ne peut montrer du doigt la place où fut enterré l'auteur du Persée.

MAISON D'AMÉRIC VESPUCE.

La maison qu'habita Améric Vespuce fait partie du couvent des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu. Cette inscription, scellée sur sa façade, perpétue la mémoire de l'heureux rival de Colomb :

Americco Vespuccio, patricio Florentino,
Ob repertam Americam
Sui et patriæ nominis illustratori,
Amplificatori orbis terrarum.
In hac olim Vespuccio domo

A tanto domino habitata
Patres Sancti Johannis à Deo cultores,
Gratæ memoriæ causa.
P C
A. S. CIƆ IƆ CCXIX.

Les anciens avaient deviné l'Amérique. Sénèque, dans sa *Médée*, prophétise sa découverte de la manière la plus claire et la plus précise :

Venient annis sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, et ingens pateat Tellus,
Tethysque novos delegat orbes,
Nec sit terris ultima Thule.
(*Medea*. acte II.

Dante en parle dans le Purgatoire :

I' mi volsi a man destra e posi mente
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai fuor dalla prima gente

Goder pareva il ciel di lor fiammelle
O settentrional vedovo sito
Poiche privato se' di mirar quelle.

Améric Vespuce naquit le 9 mars 1451 ; il étudia les lettres sous son oncle paternel Georges-Antonia Vespucci, qui, plus tard, se fit moine dominicain, et habita le couvent de Saint-Marc en même temps que Savonarole. A l'âge de seize ans il entra, selon l'usage florentin, et comme c'était particulièrement l'habitude dans sa famille qui s'était enrichie ainsi, dans le commerce maritime.

Améric Vespuce naviguait déjà depuis dix-sept ans, et il s'était fait une certaine réputation d'habileté et d'audace, surtout en Espagne, pays avec lequel ses relations commerciales le mettaient en rapport, lorsque la nouvelle parvint en Europe que, le 12 octobre 1492, le Génois Christophe Colomb avait trouvé un nouveau monde.

Cette nouvelle redoubla l'ardeur aventureuse d'Améric Vespuce ; il alla trouver Ferdinand et Isabelle, les protecteurs de son devancier, et obtint d'eux un vaisseau.

Le 10 mai 1497, c'est-à-dire cinq ans après la découverte des îles de la Tortue et de Saint-Domingue, Améric Vespuce partit de Cadix pour les îles Fortunées, et, dirigeant sa proue vers l'occident, après trente-sept jours de traversée, il découvrit une terre inconnue : c'était le grand continent auquel il devait donner son nom.

Ce fut une grande joie à Florence lorsqu'on apprit cette nouvelle ; la république lui décréta les *lumières* (1) publiques pendant trois jours et trois nuits.

Améric fit, au service du roi Emmanuel de Portugal, trois autres voyages dans le Nouveau-Monde, dont, ainsi que du premier, il écrivit la relation. Plusieurs copies de ces voyages furent envoyées par lui à Pierre Soderini, gonfalonnier perpétuel de Florence, qui en fit faire de nouvelles copies et les répandit dans toute la Toscane; de là l'immense popularité d'Améric Vespuce, et le triomphe de son nom sur celui de Colomb.

Ce triomphe parut si injuste au conseil royal des Indes, qu'en 1508 il décréta que le nouveau continent s'appellerait Colombie ; mais il était déjà trop tard, le nom d'Amérique avait prévalu.

Le dernier voyage du navigateur florentin eut lieu vers 1512 ; puis, ce voyage achevé, il revint à Lisbonne, où il mourut comblé de richesses et de gloire.

Colomb, déshérité de son sublime parrainage, avait passé une partie de sa vie en prison, et était mort dans la misère.

MAISON DE GALILÉE.

En suivant la côte de Saint-Georges, on rencontre une pauvre petite maison portant le numéro 1600, qui, au premier aspect, ne diffère en rien des maisons du bas peuple de

(1) Les lumières étaient une récompense publique; la seigneurie décrétait les lumières, et, par ordre du gonfalonier, on illuminait, pour un temps plus ou moins long, les palais de ceux qui avaient mérité cette distinction.

Florence ; seulement, lorsqu'on lève les yeux sur elle, on lit au-dessus de sa porte l'inscription suivante :

Qui ove abito Galileo,
Non sdegno piegarsi alla potenza del genio
La maestà di Fernando II de Medici.

Ce qui veut dire : « Ici où habita Galilée, la majesté de Ferdinand II de Médicis ne dédaigna point de s'incliner devant la puissance du génie, »

En effet, c'est dans cette maison que mourut Galilée, l'année où naquit Isaac Newton, comme lui-même était né l'année où était mort Michel-Ange Buonarotti.

Galilée était de famille patricienne. Dix-huit de ses ancêtres s'étaient assis sur le siége des prieurs. Le premier qui avait exercé cette charge, en 1372, était Nicolas de Bernard.

Par une étrange prédestination héraldique, les armes des Galilée étaient d'or, à une échelle de gueules posée en pal ; échelle de Jacob, à l'aide de laquelle l'illustre astronome devait escalader le ciel.

Galilée naquit à Pise. Son père voulait en faire un médecin ; sa destinée l'emporta. Entre son Galien et son Hippocrate il cacha un Euclide, et, un jour qu'il se promenait dans ce magnifique Dôme de Pise, chef-d'œuvre de Buschetto, il remarqua le mouvement d'une lampe pendue à la voûte, calcula la durée de ses oscillations, et inventa le pendule.

Un autre jour, il entendit raconter qu'un Hollandais avait présenté au comte Maurice de Nassau un instrument qui rapprochait les objets. Aussitôt Galilée se met à la recherche de la même découverte, calcule la marche des rayons lumineux dans les verres sphériques de différentes formes, arrive au résultat dont il a entendu parler, et le lendemain présente au sénat de Venise, qui l'a nommé professeur à Padoue, un instrument qui n'est rien moins que le télescope.

Alors, comme Galilée grandit, l'envie se lève ; on lui accorde le perfectionnement, mais on lui nie l'invention. — C'est bien, répond Galilée : je n'ai point inventé le télescope, mais je le tournerai vers le ciel.

Galilée fit ainsi qu'il disait, et vit alors ce que personne

n'avait vu : il vit dans les profondeurs du ciel des myriades d'étoiles jusqu'alors inconnues : les Nébuleuses, la Voie lactée, Jupiter et ses quatre satelites, Vénus et ses phases ; la Lune enfin, cette autre terre, avec ses lacs, ses vallées et ses montagnes. Saturne lui-même lui apparut quelquefois sous la forme d'un simple disque, quelquefois accompagné de deux petites planètes ; mais l'instrument encore incomplet trahit son auteur, et c'est à un autre qu'est réservée la découverte de l'anneau mystérieux qui enveloppe la planète de son cercle de flamme.

Alors, les critiques de l'époque redoublèrent d'insultes : on nia que Galilée pût voir véritablement ce qu'il disait avoir vu ; on compara ses découvertes au voyage chimérique d'Astolphe, et un prédicateur prit pour texte de son sermon : *Viri Galilæi*, *quid statis ascipientes in cœlum?* Tous ceux qui avaient la vue courte applaudirent aux brocards de la critique et aux insultes du prédicateur, et il fut décidé que Galilée était un fou.

Enfin, un jour Galilée osa avancer, d'après Copernic, que c'était le soleil qui était immobile, et que la terre tournait autour de lui.

Cette fois, ce ne fut plus la critique qui le barbouilla d'encre, ce ne fut plus un prédicateur qui le larda de citations, ce furent les prêtres qui le déclarèrent hérétique. Galilée, conduit devant un tribunal, mis à la torture de la corde, fut forcé d'avouer que la terre était immobile, et que c'était le soleil qui tournait.

Ce fut le 22 juin 1632 que ce grand exemple de l'infaillibilité des jugemens humains fut donnée au monde. Galilée septuagénaire, mutilé par la torture, la corde au cou, un cierge à la main, fut traîné devant le tribunal. Là on le fit mettre à genoux, et on lui dicta cette abjuration qu'il répéta textuellement :

« Moi, Galilée, dans la soixante-dixième année de mon âge, étant constitué prisonnier, et à genoux devant vos Eminences, ayant devant les yeux les saints Evangiles que je touche de mes propres mains, j'abjure, je maudis et je déteste l'erreur et l'hérésie du mouvement de la terre. »

Puis, cette expiation achevée, on fit brûler ses livres par

le bourreau ; on le condamna à une prison indéfinie, et on lui ordonna, pour se raccommoder avec le ciel qu'il avait bouleversé, de réciter une fois par semaine les sept psaumes de la pénitence.

Et pendant qu'on lui lisait ce jugement qu'il n'écoutait point, Galilée frappait la terre du pied en répétant tout bas : *E pur si muove !*

La captivité de Galilée dura quatorze mois. Alors il avait soixante-onze ans ; on eut enfin pitié du vieillard repentant, et on lui permit d'aller mourir où bon lui semblerait, à la condition qu'il n'écrirait, qu'il ne professerait plus, qu'il ne penserait plus.

Galilée se retira à Florence.

Alors, après la persécution des hommes, vint l'épreuve du Seigneur. Comme si Dieu avait voulu le punir de sa témérité, il frappa d'aveuglement ce regard d'aigle qui avait découvert des taches dans le soleil.

Enfin, le 9 janvier 1642, dix ans après son abjuration, six ans après sa cécité, Galilée mourut d'une fièvre lente dans cette petite maison de la Costa, devenue aujourd'hui un pèlerinage, comme Ravenne et comme Arqua.

Il est vrai que, quelque vingt années après sa mort, on fit à Galilée une espèce de tombeau qui a la prétention d'être un monument, et que nous retrouverons dans l'église de Santa-Croce.

Moyennant quoi la postérité s'est regardée comme parfaitement quitte envers lui.

MAISON DE MACHIAVEL.

Dans la via di Guicciardini, sous le nº 454, s'élève une petite maison à trois étages, de modeste et simple apparence, devant laquelle l'étranger passerait sans s'arrêter, si son attention n'était pas éveillée tout à coup par ces paroles :

« Casa ove visse Niccolo Machiavelli, e vi mori il 22 giugno 1527, d'anni 58 mesi 8 e giorni 19. »

» Maison dans laquelle vécut Niccolo Machiavel, et où il mourut le 22 juin 1527, âgé de 58 ans 8 mois 19 jours. »

La famille de Machiavel était des plus nobles et des plus anciennes; son origine remonte jusqu'à l'année 850, aux antiques marquis de Toscane. Les Machiavel avaient été seigneurs de Montespertoli; mais, préférant sans doute à leur petite principauté la qualité de citoyens de Florence, ils se soumirent de bon gré aux lois d'une république qui devait écrire plus tard dans ses statuts qu'on pourrait être déclaré noble pour crime de viol, de brigandage, d'empoisonnement, d'inceste et de parricide.

Exilés comme guelfes après la bataille de Montaperto, ainsi que les parens de Dante, ils rentrèrent dans leur patrie le 11 novembre 1266, après la victoire de Cepparano, remportée par Charles d'Anjou sur Manfred. A dater de cette époque sa réhabilitation fut complète, et on compte parmi les ancêtres de Machiavel seize gonfaloniers de justice et cinquante-trois prieurs.

Niccolo naquit à Florence le 3 mai 1469, de Bernard Machiavello, trésorier de la marche d'Ancône, et de Bartolommea Nelli, des comtes de Borgo-Nuovo. Il perdit son père à seize ans; mais sa mère, en redoublant pour lui d'affection et de dévouement, l'entoura de soins si tendres et si éclairés, qu'elle ne tarda pas à en recueillir les fruits. Placé vers 1494 auprès de Marcello-Virginio Adriani, Niccolo montra de bonne heure les premiers éclairs de ce génie qui devait embrasser toutes les branches du savoir humain. Poëte, philosophe, critique, historien, publiciste, diplomate, orateur, aucun titre ne manqua à sa gloire, aucune auréole à son front. A vingt-neuf ans, il fut nommé, sur quatre concurrens, chancelier de la seigneurie, et un mois après il fut chargé de servir le conseil des Dix en qualité de secrétaire.

Dans l'espace de quatorze ans, il fut envoyé comme ambassadeur deux fois à la cour de Rome, deux fois auprès de l'empereur, quatre fois à la cour de France. Chargé des missions les plus délicates auprès de César Borgia, du prince de Piombino, de la comtesse de Forli, du marquis de Mantoue, des républiques de Sienne et de Venise, il conclut des traités, déjoua des complots, leva des armées. Sa réputation grandit promptement en Italie et parvint à l'étranger. On n'osa plus décider une affaire de quelque importance sans

le consulter, et le secrétaire florentin fut bientôt proclamé et redouté comme le plus grand politique de son temps.

Mais si son élévation avait été éclatante et rapide, jamais chute ne fut plus brusque et plus profonde. En 1512, les Médicis étant rentrés à Florence, pour assurer leur domination chancelante, durent faire main-basse sur tout ce qu'il y avait de noble et de grand dans la république. Machiavel ne pouvait pas échapper à la persécution générale. Accusé d'avoir conspiré contre le cardinal Jean de Médicis, qui fut depuis Léon X, il fut privé de sa charge, et expia par la prison et par la torture tous les services qu'il avait rendus à sa patrie.

Malgré les tourmens les plus atroces il n'avoua rien, car il n'avait rien à avouer. Pour se faire une idée de ce qu'il eut à souffrir de la cruauté de ses ennemis, il faut savoir ce que c'étaient que les *Stinche*, où il fut jeté. Les *Stinche* n'étaient pas une prison, c'était un groupe de prisons dont chacune avait son nom, sa forme, sa destination; c'était une enceinte sombre et terrible, comme l'enfer dantesque, où tous les crimes, toutes les flétrissures, tous les supplices étaient réunis; où l'on entassait pêle-mêle les fous, les prostituées, les faillis, car la république marchande ne trouvait pas de peine assez sévère pour punir les débiteurs insolvables; si bien que lorsque le bourreau manquait c'était là qu'on venait le prendre. Ce fut donc parmi ces malheureux sans raison, parmi ces femmes sans honte, parmi ces hommes sans honneur qu'on enferma le secrétaire de Florence. Les cachots de son horrible prison étaient bâtis ou plutôt creusés sur le modèle des *Zilie* de Padoue et des *Fours* de Monza; c'étaient des trous circulaires où le patient ne pouvait se tenir assis, ni couché, ni debout. Cet affreux édifice, souillé par le sang des victimes, a disparu par ordre du grand-duc actuel; et, en démolissant les murs de l'ancienne forteresse, on trouva, dans les cours qui séparaient une prison de l'autre, des puits d'une immense profondeur comblés jusqu'au bord d'ossemens humains. Aujourd'hui il ne reste plus de ce monument maudit qu'un triste et sanglant souvenir, et deux sonnets de Machiavel dictés dans le style comique et plaisant de Burchiello et de Berni.

Ah! croyez-moi, c'est une horrible chose que de voir cet

homme de génie, ce niveleur de tyrans, ce grand et austère citoyen subissant la torture le sourire aux lèvres, et ne voulant pas faire à ses bourreaux l'honneur de les prendre au sérieux.

Voici à peu près le sens des deux sonnets :

« J'ai des fers aux pieds ; j'ai les épaules meurtries par six rouleaux de cordes ; je ne parle pas de mes autres malheurs, car c'est ainsi qu'on traite ordinairement les poëtes.

» Les murs de ma geôle suent l'eau et la vermine ; il y a des insectes si gros et si bien nourris qu'on les prendrait pour des papillons ; il s'en exhale une telle puanteur que les égoûts de Roncivalle et les bois de la Sardaigne ne sont que parfums, comparés à mon noble hôtel.

» C'est un bruit tel qu'on dirait que la foudre gronde au ciel et que l'Etna mugit sur la terre. On n'entend que des verrous qu'on tire, des clefs qui grincent dans leur serrure, des chaînes qu'on rive.

» Puis c'est un cri de torturé qui se plaint qu'on le hisse trop haut.

» Ce qui m'ennuie davantage, c'est que l'autre jour, m'étant endormi sur l'aurore, j'ai été réveillé par un chant lugubre, et j'ai entendu dire : *On prie pour vous.*

» Or, que le diable les emporte pourvu que votre pitié se tourne envers moi, ô bon père ! et qu'elle brise ces indignes liens. »

Dans le second sonnet il est question d'un certain *Dazzo.* Etait-ce un fou, était-ce un malfaiteur ?

» Cette nuit, comme je priais les Muses de visiter avec leur douce lyre et leurs doux vers Votre Magnificence, pour m'obtenir quelques soulagemens et pour vous faire mes excuses ;

» L'une d'elles m'apparut et me fit rougir par ces mots : Qui es-tu donc, toi qui oses m'appeler ainsi ? — Je lui dis mon nom ; mais elle, pour me punir, me frappa au visage et me ferma la bouche.

» — Tu n'es pas Niccolo, ajouta-t-elle, tu es le *Dazzo,* puisque tu as les jambes et les pieds liés, et que tu es enchaîné comme un fou.

» Moi je voulais lui conter mes raisons, mais elle reprit aussitôt :

» — Va-t'en! mauvais plaisant, va-t'en, avec ta sotte comédie.

» O magnifique Julien ! j'en appelle à votre témoignage ; prouvez-lui, par Dieu ! que je ne suis pas le *Dazzo*, mais que c'est bien moi. »

Machiavel a voulu ici faire allusion à ses comédies. Il se trouve en effet que le plus grand politique de l'Italie a été en même temps le plus grand écrivain comique de son siècle.

Les autres ouvrages les plus répandus de Machiavel sont l'*Histoire de Florence*, le *Traité sur l'art de la guerre*, les *Discours sur Tite-Live*, et *le Prince*. Doué d'un génie profond, d'un coup d'œil juste et pénétrant, le secrétaire de Florence a vu de haut les hommes et les choses ; il n'a pas craint d'enfoncer le scalpel de l'analyse dans les veines les plus imperceptibles, dans les fibres les plus délicates du cœur humain. Né dans un siècle de corruption, de perfidie et de violence, il a étudié froidement le vice et le crime ; il a évoqué les grandes figures de l'antiquité pour les faire poser devant une génération molle et dégradée. Il a traité théoriquement, et avec la plus grande précision de détails, les différentes formes de gouvernement, sans se passionner pour aucune d'elles.

Il a dit aux peuples : « Voici comment on fonde une république, voici les causes de sa grandeur et de sa décadence. » Il a dit aux princes : « Voilà la seule manière possible de régner aujourd'hui. » C'est affreux, mais c'est véritable : il faut qu'un prince n'ait jamais tort devant ses sujets ; il faut repousser la force par la force, la ruse par la ruse, le mensonge par le mensonge. Vous voulez le sceptre et la pourpre ? prenez-les : mais ne vous y trompez pas du moins : le sceptre, c'est du fer ; la pourpre, c'est du sang.

Machiavel avait hérité de Dante la grande idée de l'unité italienne. L'obstacle le plus sérieux à la réunion de l'Italie venait de Rome. Pour que le rêve de Dante et de Machiavel, le rêve de tous les grands hommes de l'Italie, pût se réaliser, il fallait que les deux puissances, spirituelle et temporelle, consentissent à marcher vers le même but ; il fallait trouver

un prince assez puissant pour se mettre à la tête d'une armée nationale, et un pape assez lié d'intérêts ou d'amitié avec ce prince pour seconder son projet. Deux fois dans sa vie Machiavel crut avoir trouvé le prince et le pape dont il avait besoin dans la même famille : Alexandre VI et son fils César Borgia, Léon X et son neveu Laurent de Médicis, réunissaient toutes les conditions nécessaires pour s'emparer de l'Italie et assurer son indépendance. Aussi a-t-on vu le secrétaire de la république proposer Borgia pour modèle à Laurent, et conjurer ce dernier par une sublime apostrophe de délivrer la patrie des étrangers.

« L'occasion qui se présente est trop belle pour la laisser échapper, et il est temps que l'Italie voie briser ses chaînes. Avec quelles démonstrations de joie et de reconnaissance ne recevraient-elles pas leur libérateur, ces malheureuses provinces qui gémissent depuis si longtemps sous le joug d'une domination odieuse ! Quelle ville lui fermerait ses portes, et quel peuple serait assez aveugle pour refuser de lui obéir ? Quels rivaux aurait-il à craindre ? Est-il un seul Italien qui ne s'empressât de lui rendre hommage ? Tous sont las de la domination de ces barbares. »

Qui ne voit pas clairement dans ces paroles la pensée qui les inspire ? Que l'Italie soit d'abord une nation unie et puissante, que l'étranger soit balayé de notre terre, que le sol que nous foulons nous appartienne d'abord ; et lorsque le jour sera venu, lorsque l'arbre que nous arrosons de notre sang et de nos larmes aura poussé de profondes racines, le moindre vent suffira pour secouer ses branches, et le tyran, quel qu'il soit, tombera comme un fruit mûr, et l'Italie sera libre !

Les dernières années de Machiavel s'écoulèrent dans la solitude et dans le chagrin. Retiré dans le village de San-Casciano, il s'entretenait une grande partie de la journée avec des bûcherons, ou jouait au trictrac avec son hôte. Enfin, le 22 juin 1527, il s'éteignit tristement, et l'indépendance italienne expira avec lui.

MAISON DE MICHEL-ANGE.

Un jour, c'était vers l'an 1490, un homme et un enfant se trouvaient en même temps dans les jardins de Saint-Marc, où Florence commençait à réunir ces chefs-d'œuvre de la statuaire antique qui font aujourd'hui de la galerie des Offices la rivale de la galerie Vaticane, et de son musée le second musée du monde.

L'homme pouvait avoir quarante ou quarante-deux ans ; il était laid, petit et assez mal fait ; cependant, malgré sa laideur, sa physionomie ne manquait pas d'un certain charme, et lorsque cette physionomie s'éclairait d'un sourire fin et bienveillant qui lui était habituel, on oubliait presque aussitôt l'impression désagréable qu'elle avait produite à la première vue. Il était vêtu d'une longue simarre de velours violet garnie de fourrure, mais très simple du reste, serrée à la taille comme une robe de chambre par un cordon de soie ; il avait sur la tête une espèce de toque pareille à nos casquettes de jockey, aux pieds des souliers semblables à nos pantoufles, et, contre l'habitude de l'époque, on cherchait en vain à sa ceinture ou un poignard ou une épée.

Cet homme s'arrêtait de temps en temps devant les statues, qu'il regardait avec un amour d'artiste, et dont il paraissait parfaitement comprendre l'idéale beauté.

L'enfant pouvait avoir treize à quatorze ans : c'était une puissante nature et qui promettait de se développer largement. Il était vêtu d'un pourpoint grisâtre montrant fort sa corde, et taché de couleurs en différens endroits ; l'enfant tenait à la main une tête de faune qu'il polissait avec un ciseau.

L'homme et l'enfant se rencontrèrent.

— Que fais-tu là ? demanda l'homme avec un sourire plein d'intérêt, après avoir regardé un instant en silence l'enfant, tellement préoccupé de son œuvre qu'il ne s'était pas même aperçu que quelqu'un s'approchait de lui.

L'enfant leva la tête, regarda l'homme d'un regard fixe, comme s'il eût voulu s'assurer si celui qui lui adressait la parole avait le droit de l'interroger ; puis se remettant à la besogne :

— Vous le voyez, répondit-il, je sculpte.

— Et quel est ton maître? demanda l'homme.

— Dominique Guirlandajo, reprit l'enfant.

— Mais Dominique Guirlandajo est peintre et non pas sculpteur.

— Aussi je ne suis pas sculpteur, je suis peintre.

— Et pourquoi sculptes-tu, alors?

— Pour Mamurco.

— Et qui t'a donné des ciseaux

— Granacci.

— Et ce marbre?

— Des tailleurs de pierre.

— Et tu as copié?

— La tête du faune.

— Mais le bas de la figure manquait?

— Je l'ai remplacé.

— Voyons?

— Tenez.

— Comment t'appelles-tu? demanda l'homme.

— Michel-Ange Buonarotti, répondit l'enfant.

L'homme regarda la tête, la tourna et la retourna en tout sens; puis, avec un sourire de bienveillante critique, la remettant à son jeune auteur :

— Monsieur le sculpteur, lui dit-il, voulez-vous permettre que je vous fasse une observation?

— Laquelle?

— Vous avez voulu faire ce faune vieux?

— Sans doute.

— Eh bien! dans ce cas il ne fallait pas lui laisser toutes ses dents; à l'âge qu'il a, il en manque toujours quelques-unes.

— Vous avez raison.

— Vraiment?

— Vous êtes donc sculpteur?

— Non.

— Vous êtes donc peintre alors?

— Non.

— Vous êtes donc architecte au moins?

— Non.

— Qu'êtes-vous donc, en ce cas?

— Je suis artiste.

— Et l'on vous appelle?

— Laurent de Médicis.

Et Laurent de Médicis, voyant passer dans une allée Politien et Pic de la Mirandole, alla les rejoindre, et laissa l'enfant réfléchissant à l'avis qu'il venait de recevoir, et surtout à celui qui le lui avait donné.

Le lendemain, il porta cette tête complètement achevée à Laurent de Médicis. L'observation avait porté son fruit, une dent manquait.

C'est cette même tête de faune qui est à la galerie de Florence.

Laurent devina l'homme dans l'enfant, le fit sortir de l'atelier de Guirlandajo, où il était engagé pour trois ans, lui donna une chambre dans son palais, l'admit à sa table, et le traita comme s'il eût été son propre fils.

Cet événement décida de la vocation de Michel-Ange. Dès lors il abandonna à peu près la peinture pour la sculpture; et cependant il avait déjà en peinture deux étranges succès pour un enfant de son âge.

Un jour, son ami Granacci, le même qui lui avait procuré des ciseaux, lui avait fait cadeau d'une estampe de Martin de Hollande; elle représentait des diables qui, pour induire saint Antoine au péché, l'assommaient de coups de bâton. Michel-Ange eut alors l'idée de faire un tableau de cette estampe, et d'entourer le saint des démons ayant la forme de quadrupèdes ou de poissons; mais il ne voulut ébaucher aucun de ces monstres sans avoir primitivement étudié dans la nature les différentes parties dont leur corps se composait. En conséquence, il allait tous les jours aux ménageries ou au marché, dessinant d'après nature les animaux dont il voulait donner la ressemblance à ses diables, et ne commençant rien de l'œuvre définitive que sur des esquisses parfaitement étudiées.

Le tableau fini, l'enfant le porta chez Guirlandajo, qui fut étonné de cette admirable reproduction de la nature, et qui demanda à son élève comment il en était arrivé là. Celui-ci lui montra toutes ses études, lui apporta toutes ses es-

quisses ; Guirlandajo les regarda les unes après les autres, puis, secouant la tête avec un mouvement où perçait quelque peu d'envie :

— Ce jeune homme, murmura-t-il en se retirant, sera un jour notre maître à tous.

Un autre jour, un peintre donne à Michel-Ange une tête à copier ; c'était une tête d'un des maîtres du siècle passé, on ne sait lequel, mais d'un maître enfin. L'enfant se met à l'œuvre, et rend au peintre, au lieu de l'original, la copie qu'il a eu le soin de noircir à la fumée. Le peintre ne voit aucune différence, et demande alors à voir la copie.

Michel-Ange éclate de rire ; en croyant faire un tour d'écolier, il avait fait un tour de maître.

Mais, comme nous l'avons dit, le jeune Michel-Ange est tout à la sculpture. Sur le conseil de Politien, il fait le Combat des Centaures, dont la vue, soixante-dix ans plus tard, devait lui faire regretter tout le temps qu'il avait perdu à la peinture ; il sculpte le grand crucifix de bois de San-Spirito ; il achève l'autel de Saint-Dominique, commencé par Jean de Pise ; il fait un Amour endormi, qu'il envoie à Rome et vend pour antique ; il exécute pour Giacomo Galli le Bacchus qui est à cette heure à la galerie de Florence ; puis, enfin, compose et taille, pour le cardinal de Saint-Denis, le fameux groupe de la Piété qui se trouve aujourd'hui dans la première chapelle à droite en entrant à Saint-Pierre.

Ici s'arrête la première période de sa vie d'artiste

Pendant les dix ans qui viennent de s'écouler, Laurent le Magnifique est mort ; Pierre de Médicis, son fils, a été chassé ; les Français ont conquis Naples ; César Borgia s'est emparé de la Romagne, et Savonarole a été brûlé.

Michel-Ange a essayé du doux, du gracieux et du tendre. Il va passer au terrible.

La première œuvre de cette nouvelle période est le David de la place du Palais-Vieux : il la tire, comme nous l'avons dit, d'un bloc de marbre oublié depuis longtemps, ébauché par un autre, auquel personne ne songeait, qu'il relève, qu'il taille, qu'il anime ; la statue n'est pas un chef-d'œuvre, mais le tour de force n'en est pas moins grand.

Après le David, vient un bas-relief en bronze qu'il exécute

pour des marchands flamands, et qui arrive à bon port à Anvers; le groupe de David et Goliath, qu'on envoie en France et qui se perd dans le voyage; enfin, le fameux carton de la guerre de Pise, qui, volé par Baccio Bandinelli, s'éparpille en morceaux par toute l'Italie, et disparaît sans qu'il en reste aujourd'hui autre chose que la gravure d'un de ses fragmens, exécutée par Marc-Antoine.

C'est alors que Jules II le fait venir à Rome et lui commande son tombeau. Michel-Ange en fait aussitôt le plan : ce sera un parallélogramme de trente pieds de long sur huit de large, et ses quatre faces offriront quarante statues, sans compter les bas-reliefs.

Jules II lui ouvre son trésor, lui donne un vaisseau, lui livre Carrare. Trois mois après, la place Saint-Pierre est encombrée d'une montagne de marbre. Toutes les églises de Rome seront petites pour un pareil tombeau; ni Saint-Paul, ni Saint-Jean-de Latran, ni Sainte-Marie-Majeure ne pourront le contenir. On reprend les travaux de Saint-Pierre, dont Michel-Ange reçoit la direction; d'une main le géant soutient la coupole, de l'autre il taille Moïse.

C'est alors que cette gloire gigantesque commence à inquiéter Bramante, l'oncle de Raphaël, familier avec Jules II, comme l'étaient alors les artistes de premier ordre; il lui insinue que faire faire son tombeau porte malheur, et que, le tombeau fini, Dieu, pour le punir de son grand orgueil, pourrait bien lui ordonner de s'y coucher. La figure du pape s'assombrit. Le tombeau de Jules II ne sera jamais achevé.

Le pape avait ordonné à Michel-Ange de ne s'adresser qu'à lui lorsqu'il aurait besoin d'argent. Un jour qu'un nouveau chargement de marbres vient de débarquer sur la rive gauche du Tibre, Michel-Ange monte au Vatican pour réclamer le salaire de ses mariniers. Pour la première fois depuis qu'il est à Rome, on lui dit que Sa Sainteté n'est pas visible. L'ordre pouvait être général, Michel-Ange n'insiste pas.

Quelques jours après, Michel-Ange se présente de nouveau au palais : même réponse de la part de l'huissier. Un cardinal qui en sortait, et qui connaissait les priviléges du

grand sculpteur, s'étonne et demande à l'homme à la chaîne s'il ne connaît pas Michel-Ange :

— C'est justement parce que je le connais, répond l'huissier, que je ne le laisse point passer.

— Comment cela ? s'écrie Michel-Ange étonné.

L'huisssier ne répond pas. Mais sur ces entrefaites Bramante se présente et est introduit.

— C'est bien, dit Michel-Ange, vous direz au pape que si désormais il désire me voir il m'enverra chercher.

Michel-Ange revient chez lui, vend ses meubles, prend un cheval de poste, court sans s'arrêter, et arrive au bout de douze heures à Poggibonzi, village situé hors des frontières pontificales.

Jules II a appris sa fuite. C'est alors qu'il comprend l'homme qu'il perd. Cinq courriers sont expédiés de demi-heure en demi-heure sur les traces du fugitif, avec ordre de ramener Michel-Ange mort ou vif. Ces cinq courriers rejoignent celui qu'ils poursuivent à Poggibonzi ; mais Poggibonzi est toscan ; le pouvoir pontifical expire à Radicotani ; Michel-Ange tire son épée, et les cinq courriers reviennent à Rome annoncer qu'ils n'ont pu rejoindre Michel-Ange.

Alors Jules II en fait une affaire de puissance à puissance : Florence rendra Michel-Ange à Rome, ou Rome fera la guerre à Florence. Jules II était un de ces pontifes qui dominent à la fois par l'épée et par la parole. Le gonfalonier Soderini fait venir Michel-Ange.

— Tu t'es conduit avec le pape, lui dit-il, comme ne l'aurait pas fait un roi de France. Nous ne voulons pas entreprendre une guerre pour toi : ainsi prépare toi à partir.

— C'est bien, répond Michel-Ange. Soliman m'attend pour jeter un pont sur la Corne-d'Or, et je pars, mais pour Constantinople.

Michel-Ange revient chez lui ; mais à peine y est-il que Soderini arrive. Le gonfalonier supplie l'artiste de ne pas brouiller la république avec Jules II. Si l'artiste craint quelque chose pour sa liberté ou pour sa vie, la république lui donnera le titre d'ambassadeur.

Enfin Michel-Ange pardonne et va rejoindre Jules II à Bologne qu'il vient de prendre.

— Je te charge de faire mon portrait, lui dit Jules II en l'apercevant ; il s'agit de couler en bronze une statue colossale qui sera placée sur le portail de Sainte-Pétrone. Voilà mille ducats pour les premiers frais.

— Dans quel acte Votre Sainteté veut-elle être représentée ? demanda Michel-Ange.

— Donnant la bénédiction, dit le pape.

— Bien, voilà pour la main droite, dit Michel-Ange ; mais que mettrons-nous dans la main gauche ? Un livre ?

— Un livre ! un livre ! s'écria Jules II, est-ce que je m'entends aux lettres, moi ? Non, pas un livre, morbleu ! une épée.

Seize mois après, la statue était sur son piédestal. Jules II vint la voir.

— Dis donc, demanda-t-il en indiquant à l'artiste le mouvement du bras droit qui était un peu trop prononcé, donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction, ta statue ?

— Toutes deux, répondit Michel-Ange ; elle pardonne le passé, elle menace l'avenir.

— Bravo ! dit Jules II ; j'aime qu'on me comprenne.

Malgré la menace de la statue, elle fut renversée dans une émeute et mise en morceaux ; la tête seule pesait six ceuts livres, et elle avait couté 5,000 ducats d'or.

Alphonse de Ferrare en acheta les débris, et en fit fondre une pièce de canon qu'il appela la Julia.

Jules II ramena Michel-Ange à Rome ; il lui promettait des travaux immenses ; Michel-Ange crut qu'il s'agissait de finir le tombeau et le suivit.

En son absence, Bramante avait fait venir Raphaël.

Un jour Jules II appela Michel-Ange, qui depuis deux mois attendait ses ordres ; Michel-Ange accourut.

— Viens, lui dit le pape.

Il le conduisit à la chapelle Sixtine.

— Il faut me couvrir cette chapelle de peintures ; voilà les travaux que je t'avais promis.

— Mais, s'écria Michel-Ange, je ne suis pas peintre, je suis sculpteur.

— Un homme comme toi est tout ce qu'il veut être, dit Jules II.

— Mais c'est l'affaire de Raphaël et non la mienne. Donnez-lui cette chambre à peindre, et donnez-moi une montagne à tailler.

— Tu feras ceci ou tu ne feras rien, dit Jules II avec sa brusquerie ordinaire.

Et il se retira, laissant Michel-Ange anéanti.

La partie était bien engagée par ses ennemis, et Michel-Ange reconnut l'adresse de Bramante. Ou Michel-Ange acceptait, ou Michel-Ange refusait : s'il refusait, il s'aliénait à tout jamais le pape ; s'il acceptait, il luttait dans un art qui n'était pas le sien avec le roi de cet art, avec Raphaël !

Mais Michel-Ange était un lutteur. Il lui fallait l'infini à combattre, l'impossible à vaincre.

— C'est bien, dit-il ; je ne cherchais pas Raphaël ; mais, puisqu'il s'attaque à moi, je l'écraserai comme un enfant.

Il alla trouver Jules II.

— Je suis prêt, dit-il.

— Que me peindras-tu ? demanda le pape.

— Je n'en sais rien encore, répondit Michel-Ange.

— Et quand commenceras-tu ?

— Demain.

— As-tu quelquefois peint à fresque

— Jamais.

Dix-huit mois après la voûte était achevée.

Vingt fois pendant le travail l'impatient Jules II était monté sur l'échafaud de l'artiste, et chaque fois il était redescendu plus émerveillé.

La voûte fut découverte, et Rome entière s'inclina devant la terrible merveille.

Le jour de la Toussaint 1511, le pape dit la messe sous cette admirable voûte.

Quant à Michel-Ange, pendant ces dix-huit mois ses yeux s'étaient tellement habitués à regarder au dessus de sa tête, qu'il ne distinguait plus rien en les ramenant vers la terre. Un jour il reçut une lettre et ne put la lire qu'en la tenant élevée ; il crut qu'il allait devenir aveugle.

Jules II mourut, laissant à deux cardinaux le soin de faire élever son tombeau. Michel-Ange se brouilla avec Léon X

et revint à Florence. Pendant neuf ans il ne toucha ni un ciseau ni une palette : le peintre-sculpteur s'était fait poëte.

C'est de cette époque que datent les deux ou trois volumes de vers que fit Michel-Ange.

Sur ces entrefaites Léon X mourut empoisonné. Adrien IV lui succéda. Il n'y avait rien à faire avec un pareil pape, qui avait ordonné de briser l'Apollon du Belvédère qu'il prenait pour une idole.

Les Romains étaient trop artistes pour garder un pareil pape : au bout d'un an il fut un peu empoisonné, et il en mourut tout à fait.

Clément VII lui succéda.

La race des Médicis se résumait dans trois bâtards : Alexandre, Hippolyte et Clément VII.

Florence profita de l'élection de Clément VII pour se révolter et pour changer la forme du gouvernement : le gonfalonier proposa, pour mettre un terme aux ambitions humaines, de nommer Jésus-Christ roi. On recourut au scrutin, et Jésus-Christ fut élu, après une vive opposition, à une majorité de cinquante voix.

Il avait eu vingt votes contraires.

Par une contradiction étrange, Clément VII ne voulut pas reconnaître cette élection ; le pape résolut de détrôner le Christ, et rassembla tous les Allemands hérétiques qu'il put trouver, en fit une armée, et poussa cette armée contre Florence.

Michel-Ange fut chargé de fortifier sa ville natale.

Il courut à Ferrare pour étudier le système de murailles de la ville et pour causer tactique avec le duc Alphonse, un des premiers tacticiens de l'époque ; mais au moment où l'artiste allait quitter le prince, le prince déclara à l'artiste qu'il était son prisonnier.

— Mais je puis me racheter ? dit Michel-Ange.

— Sans doute.

— Ma rançon ?

— Une statue ou un tableau, à votre voix.

— Des pinceaux et une toile, dit Michel-Ange.

Et il fit le tableau des Amours de Léda.

Au bout de onze mois de siége Florence fut prise. Quel-

ques jours avant la capitulation, Michel-Ange, comprenant qu'il n'y aurait pas de salut pour l'homme dont le génie avait lutté si longtemps contre la force, se fit ouvrir une porte, et partit pour Venise avec quelques amis et 12,000 florins d'or.

Alexandre VI fut nommé duc. Il était artiste, comme à peu près tous les tyrans de cette heureuse époque ; il réclama Michel-Ange à la république de Venise, qui le lui rendit. Il commanda à Michel-Ange les statues de la chapelle Saint-Laurent ; Michel-Ange les exécuta.

Puis un jour on entendit dire que le duc Alexandre avait été assassiné dans un rendez-vous d'amour par son cousin Lorenzino. Michel-Ange tressaillit de joie ; il croyait Florence devenue libre.

Cosme Ier hérita d'Alexandre VI : c'était à peu près comme si Tibère eût hérité de Caligula.

Pendant ce temps Clément VII était mort et Paul III était monté sur le trône.

Huit jours après son exaltation, le nouveau pape envoya chercher Michel-Ange.

— Buonarotti, lui dit-il, je veux tout ton temps ; combien l'estimes-tu ? parle, je te le payerai.

— Mon temps n'est pas à moi, répondit Michel-Ange. J'ai signé avec le duc d'Urbin un traité par lequel je m'engage à terminer avant toute chose le tombeau de Jules II ; il faut que je l'exécute.

— Comment ! s'écria Paul III, il y a vingt ans que je désire être pape rien que pour te faire travailler pour moi seul, et maintenant que je le suis tu travaillerais pour un autre ! Non pas. Où est le contrat, que je le déchire ?

— Déchirez, dit Michel-Ange, mais je préviens Votre Sainteté que je me retire à Gênes. Je ne veux pas mourir insolvable envers le cadavre du seul pape qui m'ait aimé.

— Eh bien ! dit Paul III, je prends sur moi d'obtenir que le duc d'Urbin se contente de trois statues, et je te ferai délivrer de ta promesse par lui-même.

Michel-Ange se faisait vieux, et en se faisant vieux devenait prudent. Il connaissait la colère des papes pour l'avoir éprouvée ; il consentit à tout ce que voulut Paul III.

Le lendemain du jour où il avait donné son consentement, le pape fit, accompagné de dix cardinaux, une visite à l'artiste. Il se fit montrer les statues du tombeau de Jules II : une était achevée, c'était le Moïse ; deux autres étaient ébauchées seulement.

Puis il voulut voir le carton du Jugement dernier.

Un mois après l'échafaud de l'artiste était de nouveau dressé dans la chapelle Sixtine.

Michel-Ange fut six ans à peindre le Jugement dernier. C'est à lui que s'arrête la seconde période de la vie de Michel-Ange ; période qui embrasse près d'un demi-siècle. C'est l'âge viril de son talent ; c'est l'intervalle dans lequel il a fait ses plus belles statues, ses plus beaux vers, ses plus belles peintures. Il lui reste à conquérir sa place d'architecte.

Pendant cette période, presque tout ce qu'il a vu de grand est tombé autour de lui : l'Italie marche à sa décadence.

Jules II est mort en 1513, Bramante en 1514, Raphaël en 1520, Léon X en 1521, Clément VII en 1534 ; enfin Antoine de San-Gallo vient de mourir en 1540. Michel-Ange, comme une ruine d'un autre siècle, est seul maintenant debout au milieu des tombeaux de ses ennemis, de ses protecteurs et de ses rivaux ; il est vainqueur des hommes et du temps ; mais sa victoire est triste comme une défaite : en perdant ses rivaux, le géant a perdu ses juges.

On trouva un jour Michel-Ange tout en larmes : on lui demanda ce qu'il pleurait.

— Je pleure, répondit-il, Bramante et Raphaël.

Saint-Pierre était abandonné ; nul n'osait élever la coupole, Michel-Ange lui-même hésitait. Paul III vint trouver Michel-Ange et le supplia au nom du ciel d'imposer à la terre ce fardeau qu'elle refusait de porter.

En quinze jours il fit un nouveau modèle de Saint-Pierre. Ce modèle coûta 25 écus.

Il avait fallu quatre ans à San-Gallo pour faire le sien, et il avait coûté près de 30,000 livres.

A la vue du modèle de Michel-Ange, Paul III fit un décret

qui conférait à l'artiste un pouvoir absolu sur Saint-Pierre.

Saint-Pierre avait déjà coûté deux cents millions.

Paul III mourut en 1549. Tant qu'il avait vécu, Michel-Ange avait été maître suprême. Jules III, son successeur, parut d'abord vouloir laisser à Michel-Ange cette même latitude qu'il avait; mais un jour Michel-Ange reçut une citation pour paraître devant le nouveau pape.

Michel-Ange monta au Vatican : il trouva un tribunal qui l'attendait pour le juger.

— Michel-Ange, dit Jules III, nous t'avons fait venir pour que tu répondes à nos questions.

— Questionnez ! dit Michel-Ange.

— Les intendans de Saint-Pierre prétendent que l'église sera obscure.

— Et lequel de ces imbéciles a dit cela ?

— C'est moi ! dit Marcel Cervino en se levant.

— Eh bien ! monseigneur, dit Michel-Ange en se retournant vers le cardinal, qui bientôt devait être pape, sachez donc qu'outre la fenêtre que je viens de faire exécuter, il y en aura encore trois autres dans la voûte, et que par conséquent il fera trois fois plus clair dans l'église qu'il ne fait maintenant.

— Alors pourquoi ne nous avez-vous pas dit cela ? reprit Marcel Cervino.

— Parce que je ne suis obligé de communiquer mes plans ni à vous ni à aucun autre, répondit Michel-Ange. Votre affaire est de garantir votre argent des voleurs et de m'en donner quand j'en demande; la mienne est de bâtir l'église.

Puis, se tournant vers le pape :

— Saint-Père, lui dit-il, vous savez que ma première condition en acceptant la direction de Saint-Pierre a été que je ne toucherais aucun traitement. Voyez quelles sont mes récompenses; si les persécutions que j'éprouve ne servent pas au salut de mon âme, convenez que je suis un grand fou de continuer une pareille besogne.

— Venez ici, mon fils, dit Jules III en se levant.

Michel-Ange alla au pape et s'agenouilla devant lui. Jules III lui imposa les mains.

— Mon fils, lui dit le pape, elles ne seront perdues ni

pour votre âme ni pour votre corps ; fiez-vous en à Dieu et à moi.

De ce jour, le crédit de Michel-Ange fut inébranlable.

Jules III mourut. Paul IV monta sur le trône pontifical.

La première idée du nouveau pape fut de faire gratter le *Jugement dernier*, dont les nus le révoltaient. Heureusement on fit entendre raison à Paul IV : il se contenta de faire demander à Michel-Ange de les voiler. — Allez dire au pape, répondit l'artiste, qu'il s'occupe un peu moins de réformer les peintures, ce qui se fait aisément ; et un peu plus de réformer les hommes, ce qui est plus difficile.

Michel-Ange poursuivit son œuvre gigantesque pendant dix-sept ans. Pendant dix-sept ans toutes les facultés de cet immense génie furent concentrées sur un seul point, il est vrai que ce point était Saint-Pierre.

Le 17 février 1563, Michel-Ange mourut, laissant pour tout testament ces trois lignes :

« Je lègue mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et mes biens à mes plus proches parens. »

Il était âgé de quatre-vingt-huit ans onze mois et quinze jours.

Sa maison est à Florence ; non pas la maison où il est né, non pas la maison où il est mort, mais la maison dans laquelle il se réfugiait à chaque persécution nouvelle; la maison qui conserve ses ciseaux et sa palette, son maillet et ses pinceaux ; la maison enfin où le visita Vittoria Colonna, cette autre Béatrix de cet autre Dante.

Cette maison, dont Michel-Ange a fait un temple et dont ses descendans ont fait un musée, est située via Ghibellina.

Elle est habitée par le cavalier Cosme Buonarotti, président *del magestrato supremo* de Florence.

MAISON DE DANTE.

Celle-ci n'a pas même une inscription : on m'a montré sur la porte une entaille qui attend une plaque de marbre.

Il est vrai qu'il n'y a guère que six siècles que Dante est mort

Comme on le voit, il n'y a pas encore de temps de perdu.

Cette maison est située *via Ricciarda*, n° 732, proche de l'église San-Martino, en face de la tour de la Badia, appelée autrefois, sans qu'on ait pu deviner l'étymologie de ce nom, la tour de la Bouche-de-Fer.

De ces six hommes dont nous venons d'esquisser rapidement la biographie, qui naquirent, vécurent ou moururent à Florence, et dont les noms glorieux sont devenus l'héritage du monde, cinq ont été presque constamment calomniés, fugitifs ou proscrits.

Un seul fut toujours riche, toujours honoré, toujours heureux.

Cet homme c'est Améric Vespucci, qui vola l'Amérique à Christophe Colomb.

L'ÉGLISE DE SANTA-CROCE.

Santa-Croce est le Panthéon de Florence ; c'est là qu'elle honore après leur mort ceux qu'elle a proscrits pendant leur vie. C'est là qu'après l'agitation de l'exil ses grands hommes trouvent au moins le repos de la tombe.

Il y a bonne compagnie de morts à Santa-Croce, et peut-être aucune autre église du monde ne présenterait-elle l'équivalent de trois noms pareils à ceux de Dante, de Machiavel et de Galilée, sans compter ceux de Taddeo Gaddi, de Filicaja et d'Alfieri.

Sainte-Croix date du treizième siècle ; c'est une de ces magnifiques montagnes de marbre sur lesquelles Arnolfo di Lasso, le grand architecte de la république, écrivait son nom. Vers 1250, c'est-à-dire entre la naissance de Cimabué et de Dante, les bourgeois, fatigués des insolences aristocratiques, s'y rassemblèrent un jour et résolurent de déposer le podestat. Ce qui fut dit fut fait. Le podestat fut déposé, et la république établie : les républiques étaient fort à la mode dans le treizième siècle.

Vue de l'extérieur, Santa-Croce présente un aspect assez médiocre. Sa façade, comme celles de la plupart des églises florentines, n'est point achevée et semble même plus fruste encore que les autres. Une fois qu'on a monté son perron et franchi son seuil, c'est autre chose : le vaste édifice s'offre

à l'œil, sombre, nu, austère, et tel qu'il convient au Dieu mort sur la croix, et aux tombeaux d'hommes morts dans l'exil.

Le premier de ces tombeaux, à droite en entrant, est celui de Michel-Ange. Il représente la Peinture, la Sculpture et l'Architecture pleurant leur favori. Malheureusement, comme ces trois figures sont faites chacune par un artiste différent, la Peinture par Lorenzi, la Sculpture par Cioli, et l'Architecture par Jean d'all'Opera, que chaque artiste s'est occupé de l'effet particulier de sa statue et non de l'ensemble général, elles n'ont aucune liaison entre elles et ont l'air de ne pas se connaître.

Le buste de Michel-Ange surmonte la bière de marbre qui renferme ses os. Il n'y a rien à dire du buste; il n'est ni bon ni mauvais, il est ressemblant. Au reste, grâce au coup de poing dont Torregiani avait écrasé le nez du grand homme, il n'est pas permis à un buste et à un portrait de Michel-Ange de ne pas lui ressembler.

Aux deux côtés du buste sont les armes des Buonarotti; armes splendides qui portent à la fois les lis de la maison d'Anjou et les boules des Médicis.

Au-dessus du buste est un médaillon renfermant une fresque représentant le fameux groupe de Michel-Ange connu sous le nom de *la Piété*.

Comme nous l'avons dit, Michel-Ange mourut à Rome. Il en résulta que Florence faillit être veuve de son corps, comme elle l'était déjà de celui de Dante. Heureusement Cosme Ier avait à Rome des émissaires adroits; ils volèrent le cadavre à Pie V qui ne voulait pas le rendre, et qui comptait le faire enterrer à Saint-Pierre.

Le second tombeau est celui de Dante. Pour celui-là, les Florentins furent moins heureux que pour celui de Michel-Ange. Le corps du sublime poëte était trop bien gardé par Ravenne, il n'y eut pas moyen de le voler; ce fut la punition de Florence, *mater parvi amoris*, comme le disait lui-même le pauvre exilé.

Ce monument avait été décrété en 1396; il a été exécuté en 1812 ou 14, je ne sais plus trop bien. Il représente Dante

assis et rêvant quelque terrible épisode de son terrible poëme, et pour toute épitaphe ces trois mots :

Onorate l'altissimo poeta.

Je ne dirai rien comme art du monument. Je crois que l'architecte vit encore. Seulement j'aimerais mieux qu'il eût été exécuté par Michel-Ange, comme Michel-Ange s'y était offert (1).

Le troisième tombeau est celui d'Alfieri. Contre son intention, à l'épitaphe faite par lui-même, et qui avait au moins l'avantage de donner une idée de son bizarre caractère, une épitaphe pleine d'innocence a été substituée. La voici :

Vittorio Alfierio s'ensi
Aloisia, e principibus Stolbergis,
Albaniæ comitissa.
M. P. C. AN. MDCCCX.

Le monument est de Canova, et par conséquent passe pour un chef-d'œuvre. Cependant il y aurait peut-être bien quelque chose à dire sur la statue qui pleure. Cette statue représente l'Italie, et l'Italie d'Alfieri, du moins celle qu'il révait dans ses désirs ardens de liberté ; cette Italie, la mère des Scipions et des Capponi, doit pleurer comme une déesse et non comme une femme.

Le quatrième tombeau est celui de Machiavel. Celui-là aussi est moderne. Les os de l'auteur de la *Mandragore*, des *Décades de Tite-Live* et du *Prince* restèrent près de trois cents ans sans obtenir les honneurs du monument. Enfin, en 1787, on avisa que c'était un peu ingrat que d'agir ainsi, et l'on ouvrit une souscription approuvée par le grand-duc Léopold. Il est vrai que de mauvaises langues disent que cette idée,

(1) En 1519, les Florentins supplièrent Léon X de leur rendre le corps de Dante. Une pétition fut adressée au pape à ce sujet ; et au nombre des signatures était celle de Michel-Ange, accompagnée de cette apostille :

« Io Michel-Angelo scultore il medessimo a Votra Santità supplico, offerendomi al divin poeta fare la sepultura sua condecente e in loco onorevole in questa città.

« MICHEL-ANGELO. »

toute simple qu'elle est, ne vint point aux compatriotes du grand homme, mais bien à lord Nassau Clavering, comte Cooper, éditeur des œuvres de Machiavel. Il est vrai que ces diables d'Anglais sont si orgueilleux que ce pourrait bien être eux qui firent courir ce bruit. Le fait est que le nom du noble pair se trouvait en tête de la liste.

Il n'y a que deux bonnes choses dans le monument : la plume qui, posée dans la balance, emporte le pic ; et l'épitaphe, réparation tardive de la postérité,

Tanto nomini nullum par elogium.

Les armes de Machiavel étaient la croix et les clous de Notre Seigneur.

Après avoir vu le tombeau d'Alfieri, on est curieux de visiter celui de la comtesse d'Albany, qu'on sait être enterrée dans la même église. Celui-ci est plus difficile à trouver, et il faut l'aller chercher dans la chapelle de la Cène. Comme celui d'Alfieri, il est veuf de l'épitaphe qui lui était destinée.

En traversant l'église dans toute sa largeur, on se trouve en face du tombeau de l'Arétin ; non pas de cet Arétin qui pesait la chaîne de Charles-Quint au poids de la sottise qu'elle était destinée à faire oublier, mais d'un autre Arétin, lettré, historien et quelque peu poëte, mais poëte chaste, historien honnête, et lettré plein de convenance : ce qui n'a pas empêché madame de Staël, à la grande indignation de son ombre, de le confondre avec son cynique homonyme.

Après le tombeau de Léonard Bruni l'Arétin, en revenant du chœur à la porte, est le monument de Galilée, placé juste en face de celui de Michel-Ange mort deux jours avant la naissance de l'illustre mathématicien. Le malheur qui avait poursuivi Galilée pendant sa vie ne l'abandonna point après sa mort. Son mausolée est un des plus mauvais qui soient à Santa-Croce, où cependant il y en a de bien mauvais.

Une chose remarquable, et qui peut-être n'a frappé personne, c'est que le buste de l'illustre trépassé est placé en quelque sorte entre deux blasons : celui qu'il s'est fait lui-même et celui qu'il a reçu de sa famille, celui qu'il a dérobé au ciel et celui que ses aïeux lui ont légué. Au-dessous du buste, tournent dans un médaillon d'azur les étoiles d'or des

Médicis ; au-dessus du buste, se dresse sur écu d'or l'échelle de gueules des Galilei.

En faisant quelques pas encore, et en l'allant chercher derrière la porte où il se cache, est le tombeau de Filicaja, célèbre jurisconsulte, mais moins connu peut-être par ses études sur le droit que par son sonnet sur l'Italie.

En face de lui, et de l'autre côté, se dérobe avec non moins de modestie le tombeau de Philippe Buonarotti, mort en 1733. C'était de son temps un fort grand homme, fort oublié aujourd'hui, auquel le voisinage de son grand-oncle porte quelque préjudice ; cela n'empêcha point que ses contemporains ne lui décernassent une médaille avec cet exergue :

Quem nulla æquaverit ætas.

Il est vrai qu'il était auteur de soixante volumes manuscrits qui ne furent jamais imprimés.

Il n'y a si bonne compagnie où ne parvienne à se glisser quelque vilain. C'est ce qui arrive malheureusement à Santa-Croce. Près du mausolée de Machiavel s'élève celui de Nardini.

Qu'est-ce que Nardini ? me direz-vous.

— Nardini est un charmant joueur de violon, qui exécutait toute une valse sur la chanterelle, et dont le voisinage, comme on le comprend bien, doit fort réjouir l'ex-ambassadeur de Florence près de César Borgia, pour peu que de son vivant il ait eu le goût de la musique.

Maintenant, arrêtons-nous un instant à un fait assez curieux :

Près de la colonne qui soutient un des deux bénitiers, on lit, à demi rongé par le temps, le nom de :

Buonaparte.

Sans doute ce nom faisait partie d'une inscription qui indiquait ce que c'était que celui qui dormait sous cette pierre. Mais tous les autres mots ont été effacés, et ce nom seul, à peine visible qu'il est aujourd'hui, ne peut guider le curieux à la recherche de l'identité de celui qu'il désigne.

C'était un aïeul de Napoléon, voilà tout ce qu'on en sait.

Quand est-il né, quand est-il mort, qu'a-t-il fait de bien ou de mal entre le jour où il ouvrit les yeux et celui où il les ferma, on l'ignore.

A l'autre extrémité de l'église, dans une modeste chapelle faisant face à la porte d'entrée, s'élève un tombeau.

Ce tombeau est tout moderne, le marbre en est sculpté d'hier ; et on y lit cette épitaphe :

Ici repose Charlotte-Napoléon Bonaparte
Digne de son nom,
Née à Paris, le 31 octobre 1802.
1839 †.

Celle ci, on sait qui elle est. C'est la fille de Joseph Napoléon, deux fois roi de deux royaumes ; c'est cette charmante princesse Charlotte que la France n'a point connue, et que Florence a pleurée comme si elle était sa fille.

L'histoire du monde est renfermée entre ces deux tombeaux, sur chacun desquels est écrit le nom de Bonaparte.

Il y a encore à Santa-Croce beaucoup de choses à voir.

Il y a un Crucifix et une Vierge couronnée de la main du Christ, par le Giotto.

Il y a une Madone de Lucca de la Robbia.

Il y a une Annonciation de Donatello.

Il y a les fresques de Taddée Gaddi.

Il y a la chapelle des Niccolini, chef-d'œuvre de Volterrano.

Il y a enfin, au-dessus de la grande porte de la façade, une statue en bronze représentant un saint Louis qu'il ne faut pas confondre avec le grand roi.

Ce saint Louis est un autre saint Louis fort connu au ciel, mais fort ignoré sur la terre, et qui était tout bonnement évêque de Toulouse.

SAINT-MARC.

En sortant de Sainte-Croix, on se trouve à deux pas de Saint-Marc. D'une église à un couvent la transition est facile ; nous prions donc le lecteur de nous y suivre.

La première chose qui frappe la vue en entrant sur la place, est une énorme colonne de marbre rompue en trois morceaux. Cette colonne a son histoire, ses jours de gloire, ses jours de revers, elle a été tour à tour debout et couchée; elle s'est relevée trois fois, elle est retombée trois fois.

Le grand-duc Cosme avait déjà fait dresser deux colonnes dans sa bonne ville de Florence : l'une en face de l'église de la Sainte-Trinité, en mémoire de la prise de Sienne; l'autre sur la place de Saint-Félix, en souvenir de la victoire de San-Marciano. Cosme était pareil aux dieux, le nombre trois lui était agréable; il résolut d'élever une troisième colonne sur la place de Saint-Marc, en face de la Via Larga, mais le destin en avait décidé autrement; les pierres ont aussi leur étoile.

En attendant les événémens cachés dans l'avenir, l'énorme cylindre de marbre, tiré des carrières de Seraversa, n'en fit pas moins son entrée triomphale à Florence le 27 septembre 1572, et avait trois brasses et demie de diamètre et vingt de hauteur. Pour un monolithe européen, c'était fort raisonnable, comme on le voit.

La colonne fut conduite à sa destination; on la coucha provisoirement sur des travées de bois, où elle attendit, avec la patience de la sécurité, le moment de son érection, qu'elle regardait comme prochaine et surtout comme assurée. Elle faisait donc des rêves d'or, lorsque Cosme mourut.

La mort de Cosme était un grand événement qui faisait évanouir bien d'autres rêves que ceux de la pauvre colonne : mais les hommes, au moins, avaient pour eux le mouve-

ment; ils se tournèrent vers le nouveau soleil, et le nouveau soleil les éclaira. Il n'en fut pas de même du malheureux monolithe : condamné à l'immobilité, cette immobilité fut taxée d'opposition ; il demeura dans l'ombre et fut oublié.

Les choses demeurèrent ainsi pendant quelque temps; mais un jour que le nouveau grand-duc passait sur la place de Saint-Marc, la belle Bianca Capello, qui l'accompagnait, lui rappela que c'était sur cette place qu'elle l'avait vu pour la première fois, et lui demanda s'il ne l'aimait point assez pour éterniser ce souvenir par un monument quelconque. Francesco Ier avait sous la main la chose demandée; il étendit le doigt vers la colonne, et, parodiant les belles paroles du Sauveur à Lazare, il dit, comme le Christ : « Lève-toi. »

Malheureusement Francesco Ier n'avait pas, comme le fils de Marie, le don de faire des miracles : pour que la colonne se levât, il fallait procéder par des moyens humains. On fit venir un architecte; on lui transmit l'ordre donné. Cet architecte était Pietro Tacca, élève et successeur de Jean de Bologne; il se mit à l'œuvre, et, cinq ou six mois après, la base en forme de dé était prête, et la colonne, se soulevant sur ses travées, se regardait comme déjà dressée, méprisant d'avance toute ligne qui n'était pas la perpendiculaire.

Mais l'homme propose et Dieu dispose, comme dit le proverbe. Sur ces entrefaites Jeanne d'Autriche mourut.

On sait quelle réaction cette mort opéra dans l'esprit du faible et vacillant Francesco ; il jura au lit d'agonie de sa femme de se séparer de sa maîtresse, et, pour que sa conversion fût visible aux yeux de tous, il voulut que la colonne, destinée à perpétuer d'abord les commencemens de cet amour, fût le monument expiatoire qui en signalât la fin. Il ordonna donc que la colonne fût dressée à l'endroit où elle devait l'être, mais il décida qu'elle serait surmontée par une statue de Jeanne d'Autriche.

Tacca reçut donc l'ordre d'abandonner la colonne pour se mettre à la statue. Le monolithe, qui n'avait point pris parti entre Jeanne d'Autriche et Bianca Capello, et à qui peu importait la chose qu'il supporterait, pourvu qu'il supportât quelque chose, prit patience et attendit que la statue fût exécutée.

Mais, pendant que la statue s'exécutait, un des étais de bois qui soutenaient la colonne s'était pourri à l'humidité. Personne ne s'en était aperçu que le pauvre monolithe qui sentait bien qu'un de ses soutiens lui manquait; or, comme ce soutien était justement celui du milieu, on trouva un beau matin la colonne rompue; elle avait craqué pendant la nuit.

Cet accident arrivait à merveille : Francesco Ier venait de reprendre Bianca Capello, dont il était plus amoureux que jamais, et qu'il songeait sérieusement à faire grande-duchesse; il se hâta donc d'en profiter. La statue de Jeanne d'Autriche, devenue l'image de la statue de la....., fut transportée au jardin Boboli, derrière le palais Royal et proche du cavalier. La colonne fut enterrée, et le dé resta seul debout.

Or comme, quelque cent ans après, ce dé gênait l'entrée de l'épouse de Cosme III, madame Louise d'Orléans, ce dé, à cette époque, disparut lui-même à son tour.

Le malheureux marbre était mort et enterré, personne ne pensait plus à lui, et, selon toute probabilité, lui-même ne pensait plus à personne, lorsque la grande-duchesse, que l'on croyait stérile, se déclara un beau matin enceinte. Or, comme cet événement avait tous les caractères d'un miracle, le grand-duc voulut savoir à quel saint il était redevable d'un héritier · la grande-duchesse répondit que ne sachant plus à qui s'adresser, et désespérant comme son auguste époux de jamais donner un héritier au trône florentin, elle s'était adressée à saint Antonio, qui, étant un saint de nouvelle date, avait besoin d'établir son crédit par quelque miracle aussi incroyable qu'incontesté. Saint Antonio avait profité de l'occasion, et, selon les paroles de l'Évangile, il avait prouvé, en accordant à la grande-duchesse la demande qu'elle lui avait faite, que les derniers étaient les premiers.

Comme Florence est, en matière matrimoniale surtout, le pays de la foi, non seulement tout le monde se contenta de cette raison, mais encore elle eut un tel succès, qu'il se fit par toute la cité une grande recrudescence de dévotion à saint Antonio. Un prêtre, nommé Felizio Pizziche, profita aussitôt de ce mouvement, et proposa, à la fin d'un sermon tout à la louange du bienheureux dominicain, d'élever un

monument qui constatât le miracle qu'il venait d'opérer. Cette motion fut reçue avec enthousiasme. On discuta, séance tenante, sur la forme et la matière de ce monument. Le prêtre se souvint de la colonne ensevelie, rappela aux citoyens que Dieu l'avait sauvée de tout usage profane, parce qu'il la réservait sans doute à cette pieuse destination. La prédestination de l'ex-monolithe était si évidente, que chacun fut de l'avis du prêtre. On courut à l'endroit où il avait été enseveli ; on l'exhuma ; on releva une nouvelle base sur les fondemens de l'ancienne ; on prépara les bas-reliefs qui devaient l'entourer ; on dégrossit la statue du saint qui devait la surmonter. Chacun se mit à l'œuvre, et les choses allaient un train qui permettait de croire que pour cette fois rien ne changerait l'avenir de la colonne, lorsque tout à coup certains bruits, relatifs à un jeune prince de Lorraine qui était venu faire une visite à la belle archiduchesse, s'étant répandus, la souscription destinée au monument se tarit tout à coup, et avec elle l'ardeur des artistes. L'ouvrage commencé fut donc interrompu par absence de fonds, la pire de toutes les absences, et la colonne et la base continuèrent à se regarder, l'une couchée, l'autre debout.

La base fut démolie en 1738, et ses matériaux employés à la construction de l'arc de triomphe élevé en l'honneur de la maison de Lorraine, en dehors de la porte San-Gallo.

Quant à la colonne, qui gênait la circulation, elle fut réenterrée en 1757.

Mais quelque vingt ans après arriva le grand-duc Léopold, lequel montait sur le trône avec de grandes idées d'embellissement pour la ville de Florence. Il avait vaguement entendu raconter l'histoire de la colonne ; il se fit faire un rapport à son endroit : il apprit qu'elle n'était rompue qu'à une seule place ; il s'assura que, réunie par des crampons de fer, cette rupture ne nuirait en rien à la solidité de l'ex-monolithe, il ordonna qu'elle fût exhumée : la colonne revit le jour.

Mais à peine le projet des architectes était-il arrêté sur le papier, que les premiers mouvemens révolutionnaires éclatèrent en Europe. Ce n'est pas pendant les tremblemens de terre qu'il fait bon de dresser des obélisques ; aussi la pau-

vre colonne fut-elle oubliée de nouveau; et si bien oubliée, que cette fois on ne pensa plus même à la faire enterrer.

Depuis ce temps, non-seulement elle a perdu tout espoir de se retrouver jamais debout, mais encore elle est privée de la paix de la tombe : pareille à ces âmes indigentes qui ne peuvent pas même passer le Styx faute d'une obole à donner à Caron.

Que le curieux jette donc en passant un regard sur cette colonne qui, après avoir eu une existence si agitée, a maintenant une mort si misérable; puis, qu'après un regret accordé à cette grande infortune, il entre au couvent.

C'est avant une heure seulement qu'on peut visiter Saint-Marc-al-Tocco, comme on dit à Florence. Les bons dominicains dînent, et quand ils dînent les moines ne se dérangent pas, chose qui me paraît fort juste, au reste, et qu'on ne s'avise de leur reprocher que parce qu'ils sont moines.

On entre à Saint-Marc par un portique incrusté d'inscriptions et décoré de tombeaux. Un concierge vient vous ouvrir : c'est le cicérone du couvent. La première porte franchie, on se trouve dans le cloître : c'est un carré parfait, tout couvert, dans sa partie supérieure, de fresques du Poccetti et du Passignano, et dans sa partie inférieure, d'inscriptions tumulaires.

Au milieu de ces inscriptions est un immense tableau représentant la mort d'un jeune homme étendu sur son lit; au chevet du lit est un homme qui pleure, au pied du lit est une jeune fille qui s'arrache les cheveux; dans le lointain, sont deux figures ailées qui remontent au ciel.

Ce jeune homme qui expire, c'est Ulysse Tacchinardi ; cet homme qui pleure, c'est Tacchinardi père; cette jeune fille qui s'arrache les cheveux, c'est madame Persiani ; enfin, ces deux figures ailées, c'est l'ange de la mort qui remonte au ciel, entraînant avec lui le génie de la musique

Tout cela est peut-être fort beau comme pensée, mais c'est bien exécrable comme peinture.

Sans compter que c'est un peu bien hardi que de faire de la fresque sur les mêmes murs où en ont fait le Passignano, Poccetti, Beato Angelico et fra Bartolomeo.

J'éprouvai d'abord quelque étonnement de voir un chan-

teur enterré à Saint-Marc. Je demandai à mon cicérone ce qui avait mérité au pauvre Ulysse Tacchinardi ce grand honneur. Il me répondit que la famille avait payé 25 écus. Voilà tout.

En effet, moyennant 25 écus, tout catholique a droit de se faire enterrer au couvent de Saint-Marc. Comme on le voit, c'est pour rien ; et tout ce qui m'étonne, c'est que le terrain puisse y suffire : ce qui n'arriverait certainement pas si chaque mort se réservait une place aussi exorbitante que celle qu'a prise, pour l'exécution de son tableau, il signor Gazzanini.

Les deux grands souvenirs du couvent de Saint-Marc se rattachent à la mémoire de Beato Angelico et de Jérôme Savonarole.

L'un y a conservé la réputation d'un saint, l'autre y est regardé comme un martyr.

Il y a bien aussi un certain Antonio qui fut canonisé vers 1465 ; mais personne n'y pense, et on n'en parle aux curieux que pour mention.

Nous possédons au Musée de Paris un des tableaux de Beato Angelico, qu'on a relégué, je ne sais pourquoi, dans la salle des dessins, où personne ne va, et qui représente le Couronnement de la Vierge, l'un des sujets favoris du pieux artiste : c'est tout bonnement un chef-d'œuvre.

Beato Angelico est le chef de l'école idéaliste. Chez lui, rien ne se rattache à la terre : toutes les femmes sont des vierges, tous les enfans des anges : forcé de peindre sans modèle, ses créations sont des rêves de son extase. Le dessin y perd sans doute; mais le sentiment y gagne.

Aussi la peinture de Beato Angelico est-elle de cette peinture qu'il ne faut pas juger, mais sentir ; quiconque ne tombe pas à genoux devant elle est tout prêt à hausser les épaules en lui tournant le dos.

Devant un jury de peintres, ses tableaux ne seraient probablement pas admis à l'exposition.

Si j'étais roi, j'en recueillerais tout ce qu'il me serait possible d'acheter ; je leur ferais faire des cadres d'or, et j'en tapisserais ma chapelle.

Beato Angelico fut appelé deux fois à Rome par deux pa-

pes; l'un voulait le faire cardinal, l'autre saint : il refusa le cardinalat et la canonisation, et revint s'enfermer dans son pauvre couvent de Saint-Marc, dont il couvrait les parois de peinture.

Aussi on trouve partout de merveilleuses fresques : sur les escaliers, dans les corridors, dans les cellules. Sa composition, toujours simple et toujours pieuse, achevée, le moine sublime s'arrêtait où il se trouvait, prenait ses pinceaux, et collait une page de l'Evangile sur la muraille.

Le lieu ne lui importait guère : il ne cherchait ni le jour, ni la publicité. Dieu voyait son œuvre, voilà tout.

Il y a dans un corridor obscur une Visitation de la Madone, qu'on ne peut distinguer qu'avec des lumières.

Il y a en face d'un escalier sombre une ravissante Annonciation de la Vierge que le jour n'a jamais éclairée.

Puis, dans toutes les cellules des moines, où personne ne va, il y a des Couronnemens de Madone, des Jésus au Calvaire, des Madelaines pleurant, des Martyrs mourant sur la terre, des Saints montant au ciel.

On m'a montré une Tombe du Christ, et, dans un coin du tableau, un saint vu à mi-corps, qu'on assure être le portrait de Beato Angelico. Qu'on ne s'y laisse pas tromper, c'est impossible ; l'humble moine ne se serait pas ceint le front d'une auréole.

Mais, de toutes ces peintures, la plus magnifique, c'est l'Evanouissement de la Vierge qui se trouve dans la salle du chapitre : au dernier cri poussé par Jésus sur la croix, la Vierge s'évanouit. Sainte Madelaine, à genoux devant elle, la retient en l'entourant de ses deux bras ; saint Jean, son second fils, la reçoit dans les siens. C'est merveilleux.

Je n'ai jamais vu de têtes dont le souvenir me soit resté dans la mémoire aussi complet que j'ai gardé celui de la Vierge : c'est le désespoir de la mère combattu par la résignation de la sainte. La femme succombe dans le combat ; l'esperance de l'avenir ne peut compenser la douleur du présent.

Beato Angelico a eu bien raison de refuser le canonicat ; quand on fait de pareils tableaux, on est saint de droit.

Croirait-on qu'au milieu de toutes ces cellules, que

Beato Angelico a couvertes de chefs-d'œuvre, on a oublié quelle était la sienne ?

Puis vient Savonarole : après l'art, la liberté ; après le saint, le martyr.

Nous rencontrâmes dans le cloître un beau moine qui s'en allait rêvant, et à qui sa longue robe blanche donnait l'air d'un fantôme. Mon cicérone, sans même se donner la peine d'aller à lui, lui fit un signe de familiarité qui me blessa. Le moine, sans faire attention à cette inconvenance, vint aussitôt.

Ce moine était peintre comme Beato Angelico ; mais malheureusement, comme on a oublié ce qu'est devenue sa cellule, il n'a retrouvé ni sa palette ni ses pinceaux.

Le cicérone l'appelait pour qu'il nous montrât la cellule de Savonarole.

Cette cellule est située en retour d'un grand corridor ; on y arrive par l'atelier du moine peintre : cet atelier était autrefois une chapelle.

La cellule de Savonarole donne bien l'idée du caractère du réformateur qui l'a habitée : c'est une petite chambre de douze pieds carrés à peine, dans laquelle il ne reste aucun meuble, aucune peinture ; rien que les quatre murailles blanches, éclairées par une étroite et basse fenêtre à petits carreaux garnis de plomb.

C'est là que le républicain se réfugiait chaque fois que Laurent de Médicis mettait le pied dans le couvent ; c'est là que le poursuivirent les excommunications d'Alexandre VI ; c'est là qu'il était en prière quand la foule vint le chercher pour le conduire à l'échafaud.

Depuis Savonarole, personne ne s'est jugé digne de demeurer dans la même chambre que lui. Sa cellule est restée vide.

Nous descendîmes de la cellule de Savonarole dans la sacristie. C'est là que l'on conserve comme des reliques quelques objets sanctifiés par son supplice.

Ces objets, à chacun desquels pend un sceau qui atteste son identité, sont :

1° *Le pallium ou la cape du révérend père Jérôme* (1) ;

(1) Ces différens objets sont désignés par des étiquettes pendant

2° *La tunique qu'il dévêtit au moment où il monta sur l'échafaud ;*

3° *Le cilice du même révérend père Jérôme ;*

4° *Un autre cilice du même ;*

5° *Enfin un morceau du bois de la potence à laquelle il fut attaché.*

Tous ces objets sont gardés parmi les objets sacrés.

Les Anglais, qui croient que tout s'achète, en ont offert des sommes énormes, qui ont été refusées par les moines.

Car c'est non seulement un souvenir personnel aux dominicains de Saint-Marc ; c'est un saint dépôt confié par la ville tout entière au vieux couvent du quinzième siècle.

Toute l'histoire de la chute de Florence est là : trois ans après la mort de Savonarole, Charles VIII ; trente-cinq ans après Charles VIII, Cosme 1er.

Savonarole avait prédit l'un et l'autre ; et peut-être, s'il eût vécu, Charles VIII n'eût-il jamais été roi de Naples, et Cosme 1er n'eût-il jamais été grand-duc de Florence.

SAINT-LAURENT.

Saint-Laurent est le Saint-Denis de Florence, comme Santa-Croce en est le Panthéon. Dès la plus haute antiqui-

au sceau et écrites en langue latine. Les voici dans le même ordre que je les ai reproduites en français :

1° *Pallium sive cappa reverendissimi P. F. Hieronymi;*

2° *Lucinella ejusdem quâ utebatur priusquàm ad patibulum caperetur ;*

3° *Cilicium ejusdem venerandi patris Hieronymi ;*

4° *Aliud cilicium ejusdem;*

5° *Lignum patibuli ejusdem.*

té cette église était sous le patronage des Médicis, qui en avaient fait leur chapelle sépulcrale.

D'abord les tombeaux étaient dans de simples caveaux, aujourd'hui fermés ou inconnus ; soixante Médicis dorment là comme dans l'histoire, vivant seulement par le nom de leurs successeurs.

Mais, à mesure que le nom grandit, que la richesse s'augmente, les tombeaux sortent de terre avec de pompeuses inscriptions : le marbre fleurit en leur honneur, le bronze s'arrondit en colonnes, se courbe en cercueil, s'agenouille en statue.

Le premier tombeau remarquable est celui de Jean de Médicis et de sa femme. Il s'élève au milieu de la sacristie vieille, et supporte la table de marbre qui en forme le milieu. Celui-là c'est le second gonfalonnier du nom, son père l'avait été en 1378.

Son fils Cosme le Vieux, le Père de la patrie, si vanté, ce terrible arithméticien qui, résolvant son problème de despotisme futur, aimait mieux dépeupler Florence que de la perdre, est enterré au milieu du chœur de l'église : une simple pierre, portant son épitaphe gravée, indique où il repose.

Laurent le Magnifique, avec deux ou trois autres Médicis, repose dans un tombeau de bronze qui s'élève près de la porte de la sacristie vieille : on l'avait mis là en attendant qu'on lui fît un tombeau digne de lui. Il y est resté. Julien, qui a été tué dans la conjuration des Pazzi, y dort à ses côtés.

Maintenant voici la famille qui grandit en s'abaissant. La race de Médicis est réduite à trois bâtards : Hippolyte, Clément, et Alexandre. Mais de ces trois bâtards, l'un est cardinal, l'autre est pape, l'autre est grand-duc. Il faut une nouvelle chapelle aux Médicis pour consacrer cette nouvelle ère de leur fortune : Michel-Ange l'exécutera.

C'est Alexandre qui la commande. Le premier tombeau qui s'élève est celui de son père, Laurent, duc d'Urbin, en supposant toutefois que Laurent soit son père ; car lui-même ignore de qui il est fils, et ne sait s'il doit la naissance au duc d'Urbin, au pape Clément VII, ou au muletier qui était le mari de sa mère. Ajoutons en passant que cette mère était

une Mauresque, et qu'Alexandre la fit tuer parce que sa grande ressemblance avec elle dénonçait la bassesse de son origine. Il va sans dire que le cadavre de le pauvre femme n'eut pas les honneurs de la chapelle Saint-Laurent.

C'est sur ce tombeau qu'est assis, la tête couverte d'un casque et le menton appuyé dans sa main, qui, lui couvrant tout le bas du visage, ne laisse voir que les yeux, ce terrible *Pensiero* de Michel-Ange, la tête d'expression par excellence, du caractère de laquelle ni anciens ni modernes n'ont jamais approché. Il est malheureux qu'un pareil chef-d'œuvre représente un misérable comme ce lâche duc d'Urbin, dont tout le mérite consiste à avoir donné à la Toscane son premier tyran couronné, et à la France la reine qui fit la Saint-Barthélemy. Catherine était la sœur d'Alexandre.

Au pied du *Pensiero*, Michel-Ange a couché deux de ces statues comme lui seul les pouvait faire : c'est le Crépuscule et l'Aurore; l'une s'endort, l'autre s'éveille. Ces statues renferment-elles une allégorie ? On a fort discuté là-dessus, et le résultat de la discussion est qu'on est un peu moins avancé aujourd'hui qu'elle est à peu près finie, que la veille du jour où elle a commencé.

Mais ce qui est indiscutable, c'est le génie immense avec lequel ce marbre est fouillé, pétri, torturé : on dirait de la main d'un géant qui a pesé sur cette pierre. Adam et Eve devaient fort ressembler à ces deux statues en sortant de la main de Jéhovah.

Puis, avec son caprice habituel, Michel-Ange a laissé la tête de l'homme à moitié ébauchée : ébauche terrible sous laquelle vit la physionomie, masque plus grandiose que n'aurait jamais pu l'être une figure.

D'autres parties encore sont lâchées, comme on dit en termes d'artiste, et entre autres les pieds de la femme, sur esquels on voit encore toutes les éraillures du ciseau ; ce qui n'empêche pas que ces pieds ne soient encore admirables et d'un modèle magnifique.

Le tombeau placé en face du tombeau de Laurent, fait duc d'Urbin par Léon X, est celui de Julien, fait duc de Nemours par François I[er].

Comme le *Pensiero*, Julien est assis dans une niche paral-

lèle à celle de son terrible pendant. Mais cette fois, le génie du statuaire s'est laissé aller à une simple ressemblance, et n'a rien voulu laisser à deviner : c'est un beau jeune homme de vingt-huit à trente ans, auquel l'exagération de son cou donne beaucoup de grâce. A ses pieds sont aussi couchées deux statues : le Jour et la Nuit.

La statue du Jour, comme celle du Crépuscule, est inachevée ; et cependant l'imagination va chercher la tête dans le marbre à peine dégrossi ; le reste du corps, terminé entièrement, est magnifique de détails ; un des pieds surtout est miraculeux de vie et de vérité.

La statue de la Nuit, placée en opposition avec celle du Jour, est parfaitement achevée. Elle est célèbre de sa propre célébrité d'abord, puis par le quatrain de Strozzi et par la réponse de Michel-Ange.

C'est une grande famille que celle de ces Strozzi, dont les aïeux soutinrent dans la citadelle de Fiesole un siége de cent quinze ans. Les uns se battaient pour la république, les autres chantaient la liberté ; ceux-ci mouraient comme Brutus, ceux-là vivaient comme Tyrtée.

Jean-Baptiste Strozzi vint voir le tombeau de Julien comme Michel-Ange achevait la statue de la Nuit. Cette belle figure le frappa · et pendant que Michel-Ange était sorti un instant, il écrivit sur la muraille les quatre vers suivans, et sortit à son tour :

La Notte che tu vedi in si dolci atti
Dormir, fu da un Angelo scolpita
In questo sasso ; e perche dorme, ha vita ;
Destala, se non credi, e parlı rati.

« Cette Nuit, que tu vois dormir dans une si douce attitude, fut tirée de cette pierre par la main d'un Ange ; elle vit, puisqu'elle dort : et, si tu en doutes, éveille-la, et elle va te parler. »

Michel-Ange rentra, lut ces vers, et écrivit au dessous, car tout en bâtissant des tombeaux aux tyrans, le vieux républicain vivait toujours en lui — :

Grato m'è il sono, ne più l'esser di sasso;
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir, m'è gran' ventura.
Però non mi destar : deh ! parla basso.

« Le sommeil m'est doux, mais il m'est plus doux encore d'être de pierre ; car tout le temps que durera notre honte et notre deuil, ce me sera une fortune de ne pas voir et de ne pas sentir. Ne m'éveille donc pas. Ah ! parle bas ! »

Maintenant peut-être dira-t-on qu'il faut être la déesse de la Nuit elle-même pour dormir dans l'attitude impossible que Michel-Ange a donnée à sa statue ; mais Michel-Ange était bien homme à s'inquiéter, lui, du possible ou de l'impossible ! ce qu'il lui fallait, à lui, c'étaient de ces torses tourmentés qui laissaient voir toute la charpente humaine, et qui prouvaient que, à l'instar de Prométhée, il pouvait créer son semblable. Les hommes d'une certaine taille ne doivent pas être soumis au compas et à l'équerre ; il faut les regarder comme ils veulent être vus, par la terre et par le ciel, d'en bas et d'en haut.

Il y a encore dans la même chapelle une Vierge et un Enfant Jésus qui peuvent aussi bien être une Latone et un Apollon, une Sémélé et un Bacchus, une Alcmène et un Hercule. Michel-Ange était le sculpteur païen par excellence ; son *Mose in vincoli* est un Jupiter Olympien ; son Christ de la Sixtine, un Apollon Vengeur.

Qu'importe ! tout cela est grand, tout cela est beau, tout cela est sublime ! Michel-Ange est colossal comme ses statues : la critique ne lui va pas au genou.

Mais voici qu'Alexandre Ier est assassiné par son cousin Lorenzino, et que, comme on ne sait où mettre son cadavre, on le jette avec celui du duc d'Urbin, son père putatif. Cosme Ier monte sur le trône. Le principat entre dans la famille des Médicis, arrivée à son apogée, avec le fils de Jean des Bandes. Les chapelles sont si étroites, qu'on est obligé de mettre les tombeaux les uns sur les autres ; les tombeaux sont si pleins, qu'on est obligé de mettre deux cadavres dans le même tombeau. Il faut d'autres tombeaux, il faut une autre chapelle. On n'aura plus Michel-Ange, c'est vrai, pour

tailler le marbre; on grattera du jaspe, du lapis-lazuli, du porphyre. Le génie de l'homme absent sera remplacé par la richesse de la matière: à défaut de grandiose on fera du grand.

C'est l'époque où les artistes s'en vont et où les princes viennent. Don Jean de Médicis, frère du grand-duc Ferdinand, trace le plan de la nouvelle chapelle. Les Florentins sont des gens heureux; après avoir eu de l'architecture d'hommes de génie, il vont avoir de l'architecture de grand seigneur; ce sera moins beau, c'est vrai mais ce sera plus riche. Pour le bourgeois, c'est une grande compensation.

Aussi s'élève-t-il bien plus de cris d'admiration dans la chapelle des Médicis que dans la nouvelle sacristie : il y a là un brave gardien qui vous fait toucher du doigt et de l'œil toutes ces richesses, qui vous explique le prix de chaque chose, qui vous dit combien la chapelle a déjà coûté, combien elle coûtera encore; ce qu'il a fallu de temps et d'ouvriers pour tailler toutes ces pierres dures; d'où vient ce granit, d'où vient ce porphyre, d'où ce jaspe sanguin, d'où ce lapis-lazuli: c'est un cours de géologie pratique, c'est une leçon de géographie : c'est extrêmement instructif.

Il est vrai que, des deux statues qui existent et dont l'une est de Jean de Bologne et l'autre de Tacca, il en est question à peine. Elles ne sont cependant pas sans mérite; mais ce n'est que du bronze.

Il était venu à Ferdinand une idée bien en harmonie avec le gigantesque orgueil de la famille : c'était, moyennant une somme convenue, deux millions, je crois, de faire enlever le Saint Sépulcre et de le mettre au milieu des tombeaux de sa famille. Le marché avait été conclu avec l'émir Facardin Ebneman, venu à Florence en 1615, et qui se disait descendant de Godefroy de Bouillon. L'histoire ne dit pas ce qui empêcha la chose de se faire. Quiconque a lu avec attention la vie des Médicis conviendra que le Christ se serait trouvé là en singulière compagnie.

Le grand-duc continue l'œuvre de ses prédécesseurs; il faudra encore vingt ans et six ou huit millions pour que la chapelle soit entièrement finie: mais, en homme de goût

qu'il est, il a pris pour lui et pour sa famille un petit caveau de la nouvelle sacristie.

En sortant de la chapelle des Médicis, on monte à la bibliothèque Laurentienne : là sont neuf manuscrits recueillis pour la plupart par les soins de Cosme, le Père de la patrie; de Pierre le Goutteux, et de Laurent le Magnifique. Les plus précieux de ces manuscrits sont : les Pandectes de Justinien, enlevées aux Amalfitains par les Pisans en 1135, et qui, du temps de la république, n'étaient montrées aux curieux qu'avec une permission de la seigneurie et à la lueur de quatre flambeaux; sous les grands-duc, le trésorier de la couronne en avait seul la clef, et ne leur faisait voir le jour que sous sa propre responsabilité; aujourd'hui elles sont tout bonnement dans une case de pupître, assurées par une seule chaîne et protégées par un simple cristal, à travers lequel on peut lire cette belle écriture qui, selon toute probabilité, remonte au quatrième siècle;

Un Virgile du quatrième au cinquième siècle, dont il manquait les premières pages, — premières pages qui, par une espèce de miracle, sans qu'on sût comment elles se trouvaient là et comment elles avaient été détachées du corps de l'ouvrage, furent retrouvées un beau jour à la Bibliothèque du Vatican;

Le fameux manuscrit de Longus, devenu européen par la tache d'encre qui couvre le passage dont Paul-Louis Courrier a donné le premier la véritable et par conséquent l'unique version : une lettre du savant pamphlétaire y est jointe, déclarant que cette tache d'encre est faite par étourderie;

Le manuscrit des tragédies d'Alfieri, tout biffé, tout raturé, tout surchargé : preuve vivante que la pensée ne se coule pas du premier jet en bronze, et que cette fermeté de style, qui semble le fruit de l'inspiration, n'est que le résultat du travail;

Une copie du *Decameron* de Boccace, donnée par un ami de Boccace neuf ans après que l'original fut brûlé, et qui passe pour avoir été transcrite sur l'original;

Enfin un délicieux portrait de Laure, faisant pendant à un fort mausssade portrait de Pétrarque, à qui le dessinateur a eu le mauvais goût de faire tourner le dos à sa bien-aimée.

En sortant de l'église, et en traversant la place, on va se heurter à un socle de marbre, couvert de bas-reliefs représentant des scènes de guerre; ce socle est le piédestal d'une statue qui devait être élevée par Cosme Ier à son père Jean de Médicis, plus généralement connu sous le nom de Jean des Bandes-Noires. Le piédestal seul fut achevé : sans doute Cosme ne trouva pas le temps de faire la statue; il est vrai qu'il ne régna que trente-sept ans.

Cela ne prouve-t-il pas que Cosme n'était pas beaucoup meilleur fils qu'il n'était bon père!

LA GALERIE DES OFFICES A FLORENCE.

Ce fut Cosme Ier qui ayant fait venir Georges Vasari, lequel réunissait, à un degré médiocre il est vrai, les trois talens de peintre, de sculpteur et d'architecte, lui ordonna de bâtir, pour rassembler en un même palais les différentes branches de la magistrature, la galerie devenue si célèbre depuis sous le nom de Galerie des Offices.

Je ne sais pas si, pendant que Vasari travaillait à ce monument, il ne vint pas à Cosme Ier l'idée de lui donner sa destination actuelle ; ce que je sais, c'est que sa disposition intérieure est des plus singulières. Il renferme vingt chambres que longent trois gigantesques corridors.

Un de ces corridors est destiné à l'histoire chronologique de la peinture. Là on peut suivre toutes les périodes qu'elle a parcourues depuis sa naissance, sous Ricco di Candia, Cimabué et Giotto, jusqu'à sa décadence, sous Vasari et ses successeurs. Ces tableaux forment un tout parfaitement complet : aussi Vasari priait-il instamment Cosme Ier de ne jamais les disperser.

Comme on le comprend bien, nous ne nous amuserons pas à reproduire un catalogue. Nous écrivons tant bien que mal une histoire, et non pas un guide des voyageurs. Nous ferons donc comme les curieux : nous passerons rapidement devant tous ces malheureux maîtres secondaires, qui semblent n'être là que pour être insultés par l'indifférence des visiteurs, et nous courrons tout droit à la salle de la Tribune.

La salle de la Tribune, c'est la chose dont l'artiste entend parler tout le long de sa route, c'est la chose dont lui parle son hôte quand il descend de son humble vetturino, c'est la chose dont lui parle son cicérone avant même qu'il ne soit convenu avec lui du prix qu'il lui donnera pour ses courses journalières ou pour ses renseignemens à un demi-paul l'heure.

Il en résulte un grand malheur : c'est que, quelque merveilleuse que soit cette fameuse salle de la Tribune, on y entre avec un sentiment idéal qui dépasse presque toujours la réalité. Il est vrai que la Tribune est comme Saint-Pierre de Rome : plus on la visite, plus on réagit contre cette première déception.

La Tribune renferme cinq statues antiques ; toutes cinq ont été mises par le jugement de la postérité au nombre des chefs-d'œuvre légués par les Grecs au reste du monde, et arrachées successivement par les modernes à ce vaste tombeau qu'on appelle Rome, et où elles avaient dormi près de mille ans.

Ces cinq statues sont le Rémouleur, le Faune dansant, les Lutteurs, l'Apollino, et la Vénus de Médicis.

Le Rémouleur est parfaitement connu de nos Parisiens ; nous en possédons une bonne copie en bronze dans le jardin des Tuileries. Les savans, qui ont la rage de vouloir tout découvrir, ont voulu savoir ce que c'était que ce fameux rotateur, et quelle pensée il cachait dans cette tête si peu occupée de ce que font ses mains. Les uns ont prétendu que c'était le serviteur qui dénonça les fils de Tarquin ; les autres ont dit que c'était l'esclave qui découvrit la conspiration de Catilina ; d'autres enfin ont affirmé que c'était le Scythe qui, sur l'ordre d'Apollon, se prépare à devenir le

bourreau de Marsyas. Or, comme chacun a soutenu sa thèse, comme chacun est resté dans son système, comme chacun a maintenu sa théorie, il en résulte qu'on n'est pas plus avancé que le jour où le Rémouleur est reparu à la surface de la terre ; seulement, chacun est libre de choisir entre les trois opinions.

Le Faune dansant est une de ces rares gaîtés à l'aide desquelles on parvient de temps en temps à faire descendre l'antiquité de son piédestal, et à se retrouver face à face avec son côté terrestre et humain. C'est un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, plein de vivacité et d'enjouement sauvage ; il appuie le pied sur un soufflet dont le son grotesque est censé accompagner ses mouvemens. Il était mutilé quand on le retrouva, et on le mutila en le retrouvant. Michel-Ange restaura le bras et la tête, qui sont en parfaite harmonie avec le reste du corps.

Les Lutteurs sont un de ces chefs-d'œuvre sans âme comme en faisaient si souvent les Grecs. La forme en est admirable, le dessin en est parfait. Il n'y a pas sur ces deux corps, qui se roidissent, en seul muscle, un seul nerf, une seule fibre qui ne soit à sa place. Aussi les anatomistes se pâment en général de plaisir en les regardant.

L'Apollino est cette gracieuse statue que mes lecteurs connaissent aussi bien que moi, et qui représente, selon toute probabilité, l'Apollon enfant. Le jeune dieu croise une jambe sur l'autre et pose élégamment son bras sur sa tête C'est la perfection des formes de l'adolescent, comme l'Apollon du Belvédère sera la perfection des formes de l'homme. Je le préfère de beaucoup à la Vénus de Médicis, dont au reste il semble, sinon le mari, du moins le fiancé.

Quelques jours après mon arrivée à Florence, un tableau appendu aux murs de la Tribune se détacha, et renversa de son piédestal le pauvre Apollino, qui, en tombant, se brisa en trois morceaux. Je courus aussitôt à la galerie des Offices, et j'y trouvai le grand-duc qui était accouru de son côté du palais Pitti, par le corridor de Cosme Ier, pour juger par lui-même du dégât. Il était grand, et au premier abord fut jugé irréparable ; mais les Florentins sont de si habiles réparateurs qu'aujourd'hui l'Apollino est sur son

piédestal, aussi solide et aussi admiré que s'il n'avait jamais reçu la moindre égratignure.

Trois semaines après je lus dans un journal français que l'Apollino s'était brisé en tombant du haut de la tribune ; ce qui fit beaucoup rire les Florentins, attendu qu'il n'y a pas de tribune dans la Tribune. L'article était cependant d'un de nos plus célèbres critiques, qui quelques mois auparavant était venu à Florence. — Il est vrai que ce critique est myope.

J'ai gardé la Vénus de Médicis pour la bonne bouche, comme dirait Brillat-Savarin ; car la Vénus de Médicis est une de ces statues sur lesquelles se sont épuisées toutes les formules d'éloges. Il en résulte que, lorsqu'on n'admire pas la Vénus de Médicis jusqu'à l'idolâtrie, on est généralement regardé comme un athée, ou tout au moins comme hérétique.

En effet, Thomson a dit en parlant d'elle :

« La Vénus de Médicis, cette statue qui, mollement penchée, charme l'univers.

Denon a prétendu que :

« Son pied, trouvé même séparé du corps, eût été un monument. Descendue du ciel, ajoute-t-il, l'air seul a pressé ses fluides contours; pour la première fois son pied vient de toucher la terre et de fléchir sous le poids du plus souple comme du plus élastique de tous les corps. »

Winkelman a renchéri sur tous :

« La Vénus de Médicis, a-t-il dit, ressemble à une rose qui s'ouvre doucement au lever du soleil. Elle paraît quitter cet âge qui est rude et âpre comme les fruits avant leur maturité. C'est du moins ce qu'indique son sein, qui a déjà plus d'étendue et de plénitude que celui d'une jeune fille. »

— Ah ! monsieur l'abbé !

Il est vrai que la pauvre Vénus a bien eu aussi ses détracteurs ; de nos jours, bien peu de réputations résistent à cette manie de dénigrer qui est particulière à notre bonne nation. Le saint Cattino lui-même, le plat miraculeux avec lequel Jésus fit la pâque ; le saint Cattino, qui passait pour un seul morceau d'émeraude ; le saint Cattino, sur lequel les Juifs, pendant le siége de Gênes, prêtèrent à Massena

quatre millions; le saint Cattino, rayé avec un diamant, a été reconnu pour être de l'humble verre. Il est arrivé pis encore à la Vénus de Médicis.

Cochin et Lessing, après un mûr et profond examen, ont déclaré que la tête et les deux bras étaient modernes, que les pieds avaient subi plusieurs fractures, mais que tout le reste était antique, à l'exception de quelques petits morceaux dans le torse et ailleurs.

Gall et Spurzheim ont été plus loin : passant de la forme au fond, de la pensée à la matière, du naturalisme à l'idéalisme, ils ont tâté le crâne de la pauvre déesse, et ont déclaré que, si malheureusement ce crâne était moulé sur nature, la mère des amours ne pouvait être qu'une idiote.

Je ne dirai rien de la restauration. Quand les restaurations sont bonnes, je les aime assez en ce qu'elles me prouvent qu'en tout temps il y a des hommes de génie. L'auteur inconnu du Faune ne me paraît pas le moins du monde déshonoré de ce que Michel-Ange a refait les bras de sa statue.

Je ne dirai rien de l'opinion de Gall et de Spurzheim sur le médiocre degré d'intelligence dont devait jouir la déesse de la beauté, en supposant que la tête de l'original ait la même conformation que la tête de la copie. Il est probable que Jupiter ne l'avait pas faite dans l'intention qu'elle découvrît le système du monde, comme Copernic, ou qu'elle inventât les paratonnerres, comme Franklin. Jupiter l'avait faite parce qu'il manquait au ciel une déesse de la beauté et sur la terre une mère des amours. Or, si la Vénus de la Tribune est belle, tout est résolu.

Malheureusement, à mon avis, la Vénus de Médicis n'est point belle, du moins de cette beauté qui convient à l'amante de Mars, d'Adonis, d'Anchise, à la déesse d'Amathonte, de Paphos, de Lesbos, de Gnide et de Cythère.

La Vénus de Médicis est une nymphe de ballet mythologique surprise au bain par un berger indiscret, et qui prend une pose d'opéra indiquée par Corali ou Mazillier.

Cela est d'autant plus vrai que la Vénus, qui a l'air de vouloir tout cacher, ne cache absolument rien.

Oh! que ce n'était point là la Vénus antique, la magicienne qui enlevait la pomme d'or à Junon et à Pallas en laissant

tomber à ses pieds ses vêtemens! que ce n'était pas là l'amante de Bacchus, la mère de Priape, l'impudique épouse de Vulcain! que ce n'était pas là la déesse qu'invoquait Pasiphaé et qui brûlait les veines de Phèdre? que ce n'était point là la divinité qu'imitait Cléopâtre quand, demi-nue, voluptueusement couchée sur une peau de tigre, entourée d'Amours qui faisaient fumer l'encens, elle remontait le Cydnus sur une galère dorée! que ce n'était pas là la divinité qui servait d'excuse à Messaline lorsque, pour ses débauches nocturnes, cachant ses cheveux noirs sous une perruque blonde et son nom d'impératrice sous un nom de courtisane, elle allait porter un défi de luxure aux soldats des corps-de-garde et aux portefaix des carrefours!

La statue de la Tribune est une belle et gracieuse jeune fille, un peu maniérée, qu'on peut examiner le lorgnon à la main sans désirer un seul instant qu'elle s'anime, comme la Galatée de Pygmalion; mais à coup sûr ce n'est pas Vénus.

Maintenant assez de blasphêmes comme cela, passons du marbre à la toile, des chefs-d'œuvre antiques aux chefs-d'œuvre modernes : ceux-ci ont du moins un avantage sur les autres, on sait de qui ils sont. Il est vrai qu'une inscription gravée sur le socle de la statue, indique que son auteur se nommait Cléomènes, fils d'Apollodore; mais ne voilà-t-il pas que les savans ont découvert que l'inscription était rapportée, que les lettres ne pouvaient pas être du même temps que la statue, et que c'était sans doute quelque marchand de bric-à-brac romain qui avait commis cette fraude pour tirer de sa marchandise deux ou trois cents sesterces de plus!

Mais les savans sont de cruels jouteurs. Ce n'est pas tout que de renverser; ils veulent rebâtir, et c'est ce à quoi malheureusement ils s'entendent un peu moins bien. Ils avaient débaptisé la statue, il fallait lui rendre un nom; ils en avaient fait un enfant naturel, il fallait lui trouver un père. Rien de plus facile. Malheureusement on ne s'est pas entendu sur la paternité; les uns l'ont faite fille de Scopas, les autres de Praxitèle, les autres enfin de Phidias. La Vénus de Médicis, qui fut un instant sans géniteur, en a trois maintenant. Choisissez.

Passons au Raphaël. A tout seigneur tout honneur. Il a

été à l'unanimité élu roi de la Tribune : salut à Sa Majesté.

Il y a six tableaux de Raphaël dans cette seule chambre : deux de plus, je crois, que nous n'en avons par tout le Musée. On a rapproché ses trois manières afin que l'on pût juger de ses progrès, ou, comme le disent quelques idéalistes, de ses ecarts.

Parmi les deux Sainte-Famille, qui toutes deux sont de la première manière de Raphaël, il y en a une qu'on lui conteste : c'est celle où la Madone, l'enfant Jésus et le petit saint Jean, sont réunis au premier plan d'un paysage au fond duquel on voit à gauche les ruines d'une ville, et à droite une petite maison au-dessus ombragée par un de ces arbres à la tige grêle et au rare feuillage, comme on en retrouve dans tous les fonds de tableaux du Pérugin.

Nous ferons pour la Madone del Pozzo, car je crois que c'est le nom qu'elle porte, ce que nous avons fait pour la Vénus de Médicis, c'est-à-dire que nous nous abstiendrons de prendre parti dans une si grave question, quoique l'ouvrage nous paraisse parfaitement digne du maître auquel il est attribué ; car dans toute son école nous ne voyons pas, nous l'avouons, un seul artiste qui, l'ayant fait, n'eût eu par ce seul tableau sa réputation établie.

En effet c'est une des plus charmantes compositions raphaélesques qu'il soit possible de voir. Il est, comme nous l'avons dit, de sa première manière, ou plutôt du commencement de la seconde, c'est-à-dire qu'à l'idéalisme du Pérugin se joint déjà cet amour de la forme que le peintre d'Urbin, ingrat à son nom d'Ange, prendra en voyant les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

La Vierge, assise sur un terrain tout couvert de fleurs, tient dans son bras droit l'Enfant Jésus qui s'élance à son cou avec un mouvement plein de gentillesse et de grâce, et tend la main gauche au petit saint Jean qui lui présente la légende : *Ecce agnus Dei*.

Toute cette composition est d'une simplicité ravissante et d'un dessin délicieux ; le coloris en est vague et doux, et le clair-obscur excellent.

Je crois que si Raphaël revenait au monde, il serait fort

blessé que l'on attribuât à un autre qu'à lui la paternité de cet admirable tableau.

Quant au portrait de Madeleine Doni, quant au saint Jean au désert, quant au portrait de Jules II, il est reconnu que ce sont des chefs-d'œuvre ; nous n'en parlerons donc pas.

Il y a deux Titien ; ses deux Vénus, c'est-à-dire deux des plus beaux Titien qu'il y ait au monde.

Il y a une Sainte-Famille de Michel-Ange : figurez-vous un tableau de chevalet sorti du pinceau de l'homme qui a fait le Jugement dernier. Cette Sainte-Famille avait été exécutée pour un gentilhomme florentin nommé Agnolo Doni, le mari peut-être de la femme dont Raphaël fit le portrait. Quelle époque, soit dit en passant, que celle où l'on pouvait commander un portrait à Raphaël et un tableau de chevalet à Michel-Ange ! Malheureusement, contre les habitudes économiques des Florentins, Agnolo Doni avait oublié de faire prix pour l'œuvre avant que l'œuvre ne fût commencée. Le tableau achevé, Agnolo Doni s'informa auprès de Michel-Ange de quelle somme il lui était redevable : le peintre demanda soixante-dix écus. Alors l'acheteur se récria et voulut marchander. Mais Michel-Ange porta aussitôt son prix à cent quarante. Agnolo Doni s'empressa de payer, de peur que ce prix, en se doublant toujours, ne portât bientôt le tableau qu'il désirait avoir au delà de ses moyens.

Il y a encore Notre-Dame sur un piédestal, avec saint François et saint Jean l'évangéliste debout, d'André del Sarte; une Sainte-Famille avec sainte Catherine, de Paul Véronèse ; le Charles-Quint après son abdication, de Van Dyck; la Vierge adorant l'enfant Jésus, du Corrége; Hérodiade recevant la tête de saint Jean-Baptiste des mains du bourreau ; enfin la Vierge entre saint Sébastien et saint Jean-Baptiste, du Pérugin, et la Bacchante d'Annibal Carrache, ces deux types, le premier de l'école spiritualiste ; le second, de l'école naturaliste.

J'en passe, comme Ruy Gomez, non pas des meilleurs peut-être, mais de fort beaux encore, comme, par exemple, le Cardinal Beccadilli, du Titien, et le duc François d'Urbin, du Baroccio, pour m'arrêter un instant sur le chef-d'œuvre du peintre de Pérouse et sur celui du peintre de Bologne ;

tous deux méritent bien qu'on en dise quelques mots, non-seulement pour leur mérite réel, mais à cause de la manière dont ils expriment, l'un l'époque des croyances religieuses, l'autre le temps de la réaction classique. Commençons par celui du Pérugin.

Le nom seul de l'auteur du tableau indique qu'il appartient tout entier à cette époque de foi et de sentiment, où les réminiscences grecques n'avaient point encore détourné l'art de la voie religieuse dans laquelle l'avaient fait entrer Cimabué, Giotto et Ange de Fiesole : aussi, ce qui frappe d'abord dans cette peinture, c'est l'expression profonde de chaque personnage : la Madone est bien la femme élue pour être l'épouse mystique d'un Dieu; ses yeux sont pleins de son amour présent et de sa douleur à venir; elle est belle à la fois de la beauté des vierges et de la beauté des mères.

L'Enfant Jésus conserve encore ce type de l'école primitive que changera bientôt Raphaël : c'est le divin Bambino, blond, potelé, naïf, gracieux et bénissant, dont souvent, à défaut d'auréole, les cheveux d'or trahissaient la divinité.

Saint Jean-Baptiste les regarde avec cet amour qu'il a reçu du ciel pour le Christ, et qu'il remportera au ciel sans qu'un instant les erreurs, les passions ou les intérêts de la terre aient eu l'influence de l'altérer : on sent que, plus heureux que saint Paul, il a toujours connu Jésus pour être plus qu'un homme, et que, plus constant que saint Pierre, il ne le reniera jamais pour être un Dieu.

Saint Sébastien a les mains liées au dos, et le corps tout couvert de flèches : il achève son martyre, et déjà cherche des yeux au ciel celui pour lequel il va mourir sur la terre.

Tout ceci est de la plus belle manière et du plus beau temps du Pérugin, c'est-à-dire simple, religieux, doux et grave. On reconnaît dans la Madone et dans le Bambino les chairs délicates de la femme et de l'enfant; dans saint Jean-Baptiste et dans saint Sébastien, les muscles et l'ossature de l'homme; enfin le coloris en est sévère, le dessin noble et la perspective savante.

Passons maintenant à la Bacchante d'Annibal Carrache.

Il arrive parfois qu'un rocher, qui du haut de la montagne roule au fond de la vallée, trouve au milieu de sa route un

groupe de robustes sapins ou de forts mélèzes qui l'arrêtent dans sa chute. Il demeure là ainsi suspendu tant que l'obstacle réagit contre lui de toute la force de sa jeune sève; mais peu à peu, et l'un après l'autre les arbres se fanent, meurent, se dessèchent, tombent en poussière, et le rocher entraîné par les lois de la pesanteur reprend sa course et disparaît dans l'abîme.

Il en fut ainsi de l'art italien : descendu des hauteurs sublimes où l'avaient porté les grands maîtres, il roulait rapidement vers sa décadence, lorsqu'il rencontra les cinq Carraches, ces satellites de l'école dont le Dominiquin est l'astre; et l'art soutenu par eux fit une halte de cinquante ans.

Du grand siècle de Léon X et de Jules II, il ne restait plus que Michel-Ange; et pareil à ces vieillards bibliques qui survivent à un monde, le géant de la peinture et de la sculpture s'en allait seul et silencieux, bâtissant des tombeaux au milieu de ruines.

Alors naquirent les Carraches; ils jetèrent les yeux autour d'eux, et reconnurent qu'ils arrivaient trop tard; leurs aînés avaient tout inventé, tout pris!

Pérugin avait pris le sentiment, Tittien le coloris, Raphaël la forme, Michel-Ange l'expression, le Corrége la grâce.

Les Carraches comprirent qu'il ne restait rien pour l'individualisme; qu'en adoptant l'une ou l'autre de ces qualités ils ne la pousseraient sans doute pas au degré que l'inventeur avait atteint lui-même, et que d'ailleurs, arrivés à ce degré, ils ne seraient encore que des copistes : ils résolurent donc de réunir en eux les qualités différentes des différens maîtres, au risque de rester au-dessous de chacun d'eux dans leurs qualités suprêmes, mais aussi avec la chance de les surpasser dans leurs qualités inférieures. Ne pouvant pas être fleurs et avoir leur parfum, ils se firent abeilles et composèrent leur miel.

Aussi approchèrent-ils de leurs modèles autant que le talent peut approcher du génie, autant que l'habileté peut approcher de la conscience, autant que l'esprit peut approcher du sentiment.

Leur époque était toute païenne : il en résulta qu'ils laissèrent entièrement de côté les peintres mystiques, pour n'i-

miter et suivre que les peintres naturalistes. Cela n'empêche pas les tableaux d'église nés de leurs pinceaux d'être de belles et riches peintures : seulement leur Christ a le torse du Laocoon ; et leur Madone au pied de la croix exprime la douleur de Niobé accusant Jupiter, et non la résignation de la Vierge glorifiant Jéhovah.

Aussi est-ce dans la peinture païenne qu'ils excellent : leurs tableaux mythologiques sont presque toujours des chefs-d'œuvre, et la Bacchante est de ce nombre. Le sujet une fois adopté, il est impossible de l'exécuter d'une façon plus en harmonie avec la scène qu'il représente : la femme est frissonnante de plaisir, tous ses muscles tendent à la débauche et à l'orgie; c'est Érigone tout entière dans son impudique nudité : le satyre, de son côté, réunit en lui la force du centaure à la lubricité du faune ; et il n'y a pas jusqu'aux petits Amours semés dans le tableau qui ne prennent part, qui ne concourent, par leurs gestes et leur physionomie, à l'ensemble de cette Bacchanale.

Tout cela est peint largement, avec une science merveilleuse, avec une habileté extrême, et avec une fierté de couleur qui porte en elle-même l'excuse de sa rudesse. En somme, c'est une œuvre de maître.

Quant aux âmes chastes que révolterait cette liberté de pinceau, elles peuvent, après avoir regardé la Bacchante, aller se purifier par une prière devant la Madone du Pérugin.

Les deux chambres voisines de la Tribune sont consacrées à l'école toscane. On y trouve trois ou quatre Beato Angelico délicieux ; la fameuse Tête de Méduse de Léonard de Vinci, faite pour un paysan qui demeurait dans la campagne même du père de l'auteur, et dont les couleuvres sont vivantes ; enfin ce portrait de Bianca Capello dont nous avons déjà parlé en racontant l'histoire romanesque de la fille adoptive de Saint-Marc.

Mais la chose la plus curieuse peut-être que renferme la galerie de Offices, ce qu'aucune autre galerie au monde ne peut se vanter de posséder, c'est cette merveilleuse collection de portraits d'artistes peints par eux-mêmes, qui commence à Masaccio, et qui se ferme à Bezzoli.

Comprend-on ce que c'est que trois cent cinquante por-

traits de maîtres faits par les maîtres eux-mêmes, et par des maîtres comme Pérugin, comme Léonard de Vinci, comme Raphaël, comme Michel-Ange, comme André del Sarto, comme l'Albano, comme le Dominiquin, comme Salvator Rosa, comme l'Espagnolet, comme Velasquez, comme Rubens; chacun portant reproduits sur sa physionomie le caractère, le sentiment, le génie de l'artiste, non pas tels que les a compris un pauvre imitateur ou un pâle copiste, mais pris sur le fait, mais peints à l'huile, comme Rousseau dans ses *Confessions*, et comme Alfiéri dans ses *Mémoires*, se sont peints à l'encre!

Aussi j'avoue que cette salle des Peintres est ma salle de prédilection. J'y ai souvent passé des heures entières à chercher la ligne psychologique, si cela peut se dire, qui unissait l'artiste à son œuvre, et presque toujours je l'ai retrouvée; étudiez surtout les têtes de Léonard de Vinci, de Raphaël, de Michel-Ange, du Dominiquin et de Salvator Rosa, et vous reconnaîtrez que ce sont bien là les auteurs de la Cène, de la Madone à la seggiola, du Moïse, de la Confession de saint Jérôme, et du Serment de Catilina.

Une autre recommandation : passez vite près de la salle de l'école française; c'est une mauvaise plaisanterie, et un assez beau Poussin que vous y trouverez ne vous paraîtrait pas une compensation des quinze ou vingt croûtes qu'il vous faudrait subir.

Mais arrêtez-vous dans le corridor devant le Bacchus de Michel-Ange, en terre, par lui vendu pour antique, c'est une œuvre pleine de verve, et toute dans le sentiment du sujet.

Mais faites-vous ouvrir la salle où, près du masque du Faune, premier essai de Michel-Ange enfant, se trouve le buste de Brutus, œuvre inachevée de Michel-Ange vieillard. Un statuaire moderne la reprit, voulut l'achever, puis s'interrompit pour venir à Paris conspirer contre Napoléon; il se nommait Ceracchi, il périt sur l'échafaud, et personne depuis n'osa porter la main sur ce marbre terrible.

Mais entrez dans la salle de la Niobé, et là vous verrez ce que la douleur maternelle a de plus déchirant, ce que la crainte de la mort a de plus expressif: vous verrez quinze

statues de marbre (1) qui pleurent, qui sanglotent, qui tremblent, qui fuient; vous verrez un désespoir pire que celui de Laocoon, car Laocoon meurt avec ses enfans, et Niobé, plus maudite encore, les voit seulement mourir.

Puis après cela visitez, si vous le voulez, la chambre des pierreries, le musée étrusque, le cabinet des médailles; mais je doute que vous y preniez grand plaisir.

LA LUXURE DE SANG.

Comme nous descendions la galerie des Offices, nous fûmes arrêtés par une affluence de peuple qui, se précipitant dans la salle des débats criminels, située au premier étage du monument, refluait jusque sur l'escalier et obstruait le passage de cette foule qui se poussait, se pressait, se heurtait, afin de trouver place dans l'enceinte publique. Il y eut une grande rumeur, chose étrange chez ce tranquille et silencieux peuple florentin; et cette grande rumeur se composait d'un seul nom répété par trois mille bouches : Antonio Ciolli ! Antonio Ciolli ! Antonio Ciolli !

J'essayai de faire quelques questions, mais ceux à qui je m'adressais étaient trop préoccupés de trouver place dans la salle pour prendre le temps de me répondre; d'un autre côté, comme je ne voulais pas me faire écraser au milieu de cette effroyable presse, j'allais me retirer sans savoir de quoi il s'agissait, lorsque j'aperçus un des premiers avocats de Florence, un des hommes les plus instruits et les plus spirituels de l'Italie, monsieur Vicenzo Salvagnoli. Je lui fis un signe de détresse qu'il comprit, et auquel il répondit par

(1) La seizième est une Psyché qui s'est glissée par erreur au milieu de la famille d'Amphion.

un autre signe, qui voulait dire : Venez à moi. Je m'empressai de suivre son conseil, et nous parvînmes à nous joindre dans un angle du palier.

— Qu'est-ce donc, lui demandai-je, et que se passe-t-il ? est-ce qu'il y a émeute à Florence ?

— Comment ! vous ne savez pas ? me dit-il.

— Quoi

— Quelle affaire on va juger ?

— Non.

— N'entendez-vous pas un nom que tout le monde répète ?

— Oui, celui d'Antonio Ciolli ; eh bien ! après ? quel est cet homme ?

— Cet homme, c'est le chef de la société du Sang, c'est le capitaine des assassins de Livourne, qu'on a arrêté *flagrante delicto* avec quatre de ses complices.

— Vraiment! est-ce que je puis voir juger cet homme ?

— Venez avec moi, j'ai mes priviléges comme avocat, je vous ferai entrer par une porte latérale, et je vous placerai aux postes réservés.

— Mille fois merci.

En effet, ce que monsieur Salvagnoli venait de me dire avait grandement excité ma curiosité ; il y avait plus d'un an déjà qu'on racontait d'effroyables assassinats commis dans les rues de Livourne, de ces assassinats sans aucune cause, dont on cherche en vain les motifs, et dont les auteurs restent inconnus. Seulement des hommes au visage noirci avec de la suie, ou à la figure couverte d'un masque, passaient tout à coup près de quelque citoyen inoffensif, près de quelque femme attardée, près de quelque enfant joueur ; l'enfant, la femme ou l'homme jetaient un cri, chancelaient une seconde, puis tombaient dans leur sang : pendant ce temps l'assassin, qui ne s'arrêtait ni pour voler, ni pour dépouiller sa victime, tournait l'angle d'une rue et disparaissait.

On avait assassiné des gens à qui personne ne connaissait d'ennemis. Ce n'était donc pas des haines qui s'assouvissaient.

On avait assassiné de pauvres vieilles femmes qui n'avaient plus que quelques jours à passer sur la terre, et dont on ne

faisait que hâter la mort de quelques jours. Ce n'était donc point pour des causes de jalousie.

Enfin on avait assassiné de pauvres enfans qui mendiaient. Ce n'était donc pas par des motifs de cupidité.

Et cela se renouvelait tous les jours : pas une soirée ne s'écoulait que le pavé de Livourne ne fût en quelque endroit taché de sang, pas une nuit ne voyait sa fin sans que l'aigre cloche de la Miséricorde en tintant deux ou trois coups n'annonçât qu'il y avait un mourant à secourir ou un cadavre à relever.

Alors on ne savait que penser et l'on s'égarait en mille incertitudes.

On disait que c'étaient les portefaix de Gênes qui voulaient perdre le commerce du port de Livourne.

On disait qu'un des garde-chiourmes du bagne avait été gagné et laissait sortir les forçats la nuit.

On disait enfin qu'une société secrète s'était organisée, présidée par un chef auquel elle avait fait serment d'obéir ; qui se composait de cinq ou six membres, et dont le premier statut voulait que chaque jour il y eût du sang répandu.

Cette dernière conjecture était la plus invraisemblable : c'était la seule vraie.

Un cordonnier était le chef de cette société : il se nommait Antonio Ciolli, il logeait *via dell'Olio* ; il avait organisé cette étrange association.

Les blessures étaient rétribuées selon leur gravité ; c'était Ciolli, qui avait quelque fortune, et dont le commerce était assez étendu et par conséquent assez lucratif, qui avait établi ce tarif : il donnait cinq pauls pour une blessure légère, dix pauls pour un doigt coupé, quinze pauls pour une blessure grave, un sequin pour la mort.

Et cependant il n'exigeait pas que l'on tuât : voir couler le sang lui suffisait.

Cette horrible récréation dura dix-huit mois, disaient les bruits populaires.

Enfin, un soir, c'était le 18 février 1840, un homicide fut commis, deux blessures furent portées ; mais ce soir-là l'autorité qui veillait arrêta un des assassins; c'était un

garçon cordonnier nommé Angiolo Ghettini ; celui qui l'arrêta était une espèce de sergent de ville, ou chasseur de la police, comme on appelle à Livourne cet officier de la force publique. Angiolo Ghettini lui porta à la lèvre supérieure un coup de poignard ; mais comme la blessure du chasseur Lorenzo Nobili était légère, il saisit Ghettini à bras le corps et le renversa : Ghettini fut arrêté, et cette arrestation amena celle du reste de la bande. Elle se composait de cinq affidés : le chef, Antonio Ciolli ; puis venaient les complices Odoardo Mellini, Luigi Bianchini, dit Naso, et Antonio Centini, dit le Capucin.

C'était pour voir juger ces cinq hommes accusés *di lascivia di sangue*, c'est-à-dire de *luxure de sang*, que se pressait la population.

Lascivia di sangue ! le mot est digne de Dante, n'est-ce pas ?

Je suivis mon guide et j'entrai dans la salle. Comme il me l'avait promis, monsieur Salvagnoli me fit placer à un poste réservé d'où j'étais à merveille pour tout voir et pour tout entendre ; et comme les accusés n'étaient pas encore introduits, j'eus le temps de jeter un coup d'œil autour de moi ; c'était la première fois que j'entrais dans la salle de la procédure criminelle.

C'était une salle neuve et que l'on venait d'achever ; elle ne me fit point l'effet d'avoir été destinée aux scènes qui devaient s'y dérouler ; le stuc blanc dont elle est revêtue partout, le soleil brillant qui l'inonde par ses larges fenêtres, les ornemens verts qui la décorent, lui donnent un air de gaîté qui contraste étrangement avec sa terrible destination. Je me rappelai ces corridors sombres de notre vieux Palais de Justice, ces chambres profondes et sévères où se réunissent nos jurés ; enfin ce Christ surmontant la tête du président, symbole à la fois de justice humaine et de miséricorde divine ; et je reconnus jusque dans la salle où ils jugent leurs criminels le genre si opposé des peuples du Nord et des peuples du Midi.

Au bout d'un instant, les juges criminels, précédés par le greffier et suivis de l'accusateur public, parurent et prirent leurs places. Quelques minutes après, une porte latérale s'ouvrit, les accusés entrèrent successivement et allèrent

s'asseoir, accompagnés des gendarmes, aux bancs qui leur étaient réservés, à la gauche du président, en face de l'avocat-général ; leurs défenseurs s'assirent devant eux.

Les cinq accusés étaient cinq jeunes gens ; aucun n'avait sur le visage cet aspect de brutalité repoussante que nous cherchons chez le meurtrier, et surtout chez le meurtrier d'instinct ; ils étaient au contraire assez beaux garçons, et l'un d'entre eux surtout avait la physionomie remarquablement intelligente.

Leur entrée fit une sensation profonde. J'ai déjà dit les étranges choses qu'on racontait à leur égard. Un murmure violent courut donc dans l'assemblée ; trois d'entre eux se retournèrent et regardèrent en riant comme s'ils cherchaient à deviner la cause de ces murmures.

Le président imposa silence ; puis, un instant accordé à la curiosité, l'accusateur public se leva et lut l'accusation suivante, que je traduis à peu près littéralement :

« Un assassinat exécuté, deux blessures faites, et une simple insulte commise à Livourne dans la soirée du 18 février 1840, et suivis de résistance à la force armée, résistance dont le cordonnier Angiolo Ghettini se rendit coupable, devaient nécessairement exciter un grand mouvement de douleur et d'inquiétude parmi les bons et industrieux habitans de cette populeuse cité.

» Comment, en effet, réprimer l'effroi qui suit la vue du meurtre? Comment étouffer la pitié qu'inspirent les victimes? Comment demeurer impassible quand la sécurité de toute une population est compromise ?

» Il fut donc bien naturel ce sentiment de trouble et de crainte qui s'empara de toute la ville de Livourne quand, au son de la cloche qui appelait les pieux confrères de la Miséricorde au secours des moribonds et des blessés, se répandirent les terribles détails de la sanglante histoire accomplie dans cette fatale soirée.

» Voici les faits relatifs à cette soirée, *la cour n'étant appelée à délibérer que sur ces faits.*

» Le 18, Antonio Ciolli, après avoir bu comme d'habitude à son dîner, se rendit au jardin Bicchi, espèce de guinguette dans laquelle il retrouva ses compagnons habituels ; là ils

s'assirent à une table et continuèrent de boire ; Ciolli à lui seul but à peu près trois fiasques, c'est-à-dire un peu plus de six bouteilles de vin.

» Alors les accusés feignirent d'improviser une mascarade ; on prit une poêle, et avec du noir de fumée chacun se teignit la figure ; alors les accusés demandèrent où il y avait bal pour aller y finir leur soirée, et sortirent du jardin Bicchi.

» Du jardin Bicchi les accusés se rendirent au cabaret de Porta alla Mare, où ils burent encore quelques verres de vin.

» Enfin ils entrèrent au café del Cappanara, où ils demandèrent un bol de punch.

» Pendant toute cette première course ils étaient accompagnés de quatre autres de leurs camarades qu'ils avaient rencontrés chez Bicchi, et qui, ne soupçonnant pas comment se terminerait la soirée, les suivirent la figure noircie, et criant et vociférant comme eux.

» Mais arrivés là, Bastiani, Vincenti et les deux Bicchi, qui étaient les quatre étrangers joints à la bande, trouvèrent que c'était assez faire les fous comme cela, et se séparèrent de Ciolli, de Ghettini, de Bianchini, de Centini et de Mellini. Cette séparation eut lieu dix minutes à peu près avant que le premier assassinat ne fût commis sur la personne de Lemmi.

» Maintenant il résulte de l'instruction :

» Que le 18 janvier, vers les neuf heures et demie du soir, Jean Lemmi, âgé de soixante ans, étant à quelques pas de sa porte, sous l'arcade qui conduit au jardin Montrielli, dans le bourg des Capucins, se vit assailli par une bande de furieux, et se sentit aussitôt et successivement frappé de cinq blessures : la première, dans le bas-ventre, et celle-là produite par un fer quandrangulaire et traversant les intestins grêles, fut reconnue comme mortelle ; la seconde, dans la partie supérieure du bras droit, faite par un simple couteau ; la troisième, dans la partie extérieure du même bras, pénétrant jusqu'au périoste et avec lésion des muscles, laquelle troisième blessure fut reconnue causée, comme la seconde, par un simple couteau ; la quatrième, qui fracturait la septième côte et pénétrait dans le poumon, produite,

comme la première, avec un fer quadrangulaire, et comme la première réputée mortelle; enfin la cinquième, qui pénétrait dans la partie supérieure du bras gauche avec rupture du muscle deltoïde, causée par un simple couteau et considérée comme grave.

» Desquelles blessures le susdit Lemmi mourut dans l'hôpital de Livourne le surlendemain, 20 janvier 1840, à cinq heures de l'après midi.

» Cet assassinat commis, les meurtriers abandonnèrent la victime, et, continuant leur route par le bourg des Capucins, arrivèrent à la Pyramide, où deux d'entre eux se séparèrent des trois autres, et se portèrent impétueusement à la rencontre du nommé Jean Vanucchi, lequel causait avec un de ses amis; mais à la vue d'un troisième individu qui venait se joindre aux deux premiers interlocuteurs, les assassins, pensant qu'ils auraient affaire à trop forte partie, puisqu'ils n'étaient que deux contre trois, retournèrent en arrière et rejoignirent leurs compagnons. Jean Vanucchi a déclaré qu'en voyant s'approcher de lui deux individus la figure teinte de noir, et avec des intentions aussi visiblement hostiles, il fit un vœu intérieur à Notre-Dame-de-Montenero, vœu dont il s'empressa de s'acquitter le lendemain envers la sainte image.

» Les meurtriers abandonnèrent alors le bourg des Capucins et prirent le cours Royal, dans la direction de la villa Attias. Au bout de deux cent cinquante pas à peu près, un d'eux se détacha des quatre autres, et s'introduisant dans la cour de Joseph Prataci, surnommé le Facteur, et l'ayant trouvé près de la porte, il lui porta une blessure dans la région lombaire droite; blessure produite par un fer quadrangulaire, qui fut reconnue grave, et qui effectivement entraîna une incapacité de travail de quarante jours, et le mit pendant près de quinze jours en péril de mort.

» Arrivés à la villa Attias, en face de la rue Léopold, à l'endroit même où lors des fêtes publiques on élève la tribune du souverain, ces cinq furieux aperçurent Gaëtano Carrera et se précipitèrent sur lui, mais Gaëtano Carrera était un homme vigoureux, qui se débarrassa du premier qui l'atta-

qua par un coup de poing qui le renversa à terre, et qui échappa aux autres par la fuite.

» Quelques instans après, et à peu de distance de cette tentative manquée, les mêmes individus rencontrèrent le septuagénaire Mazzini, qu'ils entourèrent aussitôt, et auquel l'un d'eux porta de face dans la région inguinale droite une blessure quadrangulaire, heureusement peu grave, attendu que le fer rencontra un bandage que portait ledit Mazzini, à cause d'une hernie dont il est affligé. Cependant le coup fut assez violent pour que Mazzini tombât à la renverse en criant au secours ; il en résulta que, soit que es assassins eussent peur que quelque patrouille n'accourût à ses cris, soit qu'ils le crussent plus grièvement blessé qu'il n'était effectivement, ils ne redoublèrent pas leurs coups et prirent la fuite.

» Mais, comme nous l'avons dit, Mazzini n'était que légèrement blessé ; il se releva et se mit à suivre les assassins en criant : Au meurtre ! Arrivé à la rue Léopold, il rencontra une patrouille de chasseurs de la police et leur désigna les fuyards ; ceux-ci se mirent aussitôt à leur poursuite et en atteignirent deux : l'un qui parvint à s'échapper de leurs mains, l'autre qui essaya de faire résistance en portant au chasseur Nobili un coup de stylet dans la figure. Ce coup lui coupa la lèvre supérieure ; mais le chasseur Nobili ne lâcha point le meurtrier, et, l'ayant terrassé, le força de se rendre. En tombant, l'assassin avait jeté loin de lui son stylet, mais on le retrouva ; c'était un fer quadrangulaire, le même, selon toute probabilité, avec lequel avaient été portées les deux blessures de Lemmi et la blessure de Mazzini.

» Le prisonnier était Angiolo Ghettini, lequel, par conséquent, outre l'accusation d'homicide volontaire, se présente encore devant la cour sous la prévention de résistance à main armée à la force publique. »

Voilà la série de crimes dont étaient, pour une seule soirée, accusés les nommés Ciolli, Ghettini, Mellini, Centini et Bianchini, sans compter ceux dont la vindicte publique les chargeait depuis dix-huit mois.

Je ne pus suivre ce procès, entraîné que je fus par des

courses aux environs de Florence ; ce que je sus seulement, c'est que les accusés avaient commencé par tout nier, mais qu'enfin l'un deux, Centini, dans l'espoir sans doute qu'on lui ferait grâce, s'était détaché de la dénégation générale et avait tout dit.

Les débats ne portèrent, comme l'accusateur public en avait prévenu la cour, que sur les faits advenus dans cette soirée. Ces faits furent tous prouvés, et, la peine de mort étant abolie en Toscane, les cinq accusés furent condamnés aux galères à perpétuité.

Mais comme à partir de ce moment les meurtres quotidiens s'arrêtèrent à Livourne, le peuple ne fit aucun doute que, comme il l'avait pensé, avec cet admirable instinct qui a fait comparer son jugement à celui de Dieu, les véritables coupables ne fussent tombés entre les mains de la justice, et que cette *lascivia di sangue* dont ils avaient donné de si cruelles preuves dans la soirée du 18 janvier ne s'était pas bornée à ces quatre assassinats.

Alors le peuple, après l'instruction judiciaire, fit son instruction à lui, et il découvrit des choses étonnantes. Nous citerons deux faits seulement, lesquels ont à Livourne force de chose jugée.

Ciolli était marié et paraissait fort aimer sa femme. Cependant comme cette soif de sang dont il était atteint était le premier de ses amours, un soir que les conjurés, soit par crainte, soit par lassitude, n'avaient pas versé le sang quotidien, il fut convenu que, pour ne pas déroger au serment, on ferait une légère blessure à la femme de Ciolli : celui au tour duquel c'était de frapper, car ces hommes avaient chacun leur jour, alla s'embusquer au coin de la rue, et Ciolli ordonna à sa femme d'aller lui chercher chez l'apothicaire une once d'huile de ricin, dont il avait besoin, disait-il, pour se purger le lendemain. La femme sortit sans défiance : un instant après on la rapporta évanouie et baignée dans son sang; la blessure, qui offensait le gros de la cuisse, n'était cependant pas autrement dangereuse. Mais la pauvre femme avait eu si peur qu'elle s'était cru morte. Derrière elle entra celui qui lui avait frappé le coup, et qui aida Ciolli et ses autres compagnons à porter les secours nécessaires à la

blessée. A minuit, ces cinq hommes se séparèrent satisfaits; grâce à l'expédient trouvé par Ciolli, ils n'avaient pas perdu leur journée.

Peut-être aussi cet accident eut-il une autre cause, et Ciolli, en faisant frapper sa propre femme, voulut-il détourner les soupçons de lui.

La troupe se recrutait successivement : elle s'était d'abord composée de deux associés, puis de trois, puis de quatre, puis de cinq. Le jour où le cinquième associé avait été reçu, il avait été décidé que le soir même il donnerait un gage à ses compagnons en frappant la première personne qu'il rencontrerait en sortant. La nuit était sombre, l'assassin n'était pas encore fort aguerri dans le métier; il sortit, et, voyant venir un homme à lui, il le frappa en détournant la tête et sans savoir qui il frappait. Le coup n'en fut pas moins mortel, l'homme expira le lendemain.

C'était son père.

Voila, non pas ce qui résulta de la procédure, je le répète, car la procédure, comme on l'a vu, sans doute dans la crainte de soulever trop d'horreurs, ne porta que sur les faits accomplis pendant la soirée du 18 janvier 1840; mais ce qui se raconte par les rues de Livourne : aussi l'exaspération contre les accusés était telle que, lorsqu'on les amena pour subir l'exposition sur le théâtre même des crimes qu'ils avaient commis, on fut obligé de leur donner une garde quatre fois plus forte que d'habitude : le peuple voulait les mettre en morceaux.

De plus, l'exposition accomplie, on n'osa point laisser ces hommes à Livourne, et on les envoya au bagne de Porto-Ferrajo, où ils sont à cette heure, et où je les ai revus vêtus de la casaque jaune des condamnés à vie, et portant sur le dos cette terrible étiquette :

Lascivia di sangue.

En France, un procureur-général n'aurait pas manqué de faire honneur à la littérature moderne de la perte de ces honnêtes citoyens, qui fussent sans aucun doute restés l'ornement et l'exemple de la société s'ils n'avaient pas lu les romans de M. Victor Hugo et vu représenter les drames de M. Alexandre Dumas.

Je raconterais bien encore l'histoire d'un sbire qui a tué sa femme, et qui, pour faire disparaître le cadavre, l'a salé et fait manger à ses enfans. Je ne veux pas réhabiliter Lacenaire.

HIPPOLYTE ET DIANORA.

Si vous passez à Florence devant une petite église appelée l'église de Sainte-Marie-sur-l'Arno, et située *via dei Bardi*, vous remarquerez sans doute un écusson placé entre deux livres, et représentant les armes du peuple florentin accompagnées de cette devise énigmatique : *Fuccio mi feci*. Si vous demandez alors qui a fait bâtir cette église, et ce que signifie cet exergue, on vous répondra que cette église fut bâtie par Hippolyte de Buondelmonte, et l'on vous racontera la légende suivante en explication de la devise.

Vers 1225, c'est-à-dire à l'époque où les premières haines guelfes et gibelines régnaient dans toute leur force, il existait à Florence deux familles qui s'étaient juré une haine mortelle : c'étaient les Buondelmonti et les Bardi.

Mais, vous le savez, au milieu de toutes ces haines de famille qui divisent les pères, il arrive toujours que quelque amour secret se glisse entre les enfans, pareil à la colombe de l'arche apportant le rameau d'olivier. Pyrame et Thisbé étaient voisins et se connaissaient dès l'enfance. Roméo et Juliette se rencontrèrent dans un bal, et jurèrent le même jour de s'aimer toute la vie, — d'être l'un à l'autre, ou de mourir ensemble. — Pyrame et Thisbé, Roméo et Juliette tinrent la parole donnée : ils s'aimèrent toute leur vie, moururent l'un avec l'autre, et, qui plus est encore, l'un pour l'autre.

Hippolyte et Dianora se rencontrèrent un matin au Baptistère de Saint-Jean. — Le jeune homme, depuis la via Rondinelli, suivait cette jeune fille à la démarche pleine d'élégance aristocratique ; elle entra au Baptistère, il y entra derrière elle ; elle leva son voile pour prendre de l'eau bénite, Hippolyte la vit, elle vit Hippolyte, et tout fut dit. Les jeunes gens lurent dans leurs yeux le sentiment qu'ils éprouvaient : ils ne purent qu'échanger deux mots, leurs deux noms. Le jour où ils s'étaient rencontrés était le 13 janvier, qu'on appelle à Florence le jour du pardon.

A partir de ce moment Hippolyte ne songea plus qu'à revoir celle qu'il aimait : sans cesse il passait et repassait sous ses fenêtres ; partout où elle allait, le jeune homme se trouvait aussi ; rien ne lui coûtait en patience, soit qu'il dût la précéder ou l'attendre des heures entières pour l'apercevoir une seconde ; et tout cela sans autre récompense souvent qu'un signe, un coup d'œil, une parole ; car Dianora appartenait à une famille de mœurs sévères, et elle était rigoureusement gardée.

Un jour la duègne de Dianora s'aperçut de ce qui se passait entre les deux amans : elle en prévint le père de la jeune fille, et Dianora reçut l'ordre de ne plus quitter la maison. Alors, après les espérances, après les rêves dorés, vinrent les véritables douleurs de l'amour. Pendant quelque temps encore cependant Hippolyte ignora son malheur ; il crut qu'une absence momentanée, qu'une indisposition subite l'éloignait de Dianora. Il continua de passer sous ses fenêtres, d'aller où il espérait la rencontrer ; mais ce fut inutile, il ne put pas même l'entrevoir.

Les jours et les nuits se passèrent : les jours, à courir les églises ; les nuits, à attendre, caché derrière un mur, l'instant où s'ouvrirait une des fenêtres de cet inexorable palais Bardi. Enfin une nuit, une main passa à travers les planchettes de la jalousie, et un billet tomba aux pieds d'Hippolyte. Il courut à une lampe qui brûlait devant une madone, et, ne doutant point que ce billet ne vînt de Dianora, il le baisa et rebaisa vingt fois ; son cœur battait tellement, ses yeux étaient tellement obscurcis par le vertige, qu'il eut

peine d'abord à déchiffrer ce qu'il contenait. Enfin il lut ce qui suit :

« Mon père sait que nous nous aimons ; il m'a défendu de vous revoir. Adieu pour toujours. »

Hippolyte crut qu'il allait mourir ; il revint au palais Bardi, et demeura jusqu'au jour sous les fenêtres de Dianora, espérant que la jalousie allait se rouvrir ; la jalousie resta fermée. Le jour vint ; force fut à Hippolyte de rentrer chez lui.

Cinq ou six autres nuits se passèrent dans la même attente, suivies de la même déception. Hippolyte devenait de plus en plus sombre ; il répondait à peine aux questions qu'on lui adressait, et repoussait sa mère elle-même. Enfin il ne put supporter cette longue souffrance ; les forces lui manquèrent, et il tomba malade.

On appela les meilleurs médecins de Florence, personne ne put deviner la cause des souffrances d'Hippolyte. A toutes les questions qui lui étaient faites, il répondait en secouant la tête et en souriant tristement. Les médecins reconnurent seulement qu'il était en proie à une fièvre ardente, et que si l'on ne parvenait à en arrêter les progrès, en quelques jours elle l'aurait dévoré.

La mère d'Hippolyte ne le quittait pas ; l'œil sans cesse fixé sur lui, la bouche entr'ouverte par une éternelle interrogation, elle suppliait son fils de lui révéler la cause de son mal. Car avec cette subtilité d'instinct que possèdent les femmes, elle sentait bien que cette maladie n'était point une simple affection physique, et qu'il y avait quelque grande douleur morale au fond de tout cela. Hippolyte se taisait ; mais la fièvre se changea bientôt en délire, et le délire parla. La mère d'Hippolyte apprit tout ; elle sut que son fils aimait Dianora de cet amour qui donne la mort quand il ne donne pas le bonheur. Elle quitta tout éperdue le chevet du malade. La pauvre femme savait qu'il n'y avait rien à attendre du père de Dianora : elle connaissait cette haine profonde qui divisait les deux familles ; elle savait cet implacable entêtement des partis politiques. Elle ne songea pas même à s'adresser à son mari ; elle courut chez une amie commune aux deux maisons. Cette amie, qui se nommait Contessa dei

Bardi, demeurait dans une maison de campagne à un demi-mille de Florence, appelée la villa Monticelli.

Contessa comprit tout; les femmes, souvent si implacables dans leurs propres haines, ont toujours un coin du cœur ouvert pour plaindre l'amour, quand elles en suivent les tourmens chez les autres. Elle promit à la pauvre mère désolée qu'Hippolyte et Dianora se reverraient.

La mère d'Hippolyte revint au palais Buondelmonte. Son fils était toujours étendu sur son lit de douleur, les yeux fermés par l'abattement, la bouche ouverte par le délire. Le médecin était incliné sur son chevet, et secouait la tête comme un homme qui n'a plus d'espoir. La mère sourit. Puis, lorsque le médecin fut sorti, elle reprit sa place, s'inclina à son tour sur le lit de son enfant, puis baisant son front couvert d'une sueur glacée :

— Hippolyte, dit-elle à demi-voix, tu reverras Dianora.

Le jeune homme ouvrit des yeux hagards et fiévreux; il regarda sa mère avec cet air inquiet du condamné auquel on annonce sa grâce au moment où il met le pied sur la première marche de l'échafaud, puis jetant ses bras autour du cou de la pauvre femme :

— O ma mère, ma mère! s'écria-t-il, prenez garde à ce que vous me dites!

— Je te dis la vérité, mon enfant; tu aimes Dianora, n'est-ce point?

— Oh! si je l'aime, ma mère, si je l'aime!

— Tu t'es cru à jamais séparé d'elle?

— Hélas! je le suis.

— Et c'est pour cela que tu veux mourir?

Hippolyte étouffa un sanglot en serrant sa mère contre son cœur.

— Eh bien! tu ne mourras pas, dit la mère; tu reverras Dianora, et, si elle t'aime, vous pouvez encore être heureux.

Hippolyte n'eut pas la force de répondre; il fondit en larmes. Son cœur, si longtemps oppressé par la douleur, semblait se briser au contact de la joie; puis il se fit tout dire, tout répéter, tout redire encore, ne se lassant jamais d'entendre ces douces paroles, et buvant l'espérance que lui

versait sa mère, comme la fleur flétrie boit la brise du soir, comme la terre desséchée boit la rosée du matin.

Enfin il se souleva sur son coude, regarda sa mère, et, comme s'il ne pouvait croire à tant de bonheur:

— Et quand la reverrai-je? demanda-t-il.

— Quand tu seras assez fort pour aller jusqu'à la villa Monticelli, répondit sa mère.

— Oh! ma mère, s'écria Hippolyte, à l'instant même.

Et il essaya de se lever, mais c'était pour lui un trop grand effort; il retomba épuisé sur son lit. La pauvre mère se laissa glisser à genoux, et pria tant qu'il prit patience et parut se calmer.

Le lendemain, le médecin, qui venait avec la crainte de voir Hippolyte mourant, le trouva sans fièvre. Le digne homme n'y comprenait plus rien, il dit que Dieu avait fait un miracle, et que c'était Dieu seul qu'il fallait remercier. La mère d'Hippolyte remercia Dieu, car c'était un cœur religieux, qui rapportait toute chose au Seigneur; mais elle savait bien d'où venait le miracle, et comment il s'était accompli.

Les forces d'Hippolyte revinrent bien lentement au gré de son impatience; cependant le lendemain il se leva, et trois jours après il était assez fort pour sortir.

Dans le même temps, on annonça par la ville une grande fête à la villa Monticelli; tous les Bardi qui étaient de la même famille que la maîtresse de la maison y avaient été invités; mais, comme on le pense bien, de peur de quelque éclat fâcheux, aucune famille guelfe ne devait se trouver à cette soirée, et surtout aucun Buondelmonte, puisque les Buondelmonti étaient chefs de la faction guelfe.

Dianora dei Bardi avait d'abord refusé de se rendre à cette réunion, car elle aussi était faible et souffrante. Mais sa cousine Contessa avait insisté, elle avait promis à Dianora qu'elle lui gardait pour cette fête une surprise qui la remplirait de joie, et Dianora, tout en secouant la tête en signe de doute, avait accepté. Puis Dianora s'était parée à tout hasard; car si le cœur de la femme peut être triste, il faut toujours que son front soit beau. Elle vint donc à la villa Monticelli. La fête était brillante. Toutes les grandes maisons gi-

belines étaient réunies à la villa Monticelli. Dianora chercha longtemps du regard la surprise annoncée. Enfin ne la découvrant pas, elle demanda à sa cousine quelle était donc cette surprise qui devait lui causer tant de joie.

Contessa lui fit signe de la suivre, la guida par un long corridor, et la fit entrer dans une chambre attenante à la chapelle. Ensuite, lui ayant dit d'attendre là un instant, elle referma la porte sur elle, et s'éloigna. Il y avait dans cette chambre deux portes : l'une qui donnait dans un petit cabinet, l'autre qui donnait dans la chapelle. Au bout d'un instant, Dianora entendit un léger bruit ; elle tourna la tête du côté d'où ce bruit venait, la porte du cabinet s'ouvrit, et Hippolyte parut.

Le premier sentiment de Dianora fut l'effroi ; elle jeta un cri et voulut fuir. Mais la porte était fermée à clef ; se retournant alors, elle vit Hippolyte a genoux, si pâle et si suppliant que, malgré elle, elle lui tendit la main. Hippolyte se précipita sur cette main bien-aimée, la pressa sur son cœur, la baisa et la rebaisa cent fois. Puis les jeunes gens murmurèrent de ces vagues paroles d'amour sans suite et sans raison, mais qui disent tant de choses ; enfin ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre. A ce moment, la porte de la chapelle s'ouvrit : c'était le chapelain qui entrait par hasard dans cette chambre pour y enfermer les clefs du tabernacle. Les deux jeunes gens, qui ne s'attendaient pas à cette apparition, virent dans le prêtre un envoyé du ciel et tombèrent tous deux à ses genoux.

La chapelle était là ; le chapelain les avait surpris dans les bras l'un de l'autre ; l'homme de Dieu connaissait les haines qui séparaient les deux familles ; il crut que c'était une porte de réconciliation que la Providence ouvrait aux pères par la main des enfans ; et lorsqu'ils le prièrent de les unir, il n'eut pas la force de refuser. Seulement les deux jeunes gens promirent de ne révéler son nom qu'à la dernière extrémité : les haines entre les Buondelmonti et les Bardi étaient si ardentes encore, que le pauvre chapelain pouvait payer sa complaisance de quelque coup de poignard. Tout le monde devait donc ignorer ce mariage, même la mère d'Hippolyte, même

la cousine de Dianora. Ce serment fut fait sur l'Evangile. Puis, les deux jeunes gens unis, le prêtre disparut.

Alors les deux nouveaux époux arrêtèrent entre eux qu'ils se verraient chaque nuit. La maison qu'occupait Dianora était située dans une des rues les plus écartées et les plus désertes de Florence; sa chambre donnait sur cette rue : elle laisserait pendre un fil de soie à sa fenêtre; Hippolyte y attacherait une échelle de corde; Dianora fixerait cette échelle à la croisée, et, par ce moyen, le mari parviendrait jusqu'à sa femme.

Ces mesures venaient d'être arrêtées, quand Contessa revint : Hippolyte avait entendu des pas qui s'approchaient, il était rentré dans son cabinet. Contessa trouva donc Dianora seule; mais elle n'eut pas besoin de l'interroger pour savoir si elle avait revu Hippolyte. Dianora se jeta toute rougissante dans ses bras, en murmurant à son oreille: -- Merci, merci. Puis elle rentra dans le bal, frissonnante de crainte et rayonnante de bonheur tout à la fois.

La nuit du lendemain était la nuit des noces; il y avait pour Hippolyte un bonheur profond dans ce mystérieux mariage. C'était bien lui qu'on aimait, puisque pour lui Dianora s'exposait à toutes les suites d'une pareille action : la jeune fille avait tout sacrifié à Hippolyte, et Hippolyte sentait qu'il était de son côté tout prêt à lui sacrifier sa vie. Le jeune Buondelmonte attendait avec impatience cette nuit où, pendant que tout le monde ignorerait son bonheur, il serait heureux de la béatitude des anges. Dès le matin, il acheta une échelle de corde; toute la journée, il regarda et baisa cette échelle, qui, le soir, devait le conduire au paradis. Puis, le soir venu, il attendit avec une suprême impatience que onze heures sonnassent : c'était l'heure convenue; à onze heures et quelques minutes Dianora devait ouvrir sa fenêtre.

Hippolyte traversa le Ponte-Vecchio, et s'engagea dans la via dei Bardi. La rue était sombre et déserte : pas une âme vivante ne troublait la solitude de la rue, et le bruit seul des pas d'Hippolyte qui effleurait la terre s'élevait presque insensible dans le silence de la nuit. Le jeune homme arriva sous la fenêtre; quoiqu'il eût devancé l'heure, Dianora l'attendait depuis longtemps; le fil de soie descendit aussitôt

tout tremblant, et trahissant ainsi l'agitation de celle qui le tenait. Hippolyte y attacha son échelle ; Dianora fixa l'échelle à la fenêtre. Mais à peine Hippolyte avait-il mis le pied sur le premier échelon, qu'une patrouille du Bargello parut; voyant un homme qui s'apprêtait à escalader une croisée, elle cria :

— Qui vive!

Hippolyte sauta à terre, arracha vivement l'échelle de corde du clou auquel il l'avait attachée, et s'enfuit vers le Ponte-Vecchio. Malheureusement, à moitié chemin il rencontra une autre patrouille qui le força de se rejeter en arrière; il se cacha alors sous une arcade qui faisait partie du palais Bardi; mais, pris entre les deux patrouilles qui s'avancèrent simultanément vers l'endroit où il avait disparu, il y fut découvert et arrêté.

Florence n'était point alors cette Florence du seizième siècle, que durant cent années les Médicis avaient pétrie sous la corruption et la tyrannie : c'était la Florence antique, pure et sévère, comme Rome au temps des Lucrèce et des Cornélie. Hippolyte, au lieu d'être relâché, comme il l'eût été du temps de Laurent de Médicis ou du duc Alexandre, fut conduit chez le podestat. Là il fut sommé de déclarer ce qu'il faisait par la ville à cette heure avancée de la nuit, et dans quel but il était muni de cette échelle de corde avec laquelle on l'avait vu cherchant à escalader une fenêtre du palais Bardi. Hippolyte répondit qu'il existait dans le palais Bardi un morceau de la vraie croix donné aux ancêtres du chef de la maison actuelle par l'empereur Charlemagne. Comme il attribuait à ce saint talisman la supériorité qu'avaient eue les Bardi sur les Buondelmonti dans plusieurs rencontres, il avait voulu, assura-t-il, s'emparer de ce palladium.

— C'est donc pour voler que vous vouliez pénétrer dans le palais? demanda le podestat.

— Oui, répondit Hippolyte, inclinant la tête en signe de double aveu.

— Mais c'est impossible! s'écria le podestat.

— C'est ainsi, dit Hyppolite.

— Mais vous comprenez à quoi vous vous exposez par cet aveu ?

— Oui, répondit Hippolyte en souriant tristement ; oui, je le sais : à Florence le vol est puni de mort.

— Et vous persistez ?

— Je persiste.

— Emmenez le prévenu, dit le podestat. Et les gardes qui avaient arrêté Hippolyte conduisirent le jeune homme en prison.

Le procès d'Hippolyte s'instruisit bientôt, au grand étonnement de toute la ville : on ne pouvait croire que du jour au lendemain ce bon et noble jeune homme, dont chacun connaissait le cœur loyal, se fût laissé entraîner à une action déshonorante ; mais il fallut bien que les plus incrédules abjurassent leur incrédulité, lorsque, les débats ayant été ouverts, Hippolyte de Buondelmonte répéta en face de tous ce qu'il avait déjà dit au podestat, c'est-à-dire qu'il avait voulu s'introduire dans le palais des Bardi pour s'emparer de ce précieux morceau de la vraie croix. Il n'y avait pas longtemps que pareille chose était arrivée à Rome ; une femme, par un sentiment de foi mal dirigé, avait volé le miraculeux Bambino de l'église d'Ara-Cœli. Le désir d'assurer la victoire à sa famille pouvait servir de motif plausible à la tentative d'Hippolyte, surtout dans ces temps de haine exaltée et de croyances profondes. Aussi commença-t-on de croire à Florence qu'effectivement Hippolyte de Buondelmonte avait essayé de commettre ce vol. Comme d'ailleurs au lieu de nier il affirmait, comme toutes les questions du juge amenaient sur ses lèvres la même réponse, il fallut bien que les juges portassent leur jugement. Hippolyte de Buondelmonte fut condamné à la peine de mort.

Quoique tout le monde connût le texte de la loi, la sensation fut profonde. On espérait que les juges acquitteraient l'accusé. Les juges hésitèrent en effet un instant ; mais devant les affirmations du prévenu ils ne purent faire autrement que de condamner. En effet, s'ils absolvaient, comment porter la même peine à l'avenir, par exemple, contre un véritable voleur qui nierait ?

On pensa qu'Hippolyte ferait quelque aveu au prêtre

chargé de le préparer à la mort ; mais il ne lui dit rien, sinon qu'il était un grand pécheur, et qu'il le suppliait de prier pour lui.

Sa mère avait demandé à le voir : cette pauvre femme au désespoir avait toujours assuré que son fils n'était pas coupable, et que, si elle le revoyait, elle saurait bien lui tirer son secret du cœur. Mais Hyppolyte se défia de sa faiblesse filiale, et il fit répondre à sa mère qu'ils se reverraient au ciel.

Hippolyte ne demanda qu'une seule chose : c'était que, comme la mort des voleurs était infâme, la seigneurie permît qu'il eût la tête tranchée au lieu d'être pendu. La seigneurie accorda au condamné cette dernière faveur.

La veille du jour où il devait être exécuté, on lui apprit la fatale nouvelle à dix heures du soir. Il remercia le greffier qui était venu la lui annoncer ; et comme derrière le greffier était un autre homme plus grand que lui de toute la tête, et vêtu mi-partie de rouge, mi-partie de noir, il demanda quel était cet homme : on lui dit que c'était le bourreau. Alors il détacha une chaîne d'or de son cou et la lui donna, en le remerciant de ce que le tranchant de son épée allait lui sauver l'infamie. Puis il fit sa prière et s'endormit.

Le lendemain en se réveillant Hippolyte appela le geôlier et le pria d'aller chez le podestat pour implorer de lui une grâce : c'était que le cortége mortuaire passât devant la maison des Bardi. Le prétexte qu'alléguait Hippolyte était le désir qu'il avait de profiter des derniers instans qu'il avait à vivre pour pardonner à ses ennemis et recevoir leur pardon. Le motif véritable de sa demande, c'est qu'il voulait voir Dianora une fois encore avant de mourir. Les circonstances dans lesquelles Hippolyte présentait cette requête lui donnaient un caractère trop sérieux pour qu'elle fût refusée. Hippolyte obtint la permission de passer devant la maison des Bardi.

A sept heures du matin le cortége se mit en marche ; la foule se pressait dans les rues que le condamné devait traverser ; la place sur laquelle était dressé l'échafaud regor-

geait de peuple depuis la veille au soir. Les autres quartiers de Florence ressemblaient à un désert.

Le cortége traversa le Ponte-Vecchio, qui faillit crouler dans l'Arno, tant il était surchargé de monde, puis il s'engagea dans la via dei Bardi. Des gardes marchaient en avant pour ouvrir le chemin; le bourreau venait ensuite, son épée nue sur l'épaule; puis Hippolyte, tout vêtu de noir, la tête nue et le col découvert, marchait, sans faiblesse comme sans orgueil, d'un pas lent mais ferme, et se retournant de temps en temps pour adresser la parole à son confesseur. Derrière Hippolyte s'avançaient les pénitens portant la bière dans laquelle, après l'exécution, son corps devait être déposé.

Tous les membres de la famille des Bardi s'étaient réunis devant le seuil de leur palais pour recevoir le pardon de Buondelmonte, et pour lui rendre à leur tour les paroles de paix qu'ils en devaient recevoir. Dianora, vêtue de noir comme une veuve, se tenait entre son père et sa mère. Quand le condamné s'approcha, tous les Bardi tombèrent à genoux. Dianora resta seule debout, immobile et pâle comme une statue.

Arrivé devant la maison, Buondelmonte s'arrêta, et, d'une voix douce et calme, dit le *Pater*, depuis *Notre père qui êtes aux cieux* jusqu'à *et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Les Bardi répondirent : *Amen*, et se relevèrent. Buondelmonte alors s'agenouilla à son tour. Mais en ce moment Dianora quitta son père et sa mère, et alla s'agenouiller près de Buondelmonte.

— Que faites-vous, ma fille? s'écrièrent en même temps le père et la mère de Dianora.

— J'attends votre pardon, dit la jeune fille.

— Et qu'avons-nous à te pardonner? demandèrent les parens.

— D'avoir pris un époux dans la famille de vos ennemis : Buondelmonte est mon époux.

Tous les assistans jetèrent un cri de stupéfaction.

— Oui, continua Dianora en élevant la voix; oui, et que tous ceux qui sont ici l'entendent : Hippolyte n'a point commis d'autre crime que celui dont j'ai été la complice.

Quand il a été surpris montant à ma fenêtre, c'était de concert avec moi. Il venait chez sa femme, et j'attendais mon époux. Maintenant, sommes-nous coupables ? faites-nous mourir ensemble; sommes-nous innocens? pardonnez-nous à tous deux.

Tout était expliqué : Hippolyte avait mieux aimé se charger d'un crime honteux et mourir sur l'échafaud que de compromettre Dianora. Dix mille voix crièrent grâce à la fois. La foule se rua vers les deux jeunes gens, dispersa les soldats, chassa le bourreau, brisa le cercueil ; puis, prenant dans ses bras Hippolyte et Dianora, elle les porta en triomphe chez le podestat, où se trouvait la pauvre mère sollicitant encore la grâce de son fils.

Il n'est pas besoin de dire qu'à l'instant même la sentence fut révoquée. La seigneurie s'étant assemblée députa en même temps deux de ses membres aux Bardi et aux Buondelmonti pour les prier, au nom de la république, de se réconcilier et de consentir au bonheur des deux jeunes gens en gage de réconciliation. Si grands ennemis qu'ils fussent, les Buondelmonti et les Bardi ne purent refuser à la république, qui priait quand elle avait le droit d'ordonner. Ainsi s'éteignirent, pour un temps du moins, les haines qui divisaient les deux familles. C'est en mémoire de cet événement qu'Hippolyte de Buondelmonte fit bâtir la petite église de Santa-Maria-sopr'Arno.

SAINT ZANOBBI.

Une inscription gravée sur une pierre incrustée sous les fenêtres du palais Altoviti, et la colonne de la place du Dôme, communément appelée la colonne Saint-Jean, parce

qu'elle est voisine du Baptistère, constatent les deux plus grands miracles qu'ait accomplis saint Zanobbi, évêque de Florence : l'un pendant sa vie, l'autre après sa mort; l'un l'an 400, l'autre l'an 428.

Saint Zanobbi naquit non-seulement d'une famille patricienne de Florence, mais encore qui avait la prétention de descendre de Zénobie, reine de Palmyre, qui vint à Rome sous le règne de l'empereur Aurélien. Saint Zanobbi était donc non-seulement de race noble, mais encore de race royale.

Il avait vingt ans à peu près lorsque la grâce le toucha. Il alla trouver le saint évêque Théodore, qui l'instruisit dans la foi du Christ, et lui donna le baptême en présence de tout le clergé florentin. Cette conversion, pour laquelle saint Zanobbi n'avait pas demandé le consentement de sa famille, irrita fort son père Lucien et sa mère Sophie, qui menacèrent le néophyte de leur malédiction; mais saint Zanobbi, en entendant cette menace, tomba à genoux, priant Dieu d'éclairer ses parens comme il l'avait éclairé lui-même; et Dieu, miséricordieux pour eux comme pour lui, se manifesta si visiblement à leur esprit, qu'accomplissant eux-mêmes l'action qu'ils avaient blâmée dans leur fils, ils vinrent à leur tour trouver l'évêque Théodore, des mains duquel ils eurent le bonheur de recevoir tous deux le baptême.

Saint Zanobbi devint le favori de l'évêque, qui le fit successivement clerc-chanoine et sous-diacre. Bientôt sa réputation de piété et son amour du prochain se répandirent tellement, qu'on venait le consulter de toutes les villes d'Italie sur la voie la plus certaine à suivre pour gagner le ciel; et ses discours étaient si simples, sa morale si évangélique, ses conseils si selon le cœur de Dieu, que chacun s'en retournait émerveillé de tant d'humilité jointe à tant de sagesse.

Sur ces entrefaites, l'évêque Théodore mourut; et quoique saint Zanobbi eût trente-deux ans à peine, il fut immédiatement promu à l'épiscopat. Il est vrai qne la réputation de saint Zanobbi était si grande, que saint Ambroise vint de Milan à Florence pour le visiter, et prendre sur lui, disait-il, des exemples de sainteté.

Saint Damase régnait en ce même temps à Rome. Il entendit

parler des mérites de saint Zanobbi, et le voulut voir. Il l'invita donc à se rendre près de lui ; et saint Zanobbi, en fils soumis, s'empressa d'exécuter cet ordre et de se rendre aux pieds de Sa Sainteté. Saint Damase récompensa la prompte obéissance de saint Zanobbi en le nommant un des sept diacres de l'Eglise romaine.

Dieu ne tarda point à permettre qu'une preuve éclatante que cet honneur n'était point immérité parût au jour. Un jour que le saint pontife, en compagnie de son diacre Zanobbi, se rendait à Sainte-Marie au delà du Tibre, où Sa Sainteté devait dire la messe ce jour-là, il arriva que le préfet de Rome, dont le fils était tombé en paralysie, et avait épuisé, sans guérir, tout l'art des médecins, pensa qu'il ne lui restait d'espérance que dans un miracle, et fut illuminé de cette idée que ce miracle saint Zanobbi le pouvait faire. Il vint donc l'attendre sur son passage, et, tombant à ses pieds les larmes aux yeux, il le supplia au nom du Seigneur de rendre la santé à son fils. Humble et modeste comme il était, saint Zanobbi se récusa, déclarant qu'il se regardait comme trop insuffisant et trop indigne pour que Dieu daignât accomplir un miracle par ses mains. Mais le préfet insista tellement, que saint Zanobbi pensa qu'une plus longue résistance serait un doute de la puissance de Dieu, puisque Dieu se manifeste par qui il lui plaît, par les grands comme par les petits, par les dignes comme par les indignes. Il suivit donc le pauvre père, et, encouragé par le pontife lui-même, il s'agenouilla près du lit du malade, resta longtemps les mains jointes, les yeux au ciel, et absorbé par une profonde prière; puis, se relevant, il traça du bout du doigt le signe de la croix sur le corps du malade, et le prenant par la main :

« Jeune homme, dit-il, si la volonté de Dieu est que tu te lèves et que tu guérisses, lève-toi et sois guéri. »

Et le jeune homme se leva aussitôt et alla se jeter dans les bras de son père à la grande admiration du peuple, du clergé et du pontife, qui, à partir de ce moment, commencèrent à regarder Zanobbi comme un saint; opinion qui lui valut d'être envoyé par le pape à Constantinople pour combattre les hérésies qui commençaient à s'élever dans l'Eglise.

Dieu avait donné à Zanobbi le don des miracles, et par conséquent l'avait fait participant à sa nature divine. Aussi Zanobbi, pensant que mieux valait combattre les hérétiques par les faits que par les paroles, et que les yeux sont plus promptement convaincus que les oreilles, débuta par se faire amener deux possédés que tous les médecins avaient inutilement tenté de guérir et tous les prêtres vainement essayé d'exorciser. Mais Zanobbi eut à peine prononcé le nom de Jésus à leur oreille et fait le signe de la croix sur leur corps, que les démons s'envolèrent en jetant un grand cri, et que les possédés, à jamais délivrés de la possession, tombèrent à genoux et rendirent grâce au Seigneur.

Un pareil début, comme on le pense bien, répandit le nom de Zanobbi dans toute l'Eglise et parmi tout le clergé de Constantinople. Depuis le temps des apôtres les miracles devenaient rares, et il était évident que ceux à qui Dieu en conservait le don étaient ses serviteurs bien-aimés. Chacun s'empressa donc d'écouter les paroles de l'évêque de Florence ; et l'hérésie, qui avait commencé de montrer sa tête au milieu de la sainte Eglise, disparut, sinon pour toujours, du moins momentanément.

Mais le moment approchait où Notre Seigneur Jésus-Christ allait permettre que la sainteté de Zanobbi éclatât dans tout son jour, en lui donnant l'occasion de faire un miracle pareil à celui qu'il avait fait lui-même en ressuscitant la fille de Jaïre chez les Géraséniens, et le frère de Marthe à Béthanie.

Zanobbi était revenu à Florence après son voyage d'Orient, et continuait, à la gloire de Dieu et à la propagation de sa renommée, de rendre la vue aux aveugles, la raison aux possédés et le mouvement aux paralytiques, lorsqu'une femme française, qui allait à Rome avec son fils pour accomplir un pèlerinage promis, fut forcée de s'arrêter à Florence, le jeune homme, fatigué du voyage, étant trop souffrant pour continuer son chemin.

Cette femme était une sainte créature, pleine de foi et de piété ; elle entendit parler des grandes vertus de Zanobbi et voulut le voir. Zanobbi fut pour elle ce qu'il était pour tous, le consolateur et le soutien des affligés, et la pèlerine recon-

nut facilement que l'esprit de Dieu était dans cet homme. Aussi quelque amour qu'elle eût pour son fils, dont la santé allait toujours s'affaiblissant, lorsque le saint lui eut donné le conseil de continuer son chemin vers Rome et de laisser son enfant à Florence, elle obéit aussitôt, recommanda le jeune homme aux soins et aux prières du saint évêque, embrassa l'enfant, et partit, quoique, sentant son mal croître de moment en moment, l'enfant la suppliât de rester.

Le pauvre petit ne se trompait pas; le germe de la mort était en lui, et il alla chaque jour dépérissant, appelant sans cesse sa mère et répondant par ce seul cri : Ma mère ! ma mère ! aux secours des médecins et aux exhortations du saint évêque. Aussi, soit qu'il fût condamné, soit que cette douleur de se trouver seul dans une ville inconnue empirât encore son état, son mal fit des progrès si rapides, que quinze jours après le départ de sa mère il expira en l'appelant et en demandant à Dieu de la revoir une fois encore. Mais Dieu, qui avait d'autres projets sur lui, ne le permit pas.

Le jour même de sa mort, et comme des mains étrangères venaient de rendre au pauvre trépassé les derniers devoirs, sa mère, revenue de Rome, rentrait à Florence pleine de joie du bon et pieux voyage qu'elle avait fait, et pleine d'espérance de retrouver son enfant guéri.

Elle s'achemina donc rapidement vers sa demeure. Mais sans savoir pourquoi, à mesure qu'elle approchait, elle sentait son âme se serrer. A quelques pas de la maison, elle rencontra deux femmes qu'elle connaissait, et qui, au lieu de la féliciter de son bon retour, continuèrent leur chemin en détournant la tête. Au seuil de la porte, elle sentit une odeur d'encens qui l'épouvanta malgré elle ; un instant elle demeura immobile et se demandant si elle devait aller plus avant. Enfin, jugeant que le mal le plus terrible qu'elle pût éprouver était l'angoisse qui lui brisait l'âme, elle s'élança dans la maison, monta rapidement l'escalier, et, trouvant toutes les portes ouvertes, elle se précipita dans la chambre de son enfant en criant à son tour : Mon fils ! mon fils !

L'enfant était couché, les cheveux couronnés de fleurs, tenant d'une main une palme et de l'autre un crucifix ; et

comme il était mort sans agonie, on eût dit tout simplement qu'il dormait.

La mère le crut aussi, ou plutôt elle essaya de le croire. Elle se jeta sur son lit, serra l'enfant dans ses bras, baisant ses yeux fermés et sa bouche froide, et lui criant de s'éveiller, et que c'était sa mère qui revenait auprès de lui pour ne le plus quitter. Mais l'enfant dormait du sommeil sans réveil, et ne répondit pas.

Alors le Seigneur permit que le cœur de la mère, au lieu de se livrer au désespoir, s'ouvrît à la foi ; elle se laissa glisser du lit mortuaire, et tombant sur ses deux genoux : *Domine*, *Domine*, s'écria-t-elle comme les sœurs de Lazare, *si fuisses hic*, *filius meus non fuisset mortuus*; c'est-à-dire : Seigneur, Seigneur, si tu avais été ici, mon enfant ne serait pas mort.

Puis alors un espoir lui revint. Comme à ses cris maternels les voisins étaient accourus, et que l'appartement commençait à se remplir de monde, elle se retourna vers les assistans et demanda si personne parmi eux ne pouvait lui dire où était saint Zanobbi. Tous lui répondirent d'une seule voix que, comme on célébrait ce même jour la fête des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, l'évêque était avec tout son clergé occupé de célébrer l'office divin à l'église de Saint-Pierre-Majeur, située hors les murs, après quoi il reviendrait sans doute à l'église de Santa-Reparata, aujourd'hui le Dôme.

Aussitôt, avec cette foi qui soulève les montagnes, elle leva ses regards au ciel, adressa sa prière à Dieu, et l'on remarqua qu'à mesure qu'elle priait les larmes se séchaient dans ses yeux, et que le calme reparaissait sur son visage ; puis, la prière finie, elle se releva, prit son fils contre sa poitrine, et s'avançant vers la porte :— Place, dit-elle, à l'enfant qui va ressusciter !

On la crut folle et on la suivit.

Alors elle s'avança par les rues de Florence ; et, arrivée à la via Borgo-degli-Albizzi, elle aperçut, au bout de la rue, saint Zanobbi qui revenait processionnellement avec tout son clergé. Elle s'engagea aussitôt dans la rue, suivie d'une multitude de peuple presque aussi grande que celle qui sui-

vait l'évêque, et l'ayant rencontré juste à l'endroit où se trouve aujourd'hui le palais Altoviti, elle déposa l'enfant devant lui, et se jetant à ses pieds :

— O saint homme du Seigneur ! s'écria-t-elle, les joues livides, les cheveux épars et la voix pleine de larmes ; — ô miséricordieux évêque ! ô père des pauvres ! ô consolateur des affligés ! tu sais que dans la perte des choses humaines là est la plus grande douleur où était la plus grande espérance et le plus grand amour. Or, toute mon espérance, tout mon amour, je les avais mis dans cet enfant que voilà mort à mes pieds. Que voulez-vous donc que devienne une mère quand son enfant unique est mort ? N'oubliez donc pas que c'est par votre conseil que j'ai continué mon voyage vers Rome, que vous m'avez dit de laisser cet enfant entre vos mains, et que je l'y ai laissé. Et à cette heure, comment me rendez-vous mon enfant ? Vous le voyez, saint homme de Dieu, mort, mort ! Priez donc Dieu de renouveler pour moi le miracle qu'il a fait pour la fille de Jaïre et pour le frère de Marthe et de Madeleine. Je crois comme ces saintes femmes croyaient ; j'ai dans l'âme la même foi qu'elles avaient dans l'âme. Dites donc les paroles saintes : je suis à genoux, je crois, j'attends.

Et la pauvre mère levait en effet vers le ciel des yeux si pleins d'espérance que tout le monde pleurait autour d'elle en voyant une si profonde douleur jointe à une si pieuse croyance.

Quant à saint Zanobbi, il s'était arrêté comme stupéfait d'un pareil espoir et dans l'humble doute toujours que le Seigneur daignât se servir de lui pour accomplir de si grandes choses. Mais tout le peuple, qui lui avait déjà vu faire tant de miracles, se mit à crier, partageant la confiance de la mère :

— Ressuscitez l'enfant, saint évêque, ressuscitez-le.

Alors saint Zanobbi s'agenouilla, et, avec des larmes d'une dévotion profonde, il demanda à Dieu de permettre que le ciel s'ouvrît et laissât tomber sur le fils de cette pauvre femme la rosée de sa grâce. Puis, cette prière terminée, il fit le signe de la croix sur le corps de l'enfant, le souleva dans ses bras et le déposa dans ceux de sa mère

La mère jeta un grand cri de joie et de reconnaissance : l'enfant venait de rouvrir les yeux ; puis le dernier mot qui était sorti de sa bouche en sortit encore le premier, et l'enfant s'écria : — Ma mère !

Aussitôt tout le peuple se mit à louer Dieu, disant : *Benedictus es, Domine, Deus patrûm nostrorum, et laudabilis, et gloriosus in sæcula, qui per sanctos mirabilia operari non cessas.* — C'est-à-dire : Sois béni, ô Dieu de nos pères ! sois béni et loué dans tous les siècles, toi qui ne cesses d'opérer des miracles par l'intermédiaire de tes saints !

Et tous ainsi chantant, et la mère tenant son fils par la main, ils accompagnèrent le saint homme jusqu'à l'archevêché. Puis la mère et l'enfant partirent pour la France, où tous deux arrivèrent en bonne santé, glorifiant le nom du Seigneur et celui du saint évêque qui les avait réunis l'un à l'autre quand ils se croyaient séparés pour jamais.

A l'endroit même où le miracle eut lieu, c'est-à-dire au pied du palais Altoviti, on voit encore aujourd'hui une pierre où est gravée cette inscription :

B. Zenobbus puerum sibi a matre
Gallica Romæ eunti
Creditum, atque interea mortuum,
Dum sibi urbem lustranti eadem
Reversa hoc loco conquerens
Occurrit, signo crucis ad vitam revocat,
Anno sal. CCCC.

A son tour, après une vie toute de bonnes œuvres, saint Zanobbi mourut, mais comme il devait mourir, consolant et bénissant jusqu'à sa dernière heure. Ce fut vers l'an 424, disent les uns, et 426, disent les autres, qu'arriva cet événement, qui plongea Florence dans le deuil. Son corps, embaumé avec les parfums les plus riches et les aromates les plus précieux, fut déposé dans le cercueil revêtu de ses habits pontificaux, et transporté, ainsi qu'il l'avait demandé lui-même, dans l'église de Saint-Laurent.

Mais trois ans après, saint Zanobbi ayant été canonisé, son successeur, qui se nommait André, et qui était un homme d'une piété suprême, résolut de lui rendre les honneurs qui

lui étaient dus en transportant son corps de la modeste église où il avait été enterré dans la cathédrale de Saint-Sauveur. Le jour de cette translation fut fixé au 26 du mois de janvier, c'est à dire quatre ans environ après sa mort.

On se prépara à cette grande solennité par un jeûne général. Toute la nuit du 25 au 26 janvier les cloches sonnèrent sans s'arrêter un seul instant.

Enfin, vers les six heures du matin, l'évêque et tout le clergé se rendirent à l'église Saint-Laurent, où le cercueil était disposé dès la veille sur un riche catafalque tout brodé d'ornemens et tout garni de franges d'or.

Les diacres et les évêques prirent alors le catafalque sur leurs épaules ; et, précédés de l'évêque de Florence, mitre en tête, crosse en main, du clergé et des chantres qui disaient les hymnes saints, des enfans de chœur qui agitaient les encensoirs, des jeunes filles qui jetaient des fleurs, s'avancèrent processionnellement de l'église Saint-Laurent à la cathédrale de Saint-Sauveur, situé où est aujourd'hui le Dôme. Et derrière eux marchait une grande multitude de peuple, au milieu de laquelle on se montrait les aveugles auxquels le saint avait rendu la vue, les paralytiques auxquels le saint avait rendu le mouvement, les possédés auxquels le saint avait rendu la raison.

Et tous louaient le Seigneur.

Or, il advint, car une pareille solennité ne pouvait pas se passer sans miracle, qu'en arrivant sur la place il se précipita par une des rues latérales un tel flot de peuple que, obéissant malgré eux à l'impulsion donnée, les évêques et les diacres qui portaient le corps firent un mouvement de côté : de sorte que le catafalque sur lequel était couché le corps alla heurter un grand orme qui s'élevait sur la place et qui, tout dépouillé de ses feuilles, car, ainsi que nous l'avons dit, cette procession avait lieu le 26 janvier, semblait un arbre mort. Mais voilà qu'à peine le catafalque eut touché l'arbre qu'au même instant l'arbre se couvrit de bourgeons qui s'ouvrirent aussitôt, et en quelques secondes devinrent des feuilles aussi vertes, aussi fraîches, aussi touffues que celles que ce même arbre avait portées au mois de mai précédent. Alors de grands cris retentirent, et chacun se précipita vers

l'orme qui venait de reverdir si miraculeusement pour en arracher les feuilles, pour en casser les branches : si bien qu'au bout d'un instant ce ne fut plus qu'un tronc dépouillé, et ce tronc lui-même fut scié à son tour, et du bois qu'il fournit on fit des tableaux d'autel ; car autrefois, on se le rappelle, presque tous les tableaux d'église étaient sur bois. Au reste, un de ces tableaux resta longtemps dans la chapelle même du saint. Il représentait saint Zanobbi entre ses élèves bien-aimés, saint Eugène et saint Crescent ; et aux pieds du digne évêque étaient écrits ces mots en caractères romains :

Facta de ulmo quæ floruit tempore beati Zanobbi.

C'est en mémoire de cet orme, qui fleurit ainsi que nous venons de le dire et qu'en un instant le peuple dépouilla, que fut dressée la colonne de marbre encore debout aujourd'hui près du Baptistère Saint-Jean, et sur laquelle on lit l'inscription suivante :

Anno ab incarnatione Domini 408 (1),
Die 26 januarii, tempore
Imperatoris Arcadii, et Honorii,
Anno undecimo, quinto mense,
Dum de basilica sancti Laurentii
Ad majorem ecclesiam Florentinam
Corpus sancti Zanobbii, Florentinorum
Episcopi, fœretro portaretur,
Hic in loco ulmus arbor
Arida tunc existens, quam cum
Fœretrum sancti corporis tetigisset,
Subito frondes et flores
Miraculose produxit, in cujus
Miraculi memoria Christiani
Cives Florentini in loco sublatæ
Arboris hic hanc columnam
Cum cruce in signo notabili erexerunt.

Mille ans venaient de s'écouler pendant lesquels, par des miracles successifs, le corps de Zanobbi avait continué de

(1) Il y a erreur dans la date, saint Zanobbi n'étant mort qu'en 424, et même quelques-uns disent en 426.

donner aux Florentins la preuve que son âme veillait sur eux. La vieille basilique avait disparu pour faire place au nouveau Dôme. Brunelleschi venait de couronner de sa coupole le monument d'Arnolfo di Lapo. Enfin Sainte-Marie-des-Fleurs était érigée depuis 1420 en eglise métropolitaine par le pape Martin V, lorsque l'archevêque de Florence, Louis Scampieri, de Padoue, qui avait commencé par être valet de chambre et médecin du pape Eugène IV, et qui depuis fut cardinal et patriarche, songea à tirer le corps de saint Zanobbi des catacombes de l'ancienne basilique, et à le mettre dans un lieu digne de la haute renommée dont il jouissait. Malheureusement, pendant que l'on bâtissait la nouvelle cathédrale, les travaux fondamentaux du monument avaient tout bouleversé ; et, comme trois ou quatre générations s'étaient écoulées entre la première pierre, posée par Arnolfo di Lapo, et la dernière pierre posée par Brunelleschi, on avait complétement oublié en quel lieu de l'ancienne crypte avaient été déposées les saintes reliques, dont, comme on se le rappelle, la translation avait déjà eu lieu de Saint-Laurent à Saint-Sauveur en l'an 429. En conséquence, l'archevêque rassembla tout son clergé, espérant que parmi les plus vieux chanoines de l'église il y en aurait qui pourraient lui donner quelques renseignemens, et déclara dans cette première assemblée que son intention était que la translation du corps de saint Zanobbi eût lieu le 26 avril 1439.

Cette époque avait été fixée par le digne archevêque parce qu'à cette époque justement, un concile ayant été assemblé pour réunir définitivement l'Eglise grecque à l'Église romaine, Florence se trouvait être devenue momentanément le séjour des plus grands personnages de la chrétienté. En effet, se trouvaient alors à Florence le pape Eugène IV, Jean Paléologue, empereur des Grecs ; Démétrius, son frère ; Joseph, patriarche de Constantinople, et tout le collége des cardinaux, des évêques et des archevêques grecs et latins. C'étaient de dignes assistans pour une pareille fête. Aussi monseigneur Scampieri avait décidé que la translation se ferait avant leur départ.

Les plus vieux chanoines, en rappelant leurs souvenirs, avaient cru pouvoir indiquer à peu près à l'archevêque l'en-

droit où, par tradition, ils avaient entendu dire dans leur jeunesse que se trouvait le corps du saint. Mais cette difficulté levée, il s'en présentait une autre : on craignait que ces grands courans d'eaux, que ces profondes sources souterraines, reconnus par Arnolfo di Lapo lorsqu'il avait jeté les fondations de son monument, n'eussent, par leur humidité, putréfié le corps du saint. Or, quel scandale pour toute l'Église si ce corps, qui avait fait tant de miracles, se présentait à la vue de tous fétide et corrompu !

On résolut donc, pour obvier à cet inconvénient, de s'assurer de la vérité d'abord ; puis, si le cadavre du saint était dans l'état où on craignait de le voir, d'en prévenir le pape, qui alors déciderait dans sa sagesse ce qu'il y avait à faire.

En conséquence, la veille du jour où la translation devait avoir lieu, le préposé de l'église, Jean Spinellino, homme grave et sur la discrétion duquel on pouvait compter, descendit dans les souterrains avec deux maîtres de chapelle, deux prêtres munis de flambeaux, et quatre ouvriers armés de pioches. Les fouilles devaient être faites en deux endroits, d'abord sur une pierre marquée de la lettre S, que l'on présumait vouloir dire *sanctus*, puis sous un autel où l'on croyait plus communément que le saint avait été enterré.

Les excavations commencèrent. Malgré le signe que nous avons dit, on ne trouva rien sous la pierre que quelques débris de cercueil. Là avait été autrefois une tombe, il est vrai ; mais la poussière était redevenue poussière, et il était impossible de séparer l'argile de l'argile. On abandonna donc cette première fouille, et l'on se tourna vers l'autel.

Là ce fut autre chose : à peine le devant de l'autel fut-il enlevé que l'on aperçut dans la profondeur un cercueil de marbre. On ne douta plus que ce ne fût celui de saint Zanobbi. On le tira du caveau où il avait reposé mille ans, et on l'ouvrit.

Alors, non-seulement il n'y eut plus de doute, mais l'identité du saint fut reconnue par un nouveau miracle. Lors de la première translation, on avait parsemé son corps de fleurs et de feuilles de l'orme qu'il avait ravivé en le touchant. Or, sur son corps, aussi intact que le jour de l'inhu-

mation, on retrouva ces feuilles aussi vertes et ces fleurs aussi fraîches que le jour où elles avaient été cueillies.

A l'instant le pape Eugène fut prévenu de l'événement, et se rendit, avec tout le collége des cardinaux, des évêques et des archevêques, dans les souterrains du Dôme, où il trouva à genoux autour du cercueil les ouvriers qui l'avaient exhumé, les prêtres qui tenaient les flambeaux, et le préposé Jean Spinellino, lesquels ne pouvaient croire à ce qu'ils voyaient, et remerciaient le Seigneur qui avait daigné donner en présence du saint-père lui-même cette preuve que son esprit n'avait pas encore abandonné la terre.

Le lendemain, la translation des reliques eut lieu; et, après huit jours d'adoration sur le maître-autel, le corps du saint fut transporté dans la chapelle souterraine qui lui avait été destinée.

Aujourd'hui encore, outre les reliques du saint que l'on adore dans la cathédrale, on conserve trois choses révérées comme sacrées : son anneau épiscopal, propriété de la famille Girolami ; le buste d'argent qui renferme un os de sa tête, et le chapeau que portait habituellement le saint, fait en forme d'un chapeau de cardinal. Le chapeau se conserve dans l'église de San-Giovanni-Batista, dite della Calza, et située près de la porte Romaine. Il jouit toujours d'une grande réputation, et journellement les malades l'envoient chercher, comme on envoie chercher à Rome le saint Bambino d'Ara-Cœli.

Le buste est au Dôme : le 25 mai de chaque année, on apporte des bouquets de roses qui, sanctifiés par son contact, deviennent pour tout le reste de l'année un remède certain contre les douleurs rhumatismales, les affections des yeux, et surtout les maux de tête.

Quant à l'anneau de saint Zanobbi, il fit, vers la fin du quinzième siècle, c'est-à-dire cinquante ans environ après les événemens que nous venons de raconter, un voyage en France par lequel nous terminerons cette légende.

Notre bon roi Louis XI était fort malade; et comme il avait déjà grandement usé du crédit de Notre-Dame-d'Embrun, de saint Michel et de saint Jacques, ses patrons habituels, il eut la crainte, s'il s'adressait à eux, que lassés de

ses prières antérieures, et dégoûtés de lui rendre service par son peu d'exactitude à remplir les promesses qu'il leur avait faites, ils ne le laissassent dans l'embarras. Il songea alors à saint Zanobbi qui, sans doute, ayant moins entendu parler de lui, serait peut-être plus disposé à lui rendre service, et s'adressa à Laurent le Magnifique pour qu'il obtînt de la famille Girolami qu'elle lui envoyât son anneau.

Laurent accepta l'ambassade et mena la négociation à bien : la famille Girolami consentit à se séparer momentanément de la précieuse bague, et elle fut envoyée en France par l'entremise du chapelain de la famille, qui fit serment de ne point la perdre de vue une seconde et de ne point s'en dessaisir un seul instant. En effet, le chapelain suspendit l'anneau à son cou avec une chaîne d'or, et pendant toute la route ne s'en sépara ni jour ni nuit.

Arrivé à la frontière, le chapelain trouva une escorte qui devait le conduire à travers la France jusqu'au Plessis-lès-Tours. C'est là que le vieux roi, abandonné de ses médecins, ne croyant plus aux saints français, attendait l'anneau miraculeux dans lequel résidait sa dernière espérance.

Quoique le chapelain fût habitué aux massives constructions de la Florence populaire, quoiqu'il eût parcouru les sombres corridors du Palais-Vieux, quoiqu'il eût sondé les murs épais du palais de Côme, in via Larga, et du palais Strozzi, place de la Trinité, il ne put s'empêcher de frémir en franchissant ces ponts-levis, en traversant ces herses, en s'engageant dans ces chemins couverts qui défendaient les abords de Plessis-lès-Tours. Ajoutons que les autres objets qui s'offraient à chaque pas sur son chemin n'étaient pas de nature à le rassurer : c'étaient dans la forêt qu'il venait de traverser des squelettes de pendus, dont les os cliquetaient au vent, et dont les corbeaux se disputaient les derniers débris ; c'étaient dans les salles basses le bourreau Tristan et ses deux acolytes ; c'était, à la porte de la chambre royale, l'ex-barbier Olivier Le Daim, qui venait d'être fait comte ; c'était enfin derrière tout cela le vieux tigre mourant, et, tout mourant qu'il était, capable de faire jeter le pauvre chapelain dans quelque cage de fer pareille à celle du car-

dinal La Balue, si l'anneau de saint Zanobbi ne produisait pas l'effet qu'il en avait espéré.

Aussi, en voyant tout cela, le pieux messager aurait-il bien voulu n'avoir jamais quitté Florence ; mais il était trop tard pour reculer : il était venu jusque-là, il fallait aller jusqu'au bout.

Olivier Le Daim ouvrit la porte, et le chapelain vit à terre, couché sur un lit de cendres, le corps enveloppé d'une robe de moine, les yeux ardens de fièvre, celui devant qui la France tremblait, et qui tremblait lui-même devant la mort. Au premier aspect, on eût dit qu'il ne restait au royal agonisant que le temps de dire un *Pater* avant de mourir, tant il était maigre, hâve et livide. Mais Louis XI n'était pas un de ces rois qui meurent ainsi tant qu'il leur reste un angle de la vie auquel ils peuvent se cramponner, et qui quittent la terre au premier appel de Dieu. Non, il avait mis toute son espérance dans saint Zanobbi ; il s'était répété vingt fois, cent fois, mille fois, dans ses veilles fiévreuses et dans ses terreurs nocturnes, que, si l'anneau arrivait avant qu'il fût mort, il était sauvé. A la vue du chapelain, il sentit donc ses forces revenir, et, sans l'aide de personne, se relevant sur ses deux genoux :

— Venez vite à moi, mon père, dit-il, venez vite. Vous êtes un digne homme, et Zanobbi un grand saint. Où est l'anneau ? Où est l'anneau ?

Alors, le chapelain tout tremblant s'approcha du roi, lui présentant le message dont l'avait chargé Laurent ; mais ce n'était pas une lettre du Magnifique qu'attendait Louis XI ; aussi l'écarta-t-il si violemment, qu'elle alla tomber de l'autre côté de la chambre, et se cramponnant à la main du prêtre :

— C'est l'anneau que je demande, dit-il ; n'as-tu pas l'anneau, prêtre maudit ?

— Si fait, sire, si fait, se hâta de répondre le chapelain ; et tirant de sa poitrine l'anneau miraculeux il le montra à Louis XI, qui se précipita dessus et le baisa ardemment, faisant en même temps avec lui des signes de croix multipliés.

Puis, ce premier mouvement de joie passé, Louis XI de-

manda au chapelain qu'il lui confiât l'anneau ; mais celui-ci lui dit alors à quelles conditions formelles l'anneau lui était envoyé. C'était ce que lui expliquait dans sa lettre Laurent le Magnifique.

Le roi ordonna à Olivier Le Daim de ramasser la lettre et de lui en faire la lecture : Olivier obéit, et Louis XI l'écouta d'un bout à l'autre, secouant la tête du haut en bas en signe d'adhésion, et de temps en temps se retournant pour baiser l'anneau et pour faire encore avec lui le signe de la croix.

Puis on porta le roi dans son lit, le chapelain tenant la chaîne, et le roi tenant l'anneau. Et comme le roi ne voulait pas quitter l'anneau et que le chapelain ne voulait pas quitter la chaîne, le chapelain s'assit au chevet du roi, où il resta trois jours et troits nuits, buvant, mangeant et dormant à la même place. Car pendant ces trois jours et ces trois nuits le malade ne voulut point quitter la bague, ne cessant de la baiser, de faire des signes de croix avec elle, et de prier le bienheureux saint Zanobbi de lui rendre la santé.

Or, au bout de trois jours, le bon roi Louis XI était, sinon guéri, du moins hors de danger.

Alors il rendit la liberté au chapelain, lui fit force cadeaux, et ordonna que son orfévre particulier exécutât, pour renfermer la bague miraculeuse, un des plus riches reliquaires qui eussent jamais été vus.

Et le chapelain revint à Florence, rapportant non-seulement l'anneau du saint, sur lequel il avait fait si bonne garde, mais encore le reliquaire donné par le bon roi Louis XI, lequel était si précieux, que, du prix qu'en tira la famille Girolami, elle fonda au Dôme un canonicat.

SAINT JEAN GUALBERTI.

En sortant de Florence par la porte de San-Benito, et en suivant la route qui monte à la charmante église de ce nom, le promeneur aperçoit à droite, et au point où cette route se divise en deux branches, un petit monument en forme de tabernacle. Ce monument renferme une peinture représentant un chevalier qui, tout couvert de fer, armé de pied en cap, l'épée nue à la main, s'apprête à frapper un homme sans armes, agenouillé devant lui, demandant grâce. Au second plan s'élève un crucifix. Voici l'histoire de ce crucifix, de cet homme sans armes et de ce chevalier armé :

Il y avait dans les environs de Florence, vers la fin du dixième siècle, un noble homme que l'on appelait le chevalier de Petrojo, parce qu'il habitait un de ses châteaux qui portait ce nom. Ce château, fief de l'Empire, concédé à lui et à sa descendance, est situé sur le chemin de Rome, à dix milles environ de la ville.

Ce chevalier de Petrojo, dont le vrai nom était Gualberti, ne s'était pas retiré dans ce château sans des motifs sérieux que nous allons indiquer.

Le chevalier de Petrojo avait deux fils : l'un (c'était l'aîné) se nommait Hugo, l'autre (le cadet) s'appelait Giovanni. Ces deux fils étaient l'espoir de sa maison, qui, puissante jusqu'alors, promettait d'atteindre encore un plus haut degré de splendeur, car une vieille parente du chevalier, jugeant que ces jeunes gens seraient un jour la gloire de leur race, avait laissé à Hugo et à Giovanni toute sa fortune, qui était immense, à l'exclusion d'un de ses neveux nommé Lupo, qui lui paraissait donner de moins belles espérances.

Elle avait cependant posé cette condition, qu'en cas de mort des deux jeunes gens, cette fortune reviendrait à celui qui, sans eux, en eût été le propriétaire naturel. Quoi qu'il en soit, par suite de ce legs, messire Gualberti se trouvait

un des plus nobles et des plus riches seigneurs de Florence.

L'aîné de ses fils avait quinze ans, et le cadet neuf, tous deux étaient élevés en jeunes seigneurs destinés aux armes : aussi, bien que sortant à peine de l'enfance, Hugo promettait-il de marcher dignement sur les traces de ses ancêtres ; il manœuvrait un cheval, maniait une épée, et lançait un faucon de manière à faire envie à plus d'un chevalier qui avait le double de son âge. Monter à cheval, courir les tournois, *oiseler*, comme on disait à cette époque, étaient ses seuls plaisirs ; et son père, messire Gualberti, le poussait fort à tous ces exercices, lui disant que, lorsqu'un chevalier savait ces trois choses et prier Dieu, il n'ignorait rien de ce qu'un noble homme doit savoir.

Or, il arriva qu'un jour Hugo projeta, avec plusieurs jeunes seigneurs de ses amis, une grande chasse au sanglier dans les Maremmes. La chasse au sanglier se faisait ordinairement en grande compagnie; car, comme on le sait, elle n'est pas exempte de quelques dangers : le sanglier, forcé et tenant aux chiens, s'attaquait à l'épieu, et c'était alors une lutte corps à corps dans laquelle l'homme n'était pas toujours le vainqueur.

Le jeune Hugo se faisait une grande fête de cette chasse ; et lorsqu'il vint prendre congé de son père, il avait un certain air triomphant qui fit sourire le bon chevalier. Son père ne lui en fit pas moins la leçon sur la manière d'attaquer l'animal ou de l'attendre ; mais Hugo, qui avait déjà mis à mort une vingtaine de monstres de la même espèce, écouta les recommandations de son père en souriant ; et, comme il tenait son épée à la main, il fit avec cette arme deux ou trois évolutions qui prouvaient que le plus habile chasseur n'avait rien à lui apprendre sur ce sujet.

Trois jours après, cette affreuse nouvelle arriva à messire Gualberti, que son fils, s'étant emporté à la poursuite d'un énorme sanglier, avait été tué par lui en le tuant lui-même, et retrouvé mort près du sanglier mort. Le désespoir de messire Gualberti fut profond. Ce fut néanmoins celui d'un homme craignant le Seigneur. Il leva les deux mains au ciel : Dieu me l'a donné, dit-il ; Dieu me l'a ôté... le saint nom du Seigneur soit béni. Puis il fit rapporter le corps qu'on avait

mis dans un cercueil, et le fit déposer dans le caveau de la famille.

Mais bientôt de nouveaux bruits se répandirent. On dit que le même jour on avait vu deux hommes masqués, dont l'un était tout ensanglanté, fuir à grande course de cheval à travers les Maremmes. Ces hommes venaient du point précis où le cadavre du jeune Hugo avait été retrouvé. L'homme blessé s'était même trouvé si faible en arrivant aux environs de Volterra, qu'il avait été obligé de s'arrêter dans la maison d'un paysan, qui lui avait donné un verre de vin. Son compagnon alors l'avait gourmandé sur sa faiblesse, l'avait fait remonter à cheval; et tous deux, repartant au grand galop, avaient disparu par la route de Sienne.

Alors messire Gualberti avait fait venir les deux médecins de Florence, les avait conduits au caveau de sa famille, et, ouvrant lui-même le cercueil de son premier-né, il avait déroulé le linceul qui l'enveloppait pour mettre au jour les blessures qui avaient causé sa mort.

Les médecins sondèrent les blessures, et reconnurent qu'elles avaient été faites, l'une avec une épée, l'autre avec un poignard. Au premier abord, on avait pu s'y tromper et croire que les défenses d'un sanglier les avaient faites; mais, en y regardant de plus près, la véritable cause de la mort du jeune Hugo se révélait clairement. Il n'avait pas été tué par accident dans sa lutte avec une bête sauvage, mais frappé avec intention par des assassins.

Quels pouvaient être ces assassins? Voilà ce qu'ignorait entièrement messire Gualberti. Sur qui devait tomber la vengeance? C'est ce qu'un miracle de Dieu pouvait seul révéler, Dieu permit que le miracle s'accomplît.

Trois mois après cet assassinat, comme messire Gualberti venait de faire la prière du soir, recommandant à Dieu le seul fils qui lui restait, on frappa à la porte du palais. Les serviteurs allèrent ouvrir, et rentrèrent avec un moine. Le moine s'approcha de messire Gualberti, et lui dit qu'un malheureux, qui était sur le point de mourir, avait une révélation à lui faire.

Messire Gualberti se leva aussitôt, et suivit le moine.

Le moine le conduisit dans une de ces petites rues de Flo-

rence qui sont situées du côté de Porta-alla-Croce, et qui donnent par un bout sur les remparts. Arrivé là, il ouvrit la porte d'une maison de pauvre apparence, monta deux étages, et introduisit messire Gualberti dans une chambre tapissée d'armes de différentes espèces, où, sur un grabat tout ensanglanté gisait un homme presqu'à l'agonie.

Au bruit que firent en entrant le moine et messire Gualberti, il se retourna.

— Est-ce le père? demanda-t-il.

— Oui, dit le moine.

— Alors qu'il se hâte, dit le mourant; car vous avez bien tardé, et je ne sais pas si j'aurai la force d'aller jusqu'au bout.

— Dieu vous la donnera, dit le moine.

Et il fit signe à messire Gualberti de s'asseoir au chevet du lit.

Alors le moribond se souleva. Il fit d'abord promettre à messire Gualberti que son pardon lui serait accordé, quelque chose qu'il eût à lui révéler.

Alors il lui raconta tous les détails de la mort de son fils: l'assassin était le parent déshérité auquel, en cas de mort des deux enfans, la fortune devenait revenir, et l'homme qui allait mourir était son complice.

Messire Gualberti jeta un cri d'horreur, et se recula vivement. Mais le mourant lui fit signe qu'il n'avait pas tout dit. — Le lendemain on devait assassiner Giovanni comme on avait déjà assassiné Hugo; le sbire avait même reçu d'avance de Lupo la moitié de la somme promise. C'est ce qui avait tout perdu. Il était allé boire au cabaret avec quelques-uns de ses camarades; là il s'était pris de dispute, et avait reçu un coup de couteau. Aussitôt, comme il était connaisseur en pareille matière, et qu'il avait senti pénétrer le coup à fond, il s'était fait reporter chez lui, avait envoyé chercher un moine, et s'était confessé. Le moine lui avait dit que c'était non à lui, mais au père du jeune homme assassiné de l'absoudre. Il avait donc couru chercher messire Gualberti, et l'avait amené près du lit du moribond.

Messire Gualberti n'avait qu'une parole. Il avait promis de pardonner, il pardonna. D'ailleurs il songea à part lui que

le vrai coupable n'était pas celui qui avait déjà reçu la punition de son crime, mais bien l'homme qui avait tout conduit. Il dit donc au sbire de mourir tranquille, et qu'il réservait sa vengeance pour plus puissant que lui. Alors il s'en retourna chez lui pensif et à pas lents, tandis que le moine aidait le meurtrier à mourir.

Messire Gualberti avait été dans son temps un puissant chevalier, qui n'eût craint homme qui fût au monde ; mais il avait vieilli, l'âge avait appesanti ses bras ; il songea que s'il allait présenter le combat au meurtrier d'Hugo, qui était alors dans toute la gloire de la jeunesse, il pouvait être tué dans la lutte, et laisser ainsi son petit Giovanni sans défense. Il résolut donc de prendre un autre parti. Ce que lui avait dit le sbire des intentions du meurtrier lui fit songer qu'il fallait avant tout soustraire le jeune Giovanni à ses assassins. Sans rien dire à personne de la découverte qu'il avait faite, il quitta donc Florence le lendemain, se retira dans son château de Petrojo, et emmena Giovanni avec lui. Outre le désir de sauver son fils, il en avait un autre : c'était de faire de Giovanni le vengeur d'Hugo.

Malheureusement Giovanni ne semblait destiné en rien par la nature à un pareil but : c'était un enfant doux, bon, patient, miséricordieux, et dont on pouvait dire, comme de Job, que la compassion était sortie en même temps que lui du ventre de sa mère. En outre, au lieu d'être porté, comme l'était son frère aîné, vers tous les plaisirs violens, il n'aimait, lui, que la lecture, la contemplation, la prière, et jamais il n'était plus heureux que lorsque, dans quelque chapelle retirée, au milieu de la solitude, sous l'œil de Dieu, il feuilletait quelque beau missel aux pages enluminées, ou quelque vieille Bible représentant Dieu le Père en costume d'empereur.

Messire Gualberti pensa que son fils était encore en âge d'être pour ainsi dire refait et repétri : aux livres mystiques, il substitua les livres de chevalerie ; aux miracles du Seigneur, les grandes actions des hommes. Il lui donna à lire Grégoire de Tours, Luitprand, le moine de Saint-Gall ; et cette belle et jeune organisation se prit bientôt d'admiration pour les hauts faits d'Alboin et de Charlemagne comme elle

s'était prise d'amour pour les souffrances de Jésus-Christ.

C'était le point où messire Gualberti voulait l'amener. Lorsqu'il le vit arrivé à cet état d'exaltation guerrière, il lui fit faire une armure complète pour sa taille; il l'habitua à en supporter peu à peu le poids, d'abord pendant quelques instans, ensuite pendant des journées tout entières. Comme il était un maître habile en fait d'armes, il exerça chaque matin son élève à la lance, à l'épée et à la hache. Il lui fit monter successivement tous ses destriers, depuis le cheval le plus doux jusqu'au cheval le plus emporté de ses écuries. A l'âge de quinze ans, Giovanni non-seulement avait acquis toutes les qualités guerrières de son frère, mais encore, soumis régulièrement chaque jour à un exercice qui avait développé ses forces, il était devenu vigoureux comme un homme de trente ans.

Pendant tout ce temps, messire Gualberti n'était pas revenu une seule fois à Florence, et n'avait quitté son château que pour faire, avec son fils, et toujours suivi d'une escorte nombreuse et bien armée, de petites courses dans les environs : aussi avait-on complétement oublié qu'il s'appelait messire Gualberti, et on ne l'appelait plus, comme nous l'avons déjà dit, que le chevalier de Petrojo.

En outre, tous les matins, le chapelain disait une messe basse pour l'âme de messire Hugo Gualberti, *traîtreusement assassiné;* et tous les matins le père, la mère et le frère du défunt assistaient à cette messe, mêlant leurs prières à celles de l'homme de Dieu ; puis, le jour anniversaire de l'assassinat, on tendait la chapelle de noir, et l'on disait une grand'-messe, qu'entendaient non-seulement les assistans habituels, mais tous les paysans qui relevaient du domaine de Petrojo.

Giovanni avait donc atteint l'âge de quinze ans. Son père, qui avait vu s'opérer un grand changement dans son corps, remarqua qu'il se faisait un changement non moins grand dans son esprit : le jeune homme paraissait, chaque matin, en écoutant la messe mortuaire, en proie à des idées plus sombres que la veille. Après la messe il demeurait pensif toute la journée. Souvent son père le surprenait dans la salle d'armes, où il passait la moitié de sa vie, non pas maniant des épées ou des haches ordinaires, mais s'exer-

çant avec quelqu'une de ces armes gigantesques que les traditions disaient avoir appartenu à ces chefs barbares descendus des plateaux de l'Asie, au quatrième et au cinquième siècle, sur les traces d'Alaric, de Genseric et d'Attila. Peu de casques, si bien trempés qu'ils fussent, résistaient à un coup d'épée donné par Giovanni, et il n'était pas de boucliers qui ne volassent en éclats sous un coup de masse asséné par lui.

Messire Gualberti voyait toutes ces choses et remerciait Dieu. Mais ce qu'il suivait surtout avec la plus grande attention, c'était ce pli de la pensée qui se creusait chaque jour davantage au front du jeune homme ; c'était ce frémissement qui courait par tout son corps lorsque le matin le prêtre prononçait les prières sacramentelles : c'était cette pâleur qui couvrait son visage chaque fois qu'il voyait pleurer sa mère, et sa mère pleurait souvent, car elle connaissait son mari, et, quoiqu'il ne lui eût fait aucun aveu, ses projets, inconnus à tout le monde, n'étaient point un secret pour elle.

Cette situation se prolongea jusqu'au septième anniversaire de la mort d'Hugo. Cette fois Giovanni écouta la messe mortuaire avec plus de recueillement et de tristesse encore que d'habitude. Seulement, la messe finie, il retint messire Gualberti, et ayant laissé sortir tout le monde, il demeura seul avec lui.

Messire Gualberti, qui n'avait pas perdu de vue Giovanni pendant tout le temps qu'avait duré l'office, se douta de ce qui allait se passer ; le fils et le père échangèrent un regard, et tous deux comprirent que l'heure solennelle attendue par l'un était arrivée pour l'autre.

Messire Gualberti tendit la main à son fils, qui la baisa respectueusement ; puis Giovanni se relevant aussitôt :

— Mon père, lui dit le jeune homme, vous devinez les questions que j'ai à vous faire ?

— Oui, mon fils, répondit le vieux chevalier, et me voilà prêt à y répondre.

— Mon frère a été traîtreusement assassiné ? demanda Giovanni.

— Hélas ! oui, répondit le père.

— Dans quel but ?

— Pour s'emparer de sa fortune.

— Par qui ?

— Par Lupo, votre cousin à tous deux.

Le jeune homme tressaillit, car parmi les souvenirs de sa jeunesse il se rappelait qu'il avait un sentiment d'antipathie pour un seul homme, et cet homme c'était Lupo.

— Tant mieux, dit il, j'aime mieux que ce soit par lui que par un autre.

— Et pourquoi cela ? demanda le père.

— Depuis que je me connais, j'ai détesté cet homme, moi qui ne déteste personne ; et il m'en coûtera moins de le tuer que de frapper un autre.

— Tu le tueras donc ? s'écria le vieux chevalier avec un cri de joie et en serrant Giovanni dans ses bras.

— N'est-ce pas dans cet espoir que vous m'avez élevé, mon père ? demanda le jeune homme, comme s'il eût été étonné d'une semblable question.

— Oui, oui, sans doute, mais je doutais que tu m'eusses deviné.

— Depuis un an seulement, c'est vrai ; jusqu'alors j'avais vécu machinalement J'avais regardé sans voir, j'avais écouté sans entendre. Il ne faut pas m'en vouloir, mon père : jusque-là j'étais un enfant, aujourd'hui je suis un homme.

— Ainsi donc, tu le tueras ? s'écria une seconde fois le vieillard.

Le jeune homme étendit les bras vers le crucifix.

— Sans pitié, sans miséricorde, comme il a tué ton frère ?

— Par ce crucifix, je le jure ! mon pere, s'écria Giovanni.

— Oh ! bien, bien, s'écria le vieillard ; tout est dit, me voilà tranquille, et mon fils sera vengé.

Et tous deux sortirent de l'église, le cœur aussi léger et la figure aussi joyeuse que s'ils ne venaient pas de commettre une action sacrilége ; et pourtant c'était une action sacrilége que ce serment de vengeance prêté devant l'autel du Dieu de la miséricorde. Mais telles étaient les âpres idées

d'honneur de cet âge de fer, que presque toujours les sentimens religieux pliaient devant elles.

Cependant, à cette joie qu'avait éprouvée messire Gualberti avait presque immédiatement succédé une grande inquiétude : Lupo avait trente-huit ans, il était dans toute la force de l'âge ; Giovanni en avait seize : c'était encore un enfant. Aussi le lendemain du jour où s'était passée la scène que nous venons de raconter, le père vint-il trouver son fils dans la salle d'armes où il s'exerçait, et lui fit-il promettre de passer encore toute une année sans rien tenter contre Lupo. Giovanni se débattit un instant, mais, vaincu par les prières de son père, il promit ce que son père demandait.

L'année se passa donc, comme les précédentes, à entendre la messe mortuaire, à s'exercer aux armes, et à faire des courses dans les environs du château ; puis l'année écoulée, le jeune homme rappela à son père qu'il avait dix-sept ans.

Mais le vieillard secoua la tête.

Il n'est pas encore temps, accorde-moi une autre année.

Le jeune homme résista plus violemment encore qu'il n'avait fait la première fois ; mais, comme la première fois, il céda enfin, et accorda à son père l'année que celui-ci demandait.

Cette année s'écoula comme les autres : la force de Giovanni s'était tellement accrue qu'elle était devenue proverbiale. Cependant cette force ne rassurait pas encore son père : aussi, quand l'année fut terminée, Giovanni demanda congé au vieillard pour aller combattre Lupo ; il le vit hésiter encore. Alors, devinant quel doute retenait son père, il tira le gantelet de fer qu'il portait ; posant sa main nue sur un bloc de *macigno*, c'est-à-dire sur un granit des plus durs que l'on connaisse, il appuya sans apparence d'effort, et la pierre, se creusant comme de la glaise, garda l'empreinte de sa main (1).

Se retournant aussitôt vers le vieillard : — Voyez, dit-il.

(1) Du temps de Franchie, qui a écrit la Vie de saint Jean Gualberti, on montrait encore cette pierre à l'abbaye de Montescalari.

Messire Gualberti comprit que l'heure était venue, et, sans faire aucune autre observation, il embrassa son fils et lui permit de faire ce qu'il voudrait. Giovanni, qui était tout armé comme d'habitude, remit son gant, se fit amener son cheval, sauta dessus, et, piquant des deux, prit, suivi d'un seul écuyer, le chemin de Florence. C'était le neuvième jour anniversaire de la mort de son frère Hugo.

Arrivé à San-Miniato-al-Monte, Giovanni entra dans l'église, s'agenouilla devant le maître-autel, et fit sa prière ; ensuite il revint sur le seuil de l'église, et s'arrêta un instant pour regarder Florence, qu'il n'avait pas vue depuis neuf ans. Enfin, après un moment de cette pieuse contemplation que tout enfant au cœur filial accorde à sa mère, il remonta à cheval, et, toujours accompagné de son écuyer, il suivit l'étroit chemin qui de la basilique descend à Florence.

A l'autre extrémité de la route, un homme venait à sa rencontre à cheval comme lui, mais vêtu de drap et de velours, et sans autre arme que son épée. Quand Giovanni fut à cinquante pas de cet homme à peu près, il leva la tête, fixa ses yeux sur lui, et tout à coup frissonna tellement des pieds à la tête que son armure en rendit un son. Quoiqu'il y eût neuf ans qu'il n'eût vu Lupo, il avait cru le reconnaître, et, comme un voyageur qui aperçoit un serpent, il avait, par un mouvement instinctif, arrêté son cheval. Quant à Lupo, il ignorait complétement quel était ce cavalier qu'il avait devant lui ; il continua donc son chemin, insoucieux et sans soupçon. A mesure qu'il s'approchait, Giovanni s'assurait dans sa certitude et remerciait intérieurement Dieu ; car, dans son aveuglement, il ne doutait pas que Dieu ne fût le complice de sa vengeance. Enfin, quand Lupo ne fut plus qu'à quelques pas de Giovanni, il ne resta plus à ce dernier aucune incertitude. Saisissant son épée avec un cri de rage, il la tira du fourreau et la secoua au dessus de sa tête en se dressant sur ses étriers.

— A moi ! Lupo, à moi ! s'écria-t-il.

— Qui es-tu, et que veux-tu ? demanda Lupo étonné et s'arrêtant juste en face d'un tabernacle dans lequel était un crucifix pareil à celui qui se trouvait dans la chapelle du châ-

teau de Petrojo, et devant lequel Giovanni avait proféré son serment de vengeance.

— Qui je suis! dit le jeune homme, qui je suis! Écoute bien : Je suis Giovanni Gualberti, frère d'Hugo, que tu as assassiné il y a aujourd'hui neuf ans. Ce que je veux, je veux que tu aies ma vie ou avoir la tienne.

A ces mots, piquant son cheval des deux, il s'élança l'épée haute contre Lupo; et comme celui-ci, pétrifié par la crainte, était resté immobile à sa place, en deux bonds il se trouva près de l'assassin, qui sentit la pointe de l'épée vengeresse sur sa poitrine.

Alors, se laissant glisser de son cheval, Lupo tomba sur ses genoux, et saisissant les pieds du jeune homme, il lui demanda grâce

— Grâce ! s'écria Giovanni, grâce! Et lui as-tu fait grâce, à lui, misérable assassin? Non, non, tu l'as tué sans pitié, sans miséricorde ; meurs donc à ton tour sans miséricorde et sans pitié !

A ces mots il leva le bras pour le frapper ; mais Lupo fit un tel effort que, d'un seul bond, il se retrouva de l'autre côté du chemin, au pied du crucifix qu'il entoura de ses bras.

— Grâce! s'écria t-il ; au nom du Christ; grâce !

Giovanni éclata de rire, et, étendant son épée vers le crucifix :

— Eh bien! lui dit-il, puisque tu demandes grâce au nom du Christ, que le Christ me fasse connaître par un signe qu'il te pardonne, et je te pardonnerai.

Alors (que le Seigneur Dieu fasse grâce à ceux qui douteront de sa toute-puissance), alors le Christ, qui avait la tête inclinée sur l'épaule droite, releva la tête, et l'abaissa deux fois sur sa poitrine en signe qu'il pardonnait à l'assassin.

A cette vue, Giovanni resta un instant muet et immobile ; son épée s'échappa de ses mains, puis, descendant à son tour de cheval, il s'avança les bras ouverts vers Lupo :

— Relève-toi, Lupo, lui dit-il d'une voix douce, et embrasse-moi ; car, à l'avenir, puisque le Christ veut que ce soit ainsi, tu me tiendras lieu de mon pauvre frère Hugo que tu as assassiné.

Et à ces paroles il pressa sur sa poitrine le meurtrier tout

tremblant, qui n'osait quitter le Christ miraculeux, et qui ne pouvait croire qu'une si profonde miséricorde eût pris si promptement la place d'une si terrible colère. Mais bientôt il n'eut plus de doute ; car Giovanni, lui ayant amené lui-même son cheval, lui fit signe de s'en retourner vers Florence, tandis que lui reprendrait la route de San-Miniato.

Son écuyer lui fit observer qu'il oubliait son épée sur la route ; il lui dit de la ramasser et de la déposer au pied du crucifix, pour témoigner qu'il renonçait à jamais non-seulement à sa vengeance, mais encore à toucher une arme destinée à donner la mort.

En effet, au lieu de retourner chez son père, Giovanni s'arrêta au couvent de San-Miniato-al-Monte ; et, ayant demandé à l'abbé de l'entendre en confession, il lui raconta l'événement qui venait de se passer ; il ajouta qu'il se sentait touché de la grâce de Dieu, et qu'il avait résolu de se faire moine.

L'abbé de San-Miniato se rendit à l'instant même au château de Petrojo, où il trouva Gualberti, qui, depuis le départ de son enfant (tant dans le cœur d'un père l'amour l'emporte sur tout autre sentiment), n'avait pas goûté une minute de repos : aussi à peine eut-il aperçu le bon abbé que, croyant qu'il venait lui annoncer la mort de son fils, il se sentit près de défaillir. Mais l'abbé s'empressa de dire à messire Gualberti comment son fils avait rencontré le meurtrier de son frère, comment il avait voulu l'égorger, selon sa promesse, sans pitié ni miséricorde, et comment enfin, sur un signe du Christ, il lui avait pardonné.

Messire Gualberti vivait en une sainte époque, où l'on croyait aux miracles ; et, quoiqu'il vît l'espérance de la moitié de sa vie lui échapper, il répéta les paroles qu'il avait dites en apprenant la mort d'Hugo.

— Le Seigneur est grand et miséricordieux ! Que le nom du Seigneur soit béni !

Cependant il résolut de tenter un effort suprême pour détourner Giovanni de se faire moine. Giovanni était le seul fils qui lui restât, et en lui s'éteignait sa race si Giovanni prononçait ses vœux. Il partit donc pour San-Miniato avec sa femme. Mais Giovanni avait été trop profondément touché par la grâce pour retourner en arrière : il supplia ses pa-

rens de ne point s'opposer à sa vocation ; et tout ce que ceux-ci purent obtenir de lui, c'est qu'il ne prononcerait pas ses vœux avant l'âge de vingt et un ans. Ce pauvre père espérait que dans l'intervalle son fils changerait de résolution.

Il n'en fut pas ainsi ; au lieu de chanceler dans la foi, Giovanni s'affermit dans sa vocation, et le jour même où sa vingt et unième année s'accomplit, il prononça les vœux qui le séparaient à tout jamais du monde. Quelque temps après, Giovanni, ayant donné au couvent l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, fut élu abbé de San-Miniato. Ce fut lui qui fonda, sur la place même où etait l'ermitage d'Aguabella, l'abbaye de La Vallombreuse. Il y mourut dans une telle odeur de sainteté que Grégoire XII le canonisa, et que Clément VIII introduisit son nom dans le calendrier.

Peu de jours après l'événement que nous venons de raconter, toute la ville de Florence, conduite par l'assassin Lupo, qui marchait pieds nus, ceint d'une corde et la tète couverte de cendres, était agenouillée autour du tabernacle miraculeux. Le clergé en retirait le crucifix miraculeux pour le transporter dans l'église de la Trinité, où on l'adore encore aujourd'hui.

Quant au tabernacle, il resta vide jusqu'en 1839, époque à laquelle le grand-duc Léopold II y fit exécuter la peinture qu'on y voit à cette heure. On y a représenté Giovanni l'épée levée, qui s'apprête à frapper le meurtrier de son frère. Au-dessous de cette peinture est gravée l'inscription suivante:

Quæ sacrà assumpsit tempus monumenta parentum,
Nunc redimit pietas, reddit et arte color;
Sic tanti vivat Gualberti ut gloria facti
Successor reparat quæ male tempus agit.
Anno Domini MDCCCXXXIX.

CAREGGI.

Quelque envie que j'eusse de redescendre de Fiesole par cette belle route que j'avais prise pour y monter, force me fut de me contenter de l'ancien chemin. Je voulais voir la sainte pierre sanctifiée par le martyre de saint Romuald et de ses compagnons; la fameuse villa Mozzi, où devaient être assassinés Laurent et Julien, si tous deux eussent accepté le dîner qu'on leur y offrait ; les sources de Boccace, qui ne coulent plus, je ne sais sous quel prétexte ; et enfin les fontaines de Baccio Bandinelli qui coulent si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Ce fut pendant qu'il sculptait, en face de l'auberge des *Trois-Pucelles* qui existe encore, ces deux têtes de lion, que Benvenuto Cellini vint à Panco, et lui fit par ses menaces une si grande peur, qu'il fallut lui donner une garde pour qu'il se décidât à les continuer.

Devant l'église Saint-Dominique nous trouvâmes notre voiture, qui était tranquillement descendue par la route de la Noblesse, et qui nous attendait à l'ombre du porche. En un instant nous fûmes à la villa Palmieri, charmante habitation qu'une tradition populaire désigne comme celle où Boccace se retira pendant la peste de Florence, avec cette délicieuse suite de beaux seigneurs et de gentilles femmes qu'il avait rencontrés dans l'église de Santa-Maria-Novella, à Florence, et qui tour à tour, sous de beaux et frais ombrages, racontent les graveleuses nouvelles du Décaméron.

Je dis qu'une tradition populaire indique cette maison comme la retraite de Boccace, attendu que je ne veux pas prendre sur moi la responsabilité d'une affirmation ; on l'avait cru, c'est vrai, et cette croyance donnait du pittoresque à la villa Palmieri, déjà fort jolie sans cela. Mais cette tradition a mis martel en tête aux savans florentins ; ils ont fouillé les bibliothèques, compulsé les registres, grignoté

les manuscrits, et ils ont fini par découvrir que Boccace n'était pas en Toscane à l'époque de la peste : Boccace était à Rome, dit l'un, et à Venise, dit l'autre. Il est vrai que Boccace dit positivement qu'il était à Florence ; mais, selon toute probabilité, c'est Boccace qui se trompe, et ce sont les savans qui ont raison. Ne croyez donc pas ceux qui vous diront que la villa Palmieri est la villa du Décaméron.

Décidément c'est une race bien poétique que celle des savans.

Au moins sur Careggi il n'y a pas de doute. C'est bien là que sont morts Cosme le Vieux et Laurent le Magnifique ; c'est bien là qu'a été élevé Léon X ; aussi on peut visiter la villa Careggi de confiance, d'autant plus qu'il y a des étiquettes dans les chambres.

Careggi fut bâti par Cosme le Vieux sur les dessins de Michellozzo Michellozzi ; il y avait alors par toute l'Italie une recrudescence classique, une rage de latin et de grec, et une hydrophobie de littérature nationale. Dante était proscrit une seconde fois : c'était le sort de ce grand roi d'être tantôt régnant, tantôt exilé.

Les Grecs venus de Constantinople et les statues tirées des fouilles romaines avaient opéré ce miracle : puis les mœurs se corrompaient petit à petit ; la morale de la mythologie était plus commode que celle de l'Évangile, et les aventures de Léda, l'enlèvement d'Europe, la séduction de Danaé, peints sur les murs d'une chambre à coucher, étaient de moins sévères témoins de ce qui s'y passait, que la Madone au pied de la croix, ou le repentir de la Madeleine.

Le vieux Cosme destina donc Careggi à devenir l'asile de tous les savans proscrits qui chercheraient un toit et du pain. Au contraire de cet âpre escalier de l'exil dont parle Dante, celui qu'il étendit vers eux fut d'un accès facile et doux ; et Cosme mourut chargé d'ans et de bénédictions, après avoir donné à la peinture et à l'architecture l'impulsion païenne qui a changé le caractère de l'une et de l'autre, et qui les a faites toutes deux magnifiquement copistes au lieu d'être saintement originales.

Laurent hérita des richesses et du goût de son père ; bien plus, Laurent renchérit encore sur l'amour de l'antiquité :

Laurent fit de jolis petits vers païens que ne se serait jamais permis le sévère arithméticien de la Via Larga ; Laurent rassembla autour de lui tous les hellénistes et tous les latinistes de l'époque, les Ermolao Barbaro, les Ange Politien, les Pic de La Mirandole, les Marsilio Ficino, les Michele Mercati ; Laurent enfin rétablit à la villa Careggi les séances du jardin d'Académe ; et un de ces académiciens ayant découvert que, le 17 novembre de chaque année, les disciples de Platon célébraient à Athènes la naissance de ce grand philosophe, il institua un pareil anniversaire, qui fut célébré chaque année à la villa Careggi, à grand renfort de lampions, de musiciens et de discussions philosophiques.

Ces discussions roulaient plus particulièrement sur l'immortalité de l'âme, cet éternel objet de discussion ; et ceux qui s'enfonçaient le plus avant dans cet abîme psychologique étaient presque toujours Marsilio Ficino et Michele Mercati ; si bien qu'un jour, désespérant de rien apprendre de certain sur un pareil sujet tant qu'ils seraient vivans, ils se firent la promesse positive que le premier des deux qui mourrait viendrait donner à l'autre des nouvelles de son âme. Ce point convenu, les amis furent plus tranquilles.

Mais celui qui devait le premier approfondir ce grand mystère était Laurent le Magnifique lui-même. Un matin, il se sentit tout à coup fort indisposé d'une forte fièvre combinée avec une attaque de goutte ; il était alors en son palais de Via Larga : il partit aussitôt pour sa belle villa de Careggi, emmenant avec lui un médecin fort en réputation qu'on appelait Pierre Leoni, de Spolète.

Celui-ci vit tout une fortune à faire dans la cure du Magnifique. Il déclara que le malade était atteint d'une indisposition toute particulière, qui devait se traiter avec des infusions de perles et des décompositions de pierres précieuses. On ouvrit à l'empirique les trésors de Laurent, il y puisa à pleines mains, ce qui n'empêcha point Laurent d'aller de plus mal en plus mal ; ce que voyant le Magnifique, il commença à oublier l'Olympe, les douze grands dieux, Platon, Zénon et Aristote, pour se faire lire l'Évangile et penser quelque peu à son salut.

Mais tout en faisant de petits vers au fleuve Ombrone,

tout en commandant des statues à Michel-Ange, tout en donnant des fêtes à Platon, Laurent le Magnifique avait fait ou laissé faire une foule de petites choses qui ne laissaient pas que de lui charger la conscience, si bien qu'au moment de mourir, il pensa à un saint homme qu'il avait fort oublié pendant sa vie, ou auquel il n'avait pensé que pour en rire avec les esprits forts qui l'entouraient. Cet homme était le dominicain Jérôme Savonarole.

Or, Laurent hésita longtemps à l'envoyer chercher, car, à cet homme surtout, il lui coûtait de se confesser. Nos lecteurs le connaissent déjà : c'était, politiquement, un républicain sévère, qui eût voulu ramener Florence aux mœurs du douzième siècle ; c'était, religieusement, un moine ascétique qui, passant sa vie dans le jeûne et dans la prière, ne promettait pas d'être plus tendre pour les autres qu'il ne l'était pour lui-même. Du fond de son cloître il avait suivi Laurent dans la double corruption artistique et sociale qu'il avait exercée sur Florence, et du fond de son génie il voyait dans l'avenir l'Italie conquise et Florence asservie. Voilà l'homme qu'au moment de mourir envoyait chercher Laurent.

Le moine arriva grave et sombre, car il pensait bien qu'il allait se passer entre lui et Laurent une de ces scènes d'où dépendent non-seulement la perte ou le salut d'une âme, mais encore l'esclavage ou la liberté d'une nation. Laurent tressaillit au bruit de ses sandales, puis fit passer dans l'appartement à côté du sien, c'est-à-dire dans la chambre où était mort son père Cosme le Vieux, Politien et Pic de la Mirandole, qui causaient au chevet de son lit. A peine furent-ils sortis par une porte, que l'autre porte s'ouvrit et que le moine entra.

Savonarole s'approcha du lit du moribond, fixant sur lui son regard perçant ; et dans ce regard, Laurent lut comme dans un livre tout ce qui se passait dans le cœur du moine.

— Mon père, dit-il, je vous ai envoyé chercher, ayant été touché de la grâce du Seigneur, et ne voulant recevoir l'absolution que de vous.

— Je ne suis qu'un pauvre moine, répondit Savonarole, mais c'est à un plus pauvre que moi encore que le Seigneur

a dit : Ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.

— Je puis donc espérer que le ciel me pardonnera, mon père ? demanda Laurent.

— Oui, le ciel te pardonnera, dit le moine; oui, je me fais garant de sa miséricorde, dit le prophète ; mais à trois conditions, entends-tu bien, Laurent ?

— Et ces trois conditions, quelles sont-elles ? demanda le moribond.

— La première, c'est que tu feras profession de foi avant que de mourir.

— Oh ! cela bien volontiers, mon père, s'écria Laurent, et soyez témoin et garant que je meurs dans la foi catholique, apostolique et romaine.

— La seconde, continua Savonarole, c'est que tu rendras tout le bien que, dans tes banques et dans tes usures, tu auras injustement gagné ou retenu.

Laurent hésita quelques minutes ; puis, faisant un effort sur lui-même :

— Eh bien ! dit-il, il sera fait comme vous le désirez, mon père ; je n'aurai pas le temps de faire cette restitution moi-même, mais je donnerai l'ordre qu'elle soit faite après moi.

— La troisième, reprit l'enthousiaste, la troisième, c'est que tu rendras la liberté à Florence, et que tu remettras la république dans le même état d'indépendance où ton père l'a prise.

Il se fit une contraction terrible sur la figure du mourant ; puis enfin, surmontant toute crainte :

— Jamais, s'écria Laurent, jamais ! il en sera de mon âme ce que Dieu ordonnera, mais je ne détruirai pas d'un mot l'œuvre de trois générations ; les Médicis seront ducs de Florence.

— C'est bien, dit le prophète, je savais d'avance ce que tu me répondrais ; c'est bien, meurs damné, et que les choses résolues dans la sagesse du Seigneur s'accomplissent en la terre comme au ciel.

Et il sortit sans ajouter un mot à sa menace, et sans que de son côté Laurent fît un geste pour le rappeler.

Lorsque Politien et Pic de La Mirandole rentrèrent dans

la chambre du moribond, ils le trouvèrent tenant entre ses bras un Christ richement sculpté qu'il venait d'arracher de la muraille, et dont il baisait les pieds avec les étreintes puissantes de l'agonie.

Deux heures après, Laurent était mort, sans qu'il eût fait autre chose que de prier, depuis le moment où Savonarole l'avait quitté, jusqu'au moment où il avait rendu le dernier soupir.

Un assassinat singulier suivit cette mort. Nous avons dit que Laurent avait pour médecin un certain Leoni de Spolète. A peine le bruit que Laurent venait d'expirer se fut-il répandu, que le médecin, craignant qu'on ne lui fît quelque mauvais parti, essaya de s'enfuir; mais déjà de terribles soupçons s'étaient répandus sur lui, et sur un mot de Pierre de Médicis, fils de Laurent, les serviteurs du Magnifique se jetèrent sur ce malheureux et le précipitèrent dans un puits.

La mort de Laurent fut un signal de deuil pour toute l'Italie. Machiavel, qu'on n'accusera pas d'enthousiasme pour les puissans de ce monde, la regarde comme le signal des malheurs qui devaient fondre non-seulement sur Florence, mais sur la Péninsule toute entière, et, comme Virgile au temps de César, raconte les prodiges qui l'accompagnèrent.

Un de ces prodiges, le plus miraculeux de tous, est sans contredit celui que nous allons dire, et qui est constaté par le récit des témoins oculaires, et par une date antérieure aux événemens qu'il prédisait.

Laurent avait pour familier de sa maison un certain Cardiere, musicien et improvisateur, qu'il faisait ordinairement venir le soir quand il était couché, et qui le distrayait en chantant sur son luth. Cet homme avait ses entrées à toute heure près du Magnifique; mais depuis que la maladie de Laurent avait pris un caractère sérieux, on avait éloigné de lui cet homme que l'on regardait comme un bouffon. La nuit qui suivit la mort de Laurent, Cardiere était couché, lorsqu'il entendit ouvrir la porte de sa chambre, qu'il vit venir à lui un spectre qu'il reconnut pour celui de Laurent; il était vêtu de noir, avait le visage triste et un manteau déchiré. Cardiere, frappé de terreur, ouvrit la bouche pour appeler ; mais le spectre lui fit signe de se taire, et d'une

voix lente et sourde, que cependant le musicien reconnut bien pour être celle de son maître, il lui ordonna d'aller prévenir Pierre, son fils, que de grands malheurs le menaçaient lui et sa famille, et qu'entr'autres malheurs il devait se préparer à un prochain exil ; puis, cette recommandation achevée, le spectre s'évanouit sans que Cardiere pût voir par où il avait disparu.

Le pauvre improvisateur se trouvait dans une singulière position ; il connaissait Pierre pour un jeune homme d'un caractère brutal et emporté qui, s'il prenait mal l'avis, pouvait l'envoyer rejoindre Leoni de Spolète. Or, ayant tout bien pesé, et ayant reconnu qu'il avait encore plus peur du vivant que du mort, du moins il résolut, jusqu'à nouvel ordre, de garder l'avis pour lui seul. D'ailleurs, au bout de quelques jours, en y mettant de la bonne volonté, Cardiere était parvenu à se faire accroire à lui-même qu'il avait été dupe de quelque erreur des sens, et que la prétendue apparition n'avait jamais existé que dans son esprit.

Mais Cardiere ne devait pas en être quitte ainsi : une nuit, sa porte s'ouvrit de nouveau, le même spectre s'avança de son pas muet, puis de la même voix lente et sombre, mais avec le feu de la colère dans les yeux, il lui répéta la même prédiction et lui renouvela le même ordre. Mais cette fois, et pour que l'improvisateur ne prît pas ce qu'il voyait pour un jeu de son imagination, le spectre ajouta à la recommandation un vigoureux soufflet ; après quoi, comme la première fois, le spectre sembla se dissoudre et disparut en fumée.

Cette fois, Cardiere résolut de ne plus plaisanter avec son ancien patron : il passa la nuit en prières, et, le jour venu, il courut chez Michel-Ange Buonarotti, qui était encore à cette époque un jeune homme de dix-sept ans ; et, comme il savait que Laurent avait eu une grande amitié pour lui, et que lui, de son côté, conservait une grande reconnaissance à Laurent, il lui raconta ce qui s'était passé. Michel-Ange lui donna le conseil d'aller tout dire à Pierre de Médicis.

Cardiere était à Florence ; il sortit aussitôt de la ville et prit la route de la villa Careggi. A moitié chemin, il vit venir une troupe de cavaliers, se composant de belles dames et de jeunes seigneurs, au milieu desquels il reconnut Pierre

de Médicis. Alors il s'avança vers le jeune homme, lui disant que, s'il voulait bien rester un instant à l'écart avec lui, il avait des choses de la plus haute importance à lui communiquer. Mais Pierre de Médicis, croyant que c'était pour le prier de le conserver près de lui au même titre et aux mêmes conditions qu'il était chez son père, lui dit de parler tout haut, attendu qu'il n'avait pas de secrets pour l'honorable compagnie avec laquelle il se trouvait. Cardiere insista alors avec tout le respect possible ; mais comme il vit que le rouge montait au visage de Pierre, et que celui ci lui ordonnait impérativement de dire tout haut ce qu'il avait à dire, alors il n'hésita point davantage, et raconta les deux apparitions telles qu'elles s'étaient passées, ainsi que les prophéties du spectre. Mais ces prophéties n'eurent d'autre résultat que de faire rire aux éclats Pierre et sa suite ; et Bernardo Dovizio, qui fut depuis le cardinal Bibbiena, pensant que toute cette histoire n'était qu'une invention de Cardiere pour se donner de l'importance, lui demanda comment il se faisait que Laurent, au lieu d'apparaître directement à son fils, avait été choisir pour son intermédiaire un misérable joueur de luth comme lui. Cardiere répondit que la chose était trop inexplicable pour qu'il essayât même de lui chercher une explication ; qu'il avait dit la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, et que c'était à Pierre à croire ou à ne pas croire, et dans l'un ou l'autre cas à agir comme bon lui semblerait.

Pierre de Médicis continua son chemin, en disant à Cardiere qu'il le remerciait de sa peine, et qu'il prendrait en considération un avis qui lui venait par un si recommandable ambassadeur.

Mais, comme on le comprend bien, Pierre de Médicis avait oublié dès le même soir, dans une de ces orgies qui lui étaient si habituelles, la recommandation et celui qui la lui avait faite.

Quatre ans après, la prédiction du Magnifique s'accomplit : Charles VIII traversa les Alpes, et Pierre de Médicis et sa famille furent chassés de Florence, où ils ne rentrèrent que dans la personne du duc Alexandre.

Mais ce n'est pas tout ; puisque nous en sommes aux re-

venans, reprenons l'histoire de Michele Mercati et de Marsilio Ficino où nous l'avons laissée.

Les deux amis, on se le rappelle, après une longue et profonde discussion sur l'immortalité de l'âme, s'étaient promis que le premier qui mourrait viendrait donner à l'autre des nouvelles de la mort. Ce fut Marsilio Ficino qui paya le premier le tribut de l'humanité; il trépassa en 99 à la villa Careggi, où il avait coutume de demeurer même après la mort de Laurent.

Pendant ce temps, Michele Mercati était à San-Miniato-al-Monte, où il achevait un travail dont il était occupé depuis trois ans.

Or, le soir même de la mort de Marsilio Ficino, comme à la lueur d'une lampe il veillait courbé sur son manuscrit, il entendit le galop d'un cheval qui allait sans cesse se rapprochant. Arrivé devant la maison qu'il habitait, le galop s'arrêta, puis il entendit le bruit de trois coups frappés à intervalles égaux par le marteau de la porte; et malgré lui, à ce bruit inattendu, il tressaillit de tout son corps.

Alors, comme il était tout ému de crainte sans savoir d'où lui venait cette émotion, il alla ouvrir sa fenêtre, et vit à la porte un cavalier arrêté: il était monté sur un cheval blanc, était drapé dans un linceul comme dans un manteau, et tenait la tête levée, attendant que Michele Mercati ouvrît la fenêtre.

Dès que la fenêtre fut ouverte, le cavalier cria trois fois: Elle est! elle est! elle est! puis il repartit au galop et disparut au bout de la rue opposé à celui par lequel il était venu.

C'était l'esprit de Marsilio Ficino qui venait s'acquitter de sa promesse, et annoncer à Michele Mercati que son âme était immortelle.

Aujourd'hui, quoique distraite du domaine de la couronne et appartenant à un simple particulier, monsieur Orsi, la villa bâtie par Cosme l'Ancien, la maison favorite de Laurent le Magnifique, l'Académie platonicienne du quinzième siècle, est conservée avec un religieux respect dans son ancienne distribution. A gauche en entrant, sous l'impluvium, que dans son amour pour l'antiquité Cosme avait fait bâtir tout au-

tour de la cour intérieure, est le puits où se précipita, ou plutôt où fut précipité le malheureux Leoni de Spolète. Au premier étage, à droite du grand salon, est la chambre où, après la scène que nous avons racontée entre lui et Savonarole, expira Laurent le Magnifique; la chambre qui suit est celle où mourut son grand-père Cosme le Vieux; enfin la terrasse entourée de colonnes et au plafond peint à fresques dans le goût des loges Vaticanes, est la même où se rassemblait l'Académie platonicienne, et où l'hôte splendide du lieu célébrait, entouré de Politien, de Pic de la Mirandole, d'Ermolao Barbaro, de Michele Mercati et de Marsilio Ficino, l'anniversaire de la naissance du philosophe dont ils avaient fait leur Dieu.

A l'entrée du jardin sont deux statues de nains, dont les originaux étaient sans doute, avec le joueur de luth Cardiere, destinés à distraire la docte assemblée; l'un est monté sur un limaçon, l'autre chevauche sur un hibou; tous deux sont hideux à voir, avec leur grosse tête rattachée à leur petit corps par un cou qui semble n'avoir pas la force de la porter.

Le jardin, avec ses allées en mosaïques qui représentent une chasse, de temps en temps interrompues par des écussons chargés des boules rouges des Médicis, a conservé son classique dessin et sa forme académique. A son extrémité, sont deux bosquets de lauriers touffus, dans l'épaisseur desquels on a pratiqué des espèces de salles de verdure, rafraîchies par des fontaines : il est vrai que dans les grandes chaleurs de l'été les malheureuses naïades subissent la loi commune aux déesses des eaux étruriennes, leurs sources se dessèchent, et elles n'ont plus d'eau que celle dont le jardinier les gratifie à grand renfort de seaux et d'arrosoirs.

Ce jardinier, qui porte le nom bucolique de Nicoletto, est un descendant du jardinier de Laurent de Médicis.

La villa de Careggi, toute meublée, avec ses riches souvenirs, une vue magnifique qui domine Florence, et un air toujours frais, même au milieu de l'été, se loue cent sequins c'est-à-dire onze à douze cents francs par an.

POGGIO A CAJANO.

Poggio a Cajano est situé à dix milles à peu près de Florence, sur le point culminant de la route qui conduit à Lucques, de sorte que ses trois façades offrent toutes trois une charmante vue, l'une sur Florence et les maisons de campagne qui l'entourent, l'autre sur les montagnes et les villages dont elles sont semées, la troisième enfin sur Prato-Pistoja-Sesto et tout le val d'Arno inférieur.

Poggio a Cajano fut bâtie par Laurent le Magnifique, dont, à propos de Careggi, nous avons déjà raconté les goûts classiques et l'étrange fin. Il en avait acheté le terrain de la maison Cancellieri de Pistoja, maison fameuse dans les troubles civils de l'Italie. Les ruines qu'il déblaya pour jeter les fondemens de la villa actuelle étaient, assure-t-on, les restes d'un château bâti par la famille romaine des Caïus. De là le nom de Rus Cajanum qu'il avait porté d'abord, de villa Cajana qu'il reçut ensuite, et de Poggio a Cajano que lui donna définitivement son dernier propriétaire.

Laurent le Magnifique, séduit par la position délicieuse du terrain, voulut faire de Poggio a Cajano sa résidence chérie ; il appela près de lui ce qu'il y avait de mieux alors en architectes et en peintres, et leur demanda à chacun un plan ; celui de Giuliano-Giamberti, appelé plus communément San-Gallo, prévalut : seulement Laurent voulut qu'il appropriât un escalier extérieur dont le dessin avait été fait par Etienne d'Ugolino, peintre suédois, et grâce auquel on pouvait monter à cheval jusqu'au haut du perron. Ce ne fut pas tout : Laurent désira que le plafond du salon, au lieu d'être plat, fût fait en cercle, ce que rendaient très difficile sa largeur et sa longueur ; mais comme San-Gallo bâtissait alors pour lui-même une maison à Florence, il essaya pour son propre compte une voûte pareille, et, ayant complétement réussi, il entreprit aussitôt celle du salon de Poggio a

Cajano, qu'il mena à bien comme on peut voir. Plus tard, et après la mort de Laurent, Léon X fit exécuter dans ce salon les magnifiques fresques du Franciabigio, du Portormo, et d'André del Sarto, qu'on va y admirer encore aujourd'hui, et qui n'ont d'autre tort que de représenter des allégories ou des sujets d'un intérêt fort médiocre.

A peine Poggio a Cajano fut-il bâti que Laurent le Magnifique s'y rendit avec toute sa cour de poëtes, de docteurs et de philosophes, et se livra plus que jamais à ses réunions académiques et à ses discussions platoniciennes. Bientôt même un sujet se présenta à Laurent d'exercer toute sa verve poético-mythologique. Un de ces filets d'eau qu'on décore du nom de fleuves en Italie, et qui, après avoir été du gravier humide l'été, deviennent des torrens fangeux l'hiver, traversait les jardins de Poggio a Cajano. Au milieu de son cours s'élevait une charmante petite île, fort embellie par les soins de Laurent, dans laquelle, aux mois d'octobre, novembre et décembre, on se rendait en bateau, et qu'en juin, juillet et août on gagnait tranquillement à pied sec. Enfin, quels qu'ils fussent, le fleuve et l'île avaient reçu chacun un nom des plus harmonieux : le fleuve s'appelait Ombrone, l'île s'appellait Ambra.

Un matin, on ne retrouva plus l'île. Il avait beaucoup plu pendant la nuit; l'Ombrone avait grossi, et, en grossissant, il avait emporté on ne sait où la pauvre Ambra. On la chercha longtemps, on ne la retrouva jamais, et oncques depuis elle ne reparut.

C'était là, comme on le voit, un charmant sujet de bucolique; aussi l'Arcadien Laurent ne le laissa-t-il point échapper. L'île fut transformée en nymphe bocagère, l'Ombrone en satyre lascif; trente vers furent consacrés à l'exposition, cinquante vers à la lutte de la Pudeur contre la Luxure, dix vers à une invocation à Diane, vingt vers à la métamorphose de la pauvre Ambra en rocher, quatre vers aux remords du fleuve ravisseur; et l'Italie, comme on dit en style de la Crusca, s'enorgueillit d'un poëme de plus.

Laurent mourut, nous avons dit comment : selon toute probabilité, du fait de son fils Pierre, qui était pressé de se faire chasser de Florence, comme un drôle qu'il était. Pog-

gio a Cajano resta dans la famille Médicis ; mais la famille Médicis était exilée, c'est-à-dire que Poggio a Cajano resta vide.

Lorsque Charles-Quint vint, en 1536, de Naples à Florence pour y assurer de son mieux le pouvoir du duc Alexandre, qu'il venait de fiancer à sa fille naturelle Marguerite d'Autriche, il resta un jour à Poggio a Cajano. Pendant cette journée, on s'occupa à lui en faire voir toutes les beautés ; rien ne lui fut épargné : ni la voûte de San-Gallo, ni les fresques du Portormo et d'Andrea del Sarto, ni les jardins, ni l'Ombrone, ni la place où était l'Ambra. Puis, au moment de son départ, comme il avait paru regarder toutes ces choses avec le plus grand intérêt, on lui demanda quelle chose l'avait le plus frappé entre toutes ces merveilles.

— Que les murailles de cette maison sont bien fortes pour un simple particulier, répondit l'empereur.

Trois ans ans après, les portes de Poggio a Cajano s'ouvrirent pour un autre homme, qui eût été un autre Charles-Quint s'il y eût deux empires. Cet homme était Cosme Ier, monté sur le trône à la mort de son cousin Alexandre ; il y faisait une halte de cinq jours avec sa jeune femme, Eléonore de Tolède, qu'il venait d'épouser à Pise. Ces cinq jours se passèrent en fêtes continuelles, dont la nouvelle mariée fut la reine ; puis elle entra à Florence par la Porta-al-Prato, la même par laquelle, vingt-trois ans plus tard, son cercueil devait rentrer entre le cercueil de ses deux fils.

On se rappelle ce que nous avons raconté du cardinal Jean, tué par son frère ; de don Garcia, tué par son père, et d'Eléonore de Tolède, se laissant mourir de faim entre les cadavres de ses deux enfans.

Puis mourut Cosme Ier, et Poggio a Cajano fut le témoin, sinon de nouvelles fêtes, du moins de nouveaux plaisirs. Le grand-duc François, d'amoureuse mémoire, y venait souvent avec Bianca Capello ; ce fut là que le 7 octobre le grand-duc et la grande-duchesse donnèrent au cardinal Ferdinand ce fameux dîner de réconciliation à la suite duquel moururent les deux époux. Nous avons encore raconté cette scène ailleurs ; or, comme on pourrait bien nous accuser de répétition,

nous prendrons la liberté de renvoyer nos lecteurs à *Une année à Florence*, où ils trouveront le fait narré dans les plus grands détails.

Quelque temps auparavant, Poggio a Cajano avait été témoin d'un événement non moins tragique : Bianca Capello, qui était coutumière du fait, ayant empoisonné le seul fils que François eût eu de sa femme Jeanne d'Autriche, par l'entremise d'une juive qui était près de l'enfant, le grand-duc, après avoir fait avouer à la juive le crime qu'elle avait commis, la poignarda de sa propre main.

Ces deux événemens jetèrent, comme on le comprend bien, une certaine défaveur sur la villa de Laurent le Magnifique. Aussi près d'un demi-siècle se passe sans que le nom de Poggio a Cajano soit prononcé par l'histoire ; lorsqu'il y reparaît, les temps sont changés, l'époque tourne à la comédie : nous y avons vu s'accomplir un acte de Shakspeare ; nous allons voir s'y passer une scène de Molière.

Je vous ai raconté les aventures du malheureux Cosme III, et comment il fut tourmenté dans son ménage par cette extravagante Marguerite d'Orléans, qui ne se tenait tranquille que lorsque le prince Charles de Lorraine passait par hasard à Florence, mais qui, dès qu'il était parti, recommençait ses fredaines, courait les terres labourées pour se faire avorter, et s'engageait avec des Bohémiens plutôt que de rester près de son époux au palais Pitti. Enfin le scandale devint si grand que Louis XIV et le grand-duc Ferdinand II s'en mêlèrent, et qu'on envoya la princesse récalcitrante en exil à Poggio a Cajano, espérant que la solitude amènerait la réflexion.

Malheureusement Marguerite d'Orléans possédait un de ces charmans caractères d'autant plus curieux à étudier qu'ils sont, j'aime à le croire, assez rares chez les femmes, mais grâce auxquels celles qui le possèdent passent leur vie non-seulement à se tourmenter, ce qui est leur droit individuel, mais à tourmenter les autres, ce qui dépasse les limites du droit commun. Or, comme la douceur n'avait pu rien sur la jeune duchesse, on comprend si la sévérité échoua. Marguerite d'Orléans n'était jusque-là que méchante, volontaire et capricieuse, elle devint presque folle ; et quand son mari et

son beau-père vinrent la visiter pour s'assurer par eux-mêmes de l'effet produit, elle menaça le pauvre Cosme de lui jeter au visage ce qu'elle trouverait sous sa main s'il avait le malheur de se présenter jamais devant elle. Cosme, qui n'était pas brave, se sauva comme si le diable l'emportait, et revint au palais Pitti avec le grand-duc Ferdinand.

Trois ou quatre mois se passèrent pendant lesquels Marguerite resta ainsi à Poggio a Cajano, bouleversant tout, rayant les peintures, cassant les meubles, désorganisant les jardins, faisant damner ses serviteurs. Enfin un beau jour elle se calma tout à coup, son visage reprit un caractère d'affabilité et de bonne humeur qui faisait plaisir à voir. Elle demanda au duc Ferdinand une entrevue que celui-ci lui accorda aussitôt, et dans cette entrevue elle exprima à son beau-père un tel regret sur ses folies passées, elle lui fit de si belles promesses sur sa conduite à venir, elle s'engagea si formellement à faire oublier au pauvre Cosme cet avant-goût de l'enfer qu'elle lui avait donné en ce monde, que Ferdinand s'y laissa prendre et promit d'obtenir de son fils qu'il lui pardonnât. Cosme, qui était la bonté en personne, non-seulement fit ce que lui demandait son père, mais encore il courut en personne chercher l'exilée à Poggio a Cajano, et la ramena tout joyeux à Florence.

Le surlendemain, le prince Eugène de Lorraine vint faire une visite à son cousin Cosme III et demeura trois mois logé au palais Pitti.

Pendant ces trois mois, Marguerite d'Orléans fut d'une humeur charmante, jamais on n'aurait pu comprendre que cet ange de douceur fût le démon qui, depuis trois ou quatre ans, mettait le trouble dans la famille ; tout le monde se félicitait de ce changement lorsque, les trois mois que Charles de Lorraine devait passer à Florence s'étant écoulés, le jeune prince prit congé de ses hôtes et partit.

Huit jours après, Marguerite d'Orléans était redevenue un diable et le palais Pitti un enfer.

Poggio a Cajano avait si bien réussi lors de la première crise, qu'on résolut de tâter du même remède à la seconde : Marguerite fut renvoyée sur les bords de l'Ombrone, et on l'invita à chercher au milieu du silence de ses rives les mê-

mes sages réflexions qui l'avaient déjà corrigée une première fois.

Malheureusement les choses étaient changées : le prince Charles de Lorraine était retourné en France; Marguerite d'Orléans résolut de faire tant et si bien qu'on l'y envoyât le rejoindre.

Alors les extravagances recommencèrent ; mais comme le jeune grand-duc paraissait y faire une médiocre attention, Marguerite résolut de le forcer à s'occuper d'elle en lui écrivant : elle remit donc un beau jour à son chambellan la lettre suivante, et en le chargeant de la porter au palais Pitti et de la rendre au duc Cosme lui-même :

« J'ai fait ce que j'ai pu jusqu'à présent pour gagner votre amitié et je n'ai pu y réussir, quoique j'aie d'autant plus eu de complaisance envers vous que vous avez montré plus de mépris pour moi. Depuis longtemps je m'efforce, de toutes les façons possibles, à supporter ces mépris sans me plaindre, mais une plus longue patience me devient impossible, et voilà pourquoi je prends enfin une résolution qui ne devra point vous surprendre, si vous voulez bien réfléchir aux mauvais traitemens que vous me faites supporter depuis douze ans. Je vous déclare donc que je ne puis plus vivre avec vous ; vous faites mon malheur et je fais le vôtre. Je vous prie en conséquence de consentir à une séparation qui portera le calme dans votre conscience et dans la mienne. Je vous enverrai mon confesseur afin qu'il s'entende avec vous, et j'attendrai ici les ordres du roi, que j'ai supplié de me permettre d'entrer dans un couvent de France : grâce que je vous demande à vous-même, promettant, si vous voulez bien me l'accorder, d'oublier entièrement le passé. Ne vous inquiétez pas de ma conduite à venir ; mon cœur est ce qu'il doit être, c'est-à-dire assez haut pour qu'il ne vous donne pas la crainte de me voir faire des choses indignes de vous et de moi, attendu que j'aurai toujours devant les yeux l'amour de Dieu et l'honneur du monde. Je vous propose cela parce que je crois que c'est le moyen le plus sûr de nous rendre le calme et la tranquillité à tous deux pour tout le reste de notre vie.

» Je vous recommande nos enfans. »

Cette lettre bouleversa le duc Cosme : il était difficile de voir plus d'impudence présider à une détermination plus scandaleuse. Il essaya donc encore par tous les moyens de ramener la duchesse à lui; mais voyant qu'il n'y pouvait réussir, il consentit à sa demande, la fit reconduire à Marseille, lui assura une rente viagère de quatre-vingt mille francs, et, sur sa demande, l'autorisa à entrer dans le couvent de Montmartre.

La princesse Marguerite avait cru que son engagement de demeurer dans un couvent ne serait plus, arrivée en France, qu'une obligation à laquelle elle échapperait facilement; elle fut donc fort étonnée lorsqu'elle reçut à la fois de Florence et de Versailles, de Cosme III et de Louis XIV, l'injonction de se tenir loin de la cour et de vivre dans la retraite la plus absolue. Ce n'était pas là-dessus qu'avait compté la grande-duchesse. Aussi, bien vite lassée qu'elle fut de la vie claustrale, demanda-t-elle à aller demeurer chez sa sœur, qui habitait le palais du Luxembourg: cette demande lui fut refusée.

Alors la princesse s'avisa d'un expédient tout simple et qu'elle s'étonna de ne point avoir trouvé plus tôt.

C'était de mettre le feu au couvent.

Les trois quarts de l'abbaye y passèrent; mais cet accident rendit quelques jours de liberté à la pauvre recluse, laquelle en profita pour adresser à son mari la dépêche suivante. Les amateurs de romans par lettres nous sauront gré, nous l'espérons, de ces deux échantillons du style épistolaire de la fille de Gaston d'Orléans.

« Décidément, je ne puis plus supporter vos extravagances : vous faites tout ce que vous pouvez contre moi près du roi Louis XIV ; vous me défendez d'aller à la cour, et en me faisant cette défense, non-seulement vous empirez mes affaires et les vôtres, mais encore vous perdez l'avenir de vos fils. Vous me poussez à un tel état de désespoir qu'il n'y a pas de jour où je ne souhaite non-seulement vous voir mourir, mais encore vous voir mourir pendu. Vous m'avez réduite à un tel état de rage continuelle que je n'ose plus recevoir les sacremens, et qu'ainsi vous serez cause que je me damnerai, et que ma damnation entraînera la vôtre, attendu

que qui perd une âme ne peut ni ne doit espérer de sauver la sienne. Mais au milieu de tout cela, ce qui fait mon plus grand chagrin, ce n'est pas précisément d'aller en enfer, mais d'y aller en votre compagnie; ce qui fait qu'après avoir eu le tourment de vous voir en ce monde, j'aurai encore celui de vous voir dans l'autre. Si, au lieu de vous opposer à toutes mes demandes, vous m'aviez laissée me retirer tranquillement au Luxembourg pres de ma sœur, qui est une sainte (1), je me serais laissée aller tout doucement à la dévotion, ce qui m'eût été facile, car je commençais à me faire instruire dans les obligations que nous avons envers Notre Seigneur Jésus-Christ, à telles enseignes que, pendant le voyage que je fis à Alençon avec ma sœur, j'avais presque pris déjà la résolution de me faire religieuse dans un hôpital; car, quiconque vous interrogerez vous dira que pendant ce voyage, et tout le temps que je demeurai dans cette ville, je passai mes matinées à soigner les malades, et le reste de mes journées à visiter les religieuses de la Charité faisant tout ce qu'elles faisaient sans dégoût et sans ennui. Mais aujourd'hui tout est changé; je ne veux plus penser à faire le bien, mais à me jeter dans le mal, et vous me faites si désespérée que je sens que je n'aurai pas un instant de repos que je ne me sois vengée. Changez donc de manière d'être vis-à-vis de moi; il est temps, je vous en préviens; car, dussé-je signer un pacte avec le diable pour vous rendre fou, de rage, je le signerai . toutes les extravagances qu'une femme peut faire et que, malgré tout son pouvoir, un mari ne peut empêcher, je les ferai. Ainsi, croyez-moi, écrivez purement et simplement au roi que vous ne voulez plus vous inquiéter ni de moi ni de ce que je ferai ; laissez-le me gouverner à sa manière sans tenter de me gouverner à la vôtre, et remettez-vous-en de tout ce que je ferai à Sa Majesté et à sa prudence : si vous faites cela, je vous promets d'essayer de me remettre bien avec Dieu : mais si vous ne le faites pas,

(1) Il est ici question de mademoiselle de Montpensier, dite la grande Mademoiselle, maîtresse de Lauzun. Nous l'indiquons à nos lecteurs, qui ne l'auraient peut-être pas reconnue sous l'épithète de sainte que lui donne sa sœur.

attendez-vous à recevoir de promptes nouvelles de ma colère et de ma vengeance, attendu, voyez-vous, que de me soumettre jamais il n'y faut pas penser. Vous croyez, m'a-t-on dit, me ramener à Florence ; si vous avez eu jamais cet espoir, je vous invite à le perdre ; cela ne réussira point, et si cela réussissait, malheur à vous, car, je vous le jure, vous ne péririez que de ma main. Vous pouvez donc, dans ce cas, vous préparer à décamper de ce monde, et cela lestement. Ainsi, croyez-moi, ne changez rien à notre situation respective que pour améliorer la mienne de la manière que je vous dis, afin que lorsque vous serez mort, ce qui, au reste, ne peut tarder bien longtemps, je fasse au moins quelquefois une prière pour votre âme, et que je puisse soutenir près du roi l'avenir de vos fils que vous avez ruiné. Ainsi donc, assez comme cela ; car, en voulant m'empêcher de marcher de travers, c'est vous que je ferai marcher droit ; et vous serez pareil à ceux qui viennent pour donner un charivari et qui, au lieu de le donner, le reçoivent. Maintenant vous voilà averti, c'est votre affaire et non la mienne. Quant à moi, je n'ai plus rien à perdre désormais, ayant depuis longtemps désespéré de tout. »

Les espérances de la princesse Marguerite furent trompées, car Cosme III vécut encore quarante-deux ans après cette lettre, et ce fut sa femme qui le précéda de deux années dans la tombe.

Nous avons raconté plus haut comment, Dieu ayant étendu la main sur les Médicis pour leur faire signe qu'ils avaient assez régné, le désordre, le libertinage et la stérilité se mirent dans cette malheureuse race. Ferdinand, fils de Cosme III, épousa Violente de Bavière ; mais, comme au bout de quelques années il fut reconnu que la princesse ne pouvait devenir mère, son mari la prit en dégoût, et, pour se séparer d'elle, s'en vint habiter Poggio a Cajano. Là il rassembla des favoris et des maîtresses, et parmi ces favoris et ces maîtresses étaient un soprano et une prima donna qu'il affectionnait particulièrement : le soprano se nommait Francesco de Castrès, et la prima donna, qui était une jeune et belle virtuose vénitienne, s'appelait Vittoria Bombagia.

Alors, au lieu d'être témoin des catastrophes qui termi-

nèrent le règne de François Ier, ou des démêlés conjugaux qui désolèrent celui de Cosme III, Poggio a Cajano redevint, comme au temps de Laurent le Magnifique et de Cosme Ier, un lieu de plaisirs et de fêtes : c'étaient chaque jour bals, chants, spectacles ; malheureusement tous ces plaisirs éloignaient de plus en plus le jeune duc Ferdinand de sa femme. Aussi le grand-duc Ferdinand résolut-il de faire tout ce qu'il pourrait pour y mettre une fin, excité qu'il était chaque jour par les jalouses récriminations de Violente de Bavière.

Une idée vint alors au grand-duc ; elle lui fut suggérée on ne sait par qui ; c'était de mettre aux prises les deux favoris, et de les détruire, si la chose était possible, l'un par l'autre.

La chose n'était pas difficile ; il y a une pomme de discorde qui, jetée au milieu des artistes, ne manque jamais de produire son effet : c'est l'amour-propre blessé. Le grand-duc s'arrangea de manière à ce que, pendant trois ou quatre concerts et deux ou trois représentations théâtrales, la Bombagia fût applaudie et le Francesco de Castrès sifflé. Comme cela devait naturellement arriver, le soprano accusa la prima donna d'intrigue ; et un beau jour que ces deux importans personnages dînaient à la même table, s'étant pris de dispute à l'endroit de leur talent respectif, et la Bombagia ayant dit un mot piquant à de Castrès, celui-ci lui envoya au travers de la figure un pain de trois ou quatre livres qui se trouvait auprès de lui. A cette insulte, comme on le pense bien, la virtuose quitta la salle et courut, le visage tout couvert de larmes et de sang, se jeter aux pieds de Ferdinand, qui, la voyant dans ce déplorable état, lui promit une prompte vengeance. En conséquence il la pria de se retirer dans sa chambre ; et, feignant de tout ignorer, il fit, une heure après la scène que nous avons racontée, venir près de lui le coupable, et, sans lui rien laisser soupçonner de sa colère contre lui, il lui remit une lettre et lui ordonna de porter immédiatement cette lettre à son premier chambellan Torregiani, lequel était à Florence au palais Pitti. Le soprano, qui ignorait de quelle commission il était chargé, partit aussitôt sans avoir aucun soupçon, et aussitôt son arrivée à Florence s'empressa, pour obéir aux recommandations du prince, de porter cette lettre

à son adresse. Torregiani la décacheta et vit, à son grand étonnement, qu'elle contenait l'ordre de lier les pieds et les mains au seigneur Francesco de Castrès, de le jeter dans une charrette, et de le faire conduire immédiatement hors des frontières de Toscane, avec défense, sous peine de la vie, d'y rentrer jamais. Le chambellan ne savait pas ce que c'était que de discuter un ordre du prince; il fit entrer deux soldats, leur livra le chanteur, qui, convenablement ficelé des pieds à la tête, fut reconduit jusqu'aux limites des états pontificaux, avec permission d'aller en avant tant que bon lui semblerait, mais avec défense de jamais revenir en arrière. L'invitation était positive; aussi produisit-elle un tel effet sur le pauvre soprano, dont le courage n'était pas la qualité essentielle, qu'il courut tout d'un trait jusqu'à Rome, où, quelques jours après, il mourut des suites de sa peur.

Là se termine l'histoire politique, pittoresque et scandaleuse de Poggio a Cajano, qui, à l'extinction de la branche des Médicis, passa, comme les autres biens de la couronne, entre les mains de la maison de Lorraine.

Aujourd'hui il appartient à Son Altesse le grand-duc Léopold, qui l'habite un ou deux mois de l'année, et qui, tout le reste du temps, l'abandonne avec sa bonté ordinaire à la curiosité des étrangers qui viennent y chercher la trace des différens événemens que nous avons racontés.

QUARTO.

Quarto n'est ni un palais ni un château, c'est une simple villa. Quarto n'a ni vieilles traditions, ni légende gothique. L'illustration de Quarto est contemporaine; ses souvenirs dateront de l'époque actuelle. Quarto est la de-

meure du frère de Napoléon, du prince Jérôme de Montfort, de l'ex-roi de Westphalie.

Un jour Napoléon voulut châtier la Hesse, punir le Brunswick, détacher à tout jamais le Hanovre de l'Angleterre. Il réunit ces trois provinces, il en composa un royaume, et appelant son plus jeune frère qui avait alors vingt-six ans à peine :

— Jérôme, lui dit-il, Joseph est roi d'Espagne, Louis est roi de Hollande, Murat est roi de Naples, Eugène est vice-roi d'Italie ; c'est à ton tour de monter sur le trône, je te fais roi de Westphalie.

Et le nouveau roi partit pour Cassel, sa capitale.

Le royaume de Westphalie, annexe de l'empire du nouveau Charlemagne, tomba en 1814 avec cet empire. Napoléon fut fait souverain de l'île d'Elbe, et le roi de Westphalie devint prince de Montfort.

Le prince de Montfort, du temps qu'il était roi, avait épousé une sainte et noble femme qui, après avoir partagé sa puissance, partageait son exil. C'était la fille du vieux roi de Wurtemberg, la même princesse qui fut victime de cet étrange vol de diamans dont Maubreuil passa pour l'auteur et n'était que le complice.

Le prince de Montfort et sa femme étaient à Trieste, tous deux gardés à vue par la police autrichienne, lorsque la nouvelle du débarquement de l'empereur au golfe Juan fit bondir l'Europe d'étonnement. Comme on le comprend bien, la surveillance redoubla.

Un jour, au moment où le prince s'y attendait le moins, il vit entrer chez lui son ancien aide de camp, le baron de Gayl. Il arrivait de Paris et était porteur d'une lettre de Napoléon et d'un passeport de Fouché. En vingt-six jours l'empereur était venu de Porto-Ferrajo aux Tuileries.

Cette lettre invitait le prince Jérôme à venir rejoindre son frère le plus tôt possible ; elle le prévenait, en outre, qu'une frégate venait d'être expédiée à Naples pour le transporter en France.

Une lettre pareille avait été en même temps expédiée à Eugène.

Eugène répondit qu'il avait des engagemens pris avec les puissances alliées, et qu'il ne pouvait se rendre à l'invitation de son beau-père ; mais qu'aussitôt que Napoléon aurait passé le Rhin, il irait le rejoindre.

Le prince Jérôme ne répondit rien, sinon que l'invitation de son frère était pour lui un ordre, et qu'il partirait le soir même.

Cependant la chose était plus facile à dire qu'à exécuter : les nouvelles arrivées de France rendaient de moment en moment la surveillance de la police plus active ; il fallait tout faire sans avoir l'air de rien préparer. Le prince attendit la visite du consul de Naples, qui avait l'habitude de le venir voir tous les jours, à deux heures, pour arrêter quelque chose avec lui.

Le consul vint à l'heure accoutumée : c'était monsieur Abatucci, dont le dévoûment à la famille Napoléon était connu du prince Jérôme ; il n'hésita donc pas à lui tout dire, et à lui confier qu'il ne comptait que sur lui seul pour quitter Trieste ; monsieur Abatucci répondit au prince en mettant à sa disposition la chaloupe canonnière *le Vésuve*, laquelle faisait partie de la marine de Murat et se trouvait en ce moment dans le port de Trieste. Le prince accepta.

A l'instant même l'ordre fut donné au commandant de la chaloupe d'appareiller et de sortir du port, puis d'envoyer à minuit le canot sur un point de la plage qui lui était indiqué.

Deux personnes seulement étaient dans la confidence, la reine et monsieur Abatucci ; le commandant de la chaloupe lui-même ignorait qui il devait prendre.

A minuit, le prince quitta sa maison par une porte de derrière, accompagné de la reine ; à la sortie de la ville monsieur Abatucci les attendait : il se joignit à eux et les accompagna jusqu'au point de côte indiqué. La chaloupe les y attendait ; il n'y avait pas de temps à perdre : les adieux furent courts, le prince embrassa la reine et partit. Tant que dans l'obscurité d'une de ces belles nuits italiennes on put apercevoir la barque, la reine et le consul restèrent sur le rivage ; mais enfin la barque s'enfonça dans les ténèbres :

le prince était désormais sous la sauvegarde de la fortune fraternelle.

Le lendemain le prince avait en vue la côte de Sinigaglia. A son grand étonnement il s'y faisait un grand déploiement de forces : une armée magnifique défilait suivant le rivage ; le prince crut reconnaître les uniformes napolitains, et ordonna au commandant du *Vésuve* de le mettre à terre.

Le prince s'avança vers une maison qu'il apercevait : c'était Casa-Bruciata, un relais de poste ; en même temps que lui une voiture attelée de six chevaux arrivait, un homme en descendit : c'était Murat.

Quoiqu'ils fussent loin de s'attendre à se rencontrer là, les deux beaux-frères se reconnurent à l'instant même. Murat donna au prince Jérôme, sur la marche triomphale de l'empereur à travers la France, des détails qu'il ignorait.

Cette entreprise gigantesque, que Murat essaya plus tard d'imiter, comme le corbeau imite l'aigle, lui avait monté la tête : il voulait balayer, disait-il, les Autrichiens de l'Italie, et donner la main à l'empereur par dessus les Alpes.

Pendant deux jours le prince Jérôme, qui avait appris par le roi de Naples que la frégate qui devait le transporter en France n'était pas encore arrivée, suivit l'armée de son beau-frère en amateur. On arriva ainsi jusqu'à Bologne.

A Bologne un officier supérieur anglais vint trouver Murat, chargé d'une mission secrète de son gouvernement. Murat le retint à souper; mais en apprenant cette circonstance, le prince Jérôme fit dire à Murat que, ne voulant pas le gêner dans ses négociations, il se retirait. Le même jour, quelles que fussent les instances de Murat, le prince Jérôme partit pour Naples.

La frégate française venait d'arriver. Par une étrange coïncidence, elle portait le même nom que celle qui, sous les ordres du prince de Joinville, alla plus tard chercher le corps de Napoléon à Sainte-Hélène. C'était la *Belle-Poule*, de quarante-quatre canons.

Madame mère et le cardinal Fesch venaient d'arriver à Naples ; le prince les fit monter à son bord et partit avec eux pour la France.

En vue de la Corse, on aperçut une voile. Examen fait du bâtiment en vue, on reconnut un vaisseau anglais de soixante-quatorze canons. Le prince ignorait complétement où en étaient politiquement la France et l'Angleterre. Il n'y avait pas moyen de combattre un ennemi si supérieur, encore moins de chance de lui échapper s'il donnait la chasse. Le prince ordonna de relâcher à Bastia.

Le lendemain, le vaisseau anglais vint croiser devant le port.

Le prince lui envoya aussitôt un de ses aides de camp pour savoir quelles étaient ses intentions, et s'il se présentait en ami ou en ennemi. Le capitaine du bâtiment fit répondre qu'aucune déclaration de guerre n'ayant encore été échangée entre les deux gouvernemens, le prince pouvait sortir du port en toute sécurité. A l'instant même le prince donna l'ordre d'appareiller; et, comme il s'y était engagé, le commandant du vaisseau anglais laissa s'éloigner la frégate française sans faire contre elle aucune démonstration hostile.

Le lendemain soir le prince débarquait à Fréjus. Trois jours après il était à Paris.

Napoléon s'apprêtait pour le Champ de Mars. Le prince Jérôme fut près de lui dans cette grande solennité. Il représentait à lui seul toute la famille. Pas un seul de tous ces rois, de tous ces princes, de tous ces grands-ducs qu'avait faits l'empire, n'avait eu assez de foi aux Cent-Jours pour venir rejoindre l'aventureux conquérant de l'île d'Elbe.

L'Europe prenait une attitude hostile. Pas un souverain n'avait répondu à la circulaire fraternelle envoyée par Napoléon. La Prusse, la Hollande, l'Angleterre poussaient des hommes à la frontière ; le reste du monde armait.

Ce sera encore longtemps le destin de la France d'avoir toute l'Europe contre elle, jusqu'à ce qu'enfin elle ait toute l'Europe à elle.

Chaque jour enlevait une espérance de paix. Napoléon, qui n'y avait jamais cru, s'était, dès le lendemain de son arrivée aux Tuileries, préparé à la guerre.

Napoléon partit de Paris pour rejoindre l'armée. Il y a

juste vingt-sept ans de cela. J'étais bien enfant. Je le vis passer ; c'était le 12 juin 1815, à quatre heures et demie du soir. Il était vêtu de son habit vert des chasseurs de la garde ; portait la croix d'officier, la plaque de la Légion d'honneur et la croix de la Couronne de fer.

Je n'oublierai de ma vie cette noble figure faite pour la médaille, belle comme ces têtes d'Alexandre et d'Auguste que l'antiquité nous a transmises, et que la fatigue inclinait sur sa poitrine. Le maître de poste ouvrit la portière de la voiture pour demander à l'empereur s'il n'avait pas d'ordres à lui donner. Le regard vague et perdu de Napoléon se concentra et se fixa à l'instant même sur lui.

— Où sommes-nous ? demanda l'empereur.

— A Villers-Cotterets, Sire.

— A six lieues de Soissons, n'est-ce pas ? Puis, sans donner à son interlocuteur le temps de répondre : Il y a ici, continua-t-il, un château bâti par François Ier ; on pourrait en faire une caserne.

— Sire, ce serait un grand bonheur pour la ville, qui préférerait cela au dépôt de mendicité qui s'y trouve.

— Puis une grande forêt, continua l'empereur ; une forêt à cheval sur la route de Laon. Merci, monsieur le maître de poste ; sommes-nous prêts ?

— Oui, sire.

— Partons.

Et cette tête qui savait tout et qui n'oubliait rien retomba sur sa poitrine, fatiguée du monde d'idées qu'elle portait.

La voiture repartit à l'instant même au galop de ses chevaux.

A la gauche de l'empereur était le prince Jérôme, devant lui était le général Bertrand.

Quoique ma principale attention eût été absorbée par l'empereur, la figure de son frère m'avait tellement frappé aussi, que lorsque je le revis, vingt-cinq ans après, je le reconnus.

C'était en 1815 un beau jeune homme de trente et un ans, à la barbe et aux cheveux noirs, au visage doux et souriant, et qui paraissait plus fier à cette heure de son uniforme de

général de division qu'il ne l'avait jamais été de son manteau royal.

A Avesnes, le prince Jérôme quitta l'empereur et prit le commandement de sa division : il avait sous ses ordres le colonel Cubières, qui venait de se marier depuis deux jours, et devait marcher avec Ney sur les Quatre-Bras, tandis que l'empereur marchait sur Fleurus.

Le 15 au soir, le prince soupait avec le général Cubières, le général Girard et deux ou trois autres généraux de brigade, lorsqu'un aide de camp de Napoléon entra : il apportait l'ordre à Girard et à sa division de marcher sur Fleurus, afin de faire sa jonction avec l'empereur.

Le général Girard, qui était un des plus braves soldats de l'armée, et qui avait été fort gai jusque-là, pâlit tellement en recevant cet ordre, que le prince se retourna vers lui en lui demandant s'il se trouvait mal.

— Non, monseigneur, dit le général Girard en portant sa main à son front ; mais il vient de me passer là un singulier pressentiment. Je serai tué demain.

— Allons donc! dit le prince Jérôme en riant, est-ce que tu deviens fou, mon vieux camarade ?

— Non, monseigneur ; mais n'avez-vous jamais entendu dire qu'il y ait des hommes qui aient reçu d'avance l'avis de leur mort ?

— Combien as-tu de blessures, Girard? demanda le prince.

— Vingt-sept ou vingt-huit, monseigneur ; je n'en sais pas bien le compte. Je suis troué comme une écumoire.

— Eh bien! quand on a reçu vingt-huit blessures au service de la France, on est immortel. Au revoir, Girard.

— Adieu, monseigneur.

— Au revoir.

— Non, non, adieu.

Girard sortit de la chambre. Tous ces hommes de guerre, habitués à voir la mort chaque jour, se regardèrent en souriant ; cependant, quoiqu'aucun d'eux ne crût au prétendu pressentiment de celui qui les quittait, une impression triste pesait sur eux.

Le lendemain au soir, à l'heure même où Girard s'était levé de table, on apprit que le premier boulet tiré à Ligny avait été pour ce brave général.

La journée avait été rude : c'était celle des Quatre-Bras. Depuis le matin jusqu'au soir, le prince Jérôme resta à la tête de sa division ; ce fut lui qui perça le bois du Bossu. Il y reçut deux balles ; l'une brisa la coquille de son épée, l'autre n'était qu'une balle morte qui lui fit une contusion à la hanche.

Il arrivait à la lisière du bois avec sa division, lorsqu'un homme à cheval, quittant les rangs ennemis, accourut au galop jusqu'à cinquante pas à peu près des colonnes françaises, il portait l'uniforme anglais, avait la poitrine couverte de plaques et de croix. Un instant on crut que c'était Wellington lui-même ; mais que venait-il faire là ? on se le demandait.

En ce moment cet officier général leva le sabre en signe qu'il voulait parler; on crut que c'était un parlementaire, et l'on écouta.

« Français, dit-il, au lieu de nous attaquer en ennemis, venez à nous en frères ; votre véritable roi, votre roi légitime est par ici. »

— Cet homme est ivre, dit le prince, envoyez-lui quelques coups de fusil, et qu'il retourne d'où il vient.

A cet ordre une vingtaine de coups de fusil partirent, et l'homme tomba ; on courut à lui, et on reconnut que c'était le duc régnant de Brunswick. Son père et son grand'père avaient été tués comme lui sur le champ de bataille : dans les caveaux de la famille, on garde les trois uniformes ensanglantés.

Etrange destinée ! Le prince Jérôme lui avait déjà pris son duché, et voilà que, sans savoir qui il était, il lui prenait maintenant la vie.

Comme nous l'avons dit, la journée avait été rude : le prince Jérôme avait perdu dans sa seule division trois mille hommes, deux généraux de brigade, trois colonels. Le colonel Cubières avait reçu quatre blessures à la tête ; deux fois le prince avait été à lui pour qu'il remît le commande-

ment à son lieutenant-colonel, et chaque fois le colonel Cubières avait répondu : — Monseigneur, tant que je pourrai me tenir à cheval, je resterai à la tête de mon régiment.

On bivouaqua dans la boue et dans le sang. Puis, pendant toute la journée du 17, on marcha à la suite des Anglais en retraite : il tombait des torrens de pluie. Le soir, vers sept heures, on prit position en avant du village de Planchenoit.

A huit heures, l'empereur y arriva : les deux frères se revirent. Napoléon avait su comment le prince s'était conduit dans la journée du 16. — Prends garde, Jérôme, lui dit-il en riant, je t'ai donné une division et non pas une escouade ; si tu veux trop faire le soldat, j'enverrai quelqu'un pour faire le général.

— J'espère que Votre Majesté me laissera encore la journée de demain, répondit le prince.

— Tu crois donc qu'ils nous attendront ? dit l'empereur.

— Mais cela en a tout l'air, dit le prince ; Votre Majesté a pu voir qu'ils prenaient leurs positions.

— Pour la nuit, dit l'empereur, mais demain, au point du jour, tu les verras décamper. Wellington n'est pas si niais que de m'offrir la bataille dans une position pareille.

Contre toute attente, le jour en se levant le lendemain trouva les deux armées dans la même position : Napoléon ne pouvait croire à cette imprudence ; il envoya le général Haxo reconnaître l'ennemi.

Le général Haxo revint et assura à l'empereur que l'armée anglaise prenait position en avant du mont Saint-Jean.

— Ce n'est pas possible, répéta deux fois l'empereur, vous vous êtes trompé, Haxo, cela n'est pas possible.

— Cela est cependant ainsi, Sire, répondit le général.

— Mais si je les bats, dit l'empereur, adossés comme ils sont à des défilés, ils sont tous perdus, et pas un ne retournera en Angleterre. Allez donc vous assurer de nouveau de ce que vous me dites, Haxo.

Le général Haxo poussa une nouvelle reconnaissance jusqu'à une portée de fusil des Anglais, et revint près de l'em-

pereur, rapportant une seconde réponse plus affirmative encore que la première.

— C'est bien, dit l'empereur, il paraît que Wellington est fou. Eh bien ! soit, nous profiterons de sa folie.

Aussitôt le plan de bataille fut fait : il était huit heures et demie du matin, un ordre du jour signé du maréchal Soult fut lu à l'armée.

C'était le prince Jérôme qui devait commencer l'attaque par l'extrême gauche; il se rendit à son poste : sa division se trouvait en face de la ferme d'Hongoumont, que les Anglais avaient fortifiée pendant la nuit par tous les moyens possibles.

Les premiers coups de fusil furent tirés à midi et demi par le premier régiment d'infanterie légère. Une des premières balles par lesquelles l'ennemi lui riposta traversa le cou du cheval que montait le prince; il avait, comme on le voit, assez mal profité des conseils de son frère.

On connaît cette journée dans ses moindres détails, on sait par cœur cette lutte de géans : les Anglais tinrent comme s'ils avaient pris racine dans le sol, comme s'ils s'étaient pétrifiés au milieu des pierres qu'ils défendaient. Il faut voir encore aujourd'hui cette ferme d'Hongoumont, criblée de balles, rasée à hauteur d'homme, avec ses pans de murs écroulés, ses sillons de boulets et ses trous de bombes. Car tout en reste tel que le prince Jérôme l'a laissé, la destruction étant si grande, que vingt-sept ans de paix n'ont pas même essayé d'effacer un jour de bataille.

A trois heures et demie un aide de camp arriva qui, de la part de l'empereur, demandait le prince Jérôme. Le prince laissa le commandement de sa division au général Guilleminot, prit un cheval frais, et, suivant les derrières de l'armée, il arriva près de l'empereur.

L'empereur était à pied, sur une petite éminence de laquelle il dominait tout le champ de bataille. Il avait près de lui le maréchal Soult.

En ce moment arrivait une colonne de prisonniers westphaliens ; ils reconnurent leur ancien roi, et le prince Jérôme reconnut lui-même deux ou trois officiers qui avaient

servi dans sa garde. Alors les prisonniers se mirent à crier : *Gott den kœnig !* c'est-à-dire : Dieu protége le roi ! C'était l'exergue de la monnaie westphalienne.

Alors le prince s'avança vers eux :

— Mes amis, leur dit-il, vous vous êtes bien battus. Mais vous vous êtes battus contre moi !

— C'est vrai, sire ; mais nous avons été habitués par vous-même à toujours faire notre devoir.

— Eh bien ! dit le prince, voulez-vous rentrer à mon service ? Si vous avez été contens de moi, c'est maintenant qu'il faut me le prouver.

— *Vive Jérôme !* crièrent à la fois soldats et officiers.

— C'est bien, dit l'empereur ; conduisez ces braves gens sur les derrières, rendez-leur leurs armes, organisez-les, et qu'ils soient incorporés dans la première division.

Cette première division était celle du prince. Les soldats s'éloignèrent en criant : *Vive l'empereur ! vive le roi Jérôme !*

L'empereur les suivit quelque temps des yeux ; puis, se retournant vers son frère, il se fit rendre compte de ce qu'il avait fait, l'écoutant d'un air à demi distrait, car à son premier plan de bataille il en substituait en ce moment un second.

Au lieu d'écraser l'aile droite anglaise comme il l'avait résolu d'abord, et, par un changement de front, de tomber ensuite sur les Prussiens, il voulait maintenant percer le centre, lâcher une ou deux divisions sur l'aile droite, qui se mettrait en retraite sur Bruxelles, et avec le reste de l'armée écraser l'aile gauche anglaise et le corps prussien.

Ney arriva sur ces entrefaites. L'empereur, en le voyant couvert de boue et de sueur, lui tendit la main et demanda à boire. Jardin, son écuyer, apporta une bouteille de vin de Bordeaux et un verre. L'empereur but d'abord, puis passa le verre au prince Jérôme, qui but à son tour et le passa au maréchal Ney.

— Écoute, mon brave Ney, dit alors l'empereur en tirant sa montre et en la lui montrant ; il est trois heures et demie ; tu vas te mettre à la tête de toute la grosse cavelerie, douze mille hommes choisis parmi mes meilleurs soldats ;

avec cela on passe partout, et à quatre heures et demie tu donneras le coup de massue. Je compte sur toi.

On connaît l'effet de cette terrible charge. J'ai raconté ailleurs ces carrés anglais, ouverts, poignardés, anéantis ; j'ai montré Wellington désespéré, vaincu, calculant le temps matériel qu'il nous fallait encore pour égorger ces admirables troupes qui mouraient à leur poste sans reculer d'un pas, et appelant le seul homme ou la seule chose qui pût le sauver, Blücher ou la nuit.

Tous deux arrivèrent presque en même temps. La bataille était gagnée : le général Friant et le prince Jérôme venaient d'enlever la dernière batterie anglaise, lorsque Labédoyère accourut à grande course de cheval, annonçant que ce canon qui commençait à passer de notre extrême droite sur nos derrières, était le canon prussien.

Alors l'empereur ordonna la retraite. En un instant, et par un de ces retours de fortune qui, d'un souffle, renversent un empire, le victorieux se trouva vaincu.

Non-seulement il se trouva vaincu, mais il reconnut que la retraite était impossible.

Alors il résolut de se faire tuer. Alors il se jeta dans le carré de Cambronne, sous le feu d'une batterie anglaise qui emportait des files entières, essayant toujours de pousser en avant son cheval, que le prince Jérôme tenait par la bride et forçait de retourner en arrière, tandis qu'un vieux général corse, le général Campi, quoique blessé dangereusement et se tenant à peine sur son cheval, couvrait continuellement de son corps le prince et l'empereur.

— Mais, Campi, lui dit le prince, tu veux donc te faire tuer ?

— Oui, répondit celui-ci, pourvu que ma mort sauve l'empereur.

Napoléon resta ainsi près de trois quarts d'heure, cherchant, appelant, implorant ces boulets et ces balles qui le fuyaient. Enfin, ce fatalisme auquel il avait toujours cru reprit le dessus sur son désespoir.

— Dieu ne le veut pas, dit-il. Puis, s'adressant à ceux qui l'entouraient :

— Y a-t-il un homme, dit-il, qui se charge de me conduire où est Grouchy?

Dix officiers se présentèrent. Un d'eux prit la bride de son cheval pour le tirer de cette affreuse mêlée; mais l'empereur fit signe qu'il avait encore quelques paroles à dire. Alors, se retournant vers le prince Jérôme :

— Mon frère, lui dit-il, je vous laisse le commandement de l'armée; ralliez-la et attendez-moi sous les murs de Laon.

Puis lui tendant la main :

— Je suis fâché, ajouta-t-il, de vous avoir connu si tard.

Une nouvelle combinaison, qui pouvait encore changer la face des choses, venait de germer dans cette puissante tête. Napoléon voulait rejoindre Grouchy et ses trente-cinq mille hommes de troupes fraîches; puis, tandis que Jérôme ferait face avec l'armée ralliée aux Anglais et aux Prussiens fatigués, tomber sur leurs derrières avec ce corps d'armée, et prendre ainsi au cœur de la France Wellington et Blücher entre deux feux.

Qui empêcha ce nouveau plan de s'accomplir? Nul ne le sait; c'est un secret entre le prisonnier de Sainte-Hélène et Dieu. Ne put-il pas, au milieu de ce désordre, trouer ces masses prussiennes qu'il fallait franchir? fut-il égaré par son guide, ou bien la force lui manqua-t-elle pour son gigantesque projet?

J'étais à cette même poste où Napoléon était passé huit jours auparavant, et où nous attendions des nouvelles de l'armée, lorsqu'on entendit le bruit du galop d'un cheval : c'était un courrier qui passait ventre à terre, et qui cria en passant :

— Six chevaux pour l'empereur!

Puis le courrier disparut.

Un instant après, le roulement sourd et lointain d'une voiture se fit entendre; mais cette voiture approchait si rapidement, qu'il n'y eut pas un instant de doute sur celui qu'elle ramenait; quand elle arriva à la porte de la poste, les chevaux étaient prêts. Tout le monde se précipita dehors : c'était l'empereur.

Il était à la même place, vêtu du même uniforme, avec la même figure de marbre qu'il avait en passant.

Puis, comme en passant et de la même voix :

— Nous sommes à Villers-Cotterets? dit-il.

— Oui, sire.

— Combien de lieues d'ici à Paris, vingt?

— Dix-huit, sire.

— C'est bien... ventre à terre!

Les fouets des postillons retentirent, et il disparut comme emporté par un tourbillon.

Ce furent les deux seules fois que je vis l'empereur.

Le prince Jérôme avait suivi les ordres reçus : à force d'efforts il avait rallié vingt-huit mille hommes, et les avait concentrés sous les murailles de Laon. Là, il reçut une dépêche de l'empereur; cette dépêche lui ordonnait de remettre le commandant de l'armée au maréchal Soult, et de se rendre immédiatement à Paris.

Napoléon voulait faire ses adieux au seul de ses frères qui eût suivi jusqu'au bout son aventureuse fortune. Sans lui dire ce qu'il comptait faire lui-même, il demanda au prince quelles étaient ses intentions.

— De rester avec l'armée, sire, répondit le prince, tant qu'un lambeau tricolore flottera dans un coin quelconque de la France.

Le prince demeura pendant trois jours à l'Élysée avec son frère ; alors il apprit que l'armée se retirait derrière la Loire.

Selon ce qu'il avait dit, le prince rejoignit l'armée, et resta avec elle jusqu'a son licenciement.

Alors il lui fallut traverser la France : un maître de poste lui donna son passeport, et il arriva à Paris.

Louis XVIII était depuis un mois sur le trône. Le prince Jérôme prévint Fouché de son arrivée : Fouché lui fit dire de partir à l'instant même; on savait qu'il était en France, on le cherchait de tous côtés, on n'eût pas été fâché de venger sur lui la mort du duc d'Enghien. Il n'y avait pas un instant à perdre pour gagner la frontière. Fouché répon-

dait au prince qu'aucun ordre ne serait donné avant douze heures.

Le prince partit à l'instant pour Strasbourg. Quatorze heures après son départ de Paris, l'ordre fut donné par le télégraphe de l'arrêter à son passage à Strasbourg.

Cet ordre devait être exécuté par le plus ancien officier de la garnison. Par un hasard étrange, ce doyen des officiers était le colonel Gauthier, ancien chef du bureau topographique du roi Jérôme.

Au moment où le colonel Gauthier reçut cet ordre, il rencontra dans les rues de Strasbourg le premier valet de chambre du prince qui allait monter en voiture ; il alla droit à lui :

— Tricot, lui dit-il, je suis chargé d'arrêter Sa Majesté, il n'y a donc pas un instant à perdre ; va le lui dire de ma part à l'instant même. Je vais courir après lui, mais je m'arrangerai de manière à ne pas le rattraper.

— C'est bien, dit le valet de chambre, je vais prévenir le roi.

Ce n'était pas difficile, le roi était dans la voiture même et avait tout entendu.

La voiture partit au galop, et, grâce à son passeport bien en règle, le roi franchit les portes sans opposition ; il était au milieu du pont de Kehl lorsqu'il vit paraître le colonel Gauthier à la tête des hommes qui le poursuivaient.

Le brave colonel avait tenu sa parole. De l'autre côté du pont était un régiment wurtembergeois envoyé par le beau-père du prince pour le recevoir. Le prince sauta à bas de sa voiture, monta à cheval, et fit de la main un salut au colonel Gauthier, qui revint vers Strasbourg avec l'air d'un homme désespéré d'avoir manqué une si belle occasion d'être fait général.

Aussi le brave colonel resta colonel, et mourut colonel. S'il y eut bien des lâches trahisons, il y eut aussi quelques sublimes dévouemens.

Dès lors commença pour le prince Jérôme cette vie de proscription et d'exil qu'il subit depuis vingt-sept ans.

D'abord ce fut son beau-père, le roi de Wurtemberg, qui

le mit à peu près en prison dans le château d'Elvangen, d'où il ne sortit qu'avec des passeports de monsieur de Metternich, et la permission d'habiter Schenau, près de Vienne. Mais à peine fut-il installé dans cette belle résidence, que le voisinage d'un frère de Napoléon inquiéta l'empereur d'Autriche. Le duc de Reichstadt était à Schœnbrunn, l'oncle et le neveu pouvaient communiquer ensemble : le prince Jérôme reçut l'ordre de quitter l'Autriche.

Le prince vint à Trieste, mais au bout de quelque temps il en fut de Trieste comme de Schenau. L'ordre arriva au prince de partir, et il alla s'établir à Rome.

Mais en 1831 la révolution de la Romagne éclata. Le fils aîné du roi Louis avait pris part à cette révolution ; c'était un Napoléon. La peine de son imprudence retomba sur tous les Napoléon.

Le prince Jérôme fut alors obligé de quitter Rome comme il avait été obligé de quitter Trieste, et vint chercher un asile en Toscane, espérant enfin trouver le repos dans cette oasis de l'Italie.

Son espérance ne fut pas trompée; le grand-duc Léopold II lui donna sa parole et l'a loyalement tenue. Le grand-duc Léopold, fils d'un proscrit, et ayant lui même passé sa jeunesse dans la proscription, a la religion de l'exil.

Aujourd'hui le prince de Montfort habite Quarto, charmante villa située entre la Petraja et Careggi. Sa vie est celle d'un simple particulier. Tous les samedis il reçoit, outre ce que Florence a de mieux, les étrangers de distinction qui passent et qui se font présenter à lui.

C'est là qu'entouré des souvenirs de l'empereur, dont la mémoire est pour lui une religion, le prince de Montfort, étranger à tous les partis qui ont bouleversé Paris depuis dix ans, attend que la proscription se lasse. Lors du retour du corps de Napoléon, il crut cette heure arrivée; il lui semblait que sous les arcs de triomphe dressés au martyr de Sainte-Hélène devait passer aussi cette famille qui n'était proscrite que parce qu'elle portait le même nom que lui. Le prince de Montfort se trompait, et ce fut une grande déception pour le cœur du pauvre exilé.

N'est-ce pas une étrange anomalie que la chambre ait voté par acclamation cent mille livres de rente à la veuve du roi Murat qui avait trahi deux fois la France, et qu'on n'ait pas même gravé sur l'Arc-de-Triomphe le nom du seul frère de Napoléon qui lui soit resté fidèle, et qui, après avoir mêlé son sang au sang des martyrs de Waterloo, a, par son courage et sa présence d'esprit, sauvé les restes de l'armée !

Un jour, nous le savons bien, l'histoire réparera l'oubli de la France ; mais les réparations de l'histoire sont tardives, et presque toujours elles se font au profit des tombeaux.

Ces souvenirs napoléoniens dont nous disions tout à l'heure qu'était entouré le prince de Montfort, sont, outre une foule de statues et de tableaux de famille, le sabre que l'empereur portait à Marengo, le glaive que François Ier rendit à Pavie, et que Madrid rendit à Napoléon ; puis le sabre qu'Etienne Bathori légua à Jean Sobieski, et dont les Polonais firent don à l'empereur.

Le prince de Montfort possède encore un aigle d'argent qui surmontait la soupière de l'empereur, et que l'empereur lui envoya de Sainte-Hélène lorsqu'il fit briser et vendre son argenterie.

L'uniforme complet de garde national, aux boutons et aux épaulettes d'argent, que l'empereur a porté trois ou quatre fois.

La tabatière que le roi Louis XVIII oublia le 19 mai 1815 dans son cabinet de travail, et que Napoléon retrouva sur son bureau en entrant le lendemain aux Tuileries.

Enfin, cette tabatière plus précieuse encore que Napoléon tenait à la main lorsqu'il mourut, et sur le couvercle de laquelle est le portrait du roi de Rome.

Ce fut les yeux fixés sur ce portrait que s'éteignit, dans une contemplation paternelle, ce regard d'aigle qui avait embrassé le monde.

Le prince de Montfort a deux fils et une fille.

Ses deux fils sont le prince Jérôme et le prince Napoléon.

Sa fille est cette belle princesse Mathilde dont l'arrivée à Paris a produit dans le monde fashionable une si vive sensation.

J'ai eu l'honneur de faire en compagnie du prince Napoléon un pèlerinage à l'île d'Elbe. c'est dire à mes lecteurs qu'ils feront bientôt plus ample connaissance avec ce noble jeune homme, portrait vivant de l'empereur.

LE PETIT HOMME ROUGE.

Tous les samedis à peu près je passais la soirée chez le prince de Montfort, seule maison véritablement française qui existe à Florence, seul salon véritablement parisien qu'il y ait dans toute l'Italie.

Un soir que nous avions beaucoup causé de la vie intime de l'empereur, de ses habitudes, de ses manies, de ses superstitions, je demandai au prince ce qu'il fallait croire du petit Homme Rouge.

— J'ai souvent entendu parler dans la maison de mon frère de cette singulière apparition, me dit-il ; mais il va sans dire que je n'ai jamais vu l'étrange personnage que l'on prétend s'être mis trois fois en communication avec l'empereur : la première fois à Damanhour en Egypte ; la seconde fois aux Tuileries, au moment où fut décidée la malheureuse campagne de Russie, et la troisième fois pendant la nuit qui précéda la bataille de Waterloo. Mais à mon défaut, ajouta le prince en riant, voici la princesse Galitzin qui sait sur lui des choses merveilleuses, qui lui ont été racontées par son vieil ami Zaionczek.

Tous les regards se tournèrent vers la princesse.

Qu'on sache d'abord, je ne parle ici que pour ceux qui n'ont pas l'honneur de la connaître, qu'on sache d'abord que la princesse Galitzin, Polonaise de naissance, et par conséquent compatriote du fameux général dont le prince venait de

prononcer le nom, est une des femmes les plus aimables et les plus spirituelles que je connaisse. Quand nous passions la soirée chez elle et chez le prince Wladimir son fils, dont je parlerai à son tour en temps et lieu, il est impossible de dire quel tour original prenait la conversation, et comment trois ou quatre heures du matin sonnaient quand nous croyions qu'il n'était encore que minuit. La princesse Galitzin qui, au reste, racontait très bien, fut donc sommée de raconter à l'instant même ce qu'elle savait sur le petit Homme Rouge et son compatriote Zaionczek.

Je voudrais pouvoir conserver le tour original que la princesse imprima à ce récit, qui peut-être n'a d'autre valeur que celui qu'elle lui donnait ; mais c'est chose impossible, et il faudra que pour le moment nos lecteurs se contentent de ma simple prose.

Bonaparte avait mis le pied sur la terre d'Égypte dans la nuit du 1er au 2 juillet, à une heure du matin, après avoir emporté Malte comme une bicoque, et être passé par miracle au milieu de la flotte anglaise. Le lendemain la ville d'Alexandrie était prise, et le nouveau César déjeunait au pied de la colonne de Pompée.

Le général en chef était entré dans la ville par une rue étroite, accompagné seulement de quelques personnes et de cinq ou six guides. Deux personnes pouvaient à peine passer de front par cette ruelle. Bourrienne marchait côte à côte avec lui, quand tout à coup un coup de fusil retentit, et le guide qui marchait devant Bonaparte tomba. Ce coup de fusil avait été tiré par une femme. Peu s'en fallut, comme on le voit, que Bonaparte ne finît comme Cyrus.

Bonaparte resta six jours à Alexandrie ; ces six jours lui suffirent pour organiser la ville et la province, le septième, il marcha vers le Kaire, sur la route duquel Desaix l'avait précédé, laissant Kléber blessé pour commander à la ville prise.

Le 8, Bonaparte arriva à Damanhour, et établit son quartier-général chez le cheik. A peine installé dans cette maison, qui était grande, isolée, et devant la porte de laquelle s'élevait un sycomore au feuillage touffu, Bonaparte ordonna à Zaionczek, qui commandait sous mon père une brigade de

cavalerie, de prendre une centaine de chasseurs et de pousser une forte reconnaissance sur la route de Rhamanieh.

Quoique Zaionczek soit bien connu, disons rapidement quelques mots sur ce général, dont la fortune fut une des fortunes éclatantes de l'époque.

Zaionczek était né le 1er novembre 1752 : c'était donc, vers l'époque où nous sommes arrivés, c'est-à dire en l'an IV de la république française, un homme de quarante-cinq ans à peu près. Les premières années de sa vie s'étaient illustrées au milieu des guerres de l'indépendance polonaise, où il avait combattu sous les ordres de Kosciusko et côte à côte avec lui ; après la confédération de Targowitza, au bas de laquelle le roi Stanislas avait eu la faiblesse d'apposer sa signature, Zaionczek fit ses adieux à l'armée polonaise et se retira à l'étranger avec Kosciusko et Joseph Poniatowski : mais au commencement de l'année 1794 une insurrection ayant éclaté en Pologne, les proscrits y reparurent plus grands de leur proscription. Alors commença cette nouvelle lutte de la Pologne, aussi glorieuse, aussi sanglante et aussi fatale à la nationalité polonaise que l'avait été celle de 1791 et que devait l'être celle de 1830. Le 4 novembre, Varsovie fut prise par Souwarow ; les généraux Iasinski, Korsack, Paul Grabowski et Kwasniewki furent trouvés parmi les morts, et Zaionczek, emporté mourant du champ de bataille, alla expier pendant deux ans dans la forteresse de Josephstadt, d'où il ne sortit qu'à la mort de l'impératrice Catherine, la part qu'il avait prise à l'insurrection de sa patrie.

Zaionczek, proscrit de Pologne, vint en France, cette éternelle terre des proscrits, qui a donné tour à tour asile aux rois et aux peuples, et demanda du service dans les armées républicaines. Envoyé en Italie avec le grade de général de brigade, il y avait fait en 1797, avec Joubert et mon père, la campagne du Tyrol.

Lorsque la campagne d'Egypte fut résolue, et que mon père eût été nommé général en chef de la cavalerie, il choisit Zaionczek pour un de ses généraux de brigade.

Voilà quelle avait été jusque-là la vie du patriote polonais ; vie glorieuse, mais persécutée. En outre, comme certains gé-

néraux dont la mauvaise chance était devenue proverbiale, Zaionczek ne pouvait point paraître au feu sans être blessé : il pouvait compter les batailles auxquelles il avait assisté par ses cicatrices.

Zaionczek se mit à la tête de ses cent chasseurs, et s'avança sur la route de Rhamanieh. A peine eut-il fait une lieue qu'il aperçut un gros de cinq cents mamelucks à peu près. Zaionczek les chargea, et les mamelucks se dispersèrent.

Zaionczek les poursuivit un instant, mais autant valait poursuivre un tourbillon de sable, essayer d'atteindre un nuage ; les Arabes disparurent dans le désert, leur éternel et constant allié.

Zaionczek fit encore une lieue; mais il n'aperçut pas un seul cavalier. Il revint donc à Damanhour.

En arrivant devant la maison du cheik, où demeurait le général en chef, il voulut entrer ; mais l'aide de camp Croisier et le général Desaix l'en empêchèrent.

Bonaparte était avec le petit Homme Rouge.

Zaionczek demanda ce que c'était que le petit Homme Rouge ; mais Croisier et Desaix n'en savaient guère plus que lui là-dessus ; Bonaparte avait dit seulement :

— J'attends le petit Homme Rouge, vous le laisserez entrer.

Une demi-heure après, un Turc haut de cinq pieds à peine, ayant la barbe et les sourcils roux, et vêtu d'une robe ponceau, s'était présenté à la porte : il avait aussitôt, selon l'ordre donné, été introduit près de Bonaparte, où il était encore en ce moment.

Plusieurs officiers-généraux se joignirent au groupe que formaient Croisier, Desaix et Zaionczek ; car l'étrange apparition de cet être inconnu et quelque peu fantastique préoccupait tous les esprits.

Dans ce moment Bourrienne sortit ; comme Bourrienne était alors le secrétaire intime de Bonaparte, on l'accabla de questions sur le petit Homme Rouge ; mais Bourrienne, qui était chargé de faire expédier un courrier à Kléber, se contenta de répondre :

— Il paraît que c'est un sorcier turc qui vient dire la bonne aventure au général en chef.

Et il continua son chemin.

Comme on le comprend bien, une pareille réponse n'était pas faite pour calmer la curiosité des assistans ; la croyance de Bonaparte au fatalisme était connue ; on commençait à raconter des prophéties qui lui auraient été faites dans son enfance et qui lui promettaient une haute fortune ; il avait déjà, avec ses plus intimes, parlé deux ou trois fois de son étoile. Cette étoile, lui seul la voyait ; mais tous commençaient à y croire.

Aussi, les jeunes officiers, dont quelques-uns, à l'âge de vingt ou vingt-cinq ans, étaient déjà arrivés au grade de colonel ou de général de brigade et de division sous un général en chef de vingt-huit ans, et qui, par conséquent, eux aussi, rêvaient bien intérieurement quelque haute fortune, résolurent-ils de ne pas laisser passer le petit Homme Rouge sans l'interroger, curieux de savoir s'ils accompagneraient dans sa lumineuse révolution l'astre dont ils étaient les satellites.

Or, comme on les avait prévenus que le petit Homme Rouge était sorcier, ils formèrent un grand cercle à la porte, afin que le petit Homme Rouge ne pût pas leur échapper ; chose qui, d'après les dispositions prises par les meilleurs stratégistes de l'époque, ne pouvait arriver que dans le cas où il s'envolerait au ciel ou s'enfoncerait dans la terre.

Le petit Homme Rouge sortit. Il était bien comme on l'avait dit, et sa barbe et son costume justifiaient parfaitement le nom qu'on lui avait donné. Il ne parut aucunement étonné de voir les dispositions prises pour le bloquer, et ne parut désirer en aucune façon d'échapper à ceux qui le gardaient à vue, car, bien au contraire, s'arrêtant sur le seuil de la maison :

— Citoyens, dit-il en adoptant la locution encore en usage à cette époque, vous m'attendez pour que je vous raconte l'avenir de la France et le vôtre. L'avenir de la France, je viens de le dire à votre général en chef ; le vôtre : que trois d'entre vous s'avancent, et je le leur dirai.

Croisier, Desaix et Zaionczek s'élancèrent.

Le reste des assistans demeura à sa place.

— Il y a un précepte de votre religion, reprit le petit Homme Rouge, qui dit que les premiers seront les derniers; permettez-moi de retourner ce précepte, et de dire que les derniers seront les premiers.

Et il s'avança vers Croisier qui n'était qu'aide de camp.

Croisier lui tendit la main.

Le petit Homme Rouge l'examina et secoua la tête.

— On t'appelle brave parmi les braves, dit-il, et cela est vrai. Cependant il y aura un jour, une heure, un moment où ton courage t'abandonnera, et tu paieras ce moment de ta vie.

Croisier se recula, le sourire du dédain sur les lèvres.

Le petit Homme Rouge s'avança vers Desaix; le jeune général n'attendit point sa demande et lui tendit la main.

— Salut, dit le sorcier, au vainqueur de Kehl, qui, avant quinze jours, aura encore rattaché son nom à une autre victoire. Trois journées te feront immortel; mais défie-toi du mois de juin, et crains le curé de Marengo.

— Tu es bien obscur, sorcier mon ami, dit en riant Desaix; et combien demandes-tu de temps pour que tes prédictions se réalisent?

— Deux ans, répondit le prophète.

— A la bonne heure! répondit Desaix; allons, ce n'est pas trop long, et l'on peut attendre.

Le petit Homme Rouge s'avança vers Zaionczek qui lui tendit la main à son tour.

— Enfin, dit-il, voilà une de ces mains comme j'aime à en voir, un de ces horoscopes comme j'aime à les dire; un avenir glorieux qu'il m'est doux de rattacher à un glorieux passé.

— Diable! dit Zaionczek, voilà un début qui promet.

— Et qui tiendra, dit le petit Homme Rouge.

— Oui, si quelque balle ou quelque boulet ne l'emporte pas avec lui.

— En effet, dit le prophète, tu as du malheur au feu, et, si je compte bien, tu as déjà reçu sept blessures.

— C'est, ma foi! mon compte, dit Zaionczek.

— Oui, tu as raison... et cependant ce serait malheureux. Trente ans encore à vivre, vingt champs de bataille à traverser, une vice-royauté à atteindre; oui, tout cela peut, comme tu le dis, être détruit par une balle qui dévie, par un boulet qui se trompe. Oui, tu as raison, oui, je vois le danger; il existe, il menace. Mais... mais, écoute : ta destinée est une de ces destinées qui importent, non-seulement à une famille, mais à un peuple. As-tu confiance, Zaionczek?

— En quoi? dit le général

— En ce que je te dis.

Le Polonais sourit.

— Pour le passé, tu m'as assez bien dit la vérité; mais mon passé appartient à l'Europe et n'est pas difficile à connaître. Cependant, s'il faut croire, eh bien! je croirai.

— Crois, Zaionczek, dit le prophète; il croit bien, lui. Et il étendit la main vers la maison qu'habitait Bonaparte.

— Eh bien! que faut-il croire?

— Il faut croire à mes paroles. Comme je te l'ai dit, il y a un jour, une heure, un moment qui menace ta glorieuse vie; ce moment passé, tu n'as rien à craindre; mais ce moment, je ne puis te dire quand il viendra.

— Alors, dit Zaionczek, ton avis, tu en conviendras, ne m'est point d'un grand secours.

— Si fait, car je puis te préserver de ce danger.

— Et comment cela?

— Tu vas le voir.

Le petit Homme Rouge fit signe à un tambour d'apporter sa caisse et de la déposer à terre; puis il s'agenouilla devant le sonore instrument, et il tira de sa ceinture un encrier, une plume et un bout de parchemin sur lequel il se mit à écrire, dans une langue inconnue, quelques mots à l'encre rouge.

— Tiens, dit alors le prophète en se relevant et en tendant à Zaionczek le précieux parchemin, voici le talisman que je t'ai promis, prends-le, porte-le toujours sur toi, ne le quitte dans aucune circonstance, et tu n'auras rien à craindre, ni des balles, ni des boulets.

Tous les assistans se mirent à rire, et Zaionczek comme les autres.

— N'en veux-tu point? dit le petit Homme-Rouge en fronçant le sourcil.

— Si fait, si fait, s'écria Zaionczek. Diable! quelle susceptibilité! Et tu dis donc, mon cher prophète, que je ne dois pas quitter ce petit parchemin?

— Pas un instant.

— Ni jour ni nuit?

— Ni jour ni nuit.

— Et si par hasard je le quittais?

— Il deviendrait sans force contre le péril dont il est chargé de te préserver.

— Merci, dit Zaionczek en tournant et en retournant le talisman entre ses mains. Et que te faut-il pour cela?

— Crois, dit le petit Homme Rouge, et je serai récompensé.

Alors le prophète fit signe de la main qu'on lui ouvrît un passage; les assistans s'écartèrent avec un sentiment de terreur superstitieuse dont ils ne furent pas les maîtres, et le suivirent des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu à l'angle d'une maison.

Aucun de ceux qui l'avaient vu ce jour-là ne le revit jamais, excepté Bonaparte.

Mais voilà ce qui arriva :

Le lendemain, tandis que Bonaparte dictait à Bourrienne quelques ordres que Croisier s'apprêtait à porter, le général en chef aperçut par les fenêtres ouvertes une petite troupe d'Arabes qui venait insolemment assister le quartier-général. C'était la deuxième fois que les mameluks se permettaient pareille facétie; cela impatienta le général en chef.

— Croisier, dit-il sans s'interrompre de ce qu'il faisait, prenez quelques guides et chassez-moi cette canaille-là.

Aussitôt Croisier sortit, prit quinze guides et s'élança à la poursuite des Arabes.

En entendant le galop des chevaux qui partaient, Bonaparte s'interrompit, et allant à la fenêtre pour examiner ce qui allait se passer :

— Voyons un peu, dit-il à Bourrienne, comment se battent ces fameux mameluks, que les journaux anglais affirment être la première cavalerie du monde ; ils sont cinquante, je ne suis pas fâché qu'à la vue de l'armée mon brave Croisier leur donne la chasse avec ses quinze guides. Et il cria comme si Croisier eût pu l'entendre : — Allons, Croisier ! en avant ! en avant !

En effet, le jeune aide de camp s'avançait à la tête de ses quinze guides ; mais, soit que la supériorité du nombre intimidât la petite troupe, Croisier et ses hommes chargèrent mollement, ce qui n'empêcha pas les Arabes de plier devant. Craignant sans doute que l'ennemi ne voulût l'attirer dans une embuscade, Croisier, au lieu de les poursuivre en vainqueur, s'arrêta à l'endroit même d'où il venait de les débusquer. Cette hésitation rendit le courage aux mameluks, qui chargèrent à leur tour, et à leur tour les guides plièrent.

Bonaparte devint pâle comme la mort ; ses lèvres minces se pincèrent et blêmirent. Il porta, par un mouvement machinal, la main à la poignée de son sabre, et toujours, comme si son aide de camp eût pu l'entendre, il cria d'une voix sourde :

— Mais en avant donc ! Mais chargez donc ! Mais que font-ils ?

Et, avec un mouvement de colère terrible, il referma la fenêtre.

Un instant après, Croisier rentra ; il venait annoncer à Bonaparte que les Arabes étaient disparus : il trouva le général en chef seul.

A peine la porte se fut-elle refermée sur Croisier que l'on entendit retentir la voix stridente de Bonaparte. Ce qui se passa entre eux nul ne le sait ; mais ce qu'on sait seulement, c'est que le jeune homme sortit les larmes aux yeux et en disant :

— C'est bon ! Ah ! l'on doute de mon courage ; eh bien ! je me ferai tuer !

Pendant dix mois, à Chebreisse, aux Pyramides, à Jaffa, Croisier fit tout ce qu'il put pour tenir la parole qu'il avait

donnée. Mais le brave jeune homme avait beau se jeter en insensé au milieu du danger, le danger lui faisait place ; il avait beau, étrange amant qu'il était, courtiser la mort, la mort ne voulait pas de lui.

Enfin l'on arriva devant Saint-Jean-d'Acre : trois assauts eurent lieu ; à chacun de ces assauts, Croisier, qui accompagnait le général en chef dans la tranchée, s'était exposé comme le dernier soldat ; mais on eût dit qu'il avait fait un pacte avec les boulets et les balles ; plus le jeune homme était désespéré, plus il semblait invulnérable.

A chaque fois Bonaparte le querellait sur sa témérité et le menaçait de le renvoyer en France.

Enfin arriva l'assaut du 10 mai. A cinq heures du matin le général en chef se rendit à la tranchée ; Croisier l'accompagnait.

C'était un assaut décisif ; ou le soir la ville serait prise, ou le lendemain on lèverait le siége. Croisier n'avait plus que cette dernière occasion de se faire tuer : il résolut de ne pas la perdre.

Alors, sans nécessité aucune, il monta sur une batterie, s'offrant tout entier au feu de l'ennemi.

Aussitôt Croisier devint le but de tous les coups ; la cible humaine n'était pas à quatre-vingts pas des murailles.

Bonaparte le vit. Depuis le jour fatal où il s'était laissé emporter à sa colère, il avait bien vu que le jeune homme, frappé au cœur, ne demandait rien que de mourir. Ce désespoir du brave l'avait plus d'une fois touché profondément, et il avait souvent essayé par des paroles de louanges de faire oublier à son aide de camp les paroles de blâme qui lui étaient échappées. Mais, à chacun de ces retours, Croisier souriait amèrement et ne faisait aucune réponse.

Bonaparte, qui examinait quelques travaux en retard, se retourna et l'aperçut debout sur la batterie.

— Eh bien ! Croisier, s'écria-t-il, que faites-vous encore là ? Descendez, Croisier, je vous l'ordonne ! Croisier, ce n'est pas là votre place !

Et à ces mots, voyant que l'entêté jeune homme ne bougeait point, il s'avança pour le faire descendre de force.

Mais, au moment où il étendait le bras vers Croisier, le jeune homme chancela et tomba en arrière en disant :

— Enfin !

On le ramassa ; il avait la jambe cassée.

— Alors ce sera plus long encore que je ne le croyais, dit-il lorsqu'on le transporta au camp.

Bonaparte lui envoya son propre chirurgien. Celui-ci ne jugea point l'amputation nécessaire, et l'on eut l'espoir non-seulement de sauver la vie du jeune homme, mais encore de lui sauver la jambe.

Lorsqu'on leva le siége, Bonaparte donna les ordres les plus précis pour que rien ne manquât au blessé. On le plaça sur un brancard, et seize hommes, en se relayant par huit, le portaient alternativement.

Mais, entre Gazah et El-Arych, Croisier mourut du tétanos.

Ainsi s'accomplit la première prédiction du petit Homme Rouge.

Passons à Desaix.

Desaix, après avoir fait des merveilles aux Pyramides ; Desaix, après avoir reçu des Arabes eux-mêmes le titre de sultan Juste, quitta l'Egypte et passa en Europe, où Bonaparte l'avait précédé.

L'homme du destin suivait le cours de la fortune prédite : il avait fait le 18 brumaire ; il était premier consul, il rêvait le trône.

Une grande bataille pouvait le lui donner ; Bonaparte avait décidé que cette autre Pharsale aurait lieu dans les plaines de Marengo.

Desaix avait rejoint le premier consul à la Stradella : Bonaparte l'avait reçu les bras ouverts et lui avait confié une division en lui commandant de marcher sur San-Giuliano.

Le 14 juin, à cinq heures du matin, le canon autrichien réveille Bonaparte et l'attire sur le champ de bataille de Marengo, qu'il doit perdre et regagner dans la même journée.

On connaît les détails de cette étrange bataille, perdue à trois heures, gagnée à cinq.

Depuis quatre heures l'armée française était en retraite : elle reculait pas à pas, mais elle reculait.

Ce qu'attendait Bonaparte, nul ne le savait : mais, en le voyant se retourner de temps à autre vers San-Giuliano, chacun se doutait qu'il attendait quelque chose.

Tout à coup un aide de camp arrive ventre à terre, annonçant qu'une division paraît à la hauteur de San-Giuliano.

Bonaparte respire : c'est Desaix et la victoire.

Alors Bonaparte tire du fourreau son sabre qu'il n'avait pas tiré de la journée, ce même sabre qu'au retour de la campagne, il donna à son frère Jérôme, pour le consoler de ne pas l'avoir emmené avec lui, et allongeant le bras, il fit entendre le mot : — Halte !

Ce mot électrique, ce mot si longtemps attendu courut sur le front de la ligne, et chacun s'arrêta.

Au même moment Desaix arrive au galop, devançant sa division ; Bonaparte lui montre la plaine couverte de cadavres, toute l'armée en retraite, et à trois cents toises en avant la garde consulaire qui, pour obéir à l'ordre donné, tient comme une redoute de granit.

Puis, lorsque les yeux de son compagnon d'armes ont successivement erré d'une aile à l'autre, se sont portés de notre armée à l'armée ennemie :

— Eh bien ! lui dit Bonaparte, que penses-tu de la bataille ?

— Je pense qu'elle est perdue, dit Desaix en tirant sa montre ; mais il n'est que trois heures et nous avons le temps d'en gagner une autre.

— C'est aussi mon avis, répond Bonaparte.

Puis, passant sur le front de la ligne :

— Camarades ! s'écrie-t-il au milieu des boulets qui le couvrent de terre lui et son cheval ; c'est assez de pas faits en arrière : le moment est venu de marcher en avant ! En avant donc ! et souvenez-vous que mon habitude est de coucher sur le champ de bataille !

Alors les cris de : Vive Bonaparte ! Vive le premier con-

sul ! s'élèvent de tous côtés, et ne s'éteignent que dans le bruit des tambours qui battent la charge.

Desaix prend congé de Bonaparte et en le quittant lui dit adieu.

— Pourquoi *adieu* ? dit le premier consul.

— Parce que, depuis deux ans que je suis en Égypte, dit Desaix en souriant avec mélancolie, les balles et les boulets d'Europe ne me connaissent plus.

Voilà ce que Desaix dit tout haut, puis tout bas il répéta les paroles du petit Homme Rouge :

— Crains le mois de juin, et défie-toi du curé de Marengo.

Mais les ordres de Bonaparte ont été aussitôt suivis que donnés. D'un seul mouvement nos troupes ont repris l'offensive sur toute la ligne ; la fusillade pétille, le canon mugit, le terrible pas de charge retentit accompagné par la *Marseillaise* ; une batterie établie par Marmont se démasque et vomit le feu ; Kellermann s'élance à la tête de trois mille cuirassiers, et fait trembler la terre sous le galop de fer de ses chevaux ; Desaix, qui s'anime au bruit et à la fumée, saute les fossés, franchit les haies, arrive sur une petite éminence, et se retourne pour voir si sa division le suit.

En ce moment un coup de feu part de la lisière d'un petit bois, et Desaix, frappé au cœur, tombe sans prononcer une parole.

C'était le 14 juin, et la tradition veut encore aujourd'hui que le funeste coup de fusil ait été tiré par le curé de Marengo.

Ainsi s'accomplit la seconde prédiction du petit Homme Rouge.

Passons maintenant à Zaionczek.

Zaionczek était resté en Égypte; il apprit la mort de Croisier à Saint-Jean-d'Acre, et la mort de Desaix à Marengo : c'était à la lettre ce qu'avait prédit le sorcier turc, de sorte que Zaionczek, sans en rien dire à personne, commença à comprendre la véritable valeur de son talisman; si bien qu'à chaque côté du parchemin il fit coudre un ruban noir, et qu'à partir du jour où il apprit la mort de Desaix, il porta le préservatif suspendu à son cou.

Après la capitulation signée avec l'Angleterre pour l'évacuation de l'Égypte, capitulation à laquelle Zaionczek, lui troisième, s'était opposé, le patriote polonais revint en France. En 1805, il commanda une division au camp de Boulogne, puis à l'armée d'Allemagne; puis enfin en 1806, les Polonais s'étant repris à cet espoir, tant de fois déçu, de retrouver leur indépendance, ils accoururent de toutes les parties de la terre où ils étaient dispersés. En effet, le traité de Tilsitt rassembla quelques débris de la vieille Pologne, dont on forma le duché de Varsovie. Zaionczek alors eut part aux dotations impériales, et un domaîne lui fut assigné dans le palatinat de Kalisz.

Mais ce n'était pas encore là cette haute fortune qui lui était promise par les prédictions égyptiennes; Napoléon n'avait fait pour Zaionczek que ce qu'il avait fait pour cent autres, et un domaine n'était pas une vice-royauté.

Cependant, il faut le dire, un tel bonheur avait accompagné Zaionczek de 1798 à 1811, que ce privilégié de la mitraille, qui ne pouvait pas paraître au feu sans être blessé, n'avait pas reçu une égratignure depuis treize ans.

Il en résultait que, sans en rien dire à personne, Zaionczek avait la plus grande confiance dans son talisman et ne le quittait pas.

La guerre de Russie fut déclarée; on forma trois divisions polonaises : la première sous les ordres de Poniatowski, la seconde sous les ordres de Zaionczek, la troisième sous les ordres de Dombrowski.

Zaionczek assista aux combats de Witepsk, de Smolensk et de la Moscowa ; partout le même bonheur l'accompagna : les balles trouaient ses habits, la mitraille sifflait à ses oreilles, les boulets soulevaient la terre sous les pieds de ses chevaux, Zaionczek semblait invulnérable.

Puis vint la retraite.

Zaionczek assista à toutes les phases de cette retraite; il est vrai que ses soldats, mieux habitués que les nôtres à cet hiver russe qui est presque leur hiver, soutinrent le froid, le dénûment et la faim mieux que nous. Zaionczek donna malgré ses soixante ans, car l'homme de Damanhour s'était

fait vieillard au milieu de tous ces grands événemens; Zaionczek, disons-nous, donna l'exemple de la force, du dévouement et du courage, et dépassa successivement Viazma, Smolensk, Orcha, bravant la faim, le froid, la mitraille, les boulets de Kutusof et les lances des soldats de Platow, sans paraître souffrir de ce dénûment affreux qui décimait l'armée, sans avoir reçu une seule égratignure; et le 25 novembre au soir il arriva sur les bords de la Bérésina.

Là, ses soldats, car au milieu de cette retraite terrible où personne n'avait plus de soldats, Zaionczek en avait encore; là, ses soldats, disons-nous, s'emparèrent d'une maison du village de Studzianka. Zaionczek, qui depuis plus de trois semaines avait couché sur la neige enveloppé de son manteau, put enfin s'étendre sur une couche de paille et à l'abri d'un toit.

La nuit fut pleine d'anxiétés; l'ennemi était campé sur la rive opposée, toute une division ennemie commandée par le général Tchaplitz était là, défendant ce passage; l'emporter de vive force était chose à peu près impossible; mais depuis le commencement de cette malheureuse campagne on avait fait tant de choses impossibles, que l'on comptait sur quelque miracle.

A cinq heures, le général Éblé était arrivé avec ses pontonniers et un caisson rempli de fers de roues dont il avait fait forger des crampons. Ce fourgon renfermait la seule et dernière ressource de l'armée; il fallait bâtir un pont dans le lit fangeux de la Bérésina, dont la crue des eaux avait fait disparaître les gués, et qui charriait de gigantesques glaçons. Ce pont, c'était l'unique passage qui devait ramener l'empereur à l'empire, et le reste de l'armée à la France.

Un boulet de canon pouvait briser ce pont, et alors tout était perdu.

Il y avait sur les hauteurs opposées trente pièces d'artillerie en batterie.

Éblé et ses pontonniers descendirent dans le fleuve, ils avaient de l'eau jusqu'au col

Ils travaillaient à la lueur des feux ennemis, et à une portée de fusil à peine des avant-postes russes.

Chaque coup de marteau devait retentir jusqu'au quartier-général de Tchaplitz.

A minuit, Murat fit réveiller Zaionczek. Le roi de Naples et le général polonais causèrent dix minutes ensemble, puis Murat repartit au galop.

Napoléon attendait le jour dans une des maisons qui bordaient la rivière : il n'avait pas voulu se coucher. Murat entra chez lui et le trouva debout.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté a sans doute bien examiné la position de l'ennemi?

— Oui, répondit l'empereur.

— Votre Majesté alors a reconnu qu'un passage sous le feu d'une division deux fois forte comme nous est impraticable?

— A peu près.

— Et que décide Votre Majesté?

— De passer.

— Nous y resterons jusqu'au dernier.

— C'est probable, mais nous n'avons pas le choix du chemin.

— Pour une armée, non; mais pour cinq cents hommes, si.

— Que voulez-vous dire?

— Que je viens de conférer avec Zaionczek.

— Après?

— Eh bien! Zaionczek répond de Votre Majesté, si Votre Majesté veut se fier à ses Polonais. Ils connaissent un gué praticable; ils savent des chemins inconnus des Russes mêmes; dans cinq jours, ils seront avec Votre Majesté à Wilna.

— Et l'armée?

— Elle sera perdue, mais Votre Majesté sera sauvée.

— Ceci est une fuite et non pas une retraite, Murat. Je resterai avec l'armée qui est restée avec moi; notre destinée sera commune. Je périrai avec elle ou elle se sauvera avec moi. Je vous pardonne cette proposition, Murat, c'est tout ce que je puis faire.

Et l'empereur tourna le dos à son beau-frère.

Murat s'approcha de lui pour faire une dernière tentative.

— J'ai dit, reprit Napoléon en retournant la tête, et avec cet accent qui, chez lui, n'admettait pas de réplique.

Murat se retira.

Mais il oublia d'aller dire à Zaionczek que Napoléon refusait la proposition qu'il lui avait faite.

Jusqu'à trois heures du matin, Zaionczek veilla; mais à cette heure, voyant qu'aucune nouvelle n'arrivait du quartier-général, il se rejeta sur sa couche de paille et se rendormit.

Au point du jour un aide de camp le réveilla en entrant précipitamment dans sa chambre.

Zaionczek se réveilla en sursaut, croyant que l'ennemi attaquait, et, selon son habitude, porta la main à son cou pour s'assurer que son talisman y était toujours.

Pendant la nuit, un des cordons qui le maintenaient s'était rompu.

Zaionczek appela son valet de chambre et lui ordonna de le recoudre.

Pendant ce temps, l'aide de camp lui racontait les causes de son entrée précipitée.

L'ennemi était en pleine retraite.

Tchaplitz avait été trompé par une fausse démonstration que l'empereur avait fait faire vers Oukaholda. Tchaplitz s'éloignait comme pour nous livrer passage.

C'était à ne pas y croire.

Aussi Zaionczek, sans songer davantage à son talisman, s'élança-t-il hors de la maison, et demanda-t-il son cheval pour aller reconnaître la rive du fleuve.

On lui amena son cheval, il sauta dessus et se dirigea vers l'endroit où se trouvait l'empereur. Au bout de dix minutes il le rejoignit.

Ce qu'avait dit l'aide de camp était vrai.

Les bivouacs ennemis étaient abandonnés; les feux étaient éteints. On voyait la queue d'une longue colonne qui s'écoulait vers Borisof Un seul régiment d'infanterie restait avec

douze pièces de canon ; mais, les unes après les autres, ces pièces attelées quittaient leur position et se mettaient en retraite.

Une dernière, voyant un groupe important, fit feu en se retirant.

Le boulet porta en plein dans le groupe, et Zaionczek et son cheval roulèrent aux pieds de l'empereur.

On s'élança vers eux : le cheval était tué ; Zaionczek avait le genou brisé.

C'était la première fois qu'il était blessé depuis quatorze ans !

L'empereur fit appeler Larrey, ne voulant confier la vie de son vieux compagnon qu'à la main exercée de l'illustre chirurgien.

Là, comme à Rivoli, comme aux Pyramides, comme à Marengo, comme à Austerlitz, comme à Friedland, Larrey, toujours prêt, accourut.

Zaionczek et lui étaient de vieux amis.

Larrey examina la blessure et jugea l'amputation indispensable.

Larrey n'était pas l'homme des préparations ingénieuses, il allait droit au but ; sur le champ de bataille le chirurgien n'a pas le temps de faire des phrases : des mourans l'attendent pour ne pas mourir.

Il tendit la main à Zaionczek.

— Courage, mon vieux compagnon, lui dit-il, et nous allons vous débarrasser de cette jambe, qui, sans cela, pourrait bien se débarrasser de vous.

— Il n'y a pas moyen de me la conserver? demanda le blessé.

— Regardez vous-même, et jugez.

— Le fait est qu'elle est en mauvais état.

— Mais nous allons faire la chose en ami; pour tout ce monde c'est trois minutes, pour vous c'en sera deux.

Et Larrey commença à retourner les paremens de son uniforme.

— Un instant, un instant, dit Zaionczek en apercevant son valet de chambre qui accourait.

— Oh! mon maître! mon pauvre maître! s'écria le domestique en pleurant.

— Mon talisman! demanda Zaionczek.

— Ah! pourquoi l'avez-vous quitté!

— Je suis de ton avis... j'ai eu le plus grand tort; rends-le-moi.

— Allons, général, êtes-vous prêt? dit Larrey.

— Un instant, un instant, mon cher ami.

Et Zaionczek remit le talisman à son cou, et se le fit nouer solidement par son valet de chambre.

— Maintenant, dit-il, je suis prêt; faites.

On étendit un drap au-dessus du blessé, car il tombait une neige glacée et aiguë qui, en touchant sa peau, le faisait frissonner malgré lui; quatre soldats soutinrent cette tente improvisée.

Larrey tint parole, malgré le froid, malgré la difficulté de la position; l'opération dura à peine deux minutes.

Napoléon voulut que Zaionczek fût transporté sur un des premiers radeaux qui traversèrent le fleuve. Il arriva à l'autre bord sans accident.

Les Polonais se relayèrent pour le porter sur un brancard. L'opération avait été si admirablement faite, que le blessé échappa à tous les accidens à craindre en pareille circonstance. Pendant treize jours, quand tant de malheureux s'abandonnaient eux-mêmes, les soldats de Zaionczek bravèrent la faim, le froid, la mitraille, plutôt que de l'abandonner. Le treizième jour enfin ils entrèrent avec lui à Wilna.

Là, la déroute devint telle qu'il n'y avait plus moyen de suivre l'armée Le blessé ordonna lui-même à ses fidèles compagnons de l'abandonner; ils le déposèrent dans une maison où à leur arrivée les Russes le trouvèrent.

A peine Alexandre apprit-il la haute capture qu'on avait faite, qu'il ordonna qu'on eût les plus grands égards pour le prisonnier. Zaionczek resta à Wilna jusqu'à son entier rétablissement.

Le traité de Paris fut signé : Alexandre donna aussitôt

l'ordre de réorganiser l'armée polonaise, dont il confia le commandement au grand-duc Constantin.

Zaionczek y fut appelé comme général d'infanterie.

Un an après, la partie de la Pologne échue à la Russie fut érigée en royaume. Alexandre, qui rêvait la liberté de son vaste empire, voulut faire un essai en donnant une constitution à la Pologne; et, pour achever de se populariser près de ses nouveaux sujets, il nomma Zaionczek son lieutenant général.

Onze ans après, le 28 juillet 1826, Zaionczek mourut vice-roi, quand Constantin, frère de l'empereur, n'était que général en chef de l'armée.

L'illustre vieillard avait, au milieu des honneurs et des dignités, atteint l'âge de soixante-quatorze ans.

Ainsi s'accomplit la dernière prédiction du petit Homme Rouge.

Le talisman préservateur, légué par Zaionczek à sa fille, est soigneusement conservé dans la famille, avec la tradition dont il perpétuera le souvenir.

---

15 ET 18 JUILLET.

Je venais d'achever d'écrire les lignes qu'on vient de lire, et je roulais en toute hâte vers la maison de campagne de S. A. le prince de Montfort, où je devais dîner en petit comité avec lui et les princes Jérôme et Napoléon ses deux fils, qui depuis quelques mois avaient quitté la cour de leur oncle Sa Majesté le roi de Wurtemberg, pour venir passer une année près de leur père.

J'avais eu l'honneur de leur être présenté aussitôt leur arrivée.

Je n'ose pas croire qu'une sympathie réciproque nous rapprochât, le prince Napoléon et moi ; je me contenterai de dire que j'appréciai en lui des qualités extraordinaires dans un jeune homme qui n'a pas encore atteint sa vingtième année. Ces qualités sont une intelligence profonde et juste, un esprit poétique et élevé, une éducation libérale et étendue, enfin une étude étrangement exacte de l'état actuel de l'Europe.

Puis, c'est un de ces hommes que la chute d'une haute position n'entraînera jamais avec elle. Fier du nom qu'il porte, il ne le fait précéder d'aucun titre ; il s'appelle Napoléon Bonaparte tout court, et ne se pare d'aucune croix, d'aucun cordon, d'aucune plaque, parce qu'il ne peut pas se parer de la croix de la Légion d'honneur.

Bien souvent, sur la terrasse qui s'étend devant la maison du prince de Montfort, et au pied de laquelle Florence étale ses vieux monumens républicains, nous avions souri ensemble à ces grandes vicissitudes de la fortune, qui change le destin des villes en un siècle et celui des hommes en un jour. Bien souvent nous avions parlé de l'état actuel de la France sans que jamais un souvenir amer contre la France, sans que jamais un reproche contre le peuple aient assombri la figure calme et sereine de ce noble jeune homme.

Je m'étais donc, comme toujours, fait une fête de dîner en intimité avec son père, son frère et lui.

J'aperçus de loin les deux frères qui m'attendaient sur le perron ; je sautai à bas de ma voiture et je courus à eux. J'avais le cœur calme et joyeux ; tous deux me tendirent la main à la fois, mais avec une expression de tristesse et d'inquiétude qui me frappa.

— Qu'avez-vous donc, messeigneurs ? leur demandai-je en riant.

— Nous avons, me répondit le prince Napoléon, que nous sommes désolés de vous trouver si gai.

— Vous savez, mon prince, que j'ai grand plaisir à vous voir ; par conséquent, ma gaîté, lorsque j'ai l'honneur de venir chez vous, n'a rien qui doive vous étonner.

— Non, mais cela prouve que vous ne connaissez pas une nouvelle terrible, et que nous aurions voulu que vous apprissiez, mon frère et moi, par d'autres que par nous.

— Laquelle, mon Dieu ! rien qui vous soit personnel, j'espère, monseigneur ?

— Non, mais vous venez de perdre, vous, une des personnes que vous aimiez le plus au monde.

Deux idées se présentèrent simultanément à mon esprit : — mes enfans — le prince royal.

Ce ne pouvait être mes enfans ; si un accident leur fût arrivé, j'en eusse été prévenu tout d'abord et avant personne.

— Le duc d'Orléans ? demandai-je avec anxiété.

— Il s'est tué en tombant de voiture, me répondit le prince Jérôme.

Je dus devenir très pâle ; je me sentis chanceler : je m'appuyai sur le prince Napoléon en portant mes deux mains à mes yeux.

Comme ils l'avaient pensé tous deux, le coup avait été profond et terrible.

Le prince Napoléon comprit tout ce que je souffrais.

— Mon Dieu ! me dit-il, ne vous laissez pas abattre ainsi tout d'abord ; la nouvelle n'a encore rien d'officiel, et est peut-être fausse.

— Oh ! monseigneur, répondis-je, quand un bruit pareil se répand sur un prince comme le duc d'Orléans, hélas ! on peut se fier à la mort, le bruit est toujours vrai.

Je tendis de nouveau la main à ces deux neveux de l'empereur qui venaient, les larmes aux yeux, de m'annoncer la mort du fils aîné de Louis-Philippe, et j'allai pleurer à mon aise dans un coin du jardin.

Mort ! quel terrible assemblage de lettres toujours, mais comme dans certains cas il devient plus terrible encore ! Mort à trente et un ans, mort si jeune, si beau, si noble, si grand, si plein d'avenir ! mort quand on s'appelle le duc d'Orléans, quand on est prince royal, quand on va être roi de France !

— Oh ! mon prince, mon pauvre prince ! dis-je tout haut, et j'ajoutai tout bas avec la voix de mon cœur... mon cher prince !

Beaucoup l'aimaient sans doute, et le deuil général, le cri de la douleur universelle ont prouvé cet amour, mais peu le connaissaient comme je l'avais connu, peu l'aimaient comme je l'avais aimé... Je puis en répondre hautement.

Pourquoi est-ce que j'écris cela, que je dis cela ? je n'en sais rien. Le poëte est comme la cloche : à chaque coup qui l'atteint, il faut qu'il rende un son ; chaque fois que la douleur le touche, il faut qu'il jette une plainte.

C'est sa prière à lui.

Le duc d'Orléans était mort. J'avoue que pour moi toutes choses venaient de se briser par un seul mot. Je ne voyais plus rien, je n'entendais plus rien ; seulement les battemens de mon cœur disaient en moi : Mort ! mort !! mort !!!

J'allai au prince Napoléon. — Mais quand? quel jour? de quelle façon ? lui demandai-je.

— Le 13 juillet, à quatre heures du soir, en tombant de voiture.

Je retournai à la place que je venais de quitter.

Le 13 juillet ! Qu'avais-je fait ce jour-là ? Quel pressentiment avais-je éprouvé ? Quelle voix était venue murmurer à mon oreille l'annonce de ce grand malheur? Je ne me souvenais de rien ; non, ce jour avait passé comme les autres jours, plus gaîment, que sais-je ? Ce jour-là, pendant qu'il expirait, mon Dieu ! je riais peut-être, moi ; ce jour-là, à coup sûr, j'avais été à la promenade, au spectacle, dans quelque bal, comme les autres jours.

Oh ! c'est une des grandes tristesses de notre humanité que cette courte vue qui se borne à l'horizon, que cet esprit sans prescience, que ce cœur sans instinct ! tout cela pleure, tout cela crie, tout cela se lamente quand on sait ce qui est arrivé ; mais tout cela ne devine rien de ce qui arrive.

Pauvres aveugles et pauvres sourds que nous sommes !

Cependant, à force de chercher dans mes jours passés, voilà ce que j'y retrouvai ; c'était assez étrange : nous étions partis le 27 juin, le prince Napoléon et moi, de Livourne ;

nous allions visiter l'île d'Elbe ; nous n'étions que nous deux et un domestique, et, quoique nous eussions soixante milles à faire, nous n'avions pris qu'un petit bateau à quatre rameurs.

Ce bateau, par un singulier hasard, s'appelait *le Duc de Reichstadt.*

Nous visitâmes l'île dans tous ses détails et au milieu d'une fête continuelle. Napoléon est un dieu pour les Elbois. Il a fait plus pour eux pendant les neuf mois qu'il a été leur souverain, que Dieu n'a pensé à faire depuis le jour où il a tiré leur île du fond de la mer.

Aussi, le prince Napoléon, vivant portrait de son oncle, fut-il reçu avec adoration par la population tout entière. Le gouverneur mit à sa disposition ses voitures, ses chevaux, ses chasses. Chasseurs tous deux, nous acceptâmes avec grand plaisir la dernière partie de ses offres, et, dès le lendemain de notre arrivée, nous partîmes pour la Pianosa, petite île à laquelle son peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer a fait donner ce nom caractéristique.

Je dirai plus tard, et quand j'en serai à raconter cette partie de mes voyages, quel charme puissant eut pour moi cette course aventureuse, accomplie en intimité avec ce neveu de l'empereur, au milieu de ce pays plein de traditions vivantes laissées à chaque pas par le terrible exilé.

Une flotte passa à l'horizon ; nous comptâmes neuf voiles. A la corne d'un des bâtimens pendait un drapeau tricolore... c'était une flotte française.

Nous arrivâmes à la Pianosa, et nous nous mîmes en chasse. A notre retour, nous trouvâmes deux pauvres pêcheurs qui nous attendaient. Ce que nous voulaient ces deux pauvres pêcheurs, on va le savoir par la lettre suivante :

« Majesté,

» Quand je me présenterai aux portes du ciel et qu'on me demandera sur quoi je m'appuie pour y entrer, je répondrai :

» Ne pouvant pas faire le bien moi-même, je l'ai indiqué

quelquefois à la reine de France, et toujours le bien que je n'ai pu faire, pauvre et chétif que je suis, la reine de France l'a fait.

» Laissez-moi donc, madame, vous remercier d'abord en passant pour cette pauvre Romaine dont vous avez pris la fille, et qui priera toute sa vie, non pas pour vous, car c'est à vous de prier pour les autres, mais pour ceux qui vous sont chers.

» Or, un de ceux-là passait le 28 juin dernier, longeant l'île d'Elbe, conduisant une flotte magnifique qui allait où le souffle du Seigneur la poussait, d'occident en orient, je crois ; celui-là, c'était le troisième de vos fils, madame ; c'était le vainqueur de Saint-Jean-d'Ulloa ; c'était le pèlerin de Sainte-Hélène ; c'était le prince de Joinville.

» Moi, j'étais sur une petite barque, perdu dans l'immensité, regardant tour à tour la mer, ce miroir du ciel, et le ciel, ce miroir de Dieu ; puis, comme j'appris qu'avec cette flotte un de vos enfans passait à l'horizon, je pensai à Votre Majesté, et je me dis qu'elle était véritablement bénie entre les femmes la mère dont le premier fils s'appelle le duc d'Orléans, dont le second fils s'appelle le duc de Nemours, dont le troisième fils s'appelle le prince de Joinville, et dont le quatrième fils s'appelle le duc d'Aumale, beaux et nobles jeunes gens dont chacun peut ajouter à son nom un nom de victoire.

» Puis, ainsi rêvant, j'arrivai à une pauvre petite île dont le nom est inconnu sans doute à Votre Majesté, et qu'on appelle l'île de la Pianosa. Dieu a décidé que vous seriez bénie dans ce petit coin de terre, madame, et je vais vous dire comment.

» Il y avait là, dans cette petite île inconnue, deux pauvres pêcheurs qui se désespéraient : la flotte française, en passant, venait d'entraîner avec elle leurs filets, c'est-à-dire leur seule fortune, c'est-à-dire l'unique espoir de leur famille.

» Ils apprirent que j'étais Français : ils vinrent à moi ; ils me racontèrent leur malheur ; ils me dirent qu'ils étaient ruinés ; ils me dirent qu'ils n'avaient plus d'autres ressources que de mendier pour vivre.

» Je leur demandai alors s'ils connaissaient une reine qui s'appelait Marie-Amélie.

» Ils me répondirent que c'était une de leurs compatriotes, et qu'ils en avaient entendu parler comme d'une sainte.

» Alors je leur fis faire la demande ci-jointe, à laquelle les gouverneurs de l'île d'Elbe et de la Pianosa ajoutèrent un certificat revêtu de tous les caractères de la légalité, et je leurs dis d'espérer.

» En effet, madame, vous serez assez bonne, j'en suis sûr, pour remettre à monsieur l'amiral Duperré la demande de ces pauvres gens. Recommandée par vous, cette demande aura le résultat qu'elle doit avoir.

» Et moi, je serai fier et heureux, madame, d'avoir encore une fois été l'intermédiaire entre le malheur et Votre Majesté. »

Eh bien! le jour où mourait le duc d'Orléans, à l'heure où mourait le duc d'Orléans, j'écrivais cette lettre à sa mère!!!...

Aussitôt le dîner fini, je demandai au roi Jérôme la permission de me retirer : j'avais besoin de courir au devant des détails ; puis, la fatale nouvelle confirmée, de me renfermer seul avec moi-même. Mes souvenirs, c'était tout ce qui me restait du prince qui m'avait aimé ; j'avais hâte de me retrouver avec eux.

Le prince Napoléon voulut m'accompagner. Nous ordonnâmes au cocher de nous conduire aux Cachines. Les Cachines sont, à six heures en été, le rendez-vous de tout Florence. Les attachés de l'ambassade française s'y trouveraient, sans aucun doute. Nous apprendrions certainement là quelque chose d'officiel.

Effectivement, là tout nous fut confirmé. Comment, cinq jours après l'événement, cet événement était-il connu quand il faut huit jours à la poste pour parcourir la distance qui existe entre Florence et Paris ? Je vais vous le dire.

Le télégraphe avait porté la nouvelle jusqu'au Pont-de-Beauvoisin. Là, le commandant des carabiniers du roi Charles-Albert, ayant jugé le fait assez important pour le

transmettre sans retard à son gouvernement, avait fait partir une de ses hommes en estafette, et, d'estafette en estafette, la nouvelle avait traversé les Alpes, était descendue à Turin, et était enfin arrivée à Gênes. La *Gazette de Gênes* la rapportait telle que le télégraphe l'avait donnée, sans commentaires, sans explications, mais à sa colonne officielle; il n'y avait donc plus de doute à avoir, il n'y avait donc plus d'espoir à conserver.

La sensation était profonde. Tel est le pouvoir étrange de la popularité, que cet amour caché, plein de tendresse et d'espérance, que la France portait au prince royal, avec lequel elle l'accompagnait dans ses voyages pacifiques en Europe, dans ses campagnes guerrières en Afrique, avec lequel enfin elle l'accueillait à son retour, s'était épandu au dehors, avait gagné l'étranger, et ce jour-là peut-être se manifestait à la fois en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Espagne, par une sympathie universelle.

On eût dit que le pauvre prince qui venait de mourir était non-seulement l'espoir de la France, mais encore le Messie du monde.

Maintenant tout était fini. Les regards qui le suivaient avec l'anxiété de l'attente étaient tous fixés sur un cercueil.

Le monde avait quelquefois porté le deuil du passé; cette fois il portait le deuil de l'avenir.

Je laissai les promeneurs s'épuiser en conjectures. Que me faisaient les détails : la catastrophe était vraie!

Je rentrai chez moi et je retrouvai sur mon bureau cette lettre à la reine qui ne devait partir que par le courrier de l'ambassade, c'est-à-dire le lendemain 19; cette lettre où je lui disais qu'elle était heureuse entre les mères.

Un instant j'hésitai à jeter un malheur étranger et secondaire au milieu d'un malheur de famille, profond, suprême, irréparable; mais je connaissais la reine : une bonne œuvre à lui proposer était une consolation à lui offrir. Seulement, au lieu de lui adresser la lettre à elle, j'adressai la lettre à monseigneur le duc d'Aumale.

Ce que je lui écrivis, je n'en sais rien; ce sont de ces pages dont on ne garde pas de copie, de ces pages dans lesquelles le cœur déborde et que les yeux trempent de larmes.

C'est qu'après le prince royal, monseigneur le duc d'Aumale était celui des quatre princes que je connaissais le plus. Je lui avais été présenté aux courses de Chantilly par le prince royal lui-même.

Le prince royal avait une profonde tendresse et une haute estime pour le duc d'Aumale. C'était sous lui que le jeune colonel avait fait son apprentissage de guerre; et quand il avait, au col de Mouzaïa, reçu le baptême de feu, c'était le prince royal qui lui avait servi de parrain.

Un jour, dans une de ces longues causeries où nous parlions de toutes choses, et où, las d'être prince, il redevenait homme avec moi, le duc d'Orléans m'avait raconté une de ces anecdotes de cœur auxquelles la narration écrite ôte tout son charme; puis le prince racontait admirablement bien; il avait l'éloquence de la conversation, si cela se peut dire, au plus haut degré. Enfin, il savait s'interrompre pour écouter, chose si rare chez tous les hommes qu'elle devient merveilleuse chez un prince.

Il y avait dans la voix du duc d'Orléans, dans son sourire, dans son regard, un charme magnétique qui fascinait. Je n'ai jamais retrouvé chez personne, même chez la femme la plus séduisante, rien qui se rapprochât de ce regard, de ce sourire et de cette voix.

Dans quelque disposition d'esprit qu'on eût abordé le prince, il était impossible de le quitter sans être entièrement subjugué par lui. Etait-ce son esprit, était-ce son cœur qui vous séduisait. C'était son cœur et son esprit, car son esprit presque toujours était dans son cœur.

Dieu sait que je n'ai pas dit un mot de tout cela pendant qu'il vivait. Seulement, j'avais une douleur, j'allais à lui; j'avais une joie, j'allais à lui, et joie et douleur il en prenait la moitié. Une partie de mon cœur est enfermée dans le cercueil sur lequel j'écris ces lignes.

Or, voilà ce qu'il me racontait un jour.

C'était sur les bords de la Chiffa, la veille du jour fixé pour le passage du col de Mouzaïa. Il y avait un engagement acharné entre nous et les Arabes. Le prince royal avait successivement envoyé plusieurs aides de camp porter des ordres; un

nouvel ordre devenait urgent par cela même que le combat devenait plus terrible ; il se retourna vers son état major et demanda quel était celui dont le tour était venu de marcher?

— C'est à moi, répondit le duc d'Aumale en s'avançant.

Le prince jeta un coup d'œil sur le champ de bataille, il vit à quel danger il allait exposer son frère. A cette époque, qu'on se le rappelle, le duc d'Aumale avait dix-huit ans à peine ; homme par le cœur, c'était encore un enfant par l'âge.

— Tu te trompes, d'Aumale, ce n'est pas à toi, dit le duc d'Orléans.

Le duc d'Aumale sourit ; il avait compris l'intention de son frère.

— Où faut-il aller et que faut-il dire ? répondit-il en rassemblant les rênes de son cheval.

Le duc d'Orléans poussa un soupir, mais il sentit qu'on ne marchandait pas avec l'honneur, et que celui des princes est plus précieux encore à ménager que celui des autres hommes.

Il tendit la main à son frère, la lui serra fortement, et lui donna l'ordre qu'il attendait.

Le duc d'Aumale partit au galop, s'enfonça dans la fumée et disparut au milieu de la bataille.

Le duc d'Orléans l'avait suivi des yeux, tant que ses yeux avaient pu le suivre ; puis il était resté le regard fixé sur l'endroit où il avait cessé de le voir.

Au bout d'un instant un cheval sans cavalier reparut. Le duc d'Orléans se sentit frémir des pieds à la tête : ce cheval était du même poil que celui du duc d'Aumale.

Une idée terrible lui traversa l'esprit ; c'est que son frère avait été tué, et tué en portant un ordre donné par lui !

Il se cramponna à sa selle, tandis que deux grosses larmes jaillissaient de ses yeux et roulaient sur ses joues.

— Monseigneur, dit une voix à son oreille, *il a une chabraque rouge !*

Le duc d'Orléans respira à pleine poitrine. Le cheval du duc d'Aumale avait *une chabraque bleue.*

Il se retourna et jeta ses bras au cou de celui qui l'avait

si bien compris. Le duc d'Orléans me le nomma alors. J'ai oublié son nom. C'est un de ses aides de camp, je le sais bien, ou Bertin de Vaux, ou Chabot-Latour, ou d'Elchingen.

Dix minutes après, le duc d'Aumale, sain et sauf, après s'être acquitté de son message avec le courage et le calme d'un vieux soldat, était de retour près de son frère.

Je vous l'ai dit, toute cette petite histoire est bien pâle, écrite par moi ; racontée par le prince lui-même, avec sa voix tremblante, avec ses yeux mal essuyés, c'était une chose adorable.

Oh ! s'il m'avait été permis d'écrire cette vie, si courte et cependant si remplie ! de raconter, presque un à un, comme depuis quatorze ans je les avais vus passer devant moi, ces jours tantôt sombres, tantôt sereins, tantôt éclatans ! Si de cette existence privée j'avais eu le droit de faire une existence publique, on se serait agenouillé devant ce cœur si bon, si pur et si grand, comme devant un tabernacle.

Il y avait en lui trop de choses venant de Dieu. Ses vertus appauvrissaient le ciel. Dieu l'a repris avec ses vertus, et maintenant c'est la terre qui est veuve.

Depuis quatorze ans, comprenez-vous bien, je lui avais tour à tour demandé l'aumône pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la vie pour les condamnés à mort, et pas une seule fois, pas une seule fois, je n'avais été refusé.

Aussi, il était tout pour moi, cet homme à qui cependant je n'avais rien demandé pour moi ! (1)

On venait à moi pour une chose juste, quelle qu'elle fût, réclamation ou prière ; vieux compagnon du champ de bataille, ou jeune camarade de collége :

— C'est bien, disais-je, la première fois que je verrai le prince, je lui en parlerai.

Et la chose était faite, si toutefois, je le répète, la chose était juste à faire.

(1) Il y a des gens qui ont dit que monsieur le duc d'Orléans me faisait une *pension de douze cents francs* !... pour payer mes ports de lettres sans doute !... Les imbéciles !

C'est que le prince avait autant de justesse dans l'esprit que de justice dans le cœur; c'était un mélange de bon et de grand. Il sentait comme Henri IV; il voyait comme Louis XIV.

Aussi, en même temps qu'au duc d'Aumale j'écrivais à la reine, non pas, Dieu merci! pour tenter de la consoler. La Bible elle-même avoue qu'il n'y a pas de consolation pour une mère qui perd son enfant. Rachel ne voulut pas être consolée parce que ses enfans n'étaient plus. *Et noluit consolari quia non sunt.*

Ma lettre avait quatre lignes, je crois. Voilà ce que je lui disais :

« Pleurez, pleurez, madame. Toute la France pleure avec vous.

» Pour moi, j'ai éprouvé deux grandes douleurs dans ma vie : l'une, le jour où j'ai perdu ma mère ; l'autre, le jour où vous avez perdu votre fils. »

Puis, à la princesse royale, à la duchesse d'Orléans, à cette double veuve d'un mari et d'un trône, je n'écrivis rien, je crois; je me contentai d'envoyer cette prière pour son fils :

« O mon père! qui êtes aux cieux, faites-moi tel que vous étiez sur la terre, et je ne demande pas autre chose à Dieu pour ma gloire, à moi, et pour le bonheur de la France. »

Un mot sur le royal enfant et sur cette auguste veuve.

Le 2 janvier dernier, j'étais allé faire ma visite de bonne année au prince royal. Après quelques instans de causerie :

— Connaissez-vous le comte de Paris ? me demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondis-je; j'ai eu l'honneur de voir Son Altesse déjà deux fois. Et je rappelai au prince dans quelles circonstances.

— N'importe, me dit-il, je vais l'aller chercher pour que vous lui fassiez vos complimens.

Il sortit et rentra un instant après, tenant l'enfant par la main; puis, s'approchant de moi avec cette gravité qui était un des charmes de sa plaisanterie intime :

— Donnez la main à monsieur, lui dit-il ; c'est un ami de papa, et papa n'a pas trop d'amis.

— Vous vous trompez, monseigneur, lui répondis-je. Tout au contraire des autres princes royaux, Votre Altesse a des amis et point de parti.

Le duc d'Orléans sourit, et, sur un signe de son père, le comte de Paris me tendit sa petite main, que je baisai.

— Que souhaitez-vous à mon fils ? me dit alors le prince.

— D'être roi le plus tard possible, monseigneur.

— Vous avez raison. C'est un vilain métier !

— Ce n'est point pour cela, monseigneur, repris-je ; mais c'est qu'il ne peut être roi qu'à la mort de Votre Altesse.

— Oh ! je puis mourir maintenant, dit-il avec cette expression de mélancolie qui revenait si souvent sur son visage et dans sa voix. Avec la mère qu'il a, il sera élevé comme si j'y étais. Puis, étendant la main vers la chambre de la duchesse, comme s'il eût pu deviner à travers la muraille la place où elle était :

— C'est un quine que j'ai gagné à la loterie, me dit-il.

Le fait est qu'il était impossible, je crois, d'avoir à la fois plus de respect, plus de tendresse, plus de vénération et plus de confiance que le duc d'Orléans n'en avait pour la duchesse. C'est qu'il avait retrouvé en elle une partie des hautes qualités qu'il avait lui-même. Quand il parlait d'elle, et il en parlait souvent, son bonheur intime débordait de son cœur comme l'eau déborde d'un vase trop plein.

Revenons à Florence.

Je portai le soir même les trois lettres mortuaires à l'ambassade ; je trouvai monsieur Belloc tout en larmes ; il ne savait encore rien d'officiel ; mais comme la *Gazette de Gênes* est ordinairement le journal le mieux informé de l'Italie, il croyait à la réalité de la nouvelle.

Je rentrai donc chez moi, ayant fait un pas de plus dans cette affreuse certitude.

J'avais écrit à la reine que je n'avais éprouvé que deux grandes douleurs dans ma vie : c'était vrai. J'ajouterai que cette douleur que j'avais éprouvée en perdant ma mère, le prince royal l'avait tendrement partagée. Voilà comment les noms de ces deux aimés de mon cœur, que je vois maintenant

ensemble en regardant le ciel, se trouvent réunis l'un à l'autre dans mon souvenir.

Le 1er août 1838, on m'annonça que ma mère venait d'être frappée pour la deuxième fois d'une apoplexie foudroyante. La première avait précédé de trois jours seulement la représentation de *Henri III*.

Je courus au faubourg du Roule, où demeurait ma mère. Elle était sans connaissance.

Cependant, à mes cris, à mes larmes, à mes sanglots, et surtout grâce à cet instinct du cœur qui ne meurt chez la mère qu'après la mort, Dieu permit qu'elle ouvrît les yeux, qu'elle me regardât et qu'elle me reconnût.

C'était tout ce que j'osais demander d'abord ; mais, cette grâce accordée, je demandai un miracle : je demandai sa vie.

Si jamais prières ardentes et larmes désespérées coulèrent de la bouche et des yeux d'un fils sur le front d'un mourant, je puis dire que ce sont les prières et les larmes qui coulèrent de ma bouche et de mes yeux sur le front de ma mère.

Cette fois je demandais trop sans doute : Dieu détourna la tête : le mal fit de minute en minute de visibles et terribles progrès.

J'avais besoin de répandre mon cœur. Je pris une plume et j'écrivis au prince royal. Pourquoi à lui plutôt qu'à un autre? C'est que je l'aimais mieux que tout autre.

Je lui écrivis que près du lit de ma mère mourante je priais Dieu de lui conserver son père et sa mère.

Puis je revins suivre sur ce front bien-aimé la marche de l'agonie.

Une heure après, une voiture dont je n'entendis pas le roulement s'arrêta à la porte de la rue.

J'entendis une voix qui disait :

— De la part du prince royal.

Je me retournai, je passai dans la chambre voisine, et je vis le valet de chambre qui avait l'habitude de m'introduire chez le prince.

— Son Altesse, me dit-il, fait demander des nouvelles de madame Dumas.

— Oh! mal, très mal, sans espoir; dites-le-lui et remerciez-le.

Au lieu de partir sur cette réponse, le valet de chambre resta un instant immobile et hésitant.

— Eh bien! mon ami, lui demandai-je, qu'y a-t-il?

— Il y a, monsieur, que je ne sais si je dois vous le dire, mais vous seriez peut-être fâché que je ne vous le disse pas. Il y a que le prince est ici.

— Où cela?

— A la porte de la rue, dans sa voiture.

Je courus. La portière était ouverte. Il me tendit les deux mains. Je posai ma tête sur ses genoux et je pleurai.

Il avait cru que ma mère demeurait avec moi rue de Rivoli. Il avait monté mes quatre étages, et ne m'ayant point trouvé, il m'avait suivi au fond du faubourg du Roule.

Il me disait cela pour excuser son retard, pauvre prince au noble cœur!

Je ne sais pas combien de temps je restai là. Tout ce que je sais, c'est que la nuit était belle et sereine, et que, par le carreau de l'autre portière, je voyais à travers mes larmes briller les étoiles du ciel.

Six mois après c'était lui qui pleurait à son tour, c'était moi qui lui rendais la visite funèbre qu'il m'avait faite. La princesse Marie, morte en dessinant un tombeau, était allée l'annoncer au ciel.

Et aujourd'hui, à son tour, c'est lui que nous pleurons.

Oh! quand la mort choisit, elle choisit bien.

Cette première grande douleur de ma vie, je viens de la raconter.

Au reste, je dois le dire, pauvre prince! Personne moins que lui ne comptait sur l'avenir; on eût dit qu'il avait eu tout enfant quelque révélation de sa mort prochaine. Il doutait toujours de cette haute fortune où chacun lui répétait qu'il était appelé.

J'arrivai à Paris quelques jours après l'attentat Quenisset. Je courus au pavillon Marsan. C'était d'ordinaire ma première visite quand j'arrivais, ma dernière visite quand je partais.

— Ah! vous voilà, voyageur éternel, me dit-il.

— Oui, monseigneur ; j'arrive tout exprès pour vous faire mon compliment de condoléance sur la nouvelle tentative d'assassinat faite sur notre jeune colonel.

— Ah ! c'est vrai. Eh bien ! vous le voyez, reprit-il en riant, voilà le pourboire des princes en l'an de grâce 1841.

— Mais du moins, répondis-je, Votre Altesse doit-elle être rassurée en voyant le soin que met la Providence à ce que vous ne touchiez pas ces pourboires.

— Oui, oui, murmura le prince en prenant machinalement un bouton de mon habit ; oui, la Providence veille sur nous, c'est incontestable ; mais ajouta-t-il en poussant un soupir, c'est toujours bien triste, croyez-moi, de ne vivre que par miracle !

La Providence s'était lassée.

Le lendemain au matin, je reçus une lettre de notre ambassadeur.

Cette lettre contenait la dépêche télégraphique que monsieur Belloc venait de recevoir :

« Le prince royal a fait ce matin, à onze heures, une chute de voiture ; il est mort ce soir à quatre heures et demie.

« 13 juillet 1842. »

Je n'avais plus qu'une chose à faire, c'était de partir de Florence pour assister à ses funérailles.

---

3 ET 4 AOUT.

J'interrogeai tous les journaux qu'on reçoit à Florence pour savoir à quelle époque étaient fixées les funérailles du prince royal.

Je restai jusqu'au 26 juillet sans rien apprendre de positif. Le 26, je lus dans le *Journal des Débats* que le 3 août aurait lieu la cérémonie de Notre-Dame, et le 4 l'inhumation dans les caveaux de Dreux.

Je pris mon passeport, et le 27 à deux heures je montai dans un bateau à vapeur qui partait pour Gênes.

Le lendemain, à neuf heures du matin, je prenais terre et courais à la poste. La malle partait, il n'y avait pas de place, elle emporta seulement une lettre de moi au directeur de la poste de Lyon.

Je louai une voiture et je partis.

Je voyageai jour et nuit, sans perdre une heure, sans gaspiller une seconde. J'étais à Lyon le 1er août, à trois heures de l'après-midi.

Je courus à la poste. Ma lettre était arrivée à temps. Une place avait été retenue. Si cette place m'avait manqué, j'avais fait trois cents lieues inutilement, j'arrivais trop tard.

Seulement alors je respirai.

Le surlendemain j'entrais dans Paris à trois heures du matin.

Restait la crainte de ne pas pouvoir me procurer de billet pour la cérémonie. A sept heures, je courus chez Asseline.

Peut-être ne connaissez-vous pas Asseline, mais les pauvres le connaissent, et parlent tous les jours de lui à Dieu dans leurs prières.

C'est un de ces hommes comme la Providence en met de temps en temps près des bons princes, pour les rendre meilleurs encore.

Il était déjà sorti. Pauvre désolé qu'il était aussi! il y avait quinze jours qu'il ne dormait plus et qu'il mangeait à peine.

La première chose que je vis, ce fut la gravure de Calamatta : cette belle gravure de ce beau tableau de monsieur Ingres.

J'avais vu le tableau dans l'atelier de notre grand peintre la veille de mon départ. Je retrouvai la gravure dans le cabinet d'Asseline le jour de mon arrivée. Dans l'intervalle, l'âme qui animait ces yeux si doux, si bons, si intelligens, s'était éteinte.

Il y a en Italie un proverbe qui dit, ou plutôt un préjugé qui croit que, lorsqu'on fait faire son portrait en pied, on meurt dans l'année.

J'avais demandé, six semaines auparavant, en voyant le portrait de monsieur Ingres, pourquoi le cadre coupait la peinture au-dessous des genoux.

On m'avait répondu, je ne sais si la chose est vraie, que la reine avait supplié son fils de ne point faire faire son portrait en pied, et que le prince, en souriant aux craintes maternelles, avait accordé cette demande à la reine.

Cette gravure était posée sur un canapé. Je m'agenouillai devant le canapé.

Asseline rentra. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Il m'avait gardé un billet; je ne lui avais pas écrit, mais il avait compris que je devais venir.

Puis il s'était douté que je ne voudrais quitter le corps du prince qu'à la porte du caveau royal, et il avait demandé pour moi la permission de le suivre à Dreux.

Alors recommencèrent les douloureuses questions et les tristes réponses. Le malheur était si inattendu que je n'y pouvais croire, et qu'il me semblait que je faisais un rêve dont le bruit de ma parole allait me réveiller.

A neuf heures, je partis pour Notre-Dame. Les rues de Paris avaient un aspect de tristesse que je ne leur avais jamais vu. Puis, pour moi, chaque signe de douleur était nouveau et parlait tout haut à ma douleur. Ces drapeaux avec des crêpes, ces bannières avec leurs chiffres; Notre-Dame toute entière avec sa tenture, Notre-Dame pareille à un grand cercueil, renfermant l'espoir public qui venait de mourir, Notre-Dame transformée en chapelle ardente avec ses trente mille cierges qui en faisaient une fournaise; toutes ces choses que les Parisiens voyaient depuis longtemps, tout ce spectacle funèbre auquel ils étaient habitués depuis une semaine, je le voyais, moi, pour la première fois, et il me parlait à moi plus haut qu'à personne.

De la tribune où j'étais, je voyais parfaitement le cercueil ; j'aurais donné, je ne dirai pas de l'argent, mais des jours, mais des années de ma propre vie pour aller m'age-

nouiller devant ce catafalque, pour baiser ce cercueil, pour couper un morceau du velours qui le couvrait.

Une salve de coups de canon annonça l'arrivée des princes. Les canons comme les cloches sont les interprètes des grandes joies et des grandes douleurs humaines ; leur voix de bronze est la langue que se parlent, dans les circonstances qui les réunissent, la terre et le ciel, l'homme et Dieu.

Les princes entrèrent. Cette fois la sensation fut profonde et agit sur tout le monde. Le prince royal, c'était leur âme ; leur lumière à eux émanait de lui. Aussi étaient-ils brisés de douleur ; ils n'avaient pas songé qu'ils pouvaient deux fois perdre leur père.

La cérémonie fut longue, triste et solennelle. Quarante mille personnes entassées dans Notre-Dame faisaient un tel silence, qu'on entendait jusqu'à la moindre note de chant sacré, jusqu'au plus faible des frémissemens de l'orgue, au milieu desquels venait de temps en temps mugir un coup de canon. J'ai peu vu de spectacle qui puisse donner aussi puissamment l'idée du deuil d'une grande nation.

Puis vint l'absoute, c'est-à-dire la cérémonie touchante entre les cérémonies mortuaires. Les princes montèrent successivement, selon leur âge, jusqu'au cercueil fraternel, secouant l'eau bénite, et priant pour l'âme qui les avait tant aimés. Il y avait quelque chose de poignant dans ces ascensions successives et dans l'insistance de ces quatre jeunes gens, suppliant Dieu de recevoir dans son sein celui qu'ils avaient si souvent serré vivant dans leurs bras.

Je restai un des derniers, j'espérais pouvoir me rapprocher du cercueil : c'était impossible.

Tous ceux qui liront ces lignes ont probablement perdu une personne qui leur était chère ; mais si cette personne est morte lentement entre leurs bras, s'ils ont pu suivre sur son front les progrès de l'agonie, s'ils ont pu recueillir dans un dernier souffle l'âme qui, portée par ce souffle suprême, montait au ciel, il y a eu, certes, pour eux, douleur moins poignante que si, ayant quitté cette personne aimée, pleine de santé, de force et d'avenir, ils la retrouvent, au retour d'un long voyage, enfermée dans un cercueil que non-seulement ils ne peuvent ouvrir, mais dont ils ne peuvent pas

même s'approcher. Comme j'enviais le désespoir de ceux-là qui, dans cette pauvre maison de l'allée de la Révolte, l'avaient vu lentement expirer sur ces deux matelas posés par terre ; qui avaient vu se fermer ses yeux, qui avaient suivi son agonie ! Ceux-là avaient pu ramasser une boucle de ses cheveux, couper un morceau de son habit, déchirer un lambeau de sa chemise ! (1)

Il fallut sortir.

Nous devions aller à Dreux en poste. Nous étions quatre dans la même voiture, trois amis de collége du prince et moi ; c'était Guilhem le député ; c'était Ferdinand Leroi, secrétaire général de la préfecture de Bordeaux ; c'était Bocher, bibliothécaire du duc d'Orléans. Tous trois avaient vécu dans l'intimité du prince royal, car le prince royal était fidèle surtout à ses souvenirs de classes. Il y avait deux mois à peine que j'avais, avec l'aide d'Asseline, placé chez lui un

(1) Le lendemain de la publication de cet article je reçus la lettre suivante

« Monsieur,

» Dans les lettres que vous avez publiées dans le *Siècle*, vous manifestez le regret de ne posséder aucune relique qui matérialise à vos yeux et à votre pensée les derniers momens de votre noble et malheureux ami monseigneur le duc d'Orléans.

» Plus heureux que vous, je possède la serviette sur laquelle il a reposé sa tête mourante, et qui est encore tout imprégnée de son sang. J'ai constamment refusé d'en donner tout ou partie, afin de ne pas céder aux sollicitations d'une simple curiosité, mais à vous, monsieur, je viens l'offrir tout entière. Trop heureux si je puis ainsi rendre moins pénibles votre douleur et vos regrets.

» Dans le cas probable où vous auriez obtenu quelque chose de la dépouille du prince, veuillez regarder ma lettre comme non avenue.

» Je n'ai pas besoin, j'espère, par une explication quelconque, de vous tenir en garde contre la pensée d'une mystification qui ne serait rien moins, à mes yeux, qu'un crime ou un sacrilége.

» Veuillez agréer, etc.

» CHARDON, docteur, 32, rue Richer.

» Paris, 16 novembre. »

de ses anciens condisciples, qui n'avait pour toute protection près du prince que ses souvenirs, et un petit chiffon de papier déchiré à son cahier d'écolier de troisième.

Le hasard nous avait réunis; nous étions les seuls qui, en dehors de la maison du roi ou de la maison du prince, eussions eu l'idée de suivre le corps jusqu'à Dreux; nous étions les étrangers de la cérémonie.

Aussi nous fallut-il partir de bonne heure, de peur de ne pas trouver de chevaux, car nous n'avions pas d'ordre pour en prendre

Cette douleur dont j'ai parlé avait débordé bien au delà de la capitale. Partout, sur notre passage, nous retrouvions le même aspect, triste et morne. Les grandes villes étaient tendues de noir, les villages avaient des crêpes à leurs drapeaux, dans quelques endroits s'élevaient des arcs mortuaires, des reposoirs funèbres devant lesquels devait s'arrêter le cercueil du prince.

Les nations ont donc leur deuil comme les individus, triste à la fois comme celui d'une mère qui a perdu son fils, et de toute une famille qui a perdu son père.

Comparez à cela les trois derniers deuils royaux, que nos pères et nous avons vus; comparez à cela les chants joyeux et les danses insultantes qui accompagnèrent le cercueil de Louis XIV, les malédictions qui accompagnèrent le cercueil de Louis XV, et l'indifférence qui accompagna celui de Louis XVIII.

Ceci est cependant un grand démenti à ceux qui nous appellent la nation régicide. Qu'était-ce donc que le duc d'Orléans, si ce n'était notre roi à venir? Pauvre prince! quel miracle il avait fait! il nous avait réconciliés avec la royauté.

Nous arrivâmes à Dreux pendant la nuit. A grand'peine trouvâmes-nous une petite chambre où nous fûmes obligés de nous installer tous les quatre. Il y avait neuf nuits que je ne m'étais couché; je me jetai sur un matelas et je dormis quelques heures.

Nous fûmes réveillés par le tambour : les gardes nationaux arrivaient par milliers, non-seulement des villages et des villes environnans, mais encore des points les plus éloi-

gnés. Nous vîmes arriver la garde nationale de Vendôme. Les braves gens qui la composaient avaient fait quarante-cinq lieues à pied, et s'éloignaient dix jours de leurs affaires pour venir assister à cette dernière revue que devait passer le prince royal.

Et cependant il n'y avait ni croix, ni coups de fusil à venir chercher ; ces deux mobiles avec lesquels on fait faire aux Français tant de choses.

Il y avait un cercueil à accompagner jusqu'au caveau mortuaire, voilà tout. Il est vrai que ce cercueil renfermait l'espoir de la France.

A mesure que les gardes nationaux arrivaient, on les plaçait en haie sur la route. A chaque instant cette haie s'allongeait et s'épaississait ; elle couvrit bientôt plus d'une demi-lieue de terrain.

Dès le matin nous nous étions assurés que nous pourrions entrer dans la chapelle. Comme la chapelle de Dreux est une simple chapelle de famille, il y tient à peine cinquante ou soixante personnes. J'avais été à cette occasion trouver le sous-préfet, et le hasard avait fait que ce sous-préfet était Maréchal, un de mes anciens amis. Lui aussi, il avait connu personnellement le prince; je n'eus donc point affaire à une douleur officielle, mais à une grande et réelle affliction. Il nous dit de ne pas le quitter, et qu'ainsi il répondait de nous faire entrer.

En ce moment on annonça que le cercueil était en vue de la ville. De ce moment le télégraphe avait commencé à marcher. Il correspondait avec celui du ministre de l'intérieur, qui, à l'aide d'hommes à cheval, correspondait lui-même avec les Tuileries. En moins d'un quart d'heure la reine savait chaque détail de la cérémonie funèbre ; elle pouvait donc suivre du cœur ce cercueil bien-aimé qu'elle n'avait pu suivre des yeux ; elle pouvait donc assister en quelque sorte à la messe mortuaire ; elle pouvait, agenouillée dans son oratoire, mêler sa prière et ses larmes aux larmes et aux prières qui coulaient et murmuraient à vingt lieues de là. Aussi y avait-il quelque chose de triste et de poétique dans le mouvement lent et mystérieux de cette machine qui, à travers les airs, portait à une mère en pleurs les dernières

nouvelles de son fils trépassé, et qui ne s'arrêtait que pour recevoir sa réponse.

Nous nous acheminâmes au devant du corps. Tout le trajet que le char funèbre devait parcourir depuis la poste jusqu'à la chapelle, était tendu de noir, et à chaque maison pendait un drapeau tricolore pavoisé de deuil.

Arrivés au bout de la rue, nous aperçûmes le char arrêté : on descendait le cœur, qui devait être porté à bras, tandis que le corps devait suivre, traîné par six chevaux caparaçonnés de noir. Je me retournai vers le télégraphe : le télégraphe annonçait à la reine la douloureuse opération qui s'accomplissait en ce moment.

Oh ! suprême bienfait des larmes ! don céleste fait par la miséricorde infinie du Seigneur à l'homme, le même jour où, dans sa sagesse mystérieuse, il lui envoyait la douleur !

Nous attendîmes ; le cercueil s'approchait lentement, précédé par l'urne de bronze dans laquelle était renfermé le cœur. Urne et cercueil passèrent devant nous ; puis les aides de camp du prince, portant le grand cordon, l'épée et la couronne ; puis les quatre princes, tête nue, en grand uniforme et en manteau de deuil ; puis la maison militaire et civile du roi, au milieu de laquelle on nous fit signe de prendre notre place.

J'aperçus Pasquier : il était changé comme s'il eût manqué de mourir lui-même.

Pauvre Pasquier ! c'était à lui qu'était échue la plus rude épreuve. Après avoir vu mourir le prince dans ses bras, c'est lui qui avait fait l'autopsie ; il avait coupé par morceaux ce corps auquel, pour epargner une souffrance, il eût, de son vivant, donné sa propre vie.

Comprenez-vous une douleur plus grande que celle du médecin qui, près d'un agonisant bien-aimé, lisant seul dans l'avenir de Dieu, et reconnaissant qu'il n'y a plus d'espérance, est forcé d'arrêter les larmes dans ses yeux, de pousser le sourire sur ses lèvres pour rassurer un père, une mère, une famille au désespoir ; qui ment par religion, et qui, sentant l'impuissance de son art, se condamne lui-même, pour accomplir le devoir qui lui est imposé par la science, à torturer, pieux bourreau, ce pauvre mourant

dont, sans lui peut-être, l'agonie au moins serait douce; puis, après la mort, qui est condamné à aller, le scalpel à la main, chercher jusqu'au fond du cœur, dont trente ans il a écouté avec inquiétude les pulsations, les causes de cette mort et les traces qu'elle y a laissées en passant !

Voilà ce qu'il avait souffert. Aussi, en regardant en arrière, il ne comprenait pas le courage qu'il avait eu ; il frissonnait à la seule pensée de ce qu'il avait fait.

Une fois, il y a trois ans, on avait craint pour le prince. Quelques symptômes de phthisie pulmonaire avaient effrayé l'amitié de ceux qui l'entouraient. Personne n'avait osé prévenir le malade, dont les journées pleines de fatigue et dont les nuits pleines de veilles pouvaient empirer l'état.

Alors je m'étais chargé d'écrire au prince, et je lui avais écrit.

Pourquoi m'est-il impossible de publier la lettre qu'il me répondit à cette occasion !...

L'autopsie avait prouvé que ces craintes étaient non-seulement exagérées, mais encore dénuées de tout fondement. Il est vrai que Pasquier avait toujours répondu sur sa tête qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté.

Près de lui était Boismilon, sous l'œil duquel le prince royal avait grandi Le maître, tout brisé de douleur, suivait le deuil de son élève.

— Il y aujourd'hui douze ans, me dit-il, que le prince rentrait à Paris à la tête de son régiment ; vous le rappelez-vous ?

Oui, certes, je me le rappelais ! Il m'avait serré la main en passant, tout resplendissant d'enthousiasme et de joie dans son uniforme de colonel de hussards.

Quatre ans après, en lui rappelant qu'il avait porté cet élégant uniforme, je sauvais, par son intermédiaire, la vie à un soldat de ce régiment condamné à mort.

Hélas ! le pauvre soldat ressuscité ne peut plus même prier aujourd'hui pour celui qui l'a tiré du tombeau ! La mort n'a pas voulu tout perdre : elle a étendu la main si près de lui qu'il en est devenu fou.

Le prince payait sa pension dans une maison de santé.

Ce soldat rebelle s'appelait Bruyant, vous le rappelez-vous? Il avait tenté une révolte à Vendôme.

Oh! sa grandeur et sa richesse étaient, comme le dit Bossuet, une de ces fontaines que Dieu élève pour les répandre.

Le corps entra dans l'église de Chartres pour y faire une halte d'un instant. Le télégraphe annonça à la reine cette station mortuaire. La touchante cérémonie de l'absoute recommença, puis l'on se remit en marche. En sortant de l'église, il y eut un moment d'embarras, et je me trouvai pris entre l'urne de bronze qui contenait le cœur, et le cercueil de plomb qui renfermait le cadavre.

Tous deux me touchèrent en passant. On eût dit que cœur et cadavre voulaient me dire un dernier adieu. Je crus que j'allais m'évanouir.

L'urne reprit la tête du cortége; le cercueil fut replacé sur la voiture, et l'on continua de s'avancer par une route circulaire qui rampe aux flancs de la montagne, au sommet de laquelle s'élève la chapelle mortuaire.

Arrivés à la plate-forme, nous nous trouvâmes en face de l'église. Sous le portique étaient l'évêque de Chartres et son clergé.

Au bas des degrés, seul et attendant, se tenait, debout, un homme vêtu de noir, pleurant à sanglots, et mordant un mouchoir entre ses dents.

Cet homme, c'était le roi!

C'était une chose profondément triste, triste en dehors de toutes les opinions et de tous les partis, que le roi attendant le cadavre du prince royal, que ce père attendant le corps de son fils, que ce vieillard attendant les restes de son enfant.

Il était arrivé depuis la veille; depuis la veille il avait plusieurs fois essayé de travailler pour faire diversion à sa douleur, et le matin même encore, le maréchal Soult était entré dans son cabinet avec les rapports du jour. Il avait lu deux ou trois dépêches, donné deux ou trois signatures; puis il avait jeté loin de lui plumes et papier, et il était sorti pour voir venir le corps de son fils. Depuis plus d'une

demi-heure il attendait debout et pleurant sur le dernier degré de la chapelle.

L'urne passa devant lui, puis le corps, puis les insignes s et guerriers. Les princes s'arrêtèrent ; un intervalle nt entre eux et l'aide de camp portant la couronne; le oi entra dans cet intervalle. On descendit alors le cercueil, et le télégraphe annonça à la reine que le roi montait les degrés de la chapelle, menant le corps de leur premier-né.

Pauvre reine! En arrivant de Palerme je lui avais rapporté un dessin représentant la chapelle où ce fils avait été baptisé.

Et le jour de ce baptême, celui qui le tenait entre ses bras comme représentant la ville de Palerme, sa noble marraine, avait dit en le rendant à son père :

— Peut-être venons-nous de baptiser un futur roi de France.

Un mois auparavant, qui aurait pu penser que cette étrange prédiction ne s'accomplirait pas?

Le futur roi des Français entrait dans la chapelle mortuaire.

La cérémonie s'accomplit, plus douloureuse qu'aucune autre. Celle-là c'était la dernière, c'était la station suprême que faisait le cercueil entre le bruit et le silence, entre la vie et la mort, entre la terre et l'éternité!

Puis vint l'absoute, puis le *De Profundis.*

Puis on enleva le cercueil, et l'on commença dans le même ordre à s'acheminer vers le caveau.

Seulement, pendant l'espace qui séparait le chœur de l'escalier caché derrière l'autel, le roi s'appuya sur ses deux fils aînés, le duc de Nemours et le prince de Joinville; mais, arrivés à l'escalier, les trois affligés ne purent descendre de front, et le roi fut obligé de s'appuyer sur sa propre force.

Il y avait déjà deux cercueils dans le caveau : celui de la duchesse de Penthièvre et celui de la princesse Marie. Ils taient posés à droite et à gauche de l'escalier. La place du milieu était réservée pour le roi. C'était, contre toute attente, son fils qui venait la prendre.

Pendant qu'on déposait le cercueil du prince royal sur ses

supports préparés, le roi appuya son front et ses deux mains sur le cercueil de la princesse Marie.

Puis les prêtres murmurèrent un dernier chant, jetèrent une dernière fois l'eau bénite. Après les prêtres vint le roi, après le roi vinrent les princes, après les princes les quelques privilégiés de la douleur qui avaient obtenu d'accompagner le cercueil jusqu'au lieu de sa dernière station.

On remonta dans le même ordre; puis la porte se referma.

Le prince était désormais seul avec le silence et l'obscurité, ces deux fidèles compagnons de la mort.

Il y avait juste quatre ans, jour pour jour, heure pour heure, que j'avais mené le deuil de ma mère.

FIN DE LA VILLA PALMIERI.

TABLE DES MATIÈRES.

Les fêtes de la Saint-Jean à Florence. . . . 1
Le palais Pitti. 29
L'Arno. 57
Visites domiciliaires. — Maison d'Alfieri. — Maisons de Benvenuto Cellini. — Maison d'Améric Vespuce. — Maison de Galilée. — Maison de Machiavel. — Maison de Michel-Ange. — Maison de Dante. — L'église de Santa-Croce. 71
Saint-Marc. 119
Saint-Laurent. 127
La galerie des Offices à Florence. 134
La luxure de sang. 146
Hippolyte et Dianora. 156
Saint-Zanobbi. 167
Saint Jean Gualberti. 183
Careggi. 196
Poggio a Cajano. 206
Quarto. 216
Le petit Homme Rouge. 233
13 et 18 juillet. 252
3 et 4 août. 267

Paris. — Typ. Morris et Cie, r. Amelot, 64.